6
12-e
15

VII. 14. 9.

6-12 ۵۵۵

Digitized by Google

SERMONS
DU PERE
BOURDALOUË

de la Compagnie de Jesus,

POUR LES FESTES DES SAINTS,

Et pour des Veſtures & Profeſſions Religieuſes.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA N.LE
ROMA
VITTORIO.EMANUELE

A PARIS,

Chez Rigaud, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. D. CCXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

BIBLIOTECA N.
ROMA
VITTORIO EMANUEL

SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pour la Fête de sainte Magdelaine. 1.

Pour la Fête de saint Ignace de Loyola. 41.

Pour la Fête de Notre-Dame des Anges. 89.

Pour la Fête de saint Louis, Roi de France. 133.

Sur l'état Religieux. Le thréſor caché dans la religion. 183.

Sur l'état Religieux. Le choix que Dieu fait de l'ame Religieuſe, & que l'ame Religieuſe fait de Dieu. 228.

Sur l'état Religieux. Le Renoncement religieux & les récompenſes qui lui ſont promiſes. 268.

Sur l'état Religieux. L'oppoſition mutuelle des Religieux & des Chrétiens du ſiécle. 312.

Sur l'état Religieux. Comparaiſon des perſonnes Religieuſes avec Jeſus-Chriſt reſſuſcité. 351.
Sur l'état Religieux. L'alliance de l'ame Religieuſe avec Dieu. 392.
Oraiſon Funébre de Henri de Bourbon, Prince de Condé & Premier Prince du Sang. 429.
Oraiſon Funébre de Louis de Bourbon, Prince de Condé & Premier Prince du Sang. 483.
Eloge de Monſieur le premier Préſident de Lamoignon. 552.

SERMON

SERMON

POUR LA FESTE DE SAINTE MAGDELAINE.

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EMANUELE

Et ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quòd Jesus accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti, & stans retrò secùs pedes ejus, lachrymis cœpit rigare pedes ejus, & capillis capitis sui tergebat.

En même-tems une femme de la ville qui étoit de mauvaise vie, ayant sçû que Jesus-Christ mangeoit chez un Pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'une huile de parfum; & s'étant prosternée à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, & elle les essuya avec ses cheveux. En saint Luc. Chap 7.

CETTE femme que l'Evangile nous représente aujourd'hui, & qui doit faire tout le sujet de nos considérations, selon la pensée des Peres & dans le sentiment mê-

me de l'Egliſe, c'eſt la bienheureuſe Magdelaine, dont l'hiſtoire vous eſt auſſi connue, qu'elle eſt pour vous édifiante & touchante. *Mulier in civitate peccatrix :* Femme, il eſt vrai, péchereſſe, mais prédeſtinée de Dieu, pour être un vaiſſeau d'élection & de ſainteté ; femme autrefois décriée par les déſordres de ſa vie, mais enſuite illuſtre par ſa pénitence ; femme auparavant le ſcandale des ames, mais depuis l'exemple le plus éclatant d'une parfaite converſion. Voilà, dis-je, Chrétiens, ce qui nous eſt ici propoſé, & ce que Dieu, par une providence particuliere, a voulu rendre public, afin que les grands pécheurs du monde euſſent dans la perſonne de cette Sainte, & un puiſſant motif de confiance, & un vrai modéle de pénitence ; un puiſſant motif de confiance, pour ne pas tomber dans le déſeſpoir, quelque éloigné de Dieu qu'ils paroiſſent ; & un vrai modéle de pénitence, pour ne pas préſumer de la miſéricorde de Dieu juſqu'à négliger le ſoin de leur ſalut. Car je puis bien dire à une ame chrétienne engagée dans le péché, ce que ſaint Ambroiſe, parlant de David, diſoit à l'Empereur Théodoſe : *Qui ſecutus es errantem, ſequere pœnitentem ;* Ame criminelle & infidéle à Dieu, ſi vous avez

Ambr.

eû le malheur de ſuivre Magdelaine dans ſes égaremens, conſolez-vous : car puiſqu'elle a trouvé grace auprès de Dieu, que n'avez-vous pas droit d'eſpérer ? mais tremblez, ſi l'ayant ſuivie dans ſes égaremens, vous ne la ſuivez pas dans ſon retour & dans ſa pénitence. Et en effet, que ne devez-vous pas craindre, ſi un exemple auſſi ſalutaire & auſſi convaincant que le ſien, qui a converti tant de cœurs endurcis, ne fait pas la même impreſſion ſur vous ? Magdelaine, Chrétiens, eſt la ſeule qui paroiſſe dans l'Evangile s'être adreſſée à Jeſus-Chriſt en vûe d'obtenir la rémiſſion de ſes péchés. Les autres qui étoient Juifs d'eſprit & de cœur auſſi-bien que de religion, ne recouroient à lui que pour obtenir des graces temporelles, pour être guéris de leurs maladies, pour être délivrés des démons qui les tourmentoient : & ſi Jeſus-Chriſt les convertiſſoit, c'étoit preſque contre leur intention : mais Magdelaine cherche Jeſus-Chriſt pour Jeſus-Chriſt même, & dans le ſentiment d'une véritable contrition. Tâchons donc à nous former ſur ce grand modéle, & pour cela implorons le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

DOnner ſur la pénitence des regles & des préceptes, c'eſt un long ouvrage, Chrétiens, & qui ſouvent ne produit rien moins dans les eſprits des hommes que ce qu'on en attendoit & que l'on avoit droit de s'en promettre. Mais donner un modéle vivant de la pénitence, c'eſt une inſtruction abrégée, dont tous les eſprits ſont capables, & une eſpéce de conviction, à laquelle il eſt comme impoſſible de réſiſter. Or c'eſt ce que j'entreprends aujourd'hui. Il n'y a perſonne dans cet auditoire, en quelque diſpoſition & en quelque état qu'il puiſſe être, qui n'ait beſoin de ſe convertir; car nous diſons tous les jours à Dieu, & nous ne croyons pas lui
Pſ. 84. faire une priere inutile: *Converte nos, Deus;* Seigneur, convertiſſez-nous. Soit que nous ſoyons dans l'état de ſa grace, ſoit que nous n'y ſoyons pas; ſoit que nous commencions à marcher dans la voie de Dieu, ſoit que nous y ſoyons plus avancés, il y a pour nous un certain changement de vie auquel Dieu nous appelle, & en quoi conſiſte notre converſion. Il eſt donc important que nous ayions devant les yeux une idée ſenſible, où nous puiſſions reconnoître tous les caractéres d'une vraie pénitence. Or c'eſt ce que l'Evangile

nous propoſe dans la perſonne de Magdelaine. Car je trouve que ſa pénitence a eû trois qualités : qu'elle a été prompte, qu'elle a été généreuſe, & qu'elle a été efficace. Pénitence de Magdelaine, pénitence prompte, pour ſurmonter tous ces retardemens ſi ordinaires aux pécheurs ; c'eſt la premiere partie. Pénitence généreuſe, pour triompher de tous les obſtacles, & en particulier de ces reſpects humains qui arrêtent tant de pécheurs ; ce ſera la ſeconde Partie. Pénitence efficace, pour ſacrifier à Dieu tout ce qui avoit été la matiere & le ſujet de ſon péché ; vous le verrez dans la troiſiéme partie. Je m'en tiendrai à ce que nous dit l'Evangile, dont je veux ſeulement vous faire une ſimple expoſition.

LA promptitude à ſuivre l'attrait & le mouvement de l'eſprit de Dieu, quand il s'agit de converſion, c'eſt le premier caractère de la véritable pénitence, & celui que je remarque d'abord dans l'exemple de la bienheureuſe Magdelaine. *Ut cognovit*, dit l'Evangéliſte, ſi-tôt qu'elle connut : c'eſt-à-dire, dans le moment même que Dieu lui ouvrit les yeux, & que la grace par ſes ſaintes lumieres lui éclaira l'eſprit, elle renonça à ſon péché. Elle I. PARTIE.

n'héſita point, elle ne délibéra point, elle n'écouta point l'eſprit du monde qui lui inſpiroit de ne rien précipiter, & de ne pas faire légerement une démarche d'un auſſi grand éclat, & qui devoit avoir d'auſſi longues ſuites que celle-là. Elle n'eut point de meſures à prendre, ni d'affaires à régler, avant que d'en venir à l'exécution. Tous ces délais que l'amour-propre tâche à ménager quand une ame chrétienne eſt ſur le point de ſe convertir, &, comme parle ſaint Grégoire Pape, qui ſont déja une demi victoire remportée ſur elle par le démon; tous ces raiſonnemens, diſons mieux, tous ces prétextes, que la prudence du ſiécle ne manque pas d'oppoſer à un pécheur, pour lui perſuader qu'il ne faut point aller ſi vîte, & que dans les choſes mêmes de Dieu on ne ſçauroit procéder avec trop de circonſpection, tout cela, dis-je, ne fit nulle impreſſion ſur ſon cœur. Elle n'attendit point un tems plus commode & une occaſion plus favorable: pourquoi? parce qu'elle agiſſoit déja par l'eſprit de la pénitence. Or en matiere de pénitence, dit ſaint Chryſoſtôme, à une ame qui connoît Dieu, il n'eſt pas même permis de délibérer, non plus qu'en matiere de foi il n'eſt pas même permis de douter. Qui-

conque doute volontairement, n'a pas la foi, disent les Théologiens ; & quiconque délibère, n'a pas l'esprit ni la vertu de la pénitence. Car à parler exactement, la pénitence est l'accomplissement actuel de tous les désirs & de toutes les délibérations. Se convertir, ce n'est pas raisonner, mais conclure ; ce n'est pas proposer, mais exécuter ; ce n'est pas vouloir se résoudre, mais être déja résolu : d'où il s'ensuit, que tandis que je consulte, que je raisonne, que je délibere, je ne me convertis pas.

Voilà, Chrétiens, ce que Magdelaine comprit d'abord, & voilà pourquoi le texte sacré porte, *Ut cognovit*, dès qu'elle connut. Ah, mes Freres, remarque saint Augustin, que cette parole exprime bien le mystère de la grace ! *Ut cognovit* : elle se convertit dans l'instant même qu'elle connut, parce que le tems de la connoissance est celui de la pénitence. En effet, ajoûte ce saint Docteur, on ne se convertit point sans connoître ; & connoître à l'égard des prédestinés & des élûs, est le point décisif de la conversion : parce que dans un prédestiné, cette connoissance dont je parle produit infailliblement l'amour, & que l'amour est la conversion parfaite du pécheur. Il y avoit des années

entieres que Magdelaine étoit engagée dans le déſordre d'une vie ſcandaleuſe, & qu'elle ne ſe convertiſſoit pas ; pourquoi ? parce qu'elle ne connoiſſoit pas encore ce qui la devoit toucher, ou, pour m'exprimer plus correctement, parce qu'elle ne le connoiſſoit pas de cette maniere ſpéciale qui fait le diſcernement des ames dans l'exercice de la pénitence. Elle n'attend pas à demain pour ſe convertir, parce qu'elle ne ſçait pas ſi elle connoîtra demain, de cette eſpéce de connoiſſance particuliere qui fait que l'on ſe convertit véritablement. Elle ſe convertit aujourd'hui, parce qu'elle connoît aujourd'hui. *Ut cognovit.* Auparavant, quoiqu'elle eût des lumieres plus que ſuffiſantes, pour être inexcuſable devant Dieu & pour comprendre ce que Dieu demandoit d'elle, on peut dire qu'elle étoit dans les ténébres & dans l'aveuglement du péché, & c'eſt pour cela qu'elle ne cherchoit pas Jeſus-Chriſt. Demain ce rayon favorable de grace dont elle eſt prévenue, auroit peut-être ceſſé pour elle, & c'eſt pour cela qu'elle ne remet pas à ce lendemain. C'eſt aujourd'hui qu'elle eſt éclairée, & c'eſt aujourd'hui qu'elle marche : *Ambulate, dum lucem habetis.*

Joan. 1. 12.

Mais encore qu'eſt-ce que connut Mag-

delaine, qui la détermina en ſi peu de tems, & qui fut capable de la porter à une converſion ſi ſubite & ſi prompte ? Ce qu'elle connut ? deux choſes : premierement, que cet homme qu'elle cherchoit, étoit Jeſus, c'eſt-à-dire, Sauveur, & Sauveur des ames ; *Ut cognovit quòd Jeſus eſſet :* & en ſecond lieu, que ce Sauveur étoit dans la maiſon du Phariſien, c'eſt-à-dire, que la maiſon du Phariſien étoit le lieu marqué dans l'ordre de la prédeſtination divine, où elle devoit trouver l'auteur de ſon ſalut : *Ut cognovit quòd Jeſus eſſet in domo Phariſæi.* C'eſt ce qui l'oblige à ne point différer. Elle connut que cet homme qui paſſoit dans Jéruſalem pour un prophéte, étoit en effet le Meſſie promis par les Prophétes, & par conſéquent le Sauveur du monde, & de-là vient qu'elle ſe hâta de recourir à lui. Elle ne conſidéra point, dit ſaint Grégoire Pape, que ce Jeſus étoit un Dieu de majeſté devant qui les Anges tremblent ; que c'étoit un Dieu de ſainteté, qui a en horreur les ames mondaines & impures ; que c'étoit un Dieu ſévere & juſte, qui ne peut ſe diſpenſer de punir les crimes ; que c'étoit un Dieu-homme, venu pour la ruine, auſſi-bien que pour la réſurrection de pluſieurs en Iſraël ; tout cela l'auroit troublée, &

eût pû apporter du retardement à ſon deſſein. Elle ferma donc les yeux à tout cela. De toutes les qualités de Jeſus-Chriſt, elle n'enviſagea que celle de Jeſus même, *Ut cognovit quòd Jeſus eſſet.* C'eſt un Sauveur, dit-elle, & je ſuis perdue; c'eſt un rédempteur, & je ſuis eſclave; c'eſt un médecin, & je ſuis accablée de maux. Allons, & pourquoi remettre? nous n'en trouverons jamais un plus puiſſant ni plus miſéricordieux que lui; reculer c'eſt lui faire injure, & diminuer la gloire de ſon nom: car puiſqu'il eſt Jeſus & Sauveur, pourquoi ne me ſauvera-t-il pas dès aujourd'hui; & pourquoi ne me donnerai-je pas à lui dès ce moment, puiſque dès ce moment je lui appartiens, & que je ſuis le prix de ſa rédemption? Mais il eſt chez le Phariſien qui l'a invité à manger, & ce ſera un contretems de l'aborder dans une pareille conjoncture. Ah, Chrétiens, un contretems? Au contraire, elle ſe hâte, parce qu'elle ſçait qu'il eſt chez le Phariſien, *Ut cognovit quòd Jeſus eſſet in domo Phariſæi.* Bien loin d'attendre qu'il en ſoit ſorti, elle ſe fait un devoir de l'y trouver; & elle ne veut point d'autre heure que celle où elle apprend qu'il eſt à table avec les conviés, parce qu'en même-tems Dieu lui fait connoître dans le ſecret du cœur,

que ce moment-là eſt le moment précieux & bienheureux pour elle, le tems de la viſite du Seigneur, le jour du ſalut auquel ſa converſion eſt attachée ; que le Sauveur n'eſt entré chez le Phariſien que pour cela; que c'eſt là, & non point ailleurs, que la grande affaire de ſa converſion ſe doit traiter ; que ce banquet eſt l'occaſion ménagée dans le conſeil de la providence, uniquement pour cette fin ; que Jeſus-Chriſt l'y attend, qu'il y eſt avec tous les remédes de ſa grace & de ſa miſéricorde pour la guérir, & que ſi elle laiſſe paſſer cette heure & ce moment, elle cauſera un déſordre dans la diſpoſition de ſon ſalut éternel, dont les ſuites ſeront irréparables. Encore une fois, Chrétiens, voilà ce que Magdelaine connut, & ce qui la rendit ſi diligente & ſi active. *Ut cognovit.*

Mais ſur-tout elle aima ; elle fut pénétrée de cette charité divine, qui ſelon le Prophéte royal, par l'impreſſion de ſes mouvemens, change les ames qu'elle ſanctifie, en autant d'aigles myſtérieuſes. Or puiſqu'elle aima ce Dieu fait homme, de l'amour le plus ſaint & le plus parfait, il ne faut pas s'étonner qu'elle rompît ſi promptement les liens qui la ſéparoient de lui & qui l'attachoient au monde : car aimer & vouloir être un moment ſans ſe

remettre dans les bonnes graces de celui qu'on aime, ſans lui ſatisfaire dès qu'on lui a déplû, ſans accomplir ce qu'il déſire, ce qu'il demande avec inſtance, & ce qui dépend de nous, ce ſont des choſes qu'il eſt bien difficile d'accorder enſemble dans les amitiés du ſiécle, mais qui deviennent abſolument incompatibles dans l'amour de Dieu.

Appliquons-nous donc l'exemple de cette illuſtre pénitente, & pour commencer à en tirer le fruit que Dieu prétend, permettez-moi de raiſonner avec vous & avec moi-même ſur la différence de ſa conduite & de la nôtre. Car enfin, mes chers Auditeurs, c'eſt ſur quoi il faut aujourd'hui que nous nous expliquions à Dieu; & ſi nous ne le faiſons pas, c'eſt ſur quoi Dieu nous jugera. Qu'il faille nous convertir un jour, nous le ſçavons; que pour cela il faille renoncer à des engagemens & à des commerces qui ſont les ſources de nos déſordres, nous n'en diſconvenons pas; qu'étant tombés dans la diſgrace de Dieu, ce ſoit une néceſſité indiſpenſable de faire pénitence, nous en ſommes convaincus: mais quand ſera cette pénitence, mais quand ſera ce renoncement, mais quand ſera cette converſion, c'eſt à quoi nous ne répondons jamais. Il

y a peut-être des années entieres que nous roulons dans un train de vie, ou lâche & imparfaite, ou même impie & criminelle, entaſſant chaque jour péchés ſur péchés. Nous voyons bien qu'il en faut ſortir, que perſévérant dans cet état nous rempliſſons inſenſiblement la meſure de nos crimes, & qu'enfin nous pourrions mettre ainſi le comble à notre réprobation. Cependant nous n'entreprenons rien. Nous terminons tous les jours des affaires de nulle conſéquence, ne voulant pas qu'elles demeurent indéciſes ; & pour celle de notre converſion, qui eſt l'importante affaire, nous ne la concluons jamais.

De dire qu'à en uſer de la ſorte, il y a non pas de la témérité & de l'imprudence, mais de l'enchantement & de la folie, parce que c'eſt manquer à la plus eſſentielle charité que nous nous devions à nous-mêmes ; de s'étendre ſur les trois riſques affreux que nous courons en différant notre pénitence, l'un du tems, l'autre de la grace, & le troiſiéme de notre volonté propre qui nous manquera ; d'inſiſter ſur le caprice & ſur la bizarrerie de notre eſprit, qui fait que nous voulons toujours faire pénitence dans un tems chimérique & imaginaire où elle ne dépend pas de nous, c'eſt-à-dire, dans le futur, & que

nous ne la voulons jamais faire dans un tems réel où elle eſt en notre pouvoir, c'eſt-à-dire, dans le préſent; de vous montrer l'excès de votre préſomption, qui va juſques à prétendre que la grace vous attendra, & qu'après l'avoir cent fois rebutée, nous ne laiſſerons pas de la trouver prête, dès qu'il nous plaira qu'elle le ſoit; de déplorer le peu de connoiſſance que nous avons de nous-mêmes, quand nous croyons que nous ſerons toujours maîtres de notre cœur pour en diſpoſer à notre gré; enfin de vous remettre dans l'eſprit ces penſées terribles des Peres de l'Egliſe, que tout ce que nous gagnons à différer, c'eſt de nous rendre encore Dieu plus irréconciliable, c'eſt d'éloigner de nous ſa miſéricorde, c'eſt d'amaſſer un tréſor de colere pour le jour de ſa juſtice, c'eſt de nous endurcir dans le péché, & de devenir par une ſuite néceſſaire plus incapables de la pénitence chrétienne, à moins que Dieu forçant, pour ainſi parler, toutes les loix de ſa providence, ne faſſe un coup en notre faveur, qui dans l'ordre même ſurnaturel doit paſſer pour un miracle: tout cela, je l'avoue, ce ſont des raiſons preſſantes, touchantes, convaincantes, & qui bien méditées devroient aller d'abord, comme dit ſaint Paul, juſqu'à diviſer

tre ame d'elle-même par l'effort de la ntrition, *Pertingens uſque ad diviſionem* *Hebr.* *animæ.* Mais ces raiſons après tout nous *c.* 4. ouchent communément aſſez peu. Quoiu'elles ſoient priſes de notre intérêt, cet ntérêt ne regardant que des biens inviſiles & des biens à venir, il agit ſi lentenent ſur nous, qu'à peine nous fait-il faie la moindre démarche. Autant que celui lu monde eſt efficace pour nous exciter, autant celui-ci eſt-il foible & languiſſant. Nous nous aimons, nous craignons de nous perdre; & néanmoins, inſenſés que nous ſommes, nous ne prenons nulle ſûreté, nous demandons toujous tréve, & au haſard de tout ce qui en peut arriver, nous diſons toujours à Dieu, *Patien-* *Matth.* *tiam habe in me.* Que nous manque-t-il *c.* 18. donc pour nous rendre plus vifs & plus agiſſans! ah, Chrétiens, un peu de cette charité qui triompha du cœur de Magdelaine, & dont les opérations ſont auſſi promptes, que ſes conquêtes ſont miraculeuſes. Car voilà, mes Freres, dit ſaint Bernard, le privilége & le myſtère de l'amour de Dieu. Ce que la crainte de notre damnation ne peut obtenir de nous, l'amour de Dieu l'obtient ſans réſiſtance. Avec la crainte de l'enfer on délibère; mais avec l'amour de Dieu on agit. A pei-

ne l'a-t-on ſenti, que l'on court, que l'on vole dans la voie des commandemens. C'eſt aſſez d'avoir une étincelle de ce feu ſacré, que Jeſus-Chriſt eſt venu répandre ſur la terre, avec cela on a honte d'avoir tant diſputé, avec cela on ſe fait des reproches d'avoir ſi long tems réſiſté à Dieu.

Or à quoi tient-il qu'il ne prenne dans nos cœurs ce feu divin ? Magdelaine connoiſſoit-elle mieux Jeſus-Chriſt que nous ne le connoiſſons : & même ne puis-je pas dire que nous le connoiſſons mieux qu'elle ne le devoit connoître, lorſqu'elle s'attacha ſi fortement & ſi promptement à ce Dieu Sauveur ? La foi du chriſtianiſme ne nous en découvre-t-elle pas des choſes qui étoient alors cachées pour cette pénitente ? Pourquoi donc tarder davantage ? & ſans aller plus loin, pourquoi avant que de ſortir de cette Egliſe & de nous retirer de cet autel où Jeſus-Chriſt eſt encore, non plus en qualité de convié, comme il étoit chez le Phariſien, mais en qualité de viande & de breuvage, en qualité de victime immolée pour nous, en qualité de ſacrificateur & de paſteur, pourquoi, dis-je, ne vous pas donner à lui ? Faiſons une fois ce que tant de fois nous avons propoſé de faire, & diſons-lui : Non, Seigneur, ce ne ſera ni dans une

née ni dans un mois, mais dès aujourd'hui : car il n'eſt pas juſte que je veuille mporiſer avec vous. Ce ne ſera point and je me trouverai dégagé de telle & le affaire ; car il eſt indigne que les afres du monde retardent celle de mon eu. Ce ne ſera point quand je me verrai : le retour de l'âge ; car tous les âges us appartiennent, & ce ſeroit un outrage ur vous bien ſenſible, de ne vouloir vous ſerver que les derniers tems & le rebut ma vie. Dès maintenant, Seigneur, ſuis à vous, & j'y veux être. Recevez proteſtation que j'en fais, & confirmez réſolution que j'en forme devant vous. eſt ainſi, Chrétiens, que nous imiterons promptitude de Magdelaine. Il y aura s obſtacles & ſur-tout des reſpects huains à ſurmonter ; mais c'eſt encore pour la que notre pénitence, comme celle Magdelaine, doit être généreuſe. Vous llez voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE.

Rien n'eſt plus oppoſé à la vraie pénince que cette vûe de la créature, que us appellons reſpect humain ; & la rain qu'en apporte ſaint Chryſoſtôme, eſt en naturelle : parce que la pénitence, t-il, eſt une vertu eſſentiellement fone ſur le reſpect que nous avons pour

Dieu ; ou plûtôt n'eſt rien autre choſe qu'un reſpect pour Dieu aimé, révéré, & jugé digne d'être recherché préférablement à toutes les créatures. Or Dieu conçû de la ſorte, & cette préférence dûe à Dieu ainſi expliquée, exclut néceſſairement tous les reſpects humains. Cependant, Chrétiens, il faut l'avouer & le reconnoître avec douleur, c'eſt un dangereux ennemi que ce reſpect humain, puiſque la grace, toute puiſſante qu'elle eſt, eſt tous les jours obligée de lui céder ; puiſque c'eſt le plus grand obſtacle qu'elle trouve dans le cœur de l'homme ; puiſqu'elle a beſoin, pour le ſurmonter, de toute ſa vertu, & qu'elle n'eſt jamais plus efficace ni plus victorieuſe, que lorſqu'elle en vient à bout. Or c'eſt ce qu'elle a fait, & de la maniere la plus éclatante, dans la perſonne de la bienheureuſe Magdelaine. D'où je conclus toujours que la pénitence de cette Sainte nous eſt juſtement propoſée par le Saint-Eſprit comme le modéle de la pénitence des pécheurs. Vérité dont vous êtes déja perſuadés, mais qui vous touchera encore plus ſenſiblement, à meſure que je vous la repréſenterai dans la ſuite de notre Evangile.

Car, prenez garde, s'il vous plaît : Magdelaine ſe ſent appellée de Dieu ; & la gra-

ce qui opère en elle par un mouvement ſecret, la preſſe de s'aller jetter aux pieds de Jeſus-Chriſt dans la maiſon du Phariſien. Mais quoi ? ira-t-elle ſe produire au milieu d'une aſſemblée, dans un repas de cérémonie ? s'expoſera-t-elle à la cenſure des conviés ? ſe fera-t-elle paſſer pour une imprudente & une inſenſée, après s'être déja décriée comme une femme perdue ? donnera-t-elle ſujet de parler à toute une ville, & que dira-t-on de ſon procédé ? comment interprétera-t-on cet empreſſement ? quelle matiere de diſcours & de raillerie, pour ceux qui ne pénétrant pas dans ſes intentions, jugeront d'une telle action avec malignité ? Ah, mes Freres, répond ſaint Auguſtin, voilà l'ennemi terrible & redoutable dont il faut que Magdelaine, ou plûtôt que la grace triomphe. Cette crainte de la cenſure & des jugemens du monde, ce reſpect humain, c'eſt le ſecond démon qu'elle ſçait vaincre, & dont elle s'affranchit. Elle a été juſqu'à préſent une femme mondaine & ſans pudeur, dit Zénon de Vérone, (cette penſée eſt belle & vous paroîtra auſſi ſolide qu'elle eſt ingénieuſe :) elle a été juſqu'à préſent une femme mondaine, & elle en a retenu le front ; voilà pourquoi elle ne ſçait ce que c'eſt que de rougir, *Frons meretricis* *Jerem. c. 3.*

facta eſt tibi, neſcis erubeſcere. C'eſt-à-dire, pour appliquer ces paroles à mon ſujet, quoique dans un ſens bien différent de celui de l'Ecriture, Magdelaine a quitté le luxe d'une mondaine, l'impureté d'une mondaine, l'avarice inſatiable d'une mondaine, les artifices & les ruſes d'une mondaine, parce que tout cela ne pouvoit ſervir qu'à ſa perte & à ſa ruine; mais elle s'eſt réſervée le front d'une mondaine, pour ne point rougir, parce que cela pouvoit lui être encore utile, & étoit même néceſſaire à ſa pénitence : *Frons meretricis facta eſt tibi.* Et pourquoi, ajoûte ſaint Grégoire Pape, rougiroit elle d'aller trouver Jeſus-Chriſt & de lui découvrir ſes plaies, puiſque c'eſt lui ſeul qui doit être l'auteur de ſa guériſon ? Non, non, dit ce ſaint Docteur, cela n'entroit pas dans une ame auſſi éclairée & auſſi ſolidement convertie que Magdelaine. Elle avoit trop de ſujets en elle-même qui la confondoient, pour en prendre d'ailleurs ; & elle ne crut pas que rien de tout ce qui étoit hors d'elle lui dût cauſer de la honte, parce qu'elle ſçavoit bien que tout ſon mal étoit au-dedans d'elle-même : *Quia ſemetipſam graviter erubeſcebat intùs, nihil eſſe credidit quod verecundaretur foris.*

Greg.

C'eſt ainſi qu'elle raiſonna, & c'eſt ainſi

e l'amour qu'elle conçut pour Jeſus-
ıriſt, la rendit généreuſe; convertiſſant
elle (ne vous offenſez pas de ce terme)
ınvertiſſant en elle, ſi j'oſe ainſi parler,
ffronterie du péché dans une ſainte ef-
onterie de la pénitence. Car pourquoi
: me ſeroit-il pas permis de m'exprimer
: la ſorte, puiſque Tertullien nous parle
ien de la ſainte impudence de la foi; &
ue la charité n'eſt pas moins hardie à mé-
riſer dans la vûe de Dieu, les conſidé-
ıtions du monde, que la foi dans la penſée
e cet auteur, à ſe glorifier des humilia-
ions de la croix. Mais, me direz-vous,
uels reſpects humains Magdelaine eut-el-
e à ſurmonter dans la démarche qu'elle fit
:n ſe déclarant au Sauveur du monde, &
levant une nombreuſe compagnie? C'é-
oit une pécheresſe connue, & qui paſſoit
pour telle dans Jéruſalem: que pouvoit-
elle donc avoir à ménager, ou à craindre?
Ah, mes chers Auditeurs, c'eſt pour cela
même que ſuivant les loix du monde, elle
avoit tout à craindre & à ménager. Il eſt
vrai, c'étoit une pécheresſe & une péche-
resſe connue, *Mulier in civitate peccatrix;*
mais vous ſçavez ce que produit le péché
dans nous, & ce qui ſeroit preſque in-
croyable, ſi l'expérience ne le vérifioit
pas. L'effet du péché, ſur-tout quand il

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

eſt formé en habitude, eſt de nous rendre honteux pour le bien, & en même tems hardis & effrontés pour le mal. Au lieu que Dieu ne nous a donné la honte, ou, pour parler plus exactement, le principe de la honte, que comme un préſervatif contre le péché; le péché dont le caractère eſt de pervertir en toutes choſes l'ordre de Dieu, fait que nous employons cette honte à ce qui devroit être le ſujet de notre gloire, je veux dire aux exercices & aux devoirs de la pénitence chrétienne; & que nous faiſons gloire de ce qui devroit être le ſujet de notre honte, c'eſt-à-dire, du péché même. Ainſi un homme du ſiécle aura fait une profeſſion ouverte d'être impie & libertin, & il ne s'en ſera pas caché: forme-t-il la réſolution de changer de vie? dès-là il devient timide, & n'oſe plus, ce ſemble, paroître ce qu'il veut être & ce qu'il eſt. Il ne rougiſſoit pas d'une action criminelle, & maintenant il rougit d'une action de piété. De même une femme du monde ſe ſera peu miſe en peine de cauſer du ſcandale à toute une ville, & en cela elle ſe ſera rendue indépendante des reſpects humains: mais qu'elle prenne le parti de retourner à Dieu, & qu'on lui parle d'en donner des marques, pour ſatisfaire à l'obligation d'édifier par ſa

conduite ceux qu'elle a ſcandaliſés par ſes mauvais exemples, c'eſt à quoi elle oppoſe cent difficultés. Elle n'a pas craint de paſſer pour mondaine, & elle craint par-deſſus tout de paſſer pour dévote, c'eſt-à-dire, pour ſervante de Dieu.

Voilà le déſordre du péché; mais que fait la grace de la pénitence? elle corrige ce déſordre, en rétabliſſant dans nous un ordre tout contraire. Car au lieu que le péché nous rendoit hardis pour le mal & timides pour le bien, cette grace de converſion nous rend hardis pour le bien & honteux pour le mal. Dans l'état du péché nous avions des égards pour les hommes & nul reſpect pour Dieu; & la pénitence nous inſpirant le reſpect de Dieu, nous affranchit de celui des hommes. En fut-il jamais une preuve plus ſenſible que l'exemple de Magdelaine? Etudions, Chrétiens, étudions cet admirable modéle. Elle entre chez le Phariſien; elle paroît dans la ſalle du feſtin avec un ſaint mépris des conviés, ſans craindre de les troubler, ſans s'arrêter à ce qu'ils diront, ſans ſe diſtraire un moment en leur rendant des civilités inutiles, & même ſans penſer à eux: voilà le reſpect de la créature anéanti. Mais en même tems elle n'oſe paroître en face devant Jeſus-Chriſt. Elle ſe tient derriere lui, les

larmes aux yeux, *Stans retrò.* Elle demeure proſternée à ſes pieds, *Secùs pedes;* & elle a tant de vénération pour ſa perſonne, qu'elle n'a pas l'aſſurance de lui parler : voila le reſpect de Dieu rétabli dans ſon cœur. Elle eſt expoſée à l'injuſtice d'autant de cenſeurs, qu'elle a de témoins de ſa pénitence. Le Phariſien la condamne comme une pécheresſe, & le blâme en retombe ſur Jeſus-Chriſt même : *Hic ſi eſſet propheta, ſciret utique quæ & qualis eſt mulier quæ tangit illum, quia peccatrix eſt :* ſi cet homme étoit prophéte, il ſçauroit que celle qu'il ſouffre à ſes pieds, eſt une femme de mauvaiſe vie. Sur quoi ſaint Grégoire de Nyſſe prenant la défenſe de Jeſus-Chriſt, fait une réponſe bien judicieuſe. Tu te trompes, Simon, dit-il à ce Phariſien ; & en voulant raiſonner, tu péches dans le principe. Tu crois que Jeſus-Chriſt n'eſt pas un prophéte, parce qu'il ſouffre que Magdelaine l'approche ; & c'eſt pour cela qu'il eſt prophéte & plus que prophéte, puiſqu'il a eû la vertu de l'attirer. Car ce don d'attirer les pécheurs & de les ſanctifier, eſt la grace particuliere des prophétes & des hommes de Dieu. Ainſi le Phariſien tomba dans une double erreur. Car il ne crut pas Jeſus-Chriſt prophéte, & il l'étoit : il crut Magdelaine pécheresſe, & elle

Luc. c. 7.

elle ne l'étoit plus : il jugea ce qui n'étoit pas, & il ne connut pas ce qui étoit. Mais quoi qu'il en ſoit, Magdelaine mépriſa ſes jugemens & ſes erreurs ; & animée du ſeul amour de Dieu qui la poſſédoit, elle s'alla jetter aux pieds de Jeſus-Chriſt : voilà ce qui s'appelle une pénitence généreuſe, & ce que nous ſommes indiſpenſablement obligés d'imiter.

Car ſoyons bien perſuadés, Chrétiens, de cette maxime, & établiſſons-la comme une des régles les plus certaines de notre vie ; tandis que le reſpect humain nous dominera, tandis que nous nous rendrons eſclaves des jugemens des hommes ; tandis que nous craindrons d'être raillés & cenſurés, quoi que nous faſſions, nous ne ſommes point propres pour le Royaume de Dieu. Qu'eſt-ce qui arrête aujourd'hui les effets de la grace dans la plûpart des ames ? Qui eſt-ce qui empêche mille converſions, qui ſe feroient infailliblement dans le monde ? un reſpect humain. Un homme dit : Si je m'engage une fois à mener une vie chrétienne & réguliere, quelle figure ferai-je dans ma condition ? Une femme dit : Si je renonce à ces viſites & à ces divertiſſemens, quelles réflexions ne fera-t-on pas ? On ſe donne l'allarme à ſoi-même ; on ſe demande comment pour-

rai-je ſoutenir la contradiction & les diſcours du monde? Avec cela il n'y a point de bons déſirs qui n'avortent, point de réſolutions qui ne s'évanouiſſent, point de ferveurs qui ne s'éteignent. On voudroit bien que le ſiécle fût plus équitable, & que ſans choquer ſes loix ni s'attirer ſes mépris, il y eût non-ſeulement de la ſûreté, mais de l'honneur même ſelon le monde à prendre le parti de la vraie piété; car on ſçait que c'eſt le meilleur parti; on ſe tiendroit heureux de l'embraſſer, & on ne doute point que l'on n'y trouvât des avantages bien plus ſolides que partout ailleurs. Mais la loi tyrannique du reſpect humain nous retient; & l'on aime mieux en ſe perdant, ſe ſoumettre à cette loi, que de ſe maintenir dans ſa liberté en ſauvant ſon ame. Or c'eſt cette loi, Chrétiens, qu'il faut combattre & détruire en nous par la loi ſouveraine de l'amour de Dieu. Que dira-t-on de moi ſi je change de conduite? on en dira tout ce qu'on voudra; mais je veux être fidéle à mon Dieu: or je ne puis lui être fidéle, & avoir ces complaiſances pour les hommes; c'eſt ſaint Paul qui me l'apprend, *Si hominibus placerem, Chriſti ſervus non eſſem.* Il faut donc que je ſois réſolu à déplaire aux hommes, à être raillé & contredit des

Galat. 1.

hommes, pour commencer de vivre à Dieu. Mais je ferai parler de moi dans le monde: le monde parlera ſelon ſes maximes, & moi je vivrai ſelon les miennes. Si le monde eſt juſte, s'il eſt chrétien, il s'édifiera de ma conduite; & s'il ne l'eſt pas, bien loin de chercher à lui plaire, je dois l'avoir en horreur. Or il ne l'eſt pas, & il eſt même perverti juſqu'à ce point, de ne pouvoir ſouffrir la vertu, ſans la cenſurer. Il faut donc que je le réprouve, & que je le déteſte lui-même. Mais je paſſerai pour un eſprit léger, pour un eſprit foible, ou pour un hypocrite. Si je ſuis tel que je dois être, toutes ces idées s'effaceront bientôt, & ma conduite répondra à tous ces réproches. Mais quoi que je faſſe, on me mépriſera: que je ſois mépriſé, j'y conſens; je ne le puis être pour un meilleur ſujet. N'eſt-ce pas pour cela que je ſuis chrétien? Dans la religion que je profeſſe, les mépris du monde ſont plus honorables que tous ſes éloges.

Mais cette réſolution que je prends, eſt bien difficile à ſoutenir. Difficile, Chrétiens? vous vous trompez, permettez-moi de vous le dire. Rien n'eſt plus aiſé. Car ce que vous voulez faire pour Dieu, ne l'avez-vous pas fait cent fois,

& ne le faites-vous pas encore tous les jours pour le monde & pour les intérêts du monde ? J'en appelle à votre propre témoignage. Y a-t-il reſpect humain que vous ne ſurmontiez pour une fortune temporelle, que vous ne ſurmontiez pour une paſſion, que vous ne ſurmontiez pour votre ſanté, & cela ſans peine ? Or il eſt bien indigne que vous trouviez difficile pour Dieu, ce qui vous devient ſi facile pour mille autres ſujets. Mais quand la choſe ſeroit auſſi difficile que vous le prétendez, n'eſt-il pas juſte que vous faſſiez quelques efforts pour le ſalut ? N'eſt-ce pas une aſſez importante affaire, & pouvez-vous en acheter trop cher le ſuccès ? Dieu n'eſt-il pas un aſſez grand maître, & quand il s'agit de rentrer en grace avec lui, qu'y a t il d'ailleurs à ménager ? Cependant, Chrétiens, il reſte encore un dernier caractère que doit avoir notre pénitence, comme celle de Magdelaine, qui fut une pénitence efficace, & c'eſt ce que je vais vous expliquer dans la troiſiéme partie.

III. PARTIE.

ON ne peut mieux exprimer en quoi conſiſte l'efficace de la pénitence chrétienne, que par ces admirables paroles de ſaint Paul : *Sicut exhibuiſtis membra veſtra ſer-*

Rom. c. 6.

vire immunditiæ & iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra veſtra ſervire juſtitiæ ad ſanctificationem : mes Freres, diſoit aux Romains le grand Apôtre, comme vous avez fait ſervir vos corps à l'impureté & à l'injuſtice, pour commettre des actions criminelles ; il faut maintenant que vous les faſſiez ſervir à la juſtice & à la piété, pour mener une vie toute ſainte. Car c'eſt en cela que votre pénitence paroîtra véritable & ſolide. Il faut que ce qui a été la matiere de votre péché, devienne la matiere de votre pénitence. Ce que vous avez donné au monde, lorſque vous en étiez les eſclaves, il faut maintenant que vous le donniez à Dieu ; & les mêmes choſes que vous avez employées à votre vanité & à votre plaiſir, vous devez déſormais les employer aux exercices de la religion. Autrement ne vous flattez pas d'être bien convertis. Je n'en jugerai que par-là, & je ne ferai que par-là ce juſte diſcernement de ce que vous êtes, & de ce que vous n'êtes pas.

Or ne diroit-on pas, Chrétiens, que ſaint Paul avoit entrepris de faire dans ces paroles le portrait de Magdelaine & de ſa pénitence ? Qu'eſt-ce que Magdelaine aux pieds du Sauveur ? Ah ! répond ſaint Auguſtin, c'eſt une idole du monde changée

en victime & conſacrée au vrai Dieu ; c'eſt, ajoûte ce ſaint Docteur uſant des propres termes de l'Apôtre, l'injuſtice & l'iniquité même qui donne des armes à la piété, le luxe qui en fournit à l'humilité, la molleſſe & la délicateſſe de la chair qui prête ſecours à la mortification & à l'auſtérité, afin d'accomplir cette parole de l'Apôtre, *Exhibete membra veſtra arma Deo.* Venons au détail. Ainſi les yeux de Magdelaine avoient été comme les premiers organes de ces honteuſes paſſions, qui commencent dans les ames mondaines par la curioſité de voir, & par le déſir d'être vû ; mais ſi ſes yeux l'avoient perdue, c'eſt de ſes yeux qu'elle tire ce qui doit contribuer à la ſauver. Ses yeux avoient allumé dans ſon cœur l'amour du monde, & c'eſt par les pleurs qui coulent de ſes yeux, qu'elle l'éteint. Elle n'en avoit juſques-là verſé que pour de profanes objets, & que pour leur marquer une tendreſſe criminelle dont elle ſe piquoit ; mais, dit-elle, j'en verſerai pour mon Dieu, & je n'en verſerai que pour lui. Non-ſeulement j'en verſerai pour lui, mais ſur lui, puiſqu'il s'eſt rendu viſible. Je l'arroſerai de mes larmes ; & mes larmes ainſi purifiées, me purifieront moi-même. J'en laverai les pieds de mon Sau-

veur, & j'obtiendrai par-là d'être lavée dans ſon ſang. *Felices lacrymæ*, conclut ſaint Léon, *quæ dum culpas abluerunt priſtinæ converſationis, virtutem habuere baptiſmatis!* Heureuſes larmes, qui tinrent lieu de baptême à Magdelaine, & qui l'ayant rendue mille fois coupable, eurent enfin le pouvoir & la vertu de la juſtifier! Magdelaine dans l'extérieur de ſa perſonne avoit été vaine juſqu'à l'excès : idolâtre d'une beauté périſſable, & n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui attirer & lui conſerver des adorateurs, elle s'étoit ſur-tout attachée au ſoin de ſes cheveux, que Tertullien appelle une impudicité étudiée & affectée, *Conflictam & elaboratam libidinem.* Mais ces cheveux qu'elle a cultivés avec tant d'affection & tant d'étude, lui ſeront-ils inutiles dans ſa converſion? non, Chrétiens, l'eſprit de pénitence qui l'anime, lui apprend à en faire un nouvel uſage. Ils avoient été juſques-là l'ornement d'une tête pleine d'orgueil, & déſormais ils ſeront employés à l'exercice de l'humilité la plus profonde. Magdelaine s'en ſervira pour eſſuyer les pieds de Jeſus-Chriſt; & en eſſuyant les pieds de ce Dieu Sauveur, cette pécheresſe effacera toutes les taches de ſes péchés. Je ſerois infini, ſi je m'arrêtois à toutes les preuves

Leo.

Tertul.

que me fournit l'Evangile pour établir & pour confirmer ma propoſition. C'étoit une femme ſenſuelle que Magdelaine : parfums, odeurs, liqueurs précieuſes, c'étoient ſes délices. Mais que ſera-ce pour elle dans ſa pénitence ? Ah, ſi dans ſes mains elle porte encore un parfum exquis, ce n'eſt plus pour contenter ſes ſens, mais pour le répandre ſur les pieds de ſon Dieu. Les Diſciples même de Jeſus-Chriſt en ſeront ſurpris, ils en murmureront, ils
Matth. s'en ſcandaliſeront : *Ut quid perditio hæc ?*
c. 26. Mais elle ſçait ce qu'elle fait, & elle ne croit pas devoir rien ménager quand il s'agit de témoigner à ſon Sauveur la vivacité de ſon repentir & la ſenſibilité de ſon amour. Pour cela elle n'a rien de ſi cher à quoi elle ne veuille renoncer ; pour cela elle eſt diſpoſée à ſe ſacrifier elle-même. Trop heureuſe ſi ſon ſacrifice eſt agréable, & que Dieu daigne accepter une hoſtie tant de fois profanée, mais enfin ſanctifiée par le feu tout céleſte & tout ſacré qui la conſume.

Tels ſont déſormais les ſentimens de Magdelaine ; & ſans s'arrêter à de vains ſentimens, tels ſont les effets de ſa pénitence. Or voilà, Meſdames, (car c'eſt ſurtout à vous que j'adreſſe cette morale) voilà par où vous pourrez juger vous-

mêmes de la ſincérité de votre retour à Dieu & de votre converſion. Tout le reſte eſt équivoque, eſt trompeur, eſt faux. Ayez en apparence les plus beaux ſentimens; tenez le langage, ou le plus ſublime & le plus élevé, ou le plus vif & le plus touchant, tandis que vous en voudrez demeurer là, ſans en venir aux mêmes effets que Magdelaine, ne comptez, ni ſur tout ce que vous direz, ni ſur tout ce que vous penſerez ou que vous croirez penſer. Vous avez dans vous-mêmes, auſſi-bien que cette fameuſe pénitente, tout ce qui peut contribuer à votre ſanctification, & vous pouvez dire à Dieu comme David : *In me ſunt, Deus, vota tua;* *Pſ. 55.* oui, Seigneur, je reconnois que tout ce que vous déſirez de moi, eſt en moi, & c'eſt pour cela que je ſuis abſolument inexcuſable ſi je ne vous le donne pas. Ces habits, Meſdames, dont vous vous faites une ſi vaine gloire, & qui entretiennent votre luxe; ces ajuſtemens qui occupent preſque tout votre eſprit, & à quoi vous employez plus de tems qu'à l'affaire de votre ſalut, & qu'à toutes les affaires même humaines dont Dieu vous a chargées; cet amour de vous-mêmes, qui vous fait rechercher avec tant de ſoin toutes les douceurs de la vie, les compagnies, les

jeux, les ſpectacles; ſur-tout cet amour de votre corps, qui vous rend ſi attentives à le maintenir dans un certain éclat, à relever ſon luſtre par tous les déguiſemens d'une artificieuſe mondanité, à lui procurer toutes ſes aiſes, toutes ſes commodités, voilà de quoi la pénitence doit faire en vous un holocauſte à Dieu.

Je pourrois vous dire que le ſeul chriſtianiſme devroit vous porter à le faire, ce ſacrifice. Car pour peu que vous fuſſiez entrées juſqu'à préſent dans le véritable eſprit de la religion que vous profeſſez, vous auriez compris que c'eſt un eſprit de retraite, un eſprit d'humilité & de mortification; & qu'il n'eſt pas poſſible d'accorder enſemble la retraite chrétienne & les aſſemblées du monde, l'humilité chrétienne & le faſte du monde, la mortification chrétienne & la molleſſe du monde. Mais ce qui eſt un devoir ſi indiſpenſable pour vous en qualité de chrétiennes, combien plus encore l'eſt-il pour des péchereſſes & des pénitentes? Si dans une ſuppoſition imaginaire, tous ces divertiſſemens & ces plaiſirs mondains, toutes ces délicateſſes & ces ſuperfluités ne vous avoient pas éloignées de Dieu; ſi vous aviez ſçû avec tout cela lui être fidéles, peut-être tout cela vous auroit-il été moins

défendu. Mais lorſque vous ne pouvez ignorer à combien d'égaremens & de péchés tout cela vous a conduites, quel prétexte pouvez-vous avoir pour n'y pas renoncer? Comment pouvez-vous revenir ſincérement à Dieu, & cependant aimer ce qui ſi long-tems vous en a ſéparées? Comment pouvez-vous quitter de bonne foi votre péché, & ne quitter pas ce qui en a été la ſource empoiſonnée? Comment pouvez-vous le haïr, & ne vouloir pas le détruire? Or vous ne le détruirez jamais, tandis que vous n'en couperez pas la racine. Le même principe aura toujours les mêmes ſuites, & la même cauſe produira toujours les mêmes effets.

Pourquoi la pénitence de Magdelaine fut-elle une pénitence durable? parce que ce fut une pénitence efficace. Du moment que cette ſainte pénitente eut ſacrifié à Dieu tout ce qui avoit entretenu juſques-là ſes déſordres, elle s'attacha ſi fortement à Jeſus-Chriſt, qu'elle lui demeura toujours étroitement & inſéparablement unie. Elle s'attacha à ce Dieu Sauveur, dit ſaint Bernard, dans tous les états où depuis il fit paroître ſon admirable humanité; c'eſt-à-dire, qu'elle s'attacha à Jeſus-Chriſt vivant, qu'elle s'attacha à Jeſus-Chriſt mourant, qu'elle s'attacha à

Jesus-Christ mort & enfermé dans le tombeau, qu'elle s'attacha à Jesus-Christ ressuscité & triomphant, enfin qu'elle s'attacha à Jesus-Christ glorieux dans le ciel. C'est ce que nous sçavons de l'Evangile; & s'il ne nous parle plus de Magdelaine après l'Ascension du Fils de Dieu, la tradition nous apprend où elle se retira, quelle vie dans sa retraite elle mena, quels exercices de piété & de mortification elle pratiqua, avec quelle ferveur & quelle persévérance elle les continua. Interrompit-elle jamais en effet sa pénitence ? Ah, Chrétiens, quelle merveille & quelle instruction pour nous ! Tous ses péchés lui avoient été remis, & elle en avoit eû une révélation expresse de la bouche même de Jesus-Christ : *Remittuntur tibi peccata tua.* Cependant bien loin de diminuer ses austérités, elle les redoubla. Si le Sauveur du monde lui dit, Allez en paix, *Vade in pace;* elle comprit que cette paix ne devoit être que dans le cœur ; ou si vous voulez, elle comprit que cette paix devoit consister à se faire une guerre perpétuelle, à ne se pardonner rien de tout ce que son divin maître lui avoit pardonné, à se traiter d'autant plus rigoureusement qu'il l'avoit traitée avec plus de douceur, à crucifier sa chair, à la couvrir du

Luc. c. 7.

cilice, à l'exténuer par l'abſtinence & par le jeûne. Elle le comprit, dis-je, & voici, Chrétiens, un myſtère que le monde ne peut ſe perſuader, & dont la ſeule expérience vous convaincra, ſi vous vous mettez en état, comme Magdelaine, d'en faire l'épreuve. Plus votre pénitence ſera efficace, c'eſt-à-dire, plus elle ſera ſévère, en retranchant de vos perſonnes tout ce qui flattoit vos ſens, tout ce qui favoriſoit vos paſſions, tout ce qui faiſoit le prétendu bonheur de votre vie ; & plus alors cette pénitence, qui ſemble au-dehors ſi triſte & ſi dure, vous deviendra douce & aimable, parce que vous y trouverez l'abondance de la paix.

Car ce ne fut point une parole ſans effet que celle de Jeſus-Chriſt à Magdelaine, *Vade in pace ;* mais cette parole divine opéra dans ſon cœur tout ce qu'elle ſignifioit. Dans un moment cette mondaine dégagée de la ſervitude du monde, commença à goûter la ſainte liberté des enfans de Dieu. Dans un moment cette ame expoſée à tous les troubles que cauſe immanquablement l'amour du monde, commença à joüir d'un repos inaltérable. Dans un moment cette conſcience déchirée de mille remords, commença à ſentir cette joie intérieure qui donne une

ſainte aſſûrance, & que l'Ecriture compare à un repas délicieux. Dans un moment cette péchereſſe, délivrée de ſon péché comme d'un fardeau qui l'accabloit, commença à ſe trouver toute remplie de l'onction de la grace. Ce n'étoit point en ſe ménageant elle-même, en s'épargnant, en ſauvant de ſes premieres habitudes tout ce qu'elle en eût cru pouvoir réſerver ſans crime; ce n'étoit point, dis-je, par-là qu'elle ſe fût établie & maintenue dans un calme ſi parfait. Mais c'eſt en ſe dépouillant de tout, en ſe refuſant tout, en s'immolant toute entiere elle-même, qu'elle ſe mit dans une diſpoſition ſi tranquille & ſi heureuſe. Car au milieu de toutes les rigueurs de ſa pénitence, quel ſoutien & quelle conſolation étoit-ce pour elle, de penſer qu'elle ſatisfaiſoit à Dieu, qu'elle s'acquittoit auprès de la juſtice de Dieu, qu'elle réparoit la gloire de Dieu, qu'elle ſe tenoit en garde contre tout ce qui pouvoit lui faire perdre l'amour de Dieu, qu'elle purifioit ſon cœur & le diſpoſoit à recevoir les plus intimes communications de Dieu? Et d'ailleurs qui peut dire de quelles douceurs ſecrettes Dieu combloit cette ame ainſi purifiée & préparée, de quelles lumieres il l'éclairoit, de quel feu il l'em-

braſoit, de quelles viſites il la gratifioit; quels ſentimens, quels tranſports il y excitoit?

Voilà, Chrétiens, ce que vous éprouverez vous-mêmes; & ſi vous ſortez de ce diſcours, déterminés comme Magdelaine à cette pénitence efficace, qui eſt le caractère des ames bien converties, voilà ce que je puis vous promettre de la part de Dieu. *Vade in pace :* allez en paix, & n'écoutez point les retours de la nature. Le ſacrifice que je vous demande, l'effraie; & plus vous donnerez d'attention à ſes frayeurs, plus elles augmenteront & vous troubleront. Mais comptez ſur la parole de Jeſus-Chriſt, & malgré toutes les frayeurs, entreprenez, commencez, agiſſez: bientôt vous verrez que c'étoient des frayeurs chimériques. Je ne vous dis pas que vous recevrez toutes les faveurs divines dont Magdelaine fut gratifiée dans ſon déſert; mais ſans que Dieu vous faſſe part de ces dons extraordinaires & miraculeux, je dis que par un miracle de ſa grace encore plus grand, il vous rendra doux ce qui vous ſemble plus amer: qu'il vous rendra non-ſeulement ſupportable, mais léger, mais agréable & aimable, ce qui vous paroît plus peſant; que dans le renoncement même à toutes les conſo-

lations du siécle, il vous fera trouver la plus pure & la plus sensible consolation. Ah, s'écrioit saint Augustin, parlant de sa pénitence & de ce qu'il y sentit, quel plaisir fut-ce tout à-coup pour moi de me passer de tous les plaisirs; & ces vanités humaines où j'avois pris tant de goût, qu'elles me devinrent insipides! Quoi qu'il en soit, mon cher Auditeur, puisque vous avez péché, il n'y a point d'autre moyen de salut pour vous que la pénitence; ou tout autre moyen sans celui-là, vous est inutile. Dieu pouvoit vous le refuser; mais il vous l'accorde encore: il vous fait voir l'exemple de Magdelaine pour vous exciter, il vous tend les bras pour vous inviter, il vous parle par la bouche de son ministre pour vous appeller. Entrez dans la voie qui vous est ouverte: ne dussiez-vous y trouver que des épines, il faut la prendre & y marcher. Car c'est la seule voie qui vous reste pour vous préserver du souverain malheur, & pour arriver à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, &c.

SERMON

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

POUR LA FESTE DE S. IGNACE DE LOYOLA.

Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus Jesu-Christi Domini nostri.

Dieu est fidéle, par qui vous avez été appellés à la compagnie de son Fils Jesus-Christ notre Seigneur. Dans la premiere Epître aux Corinthiens. Chap. 1.

C'Est aux Chrétiens de Corinthe, & en général à tous les fidéles que l'Apôtre saint Paul adressoit ces paroles: mais il me semble que je puis en particulier les appliquer au saint Patriarche dont nous célébrons la fête, & qu'elles lui conviennent d'une façon toute spéciale, puisqu'il fut appellé de Dieu pour l'établissement d'un Ordre que l'Eglise a approuvé, & qu'elle autorise encore sous le titre de la Compagnie de Jesus. Dieu, qui pour sa

gloire vouloit employer Ignace & l'engager dans une milice ſainte, ſe ſervit de ſes diſpoſitions naturelles, & lui laiſſa ſes idées guerrieres, mais en les tournant vers un autre objet, & lui propoſant, non plus des provinces & des terres, mais des ames à conquérir. Il quitta les armes du ſiécle, mais pour ſe revêtir des armes de la foi. Il ceſſa de combattre les ennemis de l'Etat, mais pour combattre les ennemis de l'Egliſe; & la Compagnie qu'il entreprit de former & dont Dieu lui inſpira le deſſein, fut la Compagnie de Jeſus-Chriſt. *Fidelis Deus, per quem vocati eſtis in ſocietatem Filii ejus Jeſu-Chriſti.* D'autres Fondateurs avant lui n'avoient point cru bleſſer les régles d'une humilité chrétienne & d'une modeſtie religieuſe, en donnant aux ſaints Ordres qu'ils ont établis, les auguſtes noms de l'adorable Trinité, du Saint-Eſprit, des perſonnes divines; & c'eſt ſur le modéle de ces grands hommes & par la même inſpiration d'en-haut, que ſaint Ignace de Loyola choiſit pour la compagnie dont il a été l'inſtituteur, l'adorable nom de Jeſus. Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, nous allons voir, conformément aux paroles de mon texte, la fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace, & la fidélité d'Ignace à ſuivre la vocation de Dieu.

Dieu fidéle en appellant Ignace à la compagnie de ſon fils, ce ſera la premiere partie. Ignace fidéle en répondant à Dieu qui l'appelloit, ce ſera la ſeconde. De l'une & de l'autre nous apprendrons ce que nous pouvons attendre de Dieu, & ce que Dieu attend de nous dans les conditions où il nous fait entrer. Voilà tout le ſujet de ce diſcours. Vierge ſainte, c'eſt ſous vos auſpices que cet homme apoſtolique renonça au monde, pour ſe dévoüer à ce Sauveur que vous avez porté dans votre chaſte ſein. Ce fut un des plus zélés défenſeurs de vos glorieux priviléges & de votre culte. Vous m'accorderez, pour le loüer dignement, le ſecours que je vous demande. *Ave, Maria.*

JE dis que Dieu dans la vocation de ſaint Ignace s'eſt montré merveilleuſement fidéle, *Fidelis Deus.* Mais envers qui cette fidélité a-t-elle paru ? Premierement envers l'Egliſe, pour l'intérêt de laquelle Dieu ſuſcita ce grand homme, lorſqu'il lui inſpira le deſſein d'une vie Apoſtolique. Secondement envers Ignace même, quand Dieu le rendit capable de ſoutenir cette ſainte entrepriſe, & que par des dons de grace extraordinaires, il le mit en état de l'exécuter. Voilà l'idée générale de cette premiere partie. I. PARTIE.

Quand Ignace fut appellé de Dieu aux fonctions de l'Apoſtolat, vous le ſçavez, Chrétiens, l'Egliſe avoit beſoin de ſecours, & Dieu par fidélité étoit engagé à lui en fournir. C'étoit un tems où l'héréſie s'élevoit de toutes parts, & déja commençoit à ſouffler le feu de ces fameuſes rebellions, dont les reſtes fument encore. Or le Fils de Dieu ayant promis authentiquement à ſon Egliſe que jamais les portes de l'enfer ne prévaudroient contre elle, il ne pouvoit lui manquer dans une pareille rencontre ; & en conſéquence de ſa parole, il lui devoit donner de nouvelles forces pour la défendre. Je ne prétends point vous faire entendre par-là, que ſaint Ignace ait été un homme néceſſaire à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt : non, Chrétiens, ce n'eſt point là ma penſée, & je dirois bien plûtôt de lui ce que ſaint Grégoire Pape diſoit en général des hommes Apoſtoliques, dans une inſtruction qu'il leur adreſſe : l'Egliſe de Jeſus-Chriſt a été néceſſaire à Ignace, parce qu'Ignace n'a pû ſe ſanctifier que dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt ; mais Ignace n'a point été & ne pouvoit être néceſſaire à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, parce que l'Egliſe de Jeſus-Chriſt a bien pû ſe paſſer d'Ignace & ſe conſerver ſans lui. Il eſt vrai, mes chers Audi-

teurs: mais auſſi ferois-je tort à ſaint Ignace & en quelque ſorte à Dieu même, ſi je ne diſois qu'Ignace, tout ſerviteur inutile qu'il étoit, fut choiſi de Dieu pour la défenſe de l'Egliſe, & que ſa vocation a été l'un des moyens que Dieu avoit préparés pour faire voir à ſon Egliſe qu'il ne l'abandonnoit pas, & qu'il vouloit lui être fidéle. *Fidelis Deus per quem vocati eſtis.*

Reconnoiſſez-le d'abord, Chrétiens; par un trait admirable de la providence. Bien d'autres en ont fait la remarque, & c'eſt pour cela même qu'elle paroît plus vraie, & que je puis avec plus de raiſon la faire à préſent. Tandis que Luther leve l'étendart contre l'Egliſe & lui déclare la guerre, Dieu touche le cœur d'Ignace, & l'appelle pour l'oppoſer à cet héréſiarque. Quelle fidélité, Seigneur! ainſi en aviez-vous autrefois uſé, faiſant naître un Auguſtin en Afrique, le même jour que Pélage, l'ennemi de votre grace, étoit né dans l'Angleterre; & n'ayant jamais permis dans la ſuite des ſiécles, que votre Egliſe fût attaquée par un nouveau perſécuteur, ſans lui procurer d'ailleurs & en même-tems un nouveau défenſeur. Ainſi, dis-je, ô mon Dieu, avez-vous toujours gardé la foi à cette divine épouſe; & ne ſemble-t-il pas que vous ayez voulu

lui en donner un gage particulier dans la vocation d'Ignace ? *Fidelis Deus.* En effet, qu'eſt-ce qu'Ignace, ſelon les vûes de Dieu ? c'eſt un homme né pour la deſtruction de l'héréſie, voilà ſon caractère ; fondateur d'un inſtitut dont l'eſſence eſt de combattre les ennemis de la foi, comme il eſt déclaré dans les bulles des ſouverains Pontifes, voilà ſa profeſſion ; de qui tout le zéle a été employé pour l'Egliſe, à étendre ſes conquêtes, à faire obſerver ſes loix, à maintenir l'uſage de ſes Sacremens, à inſpirer au peuple du reſpect pour ſes cérémonies, à conſerver les Fidéles dans ſon obéiſſance, à y ramener les hérétiques, ſans que pour cela il ait jamais épargné ni ſoins, ni travaux, ni force, ni crédit, ni repos, ni ſanté, ni réputation, ni vie : voilà quels ont été les emplois d'Ignace. Un homme qui dans l'ordre qu'il a établi, ne s'eſt propoſé que de tranſmettre ce zéle à un nombre infini de ſucceſſeurs ; c'eſt-à-dire, de préparer à toutes les Egliſes du monde des Miſſionnaires fervens, des prédicateurs Evangéliques, des hommes dévoüés à la croix & à la mort, des troupes entieres de martyrs dont il a été le pere : voilà les fruits de ſa compagnie. Encore une fois, mes chers Auditeurs, un homme de ce ca-

ractère, dans un tems où le ſchiſme & l'erreur entreprenoient de renverſer tout & de tout perdre, n'étoit-ce pas un ſecours manifeſte que Dieu réſervoit à ſon Egliſe ; & ce ſecours ne doit-il pas être conſidéré comme une marque ſenſible de la fidélité de Dieu pour elle ? *Fidelis Deus.*

Ah, Chrétiens, permettez-moi de le dire ici, c'eſt de-là qu'eſt venue toute la haine des hérétiques contre la perſonne & le nom d'Ignace. Voilà ce qui a rendu ſon inſtitut, & ce qui rend encore ſes enfans ſi odieux à nos religionnaires. Je ne ſçai pas, mes Freres, diſoit ſaint Jérôme, par quelle fatalité il arrive que tous les ennemis de l'Egliſe ſont les miens ; mais j'en bénis Dieu, & c'eſt une gloire pour moi, que mon nom ſoit déchiré par ceux qui déchirent la robe de Jeſus-Chriſt. On vient de me dire qu'Helvidius a écrit depuis peu contre moi une ſanglante ſatyre ; mais je me conſole, puiſque c'eſt avec la même plume qu'il a écrit des blaſphêmes contre Marie : car quel avantage que Jérôme, qui eſt le ſerviteur, ſoit traité comme la mere ? *Ut eodem quo Mariæ detraxit calamo, me laceret ; & caninam facundiam ſervus Domini pariter experiatur & mater.* Vous faites aſſez vous-mêmes, *Hieron.*

Chrétiens, l'application de ces paroles. Si ſaint Ignace étoit demeuré dans la grotte de Manrèze, s'il s'étoit contenté de pleurer & de faire pénitence pour les péchés du monde, s'il avoit fondé un ordre de Solitaires, ſon nom même parmi les hérétiques ſeroit en bénédiction. Mais il a parlé contre les ennemis de l'Egliſe, mais ſa vocation a été de ſe préſenter au Vicaire de Jeſus-Chriſt & de ſe conſacrer par état aux miſſions du Siége Apoſtolique : mais Dieu a voulu qu'il levât des troupes auxiliaires pour combattre l'héréſie ; avec cela ne devoit-il pas s'attendre aux plus violentes perſécutions ? & en cela même n'a-t-il pas été une preuve vivante de la fidélité de Dieu envers ſon Egliſe, à qui le ciel avoit deſtiné un homme ſi ferme, ſi conſtant, ſi zélé pour la ſecourir ? Tout ceci eſt général : diſons quelque choſe de plus marqué.

Ce que j'admire davantage dans la vocation de ſaint Ignace, c'eſt la conduite que la providence y a fait paroître, pour retrancher la ſource des maux dont ſon Egliſe étoit affligée. Car prenez garde, Chrétiens : de pluſieurs déſordres d'où l'héréſie avoit pris naiſſance, le principal étoit celui-ci ; l'ignorance des choſes de la foi qui regnoit parmi les peuples, jointe à la

à la mauvaiſe éducation de la jeuneſſe. Conſultez les Ecrivains qui en ont parlé : voilà la porte par où entra le démon de l'erreur, pour porter ſes coups à l'Egliſe & pour ruiner l'ancienne religion. Mais que fait Dieu en ſuſcitant Ignace ? il donne à l'Egliſe un préſervatif contre ce mal ſi dangereux & ſi pernicieux. Car à quoi Ignace eſt-il ſpécialement appellé, & pour quelle fin ? pour enſeigner, pour inſtruire, pour apprendre aux peuples à connoître ce qu'ils ſont, pour déraciner de leurs eſprits l'ignorance de nos myſtères, pour y jetter les premieres ſemences de la doctrine de la foi ; en un mot, pour former de vrais chrétiens, de même que le Prophéte avoit été envoyé pour ſervir de maître aux nations : *Ecce dedi eum præceptorem gentibus.* C'eſt pour cela que parmi les grandes affaires dont il étoit chargé, & ſur leſquelles on le conſultoit de toutes parts comme un oracle, il faiſoit une de ſes plus importantes occupations d'aller dans les rues de Rome catéchiſer la populace, d'expliquer aux ſimples les points de la foi, d'aſſembler les femmes & les enfans dans les places publiques, pour leur donner les principes du ſalut : ſpectacle qui ſeul attiroit toute la ville, juſques aux Prélats mêmes & aux Cardi- *Iſ.c.55.*

naux, à qui il prêchoit par l'exemple de ſon humilité, tandis qu'il inſtruiſoit les autres & qu'il les touchoit par la vertu de ſa parole. C'eſt pour cela que lorſqu'Ignace envoyoit ſes freres au ſecours de quelque Egliſe, il leur recommandoit avant toutes choſes le ſoin du catéchiſme, les avertiſſant que c'étoit là ce qui avoit converti le monde; que la ſcience du catéchiſme avoit été celle des Apôtres; que l'Evangile n'avoit été d'abord annoncé que par le catéchiſme; que s'ils vouloient donc ſe rendre utiles à l'Egliſe de Dieu, ils devoient négliger toute autre fonction plûtôt que celle du catéchiſme, & ſe ſouvenir que ſelon la parole du Fils de Dieu même, une des preuves de la miſſion de Jeſus-Chriſt fut d'évangéliſer les pauvres: *Pauperes evangelizantur.* C'eſt pour cela qu'il a voulu que toute ſa Compagnie ſe fît un devoir particulier de l'inſtruction de la jeuneſſe. L'héréſie avoit pris pour maxime de commencer par-là, & de s'emparer des jeunes ames, afin de les corrompre plus aiſément: Ignace lui en ôte le moyen, & lui enleve cet avantage. En effet, il y avoit déja dans l'Egliſe chrétienne de grands & de floriſſans Ordres, inſtitués pour prêcher la parole de Dieu. Saint François & ſaint Dominique en

Matth. 6. 11.

avoient établi deux dont le ſuccès rempliſſoit toute la terre : mais il n'y en avoit point encore qui par profeſſion fût engagé à ce divin emploi de former la jeuneſſe & de la ſanctifier. Or c'eſt le ſecours que Dieu, par un effet de ſa fidélité, préparoit à ſon Egliſe dans la perſonne d'Ignace : tellement que ce ſaint fondateur pouvoit dire après le Sauveur du monde, *Sinite parvulos venire ad me*, laiſſez venir à moi ces ames innocentes, puiſque Dieu m'a fait l'honneur de me choiſir pour les cultiver. Enfin c'eſt pour cela que Dieu donna ordre à Ignace de fonder des colléges & des écoles publiques, non point préciſément pour y enſeigner les ſciences prophanes, il étoit trop rempli de celle des Saints ; non point pour des intérêts temporels, il y avoit renoncé en quittant le monde, mais pour nourrir dans la vertu de jeunes enfans plus ſuſceptibles à cet âge tendre des ſaintes impreſſions qu'ils reçoivent, & pour leur faire ſucer de bonne heure le lait de la piété. Ah, Chrétiens, quels fruits de grace cette divine inſtitution n'a-t-elle pas produits ? combien d'ames ont été garanties de l'enfer ? combien de villes & de provinces ont été maintenues dans l'intégrité de la foi ? combien d'Etats ont été préſervés de la *Marc. c. 10.*

contagion de l'héréſie ? Car il eſt remarquable que dans tous les lieux du monde où cette inſtitution a été reçûe, jamais l'héréſie n'a dominé, & qu'elle y eſt bientôt tombée en décadence. D'où je conclus que Dieu, en appellant ſaint Ignace, s'eſt montré fidéle, non-ſeulement à toute l'Egliſe en général, mais à toutes les parties qui la compoſent : fidéle à tous les Royaumes de la chrétienté, fidéle à toutes les nations de la terre, fidéle à tous les ordres de la république, fidéle à tous les âges & à toutes les conditions des hommes, puiſqu'il n'y a pas une condition ni un âge, pas une nation ni un empire à qui ce grand Saint, en conſéquence de ſa vocation, n'ait conſacré ſon travail & ſes ſervices. *Fidelis Deus per quem vocati eſtis in ſocietatem Filii ejus Jeſu Chriſti Domini noſtri.*

Mais allons plus avant, & voyons de la part de Dieu une autre eſpéce de fidélité à l'égard même d'Ignace. Quel myſtère, mes chers Auditeurs, & quelle conduite ! Ignace eſt appellé de Dieu, mais à quoi ? à une fin dont il paroît abſolument incapable ; à une entrepriſe pour laquelle il n'a ni talent, ni ouverture, ni diſpoſition d'eſprit. Il eſt deſtiné à diriger les ames, & c'eſt un ſoldat éleyé dans les exercices

de la guerre & ſans uſage des choſes divines. Il eſt queſtion d'inſtruire les peuples, & Dieu prend un homme ſans lettres & ſans étude. Il s'agit d'inſtituer un grand Ordre, & de former un corps de religion qui ſe répande dans tout l'univers ; mais Ignace eſt ſeul, deſtitué de crédit & de forces, réduit à une pauvreté extrême, qui l'a dépouillé de tout ce qu'il étoit ſelon le monde. Hé, Seigneur, pouvoit-il dire auſſi bien que Jérémie, où m'envoyez-vous, & qui ſuis-je ? Je ne fais que de naître à votre grace. A peine ai-je ouvert les yeux pour vous connoître : je ne ſuis encore qu'un enfant ; & quand il faut parler de vous, je ne ſçai pas prononcer une parole. Comment donc me confiez-vous un tel ouvrage ? Tu l'entreprendras, lui répond le Seigneur, & tu en viendras à bout. Ne dis point que tu es un enfant : *Noli dicere, Puer ſum ;* car il eſt de ma fidélité, après t'avoir choiſi, de te donner tous les moyens néceſſaires pour l'accompliſſement de ce grand deſſein. Auſſi, Chrétiens, n'eſt-ce pas un miracle que tout ce que le Seigneur opère dans Ignace preſque au moment de ſa converſion, pour en faire un inſtrument propre à avancer la gloire divine & à procurer le ſalut des ames ? Ignace n'eſt pas plûtôt *Jerem.* c. 1.

entré dans cette ſolitude où il fut d'abord conduit par l'eſprit de Dieu, que le voilà comme transformé dans un autre homme. Il a paſſé toute ſa vie dans l'embarras de la Cour, & le bruit des armes : & dans un inſtant il eſt rempli de dons extraordinaires ; il reçoit la grace d'une oraiſon ſublime ; les jours & les nuits ſuffiſent à peine pour contenter le goût qu'il y trouve. Il y emploie les ſemaines entieres, ſans autre aliment ni autre ſoutien, tant il eſt abſorbé dans ce ſaint exercice. Ce ne ſont que raviſſemens, qu'extaſes, où ſon corps paroît élevé de terre. Dieu ſe découvre à lui par les communications les plus intimes. Il voit ſenſiblement Jeſus-Chriſt dans le ſacrifice de l'Autel ; il traite avec la Reine des Anges ; il pénétre juſques dans le ſanctuaire pour y contempler Dieu même, & la Trinité de ſes perſonnes : jamais cet adorable myſtère ne fut révélé à un homme mortel plus clairement qu'à Ignace. Il ſemble que ce ſoit un ſaint Paul tranſporté dans le ciel, & joüiſſant déja de la viſion bienheureuſe. Lui-même proteſte qu'après ce qu'il a vû, il eſt prêt de mourir pour la foi, quand il n'y auroit plus d'écriture, ni de tradition. D'où vient ce changement, Chrétiens ? c'eſt qu'Ignace pour remplir ſa vocation, doit

être un homme de Dieu ; & parce qu'il a été juſqu'à préſent tout autre, il faut que Dieu en faſſe un homme nouveau. Or il le fait par cette profuſion de lumieres & de graces ; & c'eſt en cela même que conſiſte la fidélité de Dieu envers ce ſaint Patriarche.

Mais ce n'eſt point aſſez qu'Ignace ſoit éclairé pour lui-même, il faut encore qu'il le ſoit pour les autres, & Dieu en a-t-il pris ſoin ? Liſez, mes chers Auditeurs, liſez ce livre admirable des exercices, que ce ſaint Solitaire compoſa dans ſa retraite ; ce livre qui a reçû tant d'éloges dans l'Egliſe de Dieu ; ce livre dont les ſouverains Pontifes ont voulu être les approbateurs, à qui le ſaint Siége a donné des graces & des priviléges ſi authentiques ; ce livre dont l'uſage a produit tant de converſions & tant de merveilles dans le monde ; ce livre dont les fruits ſont encore aujourd'hui ſi abondans, & dont l'excellente méthode ſe pratique avec tant de ſuccès dans le chriſtianiſme. Voyez s'il y a rien de plus ſolide pour la conduite des ames, rien de plus prudent pour les regles de la foi, rien de plus certain pour le diſcernement des eſprits, rien de plus relevé pour les maximes du ſalut. Qui fut l'auteur de cet ou-

vrage ? Ignace. Mais quel Ignace ? permettez-moi de parler ainſi. Eſt-ce Ignace conſommé dans la vie ſpirituelle, après pluſieurs années depuis ſa pénitence? non: mais Ignace ſortant du monde, mais Ignace un mois après avoir quitté l'épée & s'être donné à Dieu. Cela ne tient-il pas du prodige ? mais ce prodige c'eſt une fidélité que Dieu croit devoir à la perſonne de ſon ſerviteur. Il l'a choiſi pour l'inſtruction des peuples : dès-là ſa providence l'oblige à lui donner toutes les connoiſſances des plus grands maîtres. *Fidelis Deus per quem vocati eſtis.*

Il y a plus : Ignace eſt un étranger, c'eſt un mendiant, c'eſt un inconnu ; il n'a ni accès dans Rome, ni pouvoir. Il n'importe : va, lui dit Dieu, va dans cette Capitale de l'univers ; c'eſt là que j'ai bâti mon Egliſe ; & c'eſt là que tu formeras une Compagnie dont je ſerai ſpécialement le chef. Ne meſure point l'entrèpriſe par tes forces : plus tu es foible, mieux elle réuſſira. Toutes les Puiſſances s'y oppoſeront, celles de l'enfer & celles de la terre, la ſageſſe des politiques, la paſſion des intéreſſés, le zéle des uns, la malice des autres ; on te rejettera comme un miſérable, on t'accuſera comme un novateur, on te condamnera comme un ambitieux : mais

je te ſerai fidéle ; *Ego tibi Romæ propitius ero.*

Ce ſont ici, Chrétiens, les propres paroles que ſaint Ignace entendit de la bouche de Jeſus-Chriſt même, quand ce Dieu Sauveur ſe fit voir à lui dans cette célébre apparition, dont il l'honora pour l'animer à pourſuivre conſtamment la fondation de ſon Ordre. Paroles que des eſprits prophanes ont voulu corrompre par une licence qui approche de l'impiété : mais paroles éternellement glorieuſes à ce ſaint Inſtituteur, qui reçut une aſſûrance de la protection divine pour le lieu même où Dieu l'avoit d'abord donné à ſaint Pierre & à toute ſon Egliſe. C'étoit un oracle que ces paroles, & vous en ſçavez l'iſſue. Jamais Ordre ne fut plus combattu que celui d'Ignace dans ſon inſtitution, & jamais Ordre ne fut approuvé avec des marques plus ſenſibles de la providence. Les Cardinaux s'aſſemblent pour l'examiner, & tous ſe ſentent divinement émûs & comme forcés à l'autoriſer. L'un d'eux, tout déclaré qu'il étoit contre le deſſein d'Ignace, avoue enfin qu'il n'y peut plus réſiſter, & qu'il y reconnoît malgré lui le doigt de Dieu. On fait paroître ce pauvre, ce nouveau venu : il eſt admis honorablement par le Pape, on le

reçoit au nombre des fondateurs & des Patriarches de l'Egliſe, on lui expédie des bulles, on lui donne des pouvoirs, ſa Compagnie prend naiſſance : & qu'eſt-ce que cela, ſi ce n'eſt pas toujours un effet de l'inviolable fidélité de Dieu ? *Fidelis Deus, per quem vocati eſtis.*

Mais Dieu ſouffre qu'Ignace ſoit perſécuté. Voilà ce que l'incrédulité de tout tems a produit contre la providence ſur les ames juſtes. Hé bien, Chrétiens, que concluez-vous de-là ? Ignace a vécu dans la perſécution : donc Dieu ne lui a pas été fidéle. Ah ! gardons-nous de tirer cette conſéquence ſi oppoſée aux principes de notre foi. Autrement, il faudroit dire que Dieu n'a pas même été fidéle à ſon Fils, & que de tous les Saints qui joüiſſent de la gloire, il n'y en a pas un qui ne pût former contre la providence de Dieu la même plainte. Non, mes chers Auditeurs, ne raiſonnons point de la ſorte. Dites plûtôt avec moi que les perſécutions furent pour ſaint Ignace les plus évidens & les plus illuſtres témoignages de la fidélité de ſon Dieu, & vous parlerez en chrétiens.

Car pourquoi ce grand Saint a-t-il ſouffert tant de contradictions & de violences, a-t-il eſſuyé tant d'outrages, a-t-il été

noirci de tant de calomnies ? ne vous l'ai-je pas dit d'abord ? ce fut pour l'intérêt de Dieu & pour ſa juſtice. L'eût-on déféré à Barcelone comme un viſionnaire & un illuminé, s'il n'eût pas embraſé tous les cœurs par ſes exhortations ferventes & pathétiques ? L'eût-on confiné à Alcala dans un cachot obſcur, s'il n'eût pas réduit des femmes très-qualifiées aux ſaintes rigueurs de la pénitence en les ramenant de leurs déſordres ? Lui eût-on préparé dans Paris le traitement le plus indigne, s'il n'eût pas gagné à Dieu des hommes Apoſtoliques pour être les compagnons de ſon zéle ? N'eſt-ce pas en haine de la converſion de François Xavier, qu'on attenta ſur ſa perſonne ? D'où lui vint cette tempête qui ſe forma contre lui à Rome par un parti nombreux & puiſſant, ſinon parce qu'il s'étoit hautement déclaré contre un prédicateur qui prêchoit le Luthéraniſme ? Mille autres ſemblables ſujets, n'eſt ce pas ce qui lui a ſuſcité tant de perſécutions ? Or je vous demande : ſouffrir de la ſorte, étoit-ce une marque que Dieu lui fût infidéle, puiſque les perſécutions ſont les graces les plus exquiſes dans l'ordre de la prédeſtination des Saints, puiſque leurs ſouffrances ſont regardées dans le chriſtianiſme comme une

béatitude ; puiſqu'il eſt certain que dans tout l'Evangile Jeſus-Chriſt les a ſpécialement promiſes à ceux qui ſeroient les hérauts de ſa gloire ? Dites-moi, mes chers Auditeurs, ſi c'étoit abandonner Ignace, que de le faire participer au ſort des Apôtres & des élûs ? Mais d'ailleurs quand Dieu ajoûte à tout cela une protection viſible & éclatante, & que par des reſſorts inconnus aux hommes, mais infaillibles, il fait tourner la perſécution à la gloire de ce ſaint homme ; quand Dieu lui donne la grace comme à un autre Joſeph de regner, pour ainſi dire, dans ſa priſon, d'y attirer les peuples, d'y enſeigner, d'y exhorter, d'y convertir les ames ; quand on dit publiquement à Alcala, que pour voir ſaint Paul dans les chaînes, il n'y a qu'à voir Ignace dans les fers ; quand il ſort des cachots de Salamanque avec une approbation juridique de ſa doctrine, ce qui lui gagne un nombre infini de ſectateurs ; quand Dieu change en un moment le cœur de ceux qui prétendoient le deshonorer dans l'Univerſité de Paris, & qu'au lieu de le traiter auſſi rigoureuſement qu'ils ſe l'étoient propoſé, ils ſe jettent à ſes genoux, publient ſon innocence & font un éloge de ſa vertu ; quand ſes perſécuteurs dans Rome ſont punis de Dieu par

des châtimens exemplaires ; quand mille autres traits de providence donnent évidemment à connoître avec quelle attention le ciel veilloit sur lui & le soutenoit dans les traverses, peut-on dire qu'il en eût été délaissé, & par une conséquence toute contraire, ne faut-il pas reconnoître que Dieu jamais ne fut plus fidéle à Ignace que dans les croix & les afflictions ? *Fidélis Deus per quem vocati estis in societatem Jesu Christi.*

Or pour tirer de cette premiere partie quelque instruction dont nous puissions profiter, voilà, mes chers Auditeurs, comment Dieu nous sera fidéle à nous-mêmes dans les conditions où il nous appelle, & où nous entrons par les ordres & sous la conduite de son adorable providence. Prenez garde, s'il vous plaît : je ne dis pas que Dieu nous sera fidéle dans les conditions où nous nous serons engagés de nous-mêmes sans le consulter & sans égard à ses desseins. Je ne dis pas qu'il nous sera fidéle dans ces états & dans ces ministères où nous nous serons ingérés, non selon son gré, mais selon le nôtre, selon le caprice qui nous guide, selon l'intérêt qui nous attire, selon l'ambition qui nous pousse, selon le plaisir qui nous flatte. Surtout je ne dis pas qu'il nous sera fidéle

dans ces occaſions dangereuſes où la ſeule paſſion nous conduit, & où la ſeule paſſion nous retient. Car de quelle fidélité nous peut-il être redevable, lorſqu'il ne nous a rien promis ; c'eſt trop peu, lorſqu'il nous a même expreſſément menacés de retirer ſon ſecours, & de nous en priver ? Je dis donc ſeulement qu'il nous ſera fidéle, quand ce ſera lui qui nous aura choiſis, & que nous nous conformerons à ſon choix, quand ce ſera lui qui nous aura envoyés, & que nous aurons ſes divines volontés à exécuter ; quand ce ſera lui qui nous aura appellés, & que nous ne ſuivrons point d'autre vocation que la ſienne. Oui, Chrétiens, c'eſt alors que notre Dieu nous ſera fidéle, qu'il fera deſcendre ſur nous l'abondance de ſes graces, qu'il nous éclairera de ſes lumieres, qu'il nous revêtira de ſa force, qu'il nous garantira du péril, qu'il nous conſolera dans nos peines, qu'il fera tout réuſſir à ſa gloire & pour notre ſalut. Car voilà ce qu'il ne nous peut refuſer ſans bleſſer tout à la fois & ſa bonté, & ſa ſageſſe, & ſa juſtice ; ſans manquer à la parole qu'il nous a ſi ſolemnellement donnée, & que tant d'exemples ont confirmée. Cependant obſervez bien encore la promeſſe que je vous fais de ſa part, & prenez-en bien

le ſens. Je ne prétends pas qu'il fera toujours réuſſir les choſes ſelon nos idées humaines, & que nous n'aurons point de combats à livrer, point d'obſtacles à ſurmonter, point même de mauvais ſuccès ſelon le monde à ſupporter. Ce n'eſt point là ce qu'il a voulu nous faire entendre, en nous aſſûrant qu'il ſeroit avec nous, & que nous pourrions toujours compter ſur ſon aſſiſtance.

Mais je prétends que ſoit que nos entrepriſes ſuccédent ſelon nos vûes, ou qu'elles échouent, ſoit que nous ſoyons dans l'eſtime publique, ou dans le mépris; quoi qu'il arrive, il ſçaura tirer de tout ſa gloire, & faire tout ſervir à notre avancement & à notre ſanctification. Mais une telle fidélité de la part de Dieu n'eſt pas ce que nous demandons. Nous voudrions qu'il nous fût fidéle pour nous élever, pour nous diſtinguer, pour nous faire en tout paroître avec éclat. La moindre difficulté qui nous arrête, la moindre diſgrace qui nous humilie, le moindre revers qui nous dérange, c'eſt aſſez pour troubler notre foi & pour nous faire accuſer la providence du Seigneur. Si le ſaint Patriarche dont je fais l'éloge, en eût jugé comme nous, il eût bientôt abandonné l'ouvrage qu'il avoit entrepris & commen-

cé. Il eût cru devoir céder à tant d'orages & à de ſi rudes tempêtes dont il ſe vit aſſailli. Mais au plus fort de la perſécution, il eſpéra, comme Abraham, contre l'eſpérance même : car il ſçavoit que Dieu a des voies ſecrettes qu'il n'eſt pas obligé de nous révéler, & que quand il paroît plus éloigné de nous, c'eſt ſouvent alors qu'il en eſt plus près. Agiſſons donc avec confiance ; & sûrs que Dieu nous ſera fidéle comme à Ignace, ſoyons nous-mêmes, comme Ignace, fidéles à Dieu : c'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

SAint Paul écrivant aux Corinthiens, leur fait en peu de paroles le portrait & l'éloge d'un homme Apoſtolique, quand il leur dit que c'eſt le miniſtre de Jeſus-Chriſt & le diſpenſateur des myſtères de Dieu : *Sic nos exiſtimet homo ut miniſtros Chriſti & diſpenſatores myſteriorum Dei.* Or vous ſçavez, mes Freres, ajoûte ce grand Apôtre, que lorſqu'il s'agit d'un diſpenſateur, la premiere choſe qu'on attend de lui, c'eſt la fidélité à ſon maître : *Hic jam quæritur inter diſpenſatores, ut fidelis quis inveniatur.* Selon qu'il a plus ou moins été fidéle, nous le jugerons plus ou moins digne de loüanges & de récompenſes attachées à ſon miniſtère. Prenons

1. Cor. 4. 1.

Ibid.

nous-mêmes cette régle, mes chers Auditeurs, pour nous former une juſte idée du mérite & de la gloire de ſaint Ignace. Il fut appellé à cette excellente fonction de miniſtre du Dieu vivant pour la défenſe de l'Egliſe, & pour le ſalut des peuples. Voyons donc ſi dans la diſcuſſion de ſa vie, il ſe trouvera tel que le veut ſaint Paul, ou plûtôt que Dieu lui-même le demandoit, *Ut fidelis quis inveniatur*. Car il ne ſuffiſoit pas que Dieu parût fidéle envers lui, il falloit qu'il répondît à Dieu, qu'il remplît la vocation de Dieu, & qu'il fût ainſi fidéle à Dieu. Fidélité tellement néceſſaire, que Dieu, tout-puiſſant qu'il eſt, n'en pouvoit faire ſans cela un parfait miniſtre de l'Evangile. Comprenez, s'il vous plaît, ma penſée. Dieu ſans cela en pouvoit faire un prophéte & un homme de prodiges: c'eſt-à dire, que Dieu ſans cela pouvoit lui donner la connoiſſance de l'avenir, & lui faire voir dans le futur les événemens les plus éloignés, qu'il a vûs en effet & prédit plus d'une fois; que Dieu pouvoit le rendre terrible aux démons, qu'il a mis en fuite d'une ſeule parole & chaſſés des corps; que Dieu pouvoit répandre ſur ſon viſage une ſplendeur toute miraculeuſe, & ſemblable à celle des bienheureux, état où ſaint Phi-

lippe de Neri témoigna l'avoir apperçû ; que Dieu pouvoit lui conférer la grace des guériſons, qu'il a ſouvent opérées pendant ſa vie, & qu'il opère encore après ſa mort. Enfin, que Dieu pouvoit lui communiquer même la vertu & le pouvoir de reſſuſciter les morts, témoin celui de Barcelone, dont il eſt parlé dans la bulle de ſa canoniſation. Pour tout cela il ne falloit que la ſeule fidélité de Dieu, parce qu'Ignace proprement ne contribuoit rien à tout cela : mais tous ces avantages & toutes ces graces n'étoient point aſſez pour former un ouvrier Evangélique, & un digne miniſtre du Seigneur. Il lui falloit quelque choſe de plus, & quoi ? ah ! Chrétiens, il falloit ſur-tout que ce fût un homme mort à lui-même; un homme crucifié au monde & à ſa chair, un homme zélé pour la gloire de Dieu, & prêt à tout entreprendre & à tout ſacrifier pour elle ; un homme à qui le ſalut des ames fût plus cher que toutes les choſes de la terre, que ſon repos, que ſa ſanté, que ſa vie même. Voilà comment la fidélité du ſerviteur devoit ſeconder la fidélité du maître qui l'employoit, & comment elle l'a ſecondée en effet. J'en ai les preuves, que je tire de l'hiſtoire de ce grand ſaint, & que je vous prie de bien écouter.

En quoi consiste le vrai caractère d'un ministre & d'un dispensateur fidéle ? en deux choses, répond saint Jean Chrysostôme, interprétant les paroles de saint Paul : sçavoir, dans le soin qu'il prend d'acquérir toutes les dispositions que requiert son ministère, & de s'en rendre capable, c'est la premiere ; & dans le zéle qu'il fait paroître à s'acquitter de son ministère, & à ne rien épargner pour en remplir toute la mesure, c'est la seconde. Quiconque en use de la sorte dans l'administration des dons de la grace qui lui ont été confiés, peut être regardé comme un véritable dispensateur de la maison de Dieu. Or si cela est, j'ose dire que jamais homme ne mérita cette éminente & glorieuse qualité avec plus de justice qu'Ignace de Loyola ; & en le disant, je n'avance rien dont il ne me soit aisé de vous faire convenir avec moi. Vous l'allez voir.

Car pour commencer d'abord par le soin qu'il eut de se disposer à son ministère, que ne fit-il point pour se mettre en état de suivre la vocation de Dieu, & pour devenir un sujet propre à la conversion des ames & à leur sanctification ? C'étoit un homme du monde, un homme tel que je vous l'ai d'abord représenté, sans nulle teinture des lettres & sans nulle autre

ſcience que celle des armes : mais au moment qu'il a compris à quoi Dieu le deſtine, que conclut-il ? que dit-il ? Vous le voulez, Seigneur, & j'y conſens : mais avant toutes choſes, il faut donc faire de moi un homme nouveau. Il faut ceſſer d'être tout ce que je ſuis, afin de pouvoir être tout ce que vous prétendez que je ſois : car quelle apparence que je puiſſe ſervir à vos adorables deſſeins, en demeurant ce que j'ai été ? Il faut donc en quelque ſorte me détruire moi-même. Et puiſque cela ne ſe peut que par de violens combats contre moi-même, que par une mortification continuelle, que par une parfaite abnégation, c'eſt par-là que je vais entrer dans la ſainte carriere où vous m'appellez ? Tels furent les ſentimens d'Ignace, telle fut ſa réſolution ; & vous ſçavez, Chrétiens, comment il l'exécuta.

Le ſuivrons-nous à Manrèze, & dans cette grotte devenue ſi fameuſe par ſa pénitence ? faut-il vous dire quelle vie il y mena, quelles auſtérités il y pratiqua, quelles abſtinences & quels jeûnes il y obſerva ? c'eſt ce que vous avez entendu cent fois, & ce que vous ne pouvez ignorer. Vous ſçavez où le porta une ſainte haine de lui-même ; qu'il ne voulut point d'autre nourriture que le pain & l'eau, ni d'au-

tre lit que la terre; que les diſciplines ſanglantes & réitérées chaque jour juſqu'à trois fois, furent ſes exercices les plus ordinaires; qu'il fit du cilice ſon vêtement; que par un ſtratagême particulier & nouveau, pour repouſſer les attaques de l'ennemi qui le troubloit, & pour calmer les peines intérieures qui lui déchiroient cruellement l'ame, il refuſa à ſon corps durant huit jours entiers tout ſoulagement & tout aliment; que dans cette guerre ſi vive & ſi animée qu'il déclara à ſes ſens, toute ſa prudence conſiſta à ne point écouter la prudence humaine; que par-là il ſe réduiſit bientôt dans la derniere foibleſſe, & que dès-lors il ſembla prendre pour maxime, non pas de vivre, mais d'endurer une longue & perpétuelle mort. Voilà, dis-je, de quoi vous êtes ſuffiſamment inſtruits.

Mais encore pourquoi tant de rigueurs? ſi vous me le demandez, Chrétiens, je vous réponds toujours que ce fut par un double motif de fidélité envers Dieu, & de fidélité envers le prochain. Je dis de fidélité envers Dieu, parce qu'il ne crut pas pouvoir travailler efficacement à l'édification de l'Egliſe de Dieu, s'il ne commençoit par ſa propre deſtruction; de même que ces Ninivites à qui Jonas prêcha avec tant de

ſuccès la pénitence. Souffrez que j'applique ici cette figure. Le Prophéte leur annonça qu'après quarante jours leur ville
Jon. c. 3. ſeroit renverſée de fond en comble, *Adhuc quadraginta dies, & Ninive ſubvertetur.* Cette parole s'accomplit-elle? ne s'accomplit-elle pas? Elle ne s'accomplit pas ſelon la lettre, diſent les Peres & les Interprétes, puiſque Ninive ſubſiſta toujours: mais dans un ſens plus ſpirituel & plus relevé, ajoûtent-ils, elle ſe vérifia, puiſqu'au tems marqué par le Prophéte les Ninivites ſe reconnurent, ſe convertirent, changerent de mœurs, de coutumes, de vie, enſorte qu'on put dire que ce n'étoit plus déſormais l'ancienne Ninive, mais une autre élevée ſur les ruines de la premiere, tant la face des choſes parut différente. C'eſt ainſi que je me figure Ignace ſortant de Manrèze, après avoir conſumé dans le feu de la plus ſévère mortification tous les reſtes du monde, de la chair, du péché; & ſe préſentant à Dieu, pour lui dire avec la même confiance qu'Iſaïe,
Iſa. c. 6. *Ecce ego, mitte me;* me voilà prêt maintenant, Seigneur, à recevoir vos ordres. Vous cherchez un homme qui les publie; & qui vous faſſe connoître: envoyez-moi. Je ne ſuis plus cet Ignace autrefois l'eſclave du monde & de la vanité. Tout

ce que j'étois, eſt mort dans ma perſonne, & je ne penſe qu'à vous obéir : *Ecce ego, mitte me.* Fidélité donc envers Dieu, & je dis de plus, fidélité envers le prochain. Car ſi ce ſaint pénitent ſe ménagea ſi peu, c'eſt qu'il conçut que pour faire quelque progrès auprès des ames dont Dieu vouloit lui confier la conduite, il falloit qu'il fût impitoyable envers lui-même ; que ſans cette ſévérité pour lui-même, il ſeroit incapable de porter le poids du miniſtère Evangélique, d'en ſoutenir le travail & d'en ſurmonter les difficultés ; que s'il ne mouroit à lui-même, il n'auroit jamais auprès des peuples ce crédit ſi néceſſaire pour s'inſinuer dans leurs eſprits, & pour les perſuader ; & que dès qu'ils remarqueroient en lui quelque recherche de lui-même, ils perdroient toute créance en ſes paroles, & ne s'attacheroient qu'à ſes exemples. Principes bien contraires à ceux de ces prétendus zélés, qu'on a vûs de tout tems dans le chriſtianiſme, & qui voulant s'ériger en maîtres abſolus des conſciences, ont établi pour fondement de leur conduite la ſévérité envers les autres, & l'indulgence envers eux-mêmes. Apôtres de la pénitence pour la prêcher, & ſes déſerteurs quand il a été queſtion de la pratiquer. Ennemis déclarés d'une

vie commode lorſqu'il a ſeulement fallu la combattre dans une pompeuſe morale, mais attachés à toutes les commodités de la vie lorſqu'il s'eſt agi de les prendre & de ſe les procurer. Hypocrites Phariſiens, contre qui le Sauveur du monde s'eſt tant élevé, & qu'il a ſi bien marqués dans l'Evangile, en diſant que tout leur zéle ſe terminoit à charger leurs freres de fardeaux lourds & accablans, tandis qu'ils ne vouloient pas même les toucher du doigt.

Cependant une verru ſans lumiere & ſans connoiſſance ne ſuffit pas à un homme Apoſtolique. Il doit être éclairé, puiſqu'il doit inſtruire les autres; & ſi ſon zéle n'eſt conduit par la ſcience, fût-il d'ailleurs le plus pur & le plus ardent, c'eſt un zéle dangereux, & qui peut donner en mille écueils. Que fera donc Ignace, & déſormais eſt-il en état d'entreprendre des études peu ſortables à ſon âge, & de s'avancer dans les ſciences dont il ignore juſques aux premiers élémens? Ah! Chrétiens, laiſſons agir ſa fidélité. Elle eſt humble, elle eſt généreuſe & conſtante, c'eſt aſſez: tout lui conviendra. Elle fera paſſer cet homme de trente-trois ans par tous les dégrés; elle le réduira dans la pouſſiere d'une claſſe au rang des enfans; elle le ſoumettra à la diſcipline d'un maître; elle

lui

lui donnera toute la patience & toute la fermeté qu'il faut pour dévorer les premieres épines de la Grammaire, & pour en ſupporter tous les dégoûts. Que je conſulte là-deſſus certains eſprits forts du ſiécle; que ſera-ce à les entendre parler & ſelon leurs idées mondaines, qu'une telle réſolution? ce ſera foibleſſe, ce ſera baſſeſſe d'ame, ce ſera folie. Mais moi je prétends que jamais Ignace ne fit rien pour Dieu de plus héroïque & de plus grand: pourquoi? parce que jamais il n'eut plus de violence à ſe faire, pour réprimer tous les ſentimens humains, & pour vaincre toutes les répugnances de la nature. Ici bien différent de ſon adorable maître, lors même qu'il travailloit à pouvoir un jour l'imiter. Jeſus-Chriſt encore enfant, s'aſſit au milieu des Docteurs dans le temple de Jéruſalem; & Ignace, cet homme déja formé, eſt aſſis parmi des enfans dans une école publique. Jeſus-Chriſt s'éleva au-deſſus de ſon âge pour enſeigner, & Ignace s'abaiſſe au-deſſous du ſien pour recevoir des enſeignemens. Jeſus-Chriſt dans ſa douziéme année fit la fonction de Docteur, & Ignace à trente-trois ans prend la qualité de diſciple. Les Scribes & les Phariſiens furent dans l'étonnement de voir la ſainte aſſûrance de Jeſus-Chriſt; &

tout ce qu'il y a dans Barcelone de gens ſenſés & raiſonnables, eſt ravi d'admiration en voyant la docilité d'Ignace. Quelle différence, mes chers Auditeurs, & tout enſemble quel rapport entre l'un & l'autre, puiſque l'un & l'autre n'eurent en vûe que de s'employer aux affaires de Dieu & de lui témoigner leur fidélité. *Neſciebatis quia in his quæ Patris mei ſunt, oportet me eſſe.* *Luc. c. 2.*

Ce fut cette même fidélité qui attira Ignace dans Paris, pour y reprendre avec une ardeur toute nouvelle le cours de ſes études; qui lui en fit eſſuyer tous les ennuis, toutes les fatigues, toutes les humiliations; & qui dans l'extrême & volontaire pauvreté qu'il avoit choiſie comme ſon plus cher héritage, & dont il reſſentoit toutes les incommodités, l'engagea à ſe retirer dans un hôpital, à mendier lui-même ſon pain de porte en porte, à ſe dégrader ſelon le monde, & à ſe mettre dans la vile condition de valet, ſuivant l'exemple de ſon Sauveur; *Formam ſervi accipiens.* Quel état pour un homme juſques là diſtingué, & par ſa naiſſance, & par ſes emplois! Mais que nous importe, dit-il, à quelle condition nous nous trouvions réduits, quand c'eſt pour l'avancement de la gloire de Dieu, & pour l'accompliſſe- *Philip. c. 2.*

ment de ſes éternelles & ſuprêmes volontés ? Soyons pauvres, ſoyons dépendans, ſoyons eſclaves, ſoyons dans le rang le plus abjet & le plus bas, pourvû que Dieu ſoit par-là honoré & le prochain ſanctifié. Et pourquoi ne m'en coûteroit-il pas autant pour me former à la milice du ciel, qu'il m'en a coûté pour me ſignaler dans celle de la terre ? Rien ne m'a rebuté, lorſqu'il a été queſtion d'acquérir la ſcience des armes ; en dois-je moins faire pour acquérir la ſcience du ſalut ? Touché de ces ſentimens, il redouble ſes ſoins & ſon attention : la moindre négligence qui lui échappe, eſt pour lui un crime qu'il ſe reproche amerement, & dont il ſe punit rigoureuſement. Dieu le ſoutient, il le bénit, & voici la merveille que nous ne pouvons aſſez admirer. C'eſt que ce zélé diſciple, tout diſciple qu'il eſt, commence à devenir maître. Déja inſpiré d'en-haut & dirigé par l'eſprit de Dieu, il jette les premiers fondemens de cette Compagnie dont il devoit être l'inſtituteur & le pere. Déja dans l'Univerſité de Paris il s'aſſocie neuf compagnons, illuſtres par les talens de leur eſprit & par leur ſçavoir, mais plus illuſtres encore par leur piété & par leur zele. Dans le ſein de notre France, & dans la capitale de ce Royau-

me, Ignace leve déja ces troupes auxiliaires que Dieu réſervoit à ſon Egliſe; & qui d'année en année croiſſant toujours, & groſſies de toutes parts, devoient ſe répandre dans toutes les parties du monde. Car, permettez-moi de le remarquer ici, c'eſt à notre France que le monde chrétien eſt redevable de ce ſecours; c'eſt là qu'Ignace s'eſt inſtruit; là que ſa ſainteté s'eſt élevée, s'eſt perfectionnée, s'eſt conſommée; là qu'il s'eſt tracé le plan de ſa Compagnie, & qu'il a trouvé de dignes ſujets pour le ſeconder & la faire naître; là que de concert & portés du même zele, ils ſe ſont tous dévoüés à la gloire du Seigneur & au ſervice des ames; de-là enfin qu'ils ſont ſortis pour aller ſe préſenter au ſouverain Pontife, & pour mettre la main à l'œuvre de Dieu qu'ils avoient méditée. Auſſi le glorieux fondateur de la Compagnie de Jeſus reconnut-il toujours dans la ſuite qu'il devoit tout à la France, la regardant comme ſon berceau, ou, pour mieux dire, la regardant comme ſa mere, & s'appliquant à lui envoyer des ouvriers qui puſſent l'acquitter envers elle, & lui rendre en quelque ſorte ce qu'il en avoit reçû.

Mais revenons, & diſons que ſi ſaint Ignace a fait paroître une pleine fidélité

en ſe préparant à ſon miniſtère, il n'a pas moins dignement rempli l'autre devoir d'un parfait diſpenſateur, en travaillant ſous les ordres du maître qui l'avoit appellé, & ſelon la forme que Jeſus-Chriſt même lui avoit tracée. Vous ſçavez, Chrétiens, que la gloire eſt un bien propre de Dieu, & qui n'appartient qu'à Dieu. Il nous abandonne toutes les autres choſes, juſqu'à ſa grace, dit ſant Auguſtin : mais pour la gloire, c'eſt ſon fonds, & un fonds inaliénable. Il ne la céde à perſonne, & s'il y a quelque bien qu'il puiſſe attendre de la part des hommes & en particulier de ſes miniſtres, c'eſt celui-là. Voilà pourquoi le Fils de Dieu diſoit de lui-même, qu'il étoit venu ſur la terre pour y chercher, non pas ſa gloire, mais celle de ſon pere ; que c'étoit l'unique fin de ſa miſſion & l'unique fin de la miſſion de ſes Apôtres. *Non quæro gloriam meam.* *Joan. c. 8.* Et parce que cette gloire de Dieu conſiſte en partie à être connu des hommes, à en être adoré & aimé, c'eſt pour cela que ce même Sauveur ajoûtoit qu'il étoit venu pour la converſion des pécheurs & la réparation du monde, *Non ſum miſſus, niſi ad oves quæ perierunt ;* *Matth. c. 13.* & qu'il n'avoit choiſi ſes Apôtres, que pour être les coopérateurs de ce grand ouvrage : *Poſui*

Joan. c. 15. *vos ut eatis, & fructum afferatis.*

Or ceci posé, mes chers Auditeurs, voulez-vous juger de la fidélité d'Ignace dans l'exécution des desseins de Dieu sur lui? voyez quelle fut l'ardeur & l'étendue de son zele pour la gloire divine & pour le salut des ames. Quel vaste champ s'ouvre devant moi, & ce qui me reste de tems peut-il suffire à une si abondante matiere? Puis-je vous marquer mille traits particuliers? puis-je vous dire tout ce qu'Ignace a entrepris, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, non-seulement pour la gloire de Dieu, mais pour la plus grande gloire de Dieu, & non-seulement pour le salut de ses freres, mais pour leur plus haute perfection? Je ne vous le représenterai point dans cet étang à demi glacé, où il se plongea lui-même jusqu'au cou: s'estimant heureux de pouvoir par cet étrange stratagême arrêter un seul péché, & retenir par ce spectacle un malheureux que son libertinage portoit vers l'objet criminel de sa passion. Je ne vous parlerai, ni de ses ferventes prédications & des fruits merveilleux qu'elles produisirent, ni de ses soins auprès des malades, pour sauver leurs ames, encore plus que pour soulager leurs corps; ni de ses pénibles voyages, tantôt pour courir au secours

d'un fugitif, qu'il eût pû pourſuivre ſelon les loix d'une rigoureuſe juſtice, & qu'il aſſiſta ſelon l'eſprit de la plus pure charité ; tantôt pour viſiter les ſaints lieux, & pour réparer la gloire de ſon maître là où elle avoit été, & où elle étoit tous les jours ſi outrageuſement bleſſée ; tantôt pour parcourir les villes & les bourgades, & pour répandre par-tout la bonne odeur de Jeſus-Chriſt. Je ne vous dirai rien des ſaints établiſſemens qu'il inſtitua, & des maiſons qu'il bâtit pour être conſacrées à la pénitence, ſe ſouvenant que ſon Sauveur n'avoit pas exclu de ſon Royaume céleſte les femmes perdues, & qu'elles pouvoient autant glorifier Dieu dans leur retraite, qu'elles l'avoient deshonoré dans leur péché. Tout cela, & bien d'autres preuves de ſa fidélité & de ſon zéle, je les laiſſe ; car ce détail ſeroit infini. Je m'attache à un ſeul fait plus général, mais auſſi plus éclatant, & par où je conclus ce diſcours.

C'eſt, Chrétiens, cette inſtitution d'une Compagnie dont l'unique fin eſt la gloire de Dieu & le ſalut du prochain ; dont tous les ſujets ne doivent ſervir qu'à la gloire de Dieu & au ſalut du prochain ; dont toutes les vûes, tous les intérêts, toutes les fonctions, tous les travaux ne

doivent tendre qu'à la gloire de Dieu & au ſalut du prochain. D'une Compagnie, qui ſans ſe renfermer dans l'enceinte d'une province ou d'un empire, doit annoncer la gloire de Dieu & ſon ſaint nom dans tout l'univers, *Euntes in mundum univerſum*; doit prêcher l'Evangile à tous les peuples, ſans diſtinction d'âge, depuis les enfans juſques aux plus avancés; ſans diſtinction de qualités & d'états, depuis les plus pauvres & les plus petits, juſques aux plus riches & aux plus grands: *Prædicate Evangelium omni creaturæ.* D'une Compagnie, qui ſans ſe borner à un moyen plûtôt qu'à l'autre, fait profeſſion d'embraſſer tous les moyens de glorifier Dieu & de ſanctifier les ames: les écoles publiques & l'inſtruction de la jeuneſſe; la connoiſſance des lettres & divines & humaines, le miniſtère de la ſainte parole, la direction des conſciences, les aſſemblées de piété, les miſſions & les retraites. D'une Compagnie, qui pour ſe dégager de tout autre intérêt que celui de Dieu & des ames qu'il a rachetées de ſon ſang, renonce ſolemnellement à tout ſalaire & à toute dignité; qui pour être plus étroitement liée au ſervice de l'Egliſe de Dieu, s'engage par un vœu exprès à s'employer par-tout où les ordres du ſou-

Marc. c. 16.

verain Pontife & du Vicaire de Jeſus-Chriſt la deſtineront, fallût-il pour cela s'expoſer à toutes les miſeres de la pauvreté, à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les horreurs de la mort. D'une Compagnie, qui par la miſéricorde du Seigneur & par la force toute-puiſſante de ſon bras, perpétuée de ſiécle en ſiécle & toujours animée du même eſprit, à la place des ouvriers qu'elle perd, en doit ſubſtituer d'autres, pour leur ſuccéder, pour hériter de leur zéle, pour cultiver les mêmes moiſſons, pour ſoutenir les mêmes fatigues, pour eſſuyer les mêmes périls, pour combattre les mêmes ennemis & avec les mêmes armes, pour remporter les mêmes victoires, ou pour faire de leur réputation, de leur repos, de leur vie, les mêmes ſacrifices. Aidé de la grace, & en ſuivant toute l'impreſſion, après avoir conçû & médité le deſſein de cette Compagnie, l'avoir enſuite conduit avec autant de ſageſſe que de conſtance & de force, l'avoir exécuté avec ſuccès & porté enfin à toute ſa perfection, dites moi, Chrétiens, ſi ce n'eſt pas avoir été fidéle à Dieu, non-ſeulement comme ces bons ſerviteurs de l'Evangile, en de petites choſes, *In modico fidelis*, mais dans une des plus difficiles & des plus grandes entrepriſes ? *Luc. c. 19.*

Or voilà ce qu'a fait ſaint Ignace de Loyola. Je ne dis pas, voilà ce qu'il s'eſt propoſé, voilà ce qu'il a ébauché, voilà ce qu'il a commencé; mais je dis, voilà ce qu'il a lui-même achevé, ce qu'il a lui-même conſommé, & à quoi lui-même il a mis la derniere main. C'eſt lui qui par la ferveur de ſes prieres, par l'abondance des lumieres divines, par l'élévation & la vaſte étendue d'un génie ſupérieur, par la droiture & la profondeur de ſes réflexions, par l'invincible fermeté & la grandeur de ſon courage, a formé l'idée de cet inſtitut, en a dicté toutes les régles, en a marqué toutes les fonctions, en a levé toutes les difficultés, en a réuni toutes les parties, en a compoſé tout le corps, l'a nourri, l'a fortifié, l'a fait agir juſqu'aux extrémités de la terre. Dire donc d'Ignace qu'il a été le fondateur de la Compagnie de Jeſus, c'eſt faire en un mot l'éloge complet de ſa fidélité envers Dieu, & par conſéquent envers le prochain. Car c'eſt vous donner à entendre, que non content de glorifier Dieu par lui-même, il l'a glorifié par tant de miſſionnaires envoyés au-delà des mers & aux nations les plus reculées, pour y publier l'Evangile & y détruire l'infidélité; qu'il l'a glorifié par tant de prédicateurs, em-

ployés auprès des Fidéles pour leur enſeigner leurs devoirs & les retirer de leurs déſordres ; qu'il l'a glorifié par tant de ſçavans hommes, conſumés de veilles & d'études, pour confondre l'héréſie & pour défendre la religion ; qu'il l'a glorifié par tant de martyrs, expoſés aux glaives, aux feux, aux croix, aux tourmens les plus cruels pour l'honneur de la foi, & pour ſigner de leur ſang le témoignage qu'ils lui rendoient ; qu'il l'a glorifié d'un pole du monde à l'autre, où il a eu la conſolation de voir les membres de ſa Compagnie s'étendre pour la conquête des ames & l'accroiſſement du Royaume de Jeſus-Chriſt.

Ce n'eſt pas aſſez, & pourquoi n'ajoûterois-je pas, qu'il le glorifie encore, non-ſeulement dans le ciel où Dieu a couronné ſes travaux ; mais dans toute l'enceinte de cet univers, où ſes enfans, ſous ſa conduite & par ſon eſprit, travaillent à maintenir l'ouvrage de leur pere, & y conſacrent tous leurs ſoins ? Car ce que ſaint Paul a dit en parlant d'Abel, & de l'offrande qu'il préſenta à Dieu pour l'honorer, je puis bien ici l'appliquer au ſaint Inſtituteur dont je fais l'éloge, & à la Compagnie qu'il a laiſſée après lui, comme la dépoſitaire de ſes ſentimens, &

l'héritiere des graces dont il fut ſi abon-
Hebr. damment pourvû : *Et per illam defunctus*
c. 11. *adhuc loquitur.* Oui, mes chers Audi-
teurs, c'eſt par elle qu'Ignace, tout mort
qu'il eſt, parle encore, & fait retentir ſa
voix dans toute la terre ; c'eſt par elle qu'il
diſtribue le pain d'une ſaine doctrine aux
enfans de la maiſon du Pere céleſte ; c'eſt
par elle qu'il va à travers les tempêtes &
les orages, au milieu des bois & dans le
fond des déſerts, chercher les brebis éga-
rées d'Iſraël & les appeller ; c'eſt par
elle qu'il dirige tant d'ames ſaintes, qu'il
touche tant de pécheurs, qu'il convainc
tant d'hérétiques, & qu'il éclaire tant
d'idolâtres. Pardonnez-moi, Chrétiens, &
permettez-moi de rendre aujourd'hui ce
témoignage à une Compagnie dont je re-
connois avoir tout reçû, & à qui je crois
devoir tout. Témoignage fondé ſur une
connoiſſance certaine de la droiture de ſes
intentions & de la pureté de ſon zéle,
malgré tout ce que la calomnie a préten-
du lui imputer, & les noires couleurs
dont elle a tâché de la défigurer & de la
ternir. Au reſte quand je m'explique de
la ſorte, ce n'eſt point à l'avantage des
enfans que je le fais ni pour les relever,
mais uniquement pour relever le Pere,
ou plûtôt pour relever la gloire de Dieu,

à qui les enfans, comme le Pere, doivent tout rapporter. Non, Meſſieurs, vous ne nous devez rien, ſi vous le voulez; & ſi vous nous deviez quelque choſe, je vous dirois tout le contraire de ce que diſoit ſaint Ambroiſe après la mort du grand Théodoſe, dont il faiſoit l'éloge funébre. Il montroit les deux héritiers de l'Empereur préſens à cette cérémonie, & s'adreſſant au peuple, il s'écrioit: *Reddite filiis quod debetis patri;* rendez aux enfans ce que vous devez au Pere. Je renverſerois la propoſition; & vous préſentant Ignace, je m'écrierois: *Reddite patri quod debetis filiis;* ce que vous croyez devoir aux enfans, rendez-le au Pere. Car c'eſt au Pere que tout eſt dû, puiſque les enfans n'agiſſent que par les régles que le Pere leur a preſcrites, que par l'eſprit qu'il leur a inſpiré, qu'avec les moyens qu'il leur a fournis. Je dirois encore mieux: tout ce que vous pouvez devoir, ſoit au Pere, ſoit aux enfans, rendez-le à Dieu; car c'eſt à Dieu, & à Dieu ſeul, le principe de tout, que tout honneur appartient. *Ambr.*

Ainſi vous parlerois-je: mais j'ai quelque choſe à vous dire qui vous touche de plus près, & à quoi il vous eſt encore plus important de faire une ſérieuſe attention.

Car ce qui a fait, mon cher Auditeur, toute la ſainteté d'Ignace & ce qui l'a élevé à une ſi haute perfection, c'eſt d'avoir été fidéle à Dieu. Pourquoi n'êtes-vous pas ſaint comme lui, & pourquoi même n'êtes-vous rien moins que ſaint? Examinons quelle eſt la cauſe de cette différence. D'où vient qu'Ignace fut un homme de Dieu, & que vous êtes un homme du monde; qu'il n'eut des penſées que pour Dieu, & que vous n'en avez que pour le monde; qu'il ne ceſſa point de glorifier Dieu, & que vous ne ceſſez point de l'outrager? Remontons à la ſource. Eſt-ce que Dieu ne veut pas tirer de vous ſa gloire? eſt-ce qu'il ne vous appelle pas à la ſainteté de votre état? eſt-ce qu'il vous refuſe les graces & les moyens néceſſaires pour y parvenir? Peut-être vous le perſuadez-vous, & peut-être aimez-vous à vous entretenir dans cette fauſſe perſuaſion, pour avoir lieu de vous autoriſer dans le relâchement & dans le déréglement où vous vivez. Mais c'eſt une erreur dont il faut aujourd'hui vous détromper. Je vous l'ai dit, & je le repéte: dans quelque état que vous vous trouviez par les ordres de la Providence, vous devez & vous pouvez vous y ſanctifier; vous le devez, puiſque c'eſt votre voca-

tion ; & vous le pouvez, puiſqu'en conſéquence de cette vocation, Dieu vous offre ſon ſecours & eſt toujours prêt à vous le donner. Mais ſi Dieu vous eſt fidéle comme il le fut à Ignace, êtes-vous comme Ignace, fidéle à Dieu ? vous voulez que Dieu faſſe tout, & qu'il ne vous en coûte rien. Mais ſaint Ignace s'eſt fondé ſur une maxime bien oppoſée, ſçavoir que ne pouvant rien faire ſans Dieu, il n'étoit pas d'une moindre néceſſité pour lui de faire tout avec Dieu. Voici le principe qui l'a fait agir, & le mal eſt que vous prenez toute une autre régle. Ce grand ſaint a ſçu diſtinguer entre la grace & l'action ; la grace qui nous prévient de la part de Dieu, & l'action qui la ſuit de notre part ; & il a conclu que ce n'étoit pas la premiere, mais la ſeconde qui nous ſanctifioit, & que la premiere ſans la ſeconde étoit même le ſujet de notre condamnation. Au lieu que vous confondez l'une & l'autre, au lieu que vous attendez tout de l'une ſans prendre ſoin d'y ajoûter l'autre, croyant volontiers que la grace de Dieu ſuffit, & vous mettant peu en peine d'y répondre. Ah ! Chrétiens, n'oubliez jamais cette importante vérité, qu'on ne peut trop vous imprimer dans l'eſprit, je veux dire que comme vous

ne pouvez vous ſauver ſans Dieu, Dieu jamais ne vous ſauvera ſans vous; que comme vous ne pouvez vous ſanctifier ſans Dieu, jamais Dieu ne vous ſanctifiera ſans vous; & que de même qu'il y a une fidélité de Dieu envers l'homme à quoi Dieu ne manque jamais, il y a une fidélité de l'homme envers Dieu à quoi vous ne devez jamais manquer, afin que vous puiſſiez un jour entendre de la bouche de votre Juge cette conſolante parole: Venez, bon ſerviteur, ſerviteur fidéle; parce que vous m'avez été fidéle, entrez dans la joie du Seigneur & dans ſon Royaume éternel, où nous conduiſe, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE NOTRE-DAME DES ANGES.

Sur l'indulgence de Portiuncule.

Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.

Ce pauvre a prié, & le Seigneur l'a exaucé. Au Pſeaume 33.

SI jamais cette parole du Prophéte s'eſt accomplie, n'eſt-ce pas, Chrétiens, à l'égard du glorieux Patriarche ſaint François d'Aſſiſe, & dans la conceſſion de l'indulgence dont nous célébrons aujourd'hui la ſolemnité ? Il pria ce pauvre Evangélique : dans cette fameuſe apparition, où le Sauveur du monde, accompagné de Marie ſa mere, ſe fit voir à lui, & ſans réſerve lui promit comme à Salomon, de tout accorder à ſa priere, il ne

demanda ni la grandeur ni la fortune humaine ; il oublia même, ce ſemble, ſes propres intérêts, & ne penſa qu'à ceux des Fidéles pour qui il obtint une rémiſſion entiere & une pleine indulgence, toutes les fois qu'avec les diſpoſitions requiſes & à certain jour marqué, ils viſiteroient cette Egliſe de Portiuncule, dédiée à la Reine du ciel, & d'où il adreſſoit à Dieu ſa demande. Une priere ſi chrétienne & ſi ſainte ne pouvoit être rejettée. Marie le ſeconda, Jeſus-Chriſt l'écouta, François eut la conſolation d'avoir procuré aux plus grands pécheurs une des graces les plus précieuſes, & une des plus promptes & des plus infaillibles reſſources contre les vengeances divines & les châtimens dont ils étoient menacés. Ainſi, mes chers Auditeurs, pour vous propoſer d'abord le deſſein de ce diſcours, nous avons à conſidérer, d'une part ſaint François qui prie, d'autre part la Mere de Dieu qui intercéde, & enfin Jeſus-Chriſt qui accorde. François qui prie, & pour qui ? pour les pécheurs : c'eſt ce que je vous ferai voir dans la premiere partie. Marie qui intercéde, & en faveur de qui ? pour François, dont elle appuie auprès de ſon Fils l'humble & fervente priere : c'eſt ce que je vous repréſenterai dans la

ſeconde partie. Jeſus-Chriſt qui accorde, & quoi ? l'indulgence la plus générale & la plus complette : ce ſera le ſujet de la troiſiéme partie. Ce n'eſt point encore aſſez ; mais je reprends, & je fais trois propoſitions plus expreſſes & plus particulieres. Car je dis : François pria pour les pécheurs, & je prétends que par le mérite de ſa perſonne il fut digne d'être exaucé ; premiere propoſition. Marie intercéda pour François, & j'avance qu'elle y fut engagée par les plus puiſſans motifs ; ſeconde propoſition. Jeſus-Chriſt en faveur de l'un & de l'autre accorda l'indulgence que nous pouvons tous ici nous appliquer, & je ſoutiens que c'eſt un des dons de Dieu les plus eſtimables ; derniere propoſition. Il s'agit de nous-mêmes, Chrétiens ; il s'agit de notre avantage le plus eſſentiel : que faut-il de plus pour vous intéreſſer & pour ſoutenir votre attention, après que nous aurons ſalué Marie, en lui diſant : *Ave, Maria.*

JE me figure d'abord, Chrétiens, François proſterné dans le ſanctuaire comme un autre Salomon, & levant les mains pour faire à Dieu la même demande que ce monarque, lorſqu'il dédia le temple de Jéruſalem. *Orantes in loco iſto, exaudi* 3. *Reg.* v. 8. I. PARTIE.

eos in cœlo, & dimitte peccata ſervorum tuorum. Seigneur, dit cet homme ſéraphique dont je parle, faites grace à votre peuple, & pardonnez les péchés à tous ceux qui vous invoqueront en ce ſaint lieu. Car c'eſt ainſi que François pria, & je dis qu'il fut digne d'être exaucé, pourquoi ? Eſt-ce en général parce qu'il étoit ſaint ? cela ſuffiroit pour juſtifier ma propoſition : car la foi m'apprend qu'il n'y a rien de plus puiſſant auprès de Dieu que la ſainteté ; & quelle merveille que Dieu écoute un Saint qui le prie & qui l'aime auſſi ardemment que celui-ci, puiſque ſelon l'Ecriture il fait la volonté de ceux qui le craignent ? Si la crainte de Dieu, dit ſaint Auguſtin, a tant de pouvoir auprès de Dieu, que ſera-ce de ſon amour ? *Si hæc timentibus, quid amantibus ?* Mais le ſujet que je traite, demande quelque choſe de plus particulier ; & ſans m'en tenir à cette raiſon, je prétends que ſaint François mérita d'être exaucé par trois admirables qualités qui lui ont été perſonnelles, & qui lui ont gagné le cœur de Dieu. 1. Parce que c'étoit un pauvre volontaire. 2. Parce que c'étoit un pauvre crucifié. 3. Parce que c'étoit un pauvre déſintéreſſé pour lui-même & zélé pour le prochain. Trois titres qui dûrent

Auguſt.

ſingulierement relever devant Dieu la perſonne de François d'Aſſiſe & le mérite de ſa priere. Examinons-les.

C'eſt un pauvre, & un pauvre volontaire, un pauvre Evangélique qui s'adreſſe à Dieu : ah ! Chrétiens, en faut-il davantage pour lui faire trouver grace, & pour lui rendre Dieu favorable ? Dieu qui, ſelon le texte ſacré, n'attend pas que les pauvres le prient ; qui ſe plaît à écouter juſques à leurs ſimples déſirs, *Deſiderium pauperum exaudivit Dominus* ; qui pour eux a l'oreille ſi attentive & ſi délicate, qu'il entend même la ſimple préparation de leur cœur, *Præparationem cordis eorum audivit auris tua* ; & qui fait tout cela, dit ſaint Chryſoſtôme, pour honorer la pauvreté, comment n'y auroit-il pas égard, dans un homme tel que François, où elle ſe préſente avec tous ſes avantages & tout ce qui la peut rendre plus précieuſe aux yeux du Seigneur ? Car, prenez garde, quand ſaint François prie, c'eſt un pauvre, mais ce n'eſt pas un pauvre ordinaire ; c'eſt ce pauvre par excellence, que Dieu fit voir à David lorſqu'il voulut lui découvrir toute la perfection de la loi de grace : *Iſter pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.* Oui, le voilà ce pauvre. *Iſte pauper*, ce pauvre, après Jeſus-

Pſal. 9.

Ibid.

Chriſt, le plus grand amateur & l'obſervateur le plus exact & le plus ſévère de la pauvreté de l'Evangile. *Iſte pauper*, ce pauvre à qui Dieu dit comme à Salomon,
3. *Reg.* c. 3. *Poſtula quod vis, ut dem tibi*, Regarde, & de toutes les choſes du monde demande-moi celle que tu veux, afin que je te la donne; mais qui ne trouve rien de meilleur pour lui ni de plus digne de ſon choix, que la pauvreté; qui lui donne la préférence ſur tout le reſte, & la veut avoir ſeule pour partage. En cela plus heureux que Salomon, quand ce Prince choiſit la ſageſſe, parce que la ſageſſe de Salomon ne renfermoit pas en elle la pauvreté de François, au lieu que la pauvreté de François contient éminemment la ſageſſe de Salomon, puiſque la ſouveraine ſageſſe eſt d'être pauvre avec Jeſus-Chriſt & comme Jeſus-Chriſt. *Iſte pauper*, ce pauvre qui a fait à Dieu une réponſe toute différente de celle de Salomon, & qui ne dit pas, Seigneur, ne me donnez ni les ri-
Prov. c. 30. cheſſes, ni la pauvreté, *Mendicitatem & divitias ne dederis mihi;* mais qui dit tout au contraire: Seigneur, préſervez moi des richeſſes comme du poiſon le plus mortel, & donnez-moi pour héritage la pauvreté. Ce ſera mon plus précieux tréſor, & j'en ferai toutes mes délices. C'eſt ſur

elle que je bâtirai des Egliſes ſans nombre ; c'eſt elle qui ſervira de pierre fondamentale au ſaint Ordre dont il vous a plû de m'inſpirer le deſſein ; je la laiſſerai par teſtament à ceux qui me ſuivront ; elle leur tiendra lieu de fonds, de patrimoine, de ſubſiſtance, & ils la garderont comme le plus honorable & le plus noble partage qu'ils puiſſent recevoir de moi. *Iſte pauper*, ce pauvre en effet inſtituteur d'un Ordre que nous pouvons appeller l'Ordre des Lévites de la nouvelle loi, pourquoi cela ? parce que les Lévites compoſoient cette tribu d'Iſraël à qui Dieu n'avoit donné nulle poſſeſſion dans la terre promiſe, & dont il voulut être lui-même le ſeul bien, &, pour parler avec l'Ecriture, l'unique poſſeſſion : *Non habuit Levi partem, neque poſſeſſionem, quia ipſe Dominus poſſeſſio ejus eſt.* Belle figure, Chrétiens, de l'Ordre de ſaint François, qui le premier, entre les Ordres religieux, a eu la gloire de ne pouvoir rien poſſéder ; qui s'eſt réſervé ce renoncement univerſel comme une de ſes plus ſingulieres prérogatives, & à qui l'Egliſe l'a confirmée dans les Conciles généraux au même tems qu'elle l'ôtoit aux autres. Ceux-ci font profeſſion d'être pauvres, mais pauvres dans le particulier, quoiqu'en

Deut. c. 10.

commun ils ſoient capables d'acquérir & d'avoir en propre : François & dans le commun & dans le particulier veut être privé de toute propriété, afin que la parole du Prophéte Royal puiſſe mieux ſe vérifier en lui ; *Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.*

Auſſi, Chrétiens, comment Dieu eût-il pu ſe défendre de la priere d'un homme qui lui diſoit avec la même confiance que les Apôtres : Seigneur, j'ai quitté tout, & je me ſuis réduit pour vous à l'état d'une pauvreté, qui n'a point encore été vûe ni pratiquée dans le monde. J'ai engagé des milliers d'hommes à l'embraſſer comme moi. Voyez, mon Dieu, quelle grace vous voulez nous accorder : *Ecce nos reliquimus omnia & ſecuti ſumus te, quid ergo erit nobis ?* Vous nous offrez la vie éternelle, & nous l'acceptons ; mais ſouvenez-vous, Seigneur, que vous nous l'avez déja promiſe par d'autres titres. Vous nous parlez d'un centuple ſur la terre, nous ne vous le demandons point ; & j'oſe vous dire au nom de tous mes Freres & en mon nom, que nous n'y prétendons rien. Vous chercherez donc, ô mon Dieu, dans les tréſors de votre miſéricorde quelque autre grace plus conforme à l'état de vie

Matth. 19. 27.

vie où vous nous avez appellés : & puiſque vous voulez bien que je vous explique ſur cela mes deſſeins, ah ! Seigneur, pardonnez à ce peuple, & accordez à tous ceux qui viendront ici vous invoquer, l'entiere rémiſſion de leurs péchés. Voilà ce que je voudrois obtenir de vous par le mérite de la pauvreté que je vous ai voüée. Je dis, mon Dieu, par le mérite de cette pauvreté, non point parce que c'eſt la mienne, mais parce que c'eſt la vôtre, & qu'ayant été d'abord conſacrée dans votre humanité ſainte, vous daignez bien encore la conſidérer dans la perſonne de votre ſerviteur. Ainſi, mes chers Auditeurs, François eſt-il exaucé parce qu'il eſt pauvre, *Iſte pauper clamavit ;* & la pauvreté, l'objet du mépris des hommes, eſt ce qui fait ſon crédit auprès de Dieu, *& Dominus exaudivit eum.*

Je dis plus : non-ſeulement c'eſt un pauvre qui prie par la bouche de ſaint François, mais c'eſt un pauvre crucifié, c'eſt-à-dire un pauvre attaché à la croix de Jeſus-Chriſt pour y vivre, comme Jeſus-Chriſt y fut attaché pour mourir ; un pauvre qui eut droit de prendre la deviſe de S. Paul, *Chriſto confixus ſum cruci ;* & qui put dire *Galat.* de lui-même avec plus de fondement que *c. 2.* cet Apôtre, *Ego autem ſtigmata Domini Gal.c.6*

Jesu in corpore meo porto, puisqu'il porta réellement sur son corps les sacrées stigmates de son maître. Il est vrai, quand saint François pria pour obtenir l'indulgence qui fait le sujet de cette fête, il ne portoit pas encore visiblement ces glorieuses cicatrices : mais nous apprenons de son histoire qu'elles lui avoient déja été imprimées par une action divine & intérieure. Elles ne paroissoient pas encore aux yeux des hommes, comme elles parurent dans la suite des années ; mais Dieu les voyoit, Chrétiens, & de quels sentimens dût-il être touché à l'égard d'un homme en qui il découvroit des traits si marqués & une si parfaite image de son Fils ? Que cette pensée m'ouvre un grand champ, & que n'ai-je tout le loisir de m'y étendre ? Pourquoi Jesus-Christ, après sa résurrection voulut-il conserver les vestiges de ses blessures ? Les Peres en ont apporté bien des raisons : mais la plus solide, à ce qu'il me paroît, & la plus vraie, c'est celle qu'en donne saint Jean Chrysostôme. Car le Fils de Dieu, dit-il, devoit prier pour nous dans le ciel, & selon la parole de saint Jean, plaider lui-même notre cause en qualité d'avocat & de médiateur ; & voilà pourquoi il voulut toujours garder les cicatrices de ses plaies, quoiqu'elles

fuſſent en apparence ſi peu convenables à l'état de ſa gloire, parce qu'il ſçavoit que rien n'étoit plus propre à fléchir en notre faveur la juſtice de ſon Pere, que de pouvoir ſans ceſſe lui préſenter le prix de notre rédemption. Appliquons ceci, mes chers Auditeurs : François devoit être un jour l'interceſſeur de tout le genre humain ; il avoit à demander une rémiſſion générale pour les pécheurs, & c'eſt de quoi il s'acquitte aujourd'hui : mais pour cela il lui falloit un crédit particulier auprès de Dieu, & que fait le Sauveur du monde ? il lui imprime ſes ſtigmates, il lui ouvre le côté, il lui perce les mains & les pieds, il en fait un homme crucifié, afin que Dieu conſidérant François, ſi je puis parler de la ſorte, comme un autre Jeſus-Chriſt, ſe trouve en quelque façon obligé de déférer à ſa priere pour le reſpect de la divine perſonne qu'il repréſente : *Et Dominus exaudivit eum.* Hé quoi, mes Freres, diſoit ſaint Paul dans ſa ſeconde Epître aux Corinthiens, ſi la loi de Dieu écrite ſur le marbre mérita tant de reſpect, que les enfans d'Iſraël n'oſoient jetter les yeux ſur Moyſe, quand il l'apporta de la montagne ; combien plus en mérite-t-elle, maintenant qu'elle eſt gravée dans nos cœurs ?

Je dis de même des ſtigmates de ſaint François : ſi l'image du crucifix ſeulement exprimée ſur la pierre ou ſur l'airain, eſt ſi vénérable dans notre religion que nous nous proſternons devant elle, qu'elle remplit les démons de terreur, & que les Anges la révèrent ; que ne lui eſt-il pas dû lorſqu'elle eſt formée ſur la chair des Saints, ſur une chair conſacrée par toutes les pratiques de la plus auſtère pénitence, ſur une chair revêtue de toute la mortification de l'homme-Dieu.

Car prenez garde, Chrétiens : François n'a pas ſeulement porté ſur ſon corps les ſtigmates de Jeſus-Chriſt ; mais il a porté, & ſur ſon corps & dans ſon cœur, ce qu'elles figuroient, je veux dire la mortification de Jeſus-Chriſt. En effet l'auſtérité de vie qu'il embraſſa, les jeûnes continuels qu'il obſerva, le ſac & le cilice dont il ſe chargea, les veilles & les travaux infatigables auxquels il ſe dévoüa, les rigueurs de la pauvreté qu'il éprouva ; le renoncement général, je ne dis pas aux plaiſirs, mais aux ſimples commodités & aux beſoins, à quoi il ſe condamna ; la loi indiſpenſable de châtier ſon corps & de le réduire en ſervitude, qu'il s'impoſa ; la régle la plus mortifiante, & pour les ſens & pour l'eſprit, à laquelle il s'o-

bligea; les deux maximes qu'il ſe propoſa, & l'exactitude infinie avec laquelle il les pratiqua, l'une de ſe conſidérer lui-même comme ſon plus grand ennemi, & de ſe faire enſuite la guerre la plus cruelle, quoique la plus ſainte; l'autre de traiter ſa chair comme une victime de pénitence & d'en être le ſacrificateur, (penſée dont il fut toujours pénétré, & en conſéquence de laquelle il ſembla n'être au monde que pour travailler à ſa propre deſtruction & à ſon propre anéantiſſement) tout cela montre bien, que cet Ange de la terre, que cet homme ſéraphique ne ſe regardoit que comme un homme crucifié au monde, & à qui le monde étoit crucifié : *Mihi mundus crucifixus eſt, & ego mundo.* Galat. c. 6. En voulez-vous être plus ſenſiblement convaincus? voyez ſes enfans, les imitateurs de ſa vie & les héritiers de ſon eſprit. C'eſt pour votre édification, & Dieu veuille que ce ne ſoit pas pour votre confuſion, que ſaint François les a formés, qu'il les a élevés, & que Dieu nous les propoſe & nous donne dans eux l'idée la plus juſte de ce crucifiement Evangélique. Ailleurs on parle de la croix, ailleurs on en fait de beaux diſcours, ailleurs on en affecte les dehors, ailleurs on s'en pare & on s'en glorifie; mais dans les maiſons de

ſaint François on la porte en eſprit & en vérité. C'eſt dans les ſucceſſeurs de ce grand Saint que Dieu conſerve les prémices, ou ſi vous voulez, les reſtes de cet eſprit de pénitence, par où l'Egliſe doit être ſanctifiée; & tout mondains que nous ſommes, pouvons-nous voir ces hommes détachés d'eux-mêmes, ſans rougir de nos ſenſualités & de nos délicateſſes? Si l'iniquité & le relâchement du ſiécle n'empêche pas qu'ils ne ſoient tels que nous le voyons, que devons-nous penſer de leur glorieux Patriarche; & témoins de la ſainteté des enfans, quel jugement devons-nous faire de celle du Pere?

Ah! Chrétiens, voilà le fonds eſſentiel & capital du mérite de ſaint François: la croix de Jeſus-Chriſt. Il s'en eſt chargé, & il l'a portée toute ſa vie. Dans cet état il s'eſt préſenté à Dieu, il a pouſſé vers le ciel un cri accompagné de larmes, *Hebr. c. 5.* *Cum clamore valido & lachrymis*: n'étoit-il pas de la gloire du Sauveur, que le ſerviteur fût exaucé en cette occaſion par les mérites du maître? *Et Dominus exaudivit eum.*

D'autant plus qu'en portant la croix, ce ne fut pas tant pour ſes propres péchés que François fit pénitence & qu'il pria, que pour les péchés des autres; & de-là

ſuit la troiſiéme qualité qui dut rendre ſa priere plus efficace auprès de Dieu. J'ai dit que c'étoit un pauvre Evangélique & un pauvre crucifié, c'eſt beaucoup ; mais voici quelque choſe encore de plus, c'eſt un pauvre déſintéreſſé & zélé tout enſemble ; déſintéreſſé pour lui-même, zélé pour le prochain : voilà ce qui fait le comble de ſon mérite. Car pour qui demande-t-il ? pour ſa perſonne ? pour celle de ſes enfans ? pour la conſervation de ſon Ordre, & des maiſons qu'il vient d'établir ? Non, Chrétiens, il ne penſe point à tout cela : ſon zéle plus pur que la flamme, cherche ailleurs à ſe répandre ; & ſe ſouvenant que Jeſus-Chriſt ne s'eſt fait pauvre qu'afin de ſe mettre dans un état où il eût droit de demander pour nous, il veut que ſa pauvreté ait le même avantage. Pour qui donc prie-t-il ? pour tous les pécheurs dont il ſouhaite ardemment le ſalut, & pour qui il voudroit, comme ſaint Paul, être anathême. Pour les juſtes qu'il aime avec tendreſſe, & qu'il porte tous dans les entrailles de ſa charité. Pour l'Egliſe, dont il conjure le ciel de ſanctifier tous les membres. Pour vous & pour moi qui n'étions pas encore, mais à qui néanmoins il appliquoit déja par avance le fruit de ſa priere. Oui c'eſt pour nous que Fran-

çois, auſſi-bien que Jeſus-Chriſt, s'eſt fait
2. Cor. pauvre ; *Propter vos egenus factus eſt ;* &
6. 8. c'eſt pour nous qu'il interpoſe aujourd'hui le crédit de ſa pauvreté. Rien pour moi, Seigneur, dit-il à Dieu, mais tout pour votre peuple. Vous me faites trop de biens ; mais ce peuple a beſoin de votre miſéricorde. Oubliez François, & jettez les yeux ſur ces ames engagées dans le péché. Il s'agit pour elles d'un pardon, mais d'un pardon entier qui leur remette avec l'offenſe toute la peine. C'eſt ainſi que je vous le demande, ô mon Dieu, & c'eſt ainſi que vous me l'accorderez. Quelle merveille, mes chers Auditeurs, qu'un pauvre s'empreſſe de la ſorte pour d'autres néceſſités que les ſiennes ! Quand un pauvre demande pour lui-même, on l'écoute par compaſſion ; mais quand il demande pour un autre, on le regarde avec admiration. Priant pour ſoi, il eſt exaucé en conſidération de ſa misère ; mais priant pour autrui, on l'exauce en vûe du mérite de ſa perſonne. C'eſt donc pour cela que Dieu s'eſt rendu à l'humble ſupplication de François : c'eſt, dis-je, parce que c'étoit un pauvre volontaire, un pauvre crucifié, & un pauvre déſintéreſſé. *Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.*

Tirons de-là pour nous, en concluant cette premiere partie, quelques inſtructions importantes. Voulez-vous ſçavoir pourquoi vos prieres ont ſi peu de pouvoir auprès de Dieu ? c'eſt que vous n'avez nulle des qualités que je viens de vous repréſenter dans cet homme ſéraphique, dont je fais l'éloge ; que vous n'êtes pas pauvres comme lui, que vous n'êtes pas crucifiés comme lui, que vous n'êtes pas zélés comme lui. Quand je dis, mon cher Auditeur, que vous n'êtes pas pauvre, je ne veux pas dire que vous ſoyez dans l'opulence & dans l'abondance de toutes choſes, Car peut-être êtes-vous pauvre en effet ; mais vous ne l'êtes pas comme ſaint François, pourquoi ? parce que ſaint François a aimé ſa pauvreté, & que vous avez en horreur la vôtre ; parce que ſaint François a fui les richeſſes, & que vous les recherchez avec paſſion ; parce que ſaint François faiſoit conſiſter ſon bonheur à être pauvre, & que vous regardez cet état comme le ſouverain malheur. Non, Chrétiens, ne penſez point que ce ſoit, dans les régles du chriſtianiſme, l'indigence ou la poſſeſſion des biens qui faſſent la vraie diſtinction des pauvres & des riches. Au milieu de votre pauvreté, peut-être êtes-vous devant Dieu dans le même rang que

le mauvais riche de l'Evangile ; & quand votre maiſon ſeroit remplie de tréſors, avec tous vos tréſors vous pourriez être auſſi pauvres que ſaint François. Si je prétends que vous ne l'êtes pas, ce n'eſt point préciſément parce que vous poſſédez les biens de la terre ; mais parce qu'en les poſſédant, vous vous en laiſſez poſſéder vous-mêmes ; mais parce qu'au lieu d'en être les maîtres, vous en êtes les eſclaves ; mais parce que vous ne croyez jamais en avoir aſſez ; mais parce que votre cœur y eſt attaché plus qu'à Dieu ; mais parce qu'il n'y a rien que vous ne ſacrifiïez tous les jours à cette malheureuſe convoitiſe, qui vous brûle. Oui, voilà pourquoi je vous dis que vous n'êtes pas pauvres comme ſaint François. Or j'ajoûte, & c'eſt une conſéquence infaillible & tirée des principes de la foi, que jamais vous n'aurez droit d'être exaucés de Dieu, ſi vous n'entrez en participation de cette ſainte pauvreté. Car il faut vous ſouvenir que Dieu n'eſt pas riche indifféremment pour tout le monde, mais ſeulement pour les pauvres Evangéliques ; que ſa grace eſt d'une qualité à ne pouvoir ſe répandre que dans une ame vuide de tout le reſte ; qu'elle reſſemble à cette huile du prophéte Eliſée, qui s'arrêtoit dès que les vaiſſeaux

étoient remplis ; & que plus vous aurez le cœur plein des faux biens du siécle, moins vous serez capables de recevoir les dons de Dieu. De plus, mon cher Auditeur, aussi sensuel que vous l'êtes, aussi adonné à vos plaisirs, aussi sujet à une vie molle & aussi ennemi de la mortification chrétienne, comment pouvez-vous faire agréer vos vœux à Dieu ? François n'est exaucé que parce qu'il porte l'image de la croix : mais quel caractère en avez-vous ? où sont les marques de votre pénitence ? à quoi Dieu peut-il reconnoître dans toute votre personne quelque vestige de la passion de son fils ? Si vous n'aviez pour modéle que ce Dieu crucifié, vous me diriez que c'est un Dieu, & qu'il est trop au-dessus de vous pour pouvoir vous former sur lui : mais voici un homme crucifié ; je dis un homme seulement homme, un homme tel que vous & de même nature que vous : quelle excuse pouvez-vous alléguer contre cet exemple ? Enfin, trop intéressés pour nous-mêmes & pour des avantages purement humains, nous ne pensons jamais aux autres, dont nous sommes souvent chargés devant Dieu, & dont nous devons répondre à Dieu. Nulle charité, nul zéle pour le prochain. François a voulu faire pénitence

pour tous les pécheurs : eût-il fallu s'immoler mille fois lui-même pour le salut de tous les hommes, il y étoit disposé, & je puis bien lui appliquer ce que l'Ecriture a dit de Josias : *Ipse est directus divinitùs in pœnitentiam gentis.* Mais quelle part prenez-vous, soit aux besoins spirituels, soit aux besoins même temporels de vos freres ; & tandis que vous êtes si insensibles pour eux, devez-vous être surpris que Dieu ferme pour vous les trésors de sa miséricorde ? Avançons. Au même tems que François pria pour les pécheurs, Marie intercéda pour François, & j'ajoûte qu'elle y fut engagée par les plus puissans motifs, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

Eccles. c. 49.

II. PARTIE.

DEux grands motifs engagerent la Mere de Dieu à intercéder pour François d'Assise, & à lui obtenir l'indulgence qu'il demandoit. Motif de piété maternelle, & si je l'ose dire, motif d'intérêt propre. Motif de piété maternelle par rapport à saint François, c'est le premier : motif d'intérêt propre par rapport à elle-même, c'est le second. Renouvellez, s'il vous plaît, votre attention, Chrétiens, & apprenez combien cette Reine du ciel est favorable à ses enfans, & quel soin elle

prend de ceux qui la ſervent & qui ſe font un devoir de l'honorer.

Je dis motif d'une piété maternelle, & pourquoi ? ne le ſçavez-vous pas, mes chers Auditeurs, & ignorez-vous la profeſſion ſolemnelle & authentique que fit d'abord François, d'appartenir ſpécialement à Marie, en ſe dévoüant à elle, & la choiſiſſant pour chef de ſon Ordre ? Ne vous a-t-on pas dit cent fois quelle alliance il contracta avec elle, comment il entra dans ſon adoption, comment il la prit pour ſa mere, comment il ne voulut point d'autre demeure qu'une pauvre cabane, & combien il la chérit, ſeulement parce qu'elle étoit dédiée à l'auguſte Vierge dont le nom lui fut toujours ſi vénérable & les intérêts ſi précieux ; comment il ſe tint trop honoré & trop heureux d'avoir conçû là, pour ainſi parler, & enfanté le ſaint Ordre dont il fut l'inſtituteur ; d'en avoir jetté les fondemens ſur un fol que poſſédoit Marie, ſi je puis encore uſer de cette expreſſion, en qualité de propriétaire. Voilà les vûes que ſe propoſa ce glorieux Patriarche, lorſqu'avec tous ſes enfans il ſe retira à Portiuncule. C'étoit une maiſon déſerte & ruinée ; & c'eſt pour cela même qu'elle lui plut, parce qu'elle étoit plus conforme à la

pauvreté qu'il embraſſoit. C'étoit une maiſon étroite & abandonnée ; & c'eſt pour cela même qu'elle lui parut digne de ſon choix, parce qu'elle marquoit mieux le caractère de l'humilité Evangélique dont il faiſoit profeſſion. Mais ſur-tout il l'agréa, parce que c'étoit une maiſon conſacrée à ſa puiſſante Protectrice. Dès que François l'apperçut, il en fut charmé ; & s'adreſſant à ſes Compagnons : Ah, mes Freres, leur dit-il, voilà la terre de bénédiction que Dieu nous a promiſe, voilà le lieu de mon repos : *Hæc requies mea in ſæculum ſæculi.* Il eſt vrai, c'eſt une maiſon dénuée de tout ; mais ſouvenons-nous que nous ſerons les domeſtiques de la Reine du monde. Pour moi, ajoûta cet homme ſéraphique, j'aime mieux cette petite portion du domaine de Marie, que les Royaumes & les Empires des Princes du ſiécle ; & puiſque nous allons entrer en poſſeſſion de ſon héritage, il n'y a point de graces que nous ne puiſſions attendre du ciel. Ainſi parla François, & c'eſt avec de tels ſentimens qu'il établit ſes freres dans ce lieu de ſainteté, qui fut comme le berceau d'un des plus floriſſans Ordres de l'Egliſe. Car c'eſt de-là que ſont ſortis tant d'Apôtres, de Martyrs, de ſaints Confeſſeurs ; tant d'Evêques, de Cardinaux,

Pſalm. 131.

& même de ſouverains Pontifes ; tant de prédicateurs de l'Evangile, de Docteurs, de Théologiens conſommés dans la ſcience de Dieu, tant d'hommes illuſtres, dont la mémoire, comme celle du juſte, ſera éternelle. C'eſt là que Marie les a formés ; là qu'elle leur a donné le lait de cette éminente & ſaine doctrine dont ils ont été remplis ; là que par une fécondité Virginale elle les a multipliés, pour les répandre enſuite juſqu'aux extrémités de la terre. Or revenons, Chrétiens, & dites-moi : Marie, la mere de cette famille ſpirituelle & le chef de cette maiſon, n'étoit-elle pas engagée à contribuer de tout ſon pouvoir aux inſignes faveurs dont il plaiſoit à Dieu de la combler ? Puiſque Portiuncule étoit le berceau où elle nourriſſoit & elle élevoit une ſi nombreuſe multitude d'enfans en Jeſus-Chriſt, ſa piété ne la portoit-elle pas à y faire deſcendre toutes les graces & toutes les bénédictions divines : & quand François, ce fidéle & zélé ſerviteur, adreſſoit au ciel ſa priere, & une telle priere, la Mere de Dieu ne devoit-elle pas ſentir ſes entrailles émûes, & prier elle-même avec lui & pour lui ?

N'en doutons point, mes chers Auditeurs : tandis que François & cette troupe de diſciples qui l'accompagnent, proſter-

nés devant l'Autel du Seigneur, prient ſur la terre ; Marie dans le ciel proſternée devant le thrône de ſon Fils, lui préſente elle-même leurs vœux. Elle les reconnoît pour ſes enfans, & que dit-elle à ce Dieu Sauveur ? ce que lui-même il dit à ſon Pere, en lui montrant & lui recommandant ſes Apôtres : *Serva eos in nomine tuo quos dediſti mihi.* Voilà mes enfans, & me voilà, Seigneur, avec eux en votre préſence. Ils ſont à vous, & ils ſont à moi. Ils ſont à vous, parce que vous les avez attirés par votre grace, que vous les dirigez par vos exemples, que vous les avez remplis de votre eſprit ; & ils ſont à moi parce que vous me les avez donnés, & que c'eſt de vous-même que leur eſt venu le deſſein de s'appuyer auprès de vous de mon nom & de ſe ranger ſous ma conduite. Or comme mere, puis-je les oublier ; & comme mon Fils, que pouvez-vous me refuſer ? *Serva eos in nomine tuo quos dediſti mihi.* Non, Chrétiens, rien ne lui ſera refuſé à cette mere toute-puiſſante, ſur-tout quand c'eſt pour François qu'elle intercéde ; & elle ne peut rien refuſer elle-même, ſur-tout lorſque c'eſt François qui l'invoque & qui l'appelle à ſon ſecours. Rien, dis-je, ne lui ſera refuſé à cette médiatrice, & elle ſera écoutée,

Joan. 6. 17.

d'autant plus que c'eſt en faveur de François qu'elle prie. Si c'étoit un pécheur couvert de crimes, ſi c'étoit un mondain plongé dans le plaiſir & lié par de criminelles habitudes, Marie en s'intéreſſant pour lui, trouveroit même alors un accès favorable, & auroit encore de quoi ſe faire entendre. Les graces de converſion, & les graces les plus efficaces & les plus précieuſes, lui pourroient être accordées. Qu'eſt-ce donc, quand c'eſt la priere d'un juſte qu'elle va offrir, la priere d'un des plus parfaits ſectateurs de Jeſus-Chriſt, la priere d'un Saint? Et comment pourroit-elle refuſer elle-même ce que François lui demande, & être inſenſible à la confiance qu'il lui témoigne, puiſqu'elle exauce juſques aux plus grands pécheurs, & qu'elle leur fait tous les jours ſentir les ſalutaires effets de ſa miſéricorde? Je dis plus, puiſqu'outre ſa piété maternelle, ſon intérêt même & ſon propre honneur l'engageoit à ſeconder François, & étoit un nouveau motif pour entrer dans ſes vûes, & pour travailler à les faire heureuſement & promptement réuſſir.

Car de quoi s'agiſſoit-il dans la conceſſion de cette indulgence que demandoit ſaint François? de ſanctifier une Egliſe depuis long-tems érigée ſous le

nom de Marie, & ſous le glorieux titre de Notre-Dame des Anges; de rétablir le culte que tant de fois la Reine du ciel y avoit reçû, & qui commençoit à s'abolir; de le renouveller, de le ranimer, de le rendre plus ſolemnel & plus univerſel. Voilà ce que François avoit entrepris. Il voyoit l'autel de ſa ſainte Mere dans un abandon qui la deshonoroit & qui le touchoit, & combien de fois à ce ſpectacle
Joan. s'écria-t-il : *Zelus domûs tuæ comedit me :*
c. 2. Ah ! Vierge ſi vénérable & ſi aimable, c'eſt le zéle de votre maiſon qui me dévore. Puiſqu'elle eſt à vous, il faut qu'elle
Pſ. 92. ſoit digne de vous : *Domum tuam decet ſanctitudo.* Il faut que vous y receviez les hommages qui vous ſont dûs, & que tous les peuples y viennent en foule. Mais pour y attirer les peuples, de quel moyen ſe ſervira-t-il ? Sera-ce par une vaine curioſité qu'il les engagera ? ſera-ce par la magnificence & l'éclat d'un ſuperbe & nouvel édifice ? ſera-ce par la pompe & la variété des ornemens ? non, Chrétiens, on n'y verra briller ni l'argent ni l'or. Mais ſi les vœux de François ſont accomplis, cette maiſon abandonnée ſera déſormais, par un privilége particulier, & obtenu du Pere des miſéricordes, un lieu d'indulgence & de rémiſſion. Ce ſera tout

enſemble, & le refuge des pécheurs, & la demeure des Saints. Le refuge des pécheurs, qui contrits & pénitens y recevront l'entiere abolition de leurs dettes, & qui touchés de cette eſpérance s'y rendront de toutes parts. La demeure des Saints, de ces fervens compagnons de François, dont les exemples ſe répandront au-dehors, gagneront les cœurs, & par un charme ſecret attireront aux pieds de Marie & de ſon autel les villes & les provinces. Marie donc y étoit intéreſſée ; & en priant pour ſaint François, elle prioit en quelque ſorte pour elle-même, puiſqu'il étoit queſtion du rétabliſſement d'un temple bâti ſous l'invocation de ſon nom.

Ce n'eſt pas tout ; mais je prétends qu'elle ne s'y trouvoit pas moins fortement portée par un autre intérêt encore plus cher. Car elle avoit à prier en faveur d'un Ordre religieux, qui de tous les Ordres de l'Egliſe devoit être dans la ſuite des ſiécles un des plus déclarés & des plus ardens défenſeurs des priviléges de cette Vierge & de ſes illuſtres prérogatives. Elle avoit à lui procurer par une reconnoiſſance anticipée, un des plus grands avantages & l'une des graces les plus ſingulieres qu'il pût attendre du ciel, qui eſt l'indulgence de ce jour. Vous me deman-

dez en quoi cet Ordre ſi célébre a fait voir ſon zéle pour l'honneur de la mere de Dieu; & moi je vous demande en quoi il ne l'a pas fait paroître. Oublions tout le reſte, & arrêtons-nous à un ſeul point, qui renferme tous les autres. C'eſt ce ſaint Ordre, vous le ſçavez, mes chers Auditeurs, qui le premier a fait une profeſſion publique de reconnoître & de ſoutenir l'immaculée conception de la Vierge. C'eſt lui qui l'a prêchée dans les chaires avec l'applaudiſſement des peuples; lui qui l'a défendue dans les Ecoles & les Univerſités, lui qui l'a fait honorer dans le chriſtianiſme, & célébrer par des Offices approuvés du ſaint Siége. Oui, c'eſt à l'Ordre de ſaint François que Marie eſt redevable de cette gloire. Avant cet Ordre ſacré, il étoit permis de dire & d'enſeigner que la mere de Dieu n'avoit pas été exempte elle-même de la tache originelle, qu'elle avoit eû dans ſa conception le ſort commun des hommes, qu'elle avoit été comme les autres à ce moment ſous l'empire du péché: mais depuis que François a paru au monde, depuis que ſes enfans y ſont venus, & que tant de maîtres ſe ſont fait entendre, ce qu'il étoit libre de publier, eſt proſcrit de nos inſtructions & de nos prédications. L'Egliſe ne peut plus

ſouffrir ce langage. Elle conſent qu'on releve la très-pure conception de la Vierge, qu'on en inſtruiſe les fidéles, qu'on les affermiſſe dans cette créance ſi conforme à leur piété & ſi avantageuſe à la mere de leur Sauveur : mais quiconque oſeroit autrement s'expliquer en public, elle le déſavoue comme un téméraire; que dis-je ? elle le frappe de ſes anathêmes les plus rigoureux, & le rejette comme un rebelle. Or dites-moi ſi nous devons être ſurpris que Marie en vûe de tout cela ait favoriſé cet Ordre ſéraphique d'une protection toute ſpéciale; & que le Pere ait reçû d'elle une aſſiſtance particuliere, lorſqu'il lui préparoit autant de hérauts & de zélateurs de ſa gloire, qu'il devoit avoir dans la ſuite des âges d'héritiers & de ſucceſſeurs ?

Heureux, Chrétiens, ſi nous avons le même zéle pour cette ſainte mere, & la même confiance en ſa miſéricorde. Car ce n'eſt point en vain qu'on l'honore, lorſqu'on l'honore de cœur & en effet. Ce n'eſt point en vain qu'on ſe confie en elle, lorſque c'eſt une confiance ſolide & chrétienne. Or qu'eſt-ce que l'honorer de cœur & d'effet ? c'eſt, comme François, ne s'en tenir pas à de ſtériles paroles, ni à quelques prieres que la bouche récite : mais

faire honneur à ſon ſervice par la pureté de nos mœurs & la ferveur de notre piété. Et qu'eſt-ce que ſe confier en elle ſolidement & chrétiennement? c'eſt à l'exemple de François, ne pas tellement compter ſur elle & ſur ſon ſecours, qu'on abandonne le ſoin de ſoi-même ; mais concourir avec elle, agir avec elle, ſeconder ſa vigilance maternelle, comme nous demandons qu'elle ſoutienne notre foibleſſe, & qu'elle ſeconde nos efforts. Si c'eſt ainſi que nous avons recours à Marie, & que nous nous dévoüions à elle, il n'y a rien que nous n'en puiſſions eſpérer. Mais que faiſons-nous? parce que nous ſçavons qu'elle peut tout auprès de Dieu, nous nous repoſons de tout ſur ſa médiation. Parce que nous avons entendu parler de tant de miracles qu'elle a opérés, nous nous promettons les mêmes faveurs ſans y apporter les mêmes diſpoſitions. C'eſt aſſez que nous ſoyons fidéles à quelques pratiques d'une dévotion préſomptueuſe & mal réglée, pour nous tenir quittes de toute autre choſe. Abus, mes chers Auditeurs, & erreur. Ce ſeroit donner à la médiation de la Mere plus de vertu, qu'à la médiation du Fils. Car Jeſus-Chriſt même, notre ſouverain médiateur, avec tous ſes mérites, ne nous a pas

diſpenſés de travailler & de coopérer nous-mêmes à notre ſalut ; & de-là jugeons, ſi c'eſt une eſpérance bien fondée, lorſque ſans rien faire, ou pour détourner les foudres du ciel, ou pour obtenir ſes graces, nous nous flattons d'avoir une reſſource aſſurée dans l'interceſſion de la mere de Dieu. Nous avons vû comment ſaint François pria pour les pécheurs, comment Marie intercéda pour ſaint François : voyons maintenant ce que Jeſus-Chriſt accorda à la priere de l'un & de l'autre. Je ſoutiens que c'eſt un des dons du ciel les plus excellens, & je conclus par cette troiſiéme partie.

NOus avons, Chrétiens, dans notre religion des articles de créance bien ſurprenans ; mais j'oſe dire qu'entre les autres, la foi d'une indulgence pleniere n'eſt pas ce qui doit moins nous étonner. Elle nous découvre des effets de miſéricorde ſi extraordinaires, que ſans la révélation divine & ſans l'autorité de l'Egliſe, nous ne pourrions ſoumettre nos eſprits à croire un point qui paſſe toutes nos vûes, & qui eſt au-deſſus de toutes nos eſpérances. Je n'entreprends pas de pénétrer ces myſtères de grace, & la briéveté du tems m'oblige à les préſuppoſer. Je ne vous dirai III. PARTIE.

point qu'il eſt prodigieux qu'un Dieu jaloux de ſa gloire & de ſa juſtice, comme eſt le nôtre, s'engage à en remettre toutes les prétentions, à en céder tous les intérêts, & cela par la voie la plus courte, la plus aiſée, la plus gratuite, qui eſt la conceſſion de l'indulgence. Je ne m'arrêterai point à exalter le mérite & la grandeur de ce bienfait, capable d'exciter contre les hommes toute l'envie des démons, puiſqu'il eſt vrai qu'un pécheur, eût-il commis tous les attentats que peut imaginer une créature rebelle, eût-il mérité tous les tourmens de l'enfer, dès-là qu'il gagne entierement l'indulgence pleniere, ſe trouve tout-à coup pleinement quitte devant Dieu, peut ſe glorifier de ne devoir plus rien à la juſtice de Dieu, paroît auſſi net & auſſi pur aux yeux de cette ſouveraine majeſté, que s'il ſortoit des eaux du baptême; qu'il eſt dans la même diſpoſition, pour y être admis ſans obſtacle & ſans délai à la gloire du ciel, que les Martyrs, lorſqu'ils venoient de répandre leur ſang: & ſi vous qui m'écoutez, Chrétiens, vous avez eû aujourd'hui le bonheur de recevoir la grace de l'Indulgence attachée à cette Egliſe, voilà l'état où vous êtes, & qui fait que je vous conſidère, non plus comme des hommes pécheurs, mais comme

me des ſujets ſur qui Dieu a déployé toute ſa magnificence, & à qui il ne manque plus que la couronne d'immortalité. Mais encore une fois n'inſiſtons point là-deſſus, & contentons-nous d'admirer la bonté divine, qui touchée de la priere d'un ſeul homme, je dis de François d'Aſſiſe, ſoutenu du ſuffrage de Marie, condeſcendit à lui accorder une telle grace pour tous les hommes. Car jamais le Seigneur accorda-t-il rien de ſemblable à Moyſe, à David, à tous les Patriarches de l'ancienne loi? Moyſe ſollicite auprès de Dieu le pardon d'une petite troupe de criminels, & à peine l'obtient-il. David même intercéde pour un peuple innocent, & il eſt refuſé. N'en ſoyons pas ſurpris, mes chers Auditeurs. Quand Moyſe & David prioient, Dieu n'avoit pas ouvert tous ſes tréſors. C'étoient des Saints de l'ancienne loi, où la juſtice regnoit encore; & Jeſus-Chriſt nous aſſûre que le plus petit dans la loi nouvelle, devoit être plus grand qu'eux. Or quel eſt ce plus petit? C'eſt François, qui lui-même a choiſi & voulu porter ce nom dans le Royaume de l'Egliſe, & dont nous pouvons dire en ce ſens : *Qui minor eſt in regno cœlorum.* *Matth. c. 11.*

Cependant, Chrétiens, pour ne vous pas renvoyer ſans quelque connoiſſance

du don ineſtimable qu'il reçut de Dieu, parcourons-en les prérogatives. Elles ſont rares & ſingulieres; mais n'eſt-il pas étrange que la plûpart les ignorent, lors même qu'ils prétendent en profiter? Je vais dans une courte expoſition vous en inſtruire, afin de remplir mon devoir, & que vous puiſſiez ſatisfaire au vôtre. Appliquez-vous. Je prétends que de toutes les indulgences, celle-ci eſt une des plus aſſûrées & des plus authentiques qu'il y ait dans l'Egliſe, pourquoi? parce que c'eſt une indulgence accordée immédiatement par Jeſus-Chriſt; premier privilége qui lui eſt particulier. Parce que c'eſt une indulgence atteſtée par les miracles les plus certains; autre privilége qui la diſtingue. Parce que c'eſt une indulgence répandue parmi tout le peuple chrétien avec un merveilleux progrès des ames & de ſenſibles accroiſſemens de piété; dernier privilége qui nous la doit rendre infiniment précieuſe. Reprenons.

Indulgence immédiatement accordée par Jeſus-Chriſt. Il eſt vrai, le Vicaire de Jeſus-Chriſt peut accorder une indulgence; mais quelque autorité qu'il ait pour diſpenſer aux Fidéles les dons de Dieu, l'indulgence qu'il accorde, peut quelquefois n'être de nulle vertu, parce qu'elle

peut manquer, ou d'une cauſe ſuffiſante, ou d'une autre condition eſſentiellement requiſe. Ainſi le déclare la Théologie. Mais une indulgence directement & ſpécialement accordée par Jeſus-Chriſt, doit être infaillible : car cet homme-Dieu ne connoît-il pas toute l'étendue de ſon pouvoir, n'agit-il pas toujours ſelon les régles de ſa ſageſſe éternelle ; & d'ailleurs étant le maître abſolu de ſes graces, n'eſt-il pas dans la diſtribution qu'il en fait, au-deſſus de toute loi, & n'en peut-il pas diſpoſer comme il lui plaît ? Or voilà le premier avantage de l'indulgence dont je parle : ce fut Jeſus-Chriſt en perſonne qui l'accorda à ſaint François ; mais du reſte, & c'eſt ce que je vous prie d'obſerver, en obligeant François d'en communiquer avec le ſouverain Pontife, & de ſe ſoumettre là-deſſus à ſon diſcernement & à ſes lumieres. Marque indubitable qu'il n'y eut rien, ni dans la conceſſion, ni dans la publication de cette indulgence, que de ſolide, que de bien fondé, que de conforme à l'eſprit de Dieu. C'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt agiſſoit, vivant parmi les hommes : c'eſt ainſi qu'après avoir guéri les malades, il leur recommandoit de ſe préſenter aux prêtres : *Ite, oſtendite vos ſacerdotibus.* Dépendance de l'Egliſe. *Luc. c. 17.*

qui fut toujours & qui eſt encore le caractère ſpécial à quoi l'on doit diſcerner les œuvres de Dieu ; & j'aurois ici, Chrétiens, une belle occaſion de vous faire remarquer l'aveuglement de nos hérétiques. Car prenez garde : l'hérétique rejette les indulgences, & ſaint François en publie une. Sur quoi ſe fonde l'hérétique ? ſur ce que l'eſprit de Dieu lui a révélé, dit-il ; & ſur quoi ſe fonde ſaint François ? ſur ce qu'il a appris & reçû de Dieu même. Voilà de part & d'autre le même langage. Mais voyez la différence : elle eſt eſſentielle. Car l'hérétique ſe fonde ſur un eſprit de Dieu, ou plûtôt ſur une révélation de Dieu, dont il ſe fait lui-même le juge, & qu'il ne veut ſoumettre à nul autre jugement. En quoi il s'attribue de plein droit un pouvoir, dont il ne peut produire aucun titre légitime ; en quoi, pour ne rien dire de plus, il s'expoſe évidemment à l'erreur, puiſque rien n'eſt plus ſujet à nous tromper, & par conſéquent ne nous doit être plus ſuſpect que notre ſens propre ; en quoi il renverſe toute ſubordination, tout ordre, & jette le troupeau de Jeſus-Chriſt dans une affreuſe confuſion, puiſque ce principe une fois établi, chacun ſans égard à nulle puiſſance ſupérieure, ſe trouvera maître

de s'attacher à ſes idées, & de les ſuivre comme autant de vérités inconteſtables. Mais par une régle toute contraire, l'eſprit de Dieu, ou ſi vous voulez, la révélation de Dieu, ſur quoi s'établit ſaint François, eſt une révélation sûre & hors de tout ſoupçon : pourquoi ? parce que c'eſt une révélation ſoumiſe au tribunal de l'Egliſe, & reconnue, approuvée par toute l'Egliſe. Quelle eſt donc la témérité, je devrois dire l'extravagance de l'hérétique, de vouloir qu'on le croie ſur ſon eſprit qui eſt un eſprit particulier, & de trouver mauvais que ſaint François ſoit cru ſur le ſien qui eſt un eſprit univerſel ?

Mais le moyen que l'eſprit de François ne fût pas ſuivi, comme il l'a été de tous les fidéles, après les miracles authentiques par où Dieu lui a rendu, & à l'indulgence qu'il publioit, des témoignages ſi ſenſibles & ſi éclatans ? N'attendez pas de moi que j'entre ici dans un détail de faits, que l'hiſtoire vous apprendra, & dont elle conſervera le ſouvenir juſques à la fin des ſiécles. Je ſçai qu'il y a de ces eſprits mondains & prétendus forts, qui par la plus bizarre conduite, veulent des miracles pour croire, & ne veulent croire nul miracle ; qui pour éviter un excès,

donnent dans un autre beaucoup plus dangereux ; c'eſt-à-dire, qui pour ne ſe laiſſer pas entraîner aux erreurs populaires par une crédulité trop facile, s'obſtinent contre les faits les plus avérés par une incrédulité opiniâtre ; qui ne reconnoiſſent, ni les miracles des premiers ſiécles, parce qu'ils ſont trop éloignés d'eux, ni ceux de ces derniers ſiécles, parce qu'ils ſont trop près d'eux, comme ſi de nos jours le bras de Dieu s'étoit raccourci ; qui néanmoins voudroient d'ailleurs réduire tout au témoignage de leurs yeux, comme s'il n'y avoit rien de croyable dans le monde que ce qu'ils ont vû ou que ce qu'ils voient ; comme ſi Dieu, pour les convaincre, devoit faire ſans ceſſe de nouveaux prodiges ; comme s'il falloit à un eſprit droit & ſage d'autres preuves qu'une tradition commune & appuyée ſur la parole de tant de témoins. Non, mes chers Auditeurs, ne nous piquons point de cette prudence prophane, ſi contraire à la docilité chrétienne. Ne croyons pas ſans raiſon à tout eſprit ; l'Apôtre nous en a avertis, & c'eſt l'avis que je vous donne moi-même : mais auſſi ſans raiſon, ne nous faiſons pas une maxime générale de contredire tout ce qui ne ſe trouve pas conforme à nos vûes, & qui nous paroît

hors des voies ordinaires. Quand donc on nous parle de ces merveilles qui ne purent avoir d'autre principe que la toute-puiſſance de Dieu, & qui ſervirent à François de gages certains pour confirmer la grace qu'il avoit obtenue, & pour en atteſter la vérité ; quand on nous raconte en particulier ce qu'éprouva l'Evêque d'Aſſiſe, lorſqu'au milieu de tout le peuple aſſemblé, ſur le point de publier l'indulgence de Portiuncule, & voulant la limiter au nombre de dix années, il ne put jamais prononcer une parole, & ſe ſentit forcé de déclarer ſolemnellement qu'elle étoit perpétuelle ; quand on nous fait le récit de tant d'autres événemens miraculeux, adorons la vertu divine qui opère de telles œuvres, & rendons à la vérité reconnue & ſi ſolidement prouvée, l'humble & le juſte hommage de notre ſoumiſſion.

Mais de quoi, mes chers Auditeurs, nous devons ſur-tout bénir le Seigneur ; c'eſt des admirables progrès & des fruits de grace qu'a produits dans les ames la ſainte indulgence dont je voudrois ici vous faire connoître toute la vertu. Elle s'eſt répandue dans toutes les parties du monde, & qui peut dire les ſalutaires & heureux changemens qu'elle y a opérés ?

Les peuples l'ont reçue avec reſpect, l'ont recherchée avec ardeur, s'en ſont ſervis pour la réformation & la ſanctification de leurs mœurs. Combien de pécheurs ont profité de ce don de Dieu, non-ſeulement pour acquitter leurs dettes paſſées, mais pour ſe mettre en garde & ſe fortifier contre l'avenir, pour rompre une habitude criminelle qui les tyranniſoit, pour éteindre le feu d'une aveugle convoitiſe & d'une paſſion ſenſuelle qui les brûloit, pour reprendre la voie du ſalut qu'ils avoient quittée, & pour y marcher avec aſſûrance ? Combien de chrétiens lâches & tiédes, au pied de l'autel où ils étoient venus ſe laver dans ce bain ſacré & recueillir ce précieux tréſor, ſe ſont tout-à-coup ſentis animés, excités, tranſportés ; ont formé le deſſein d'une vie toute nouvelle ; & de froids & indifférens qu'ils étoient, ſont ſortis pleins de zéle & d'une ferveur qui les a ſoutenus durant tout le cours de leurs années ? Combien de Juſtes ont puiſé dans cette ſource divine & intariſſable les plus pures lumieres pour les éclairer, les plus hauts ſentimens pour les élever, d'abondantes richeſſes qu'ils ont conſervées, multipliées, fait croître au centuple pour l'éternité ? Voilà ce que l'on a vû tant de fois, ce que l'on a tant

de fois admiré, ſur quoi tant de fois on s'eſt écrié : *Digitus Dei eſt hîc*, le doigt de Dieu eſt là. Mais auſſi, Chrétiens, parce qu'il n'y a rien de ſi utile & de ſi ſaint où le relâchement de notre ſiécle ne ſe ſoit gliſſé, combien d'autres ont perdu & perdent encore un talent qui leur devroit être ſi cher, & que le Pere de famille leur met dans les mains pour le faire valoir ? C'eſt avec cette derniere réflexion que je vous renvoie. *Exod.* c. 8.

Je ne parle point de ceux qui volontairement & de gré conſentent à ſe priver d'un bien qu'ils rechercheroient au-delà des mers, s'ils le ſçavoient autant eſtimer qu'il mérite de l'être ; gens terreſtres & groſſiers dans toutes leurs vûes, inſenſibles aux intérêts de leur ame, plus avides d'un gain temporel & périſſable, que de tous les dons du ciel & de toutes les indulgences de l'Egliſe. Je n'en dis rien, parce qu'ils ne ſont pas ici préſens pour écouter ce que je dirois. Ce qu'ils négligent maintenant, ſera le ſujet un jour de leurs regrets ; & le traitement le plus doux qu'ils puiſſent eſpérer de Dieu, c'eſt de gémir long-tems dans les flammes vengereſſes où il faut expier après la mort, ce que l'on n'a pas pris ſoin de purifier pendant la vie. Je parle donc ſeulement des

autres, qui plus fidéles en apparence & plus vigilans, ont pris, à ce qu'il ſemble, les meſures convenables, pour ſe diſpoſer à l'indulgence qui leur eſt offerte. Je prétends que de ceux-là même il y en a un très-grand nombre à qui elle n'eſt point appliquée. Mais, dites-vous, ils ont fait ce qu'ils ont cru néceſſaire pour cela : on les a vûs aux tribunaux de la pénitence confeſſer leurs péchés ; on les a vûs à la table de Jeſus-Chriſt participer aux ſaints myſtères, & il y a lieu de penſer qu'ils y ſont venus en état de grace. Tout cela eſt vrai, ſi vous le voulez, mes chers Auditeurs, & néanmoins je m'en tiens toujours à ma propoſition, & je dis qu'avec toutes ces diſpoſitions, ils ne peuvent encore compter de s'être ſuffiſamment & dignement préparés. Car il falloit renoncer pleinement au péché, c'eſt-à-dire, il falloit renoncer non-ſeulement au péché mortel, mais au véniel ; non-ſeulement à l'acte du péché, mais à toute affection au péché. S'il reſte dans le cœur le moindre déſir, la moindre attache criminelle & volontaire, fuſſiez-vous de toutes les ſociétés, euſſiez-vous part à toutes les dévotions, jamais vous ne recevrez le fruit d'une indulgence pleniere. Ainſi l'enſeigne toute la Théologie, fondée ſur ce

principe de foi, que Dieu ne remet point la peine du péché, tandis que l'affection au péché perſévère dans une ame. Or, diſent les docteurs, l'indulgence pleniere eſt une rémiſſion générale de la peine dûe à tous les péchés. Donc elle ſuppoſe que toute affection au péché, pour léger qu'il ſoit, ait été détruite par un renoncement total & abſolu. Condition eſſentielle, & condition bien raiſonnable. Car Dieu vous dit : Ceſſez de vouloir m'offenſer, & je ceſſerai de vouloir vous punir. Eſt-il rien de plus juſte ? mais tout juſte qu'il eſt, Chrétiens, qui de vous l'a fait ? ſoyez-en juges vous-mêmes, puiſqu'il n'y a que vous-mêmes qui le puiſſiez ſçavoir, & qui en puiſſiez juger. Cependant, ô mon Dieu, nous ne ceſſerons point de rendre à votre infinie miſéricorde de ſolemnelles actions de graces. Vous pourriez au moment que nous nous ſéparons de vous par le péché, nous abandonner, & nous livrer à toute la rigueur d'une juſtice inéxorable : mais vous nous préſentez la pénitence comme un bouclier pour parer à vos coups & pour les détourner. Ce n'eſt point aſſez, & parce que la pénitence, en nous réconciliant avec vous, nous impoſe de longues & de pénibles ſatisfactions, vous voulez bien encore ſur cela, Sei-

gneur, vous relâcher de vos droits. Vous nous offrez l'indulgence, vous nous la faites annoncer par vos Miniſtres, vous l'attachez aux exercices du chriſtianiſme les plus ordinaires & les plus faciles. Heureux, ſi nous entrons dans cette voie que vous nous ouvrez, & qui au ſortir de ce monde, doit nous conduire à vous, pour vous poſſéder éternellement. Ainſi ſoit-il.

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Quis similis tuî in fortibus, Domine, quis similis tuî? magnificus in sanctitate.

Qui d'entre les forts vous peut être comparé, & qui vous est semblable, Seigneur, à vous, qui êtes grand & magnifique dans votre sainteté? Au Livre de l'Exode, chapitre 15.

C'Est ainsi que parla Moyse, quand il vit l'éclatant miracle que Dieu par son ministère avoit opéré en faveur des enfans d'Israël, les tirant de l'Egypte, & divisant les eaux de la mer rouge, pour les faire passer au milieu des abîmes, où leurs ennemis devoient être submergés. Je me sers aujourd'hui de ces paroles, pour faire l'éloge d'un Roi, qui par une heureuse & singuliere conformité non-seulement avec Moyse, mais avec Dieu mê-

me, dont le zéle l'animoit, a porté juſques dans l'Egypte ſes armes victorieuſes, s'y eſt rendu rédoutable aux ennemis du nom chrétien, y a fait des miracles de valeur, auſſi bien que de piété, pour la délivrance du peuple de Dieu. Moyſe ſaiſi d'étonnement à la vûe du prodige dont il étoit témoin, s'écrie que Dieu eſt magnifique dans ſa ſainteté, & il nous donne par-là une des plus hautes idées que nous puiſſions concevoir de l'excellence de Dieu. Il ne dit pas que Dieu eſt magnifique dans les tréſors de ſa ſageſſe, dans les œuvres de ſa puiſſance, dans les effets de ſa miſéricorde, ni dans aucun autre de ſes divins attributs. Il s'arrête à la ſainteté, *Magnificus in ſanctitate:* & nous ne devons pas en être ſurpris, dit ſaint Chryſoſtôme, expliquant ce paſſage. Car la ſainteté eſt dans les attributs de Dieu ce qu'il y a de plus parfait, de plus grand, de plus adorable; & même tous les autres attributs que Dieu poſſéde, ne ſont dignes de nos adorations, que parce qu'ils ſont inſéparables de ſa ſainteté. D'où il s'enſuit que la magnificence de la ſainteté eſt en Dieu, comme la grandeur de la grandeur même, & comme la perfection de la perfection même. Moyſe avoit donc raiſon de demander à Dieu: Qui d'entre les forts,

ô Seigneur, eſt ſemblable à vous, & qui d'entre les hommes de la terre a l'avantage de participer à cette magnifique ſainteté, dont vous êtes l'exemplaire & le modéle ? *Quis ſimilis tuî ? magnificus in ſanctitate.* Or j'oſe ici répondre en quelque maniere à cette queſtion. Car j'ai à vous produire un Saint, dans la perſonne duquel vous avouerez que ce caractère (ſelon la meſure que Dieu veut bien le communiquer à la créature, & lui en faire part) a éminemment paru. C'eſt l'incomparable ſaint Louis, dont nous célébrons la fête, & qui par un effet de la grace de Jeſus-Chriſt, eſt parvenu à cette divine reſſemblance, *Magnificus in ſanctitate.* Ç'a été un homme magnifiquement ſaint, héroïquement ſaint, & ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, royalement ſaint. Voilà tout le fonds de ſon panégyrique. Il falloit être pour cela auſſi élevé dans le monde que ſaint Louis : car pour nous, Chrétiens, dans la médiocrité des conditions où Dieu nous a fait naître, ce titre ne nous convient pas. Nous pouvons bien, & nous devons être humbles dans la ſainteté, fidéles dans la ſainteté, ſincères dans la ſainteté, conſtans & fermes dans la ſainteté ; mais il ne nous appartient pas d'être magnifiques dans la ſainteté.

C'eſt le privilége des grands, quand il plaît à la providence d'en faire des Saints ; & entre ceux que Dieu a choiſis pour les ſanctifier ſur le thrône, c'eſt la loüange particuliere de notre Saint. Car dans les principes de la vraie religion, nous pouvons dire en quelque ſorte de ſaint Louis, ce que les Romains idolâtres diſoient de leurs Empereurs, qui avoient été mis au nombre des Dieux : *Reliquos Deos accepimus, Cæſares dedimus ;* pour les autres Dieux de l'Empire, diſoient-ils, nous les avons reçûs du ciel ; mais pour ceux-ci qui étoient nos princes, le ciel les a reçûs de nous. Et moi je dis : Pour les autres Saints que nous honorons dans le monde chrétien, l'Egliſe nous les a donnés ; mais pour ſaint Louis, c'eſt la France qui l'a donné à l'Egliſe. Nous avons donc tous, comme François, une obligation ſpéciale de l'honorer, & nous en avons une encore plus étroite & plus indiſpenſable de l'imiter. Car ſa ſainteté, quoique royale & magnifique, ne laiſſe pas, comme vous verrez, d'être auſſi bien que celle de Dieu, un exemple pour nous ; & c'eſt à moi de vous appliquer cet exemple, après que nous aurons demandé les graces & les lumieres du ſaint-Eſprit par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

C'Eſt un ſentiment, Chrétiens, très-injurieux à la providence, de croire qu'il y ait dans le monde des conditions abſolument contraires à la ſainteté, ou que la ſainteté par elle-même puiſſe avoir quelque choſe d'incompatible avec les engagemens de certaines conditions & de certains états, dont il faut néanmoins reconnoître que Dieu eſt l'auteur. Or pour vous détromper d'une erreur ſi dangereuſe, il me ſuffit de vous mettre devant les yeux l'exemple de ſaint Louis, & voici toute la preuve de ce que je prétends établir dans ce diſcours pour votre inſtruction, & pour l'édification de vos ames. Saint Louis a été ſur la terre un grand Roi & un grand Saint; on peut donc être ſaint dans tous les états & dans toutes les conditions du monde. Raiſonnement ſenſible & convaincant. Car enfin s'il y avoit dans le monde une condition difficile à accorder avec la ſainteté, il eſt évident, & vous en convenez vous-mêmes, que ce ſeroit la Royauté. Cependant, grace à la providence de notre Dieu, la Royauté n'a point empêché ſaint Louis de parvenir à une éminente ſainteté; & la ſainteté éminente à laquelle ſaint Louis eſt parvenu, ne l'a point empêché de remplir dignement

& excellemment les devoirs de la Royauté. Je dis plus : ce qui a rendu ſaint Louis capable d'une ſi haute ſainteté, c'eſt la Royauté ; & ce qui l'a mis en état de ſoutenir ſi honorablement la Royauté, c'eſt la ſainteté. En deux mots, ſaint Louis a été un grand Saint, parce qu'étant né Roi, il a eu le don de faire ſervir ſa dignité à ſa ſainteté ; ce ſera la premiere partie. Saint Louis a été un grand Roi, parce qu'il a ſçû, en devenant Saint, faire ſervir ſa ſainteté à ſa dignité ; ce ſera la ſeconde partie. Deux vérités, dont je tirerai pour notre conſolation deux conſéquences également touchantes & édifiantes ; l'une, que l'état de vie, où nous ſommes appellés, eſt donc dans l'ordre de la prédeſtination éternelle, ce qui doit le plus contribuer à nous ſanctifier devant Dieu ; l'autre, que notre ſanctification devant Dieu, eſt donc le plus ſûr & le plus efficace de tous les moyens, pour nous rendre nous-mêmes ſelon le monde, parfaits & irrépréhenſibles dans l'état de vie où nous ſommes appellés. C'eſt un Roi qui va nous apprendre l'un & l'autre. Appliquez-vous.

I. PARTIE.

DE quelque maniere que nous concevions la ſainteté, & quelque plan que nous

nous en faſſions, être ſaint ſelon toutes les régles de l'Ecriture, c'eſt avoir pour Dieu un zéle fervent, accompagné d'une humilité profonde. C'eſt aimer ſon prochain, non pas de parole, mais en vérité & par œuvres, en lui rendant tous les devoirs d'une charité tendre & efficace. C'eſt être ſévère à ſoi-même, & comme parle le grand Apôtre, crucifier ſa chair avec ſes paſſions & ſes déſirs déréglés par la pratique d'une mortification ſolide. Arrêtons-nous là, Chrétiens, pour reconnoître les graces extraordinaires, les graces prévenantes & ſurabondantes, les graces victorieuſes & miraculeuſes, dont Dieu a comblé ſaint Louis. En effet, ces trois choſes eſſentielles en quoi je prétends avec ſaint Jérôme, que la vraie ſainteté conſiſte, ſont celles qu'on a toujours crû d'une plus difficile alliance avec la grandeur du monde, & pour leſquelles la condition des grands du monde a toujours eu plus particulierement beſoin de la toute-puiſſante grace de Jeſus-Chriſt. Car voilà, diſoit ſaint Jérôme, depuis la corruption du péché, les trois déſordres, & les funeſtes écueils de la grandeur mondaine. Par l'énorme abus que nous en faiſons, elle nous devient à l'égard de Dieu la ſource d'un ſecret or-

gueil qui nous fait perdre l'humilité & le zéle de la religion. Elle nous donne à l'égard du prochain une dureté de cœur qui nous rend inſenſibles aux maux d'autrui, & qui étouffe en nous la compaſſion & la miſéricorde. Elle nous inſpire à l'égard de nous-mêmes un amour-propre ſans meſure, qui va juſqu'à nous faire ſecoüer le joug de la pénitence & de l'auſtérité chrétienne. Effets malheureux que les Saints ont déplorés, & dans la vûe deſquels David a tremblé. Or par un viſible miracle de la grace de Jeſus-Chriſt, cette grandeur du monde ſi dangereuſe, n'a point été dans la perſonne de ſaint Louis, ſujette à ces déſordres, puiſqu'elle n'a point empêché que ſaint Louis n'ait été un Prince parfaitement dévoüé à Dieu, n'ait eu pour ſon peuple le cœur d'un pere charitable, n'ait exercé contre ſoi-même toute la ſévérité de l'Evangile. Diſons mieux, puiſque la grandeur même ſouveraine, n'a ſervi qu'à faire paroître ſaint Louis humble devant Dieu avec plus de mérite, charitable envers ſon prochain avec plus d'éclat, ſévère à ſoi-même avec plus de force & plus de vertu. D'où je conclus que la Royauté, bien loin d'avoir été en lui un obſtacle à la ſainteté, fut au contraire le grand moyen par

où il s'éleva à la plus héroïque ſainteté. Entrons là-deſſus dans un détail qui vous convaincra & qui vous inſtruira.

Saint Louis le plus grand des Rois, a été devant Dieu le plus ſoumis & le plus humble des hommes. C'eſt ce qu'il a poſé pour fondement de tout l'édifice de ſa perfection. Voilà la pierre ferme ſur laquelle, comme un ſage architecte, il a bâti. Son humilité, qui fut ſa vertu dominante, fit que ce ſaint Monarque, malgré ſa ſouveraineté, ou plûtôt par la raiſon même de ſa ſouveraineté, ne ſe conſidéra jamais dans le monde, que comme un ſujet né pour dépendre de Dieu, & pour obéir à Dieu. Il étoit Roi, & il étoit chrétien : mais accoutumé à peſer les choſes dans la balance du ſanctuaire, il préféra toujours la qualité de chrétien à celle de Roi ; parce qu'être Roi, diſoit-il, c'eſt être, mais à titre onéreux, le maître des hommes ; & être chrétien, c'eſt être par un ſolemnel & éternel engagement, ſerviteur de Jeſus-Chriſt. Or cette ſervitude qui l'attachoit à Jeſus-Chriſt, lui paroiſſoit mille fois plus honorable, mille fois plus eſtimable & plus aimable que la domination de tout l'univers. De-là vient qu'il ſe glorifioit hautement de ce nom de chrétien, & qu'il

avoit comme chrétien une vénération particuliere, une tendre dévotion, une prédilection pour le lieu où il avoit reçû le ſaint Baptême. C'eſt pour cela qu'entre toutes les villes de ſon Royaume, celle de Poiſſy lui étoit ſi chere; & que pour ſatisfaire ſa piété, ſupprimant tous les autres noms qui marquoient ſa puiſſance ſur la terre, il ſe contentoit ſouvent de ſigner Louis de Poiſſy, parce que c'étoit là par une ſeconde naiſſance, infiniment plus illuſtre que la premiere, qu'il ſe ſouvenoit d'avoir été régénéré en Jeſus-Chriſt; là où il ſçavoit que ſon nom avoit été inſcrit dans le livre de vie, & mis au nombre des fidéles pour être écrit dans le ciel. Tel étoit, dis-je, le ſentiment qu'il avoit de ſa profeſſion de chrétien. Au contraire, celle de Roi ne lui parut jamais que comme un fardeau peſant, que comme un poids terrible, dont il étoit chargé, & ſous lequel il gémiſſoit, n'y trouvant point d'autre avantage que de ſe voir par là dans une indiſpenſable obligation d'être encore plus ſujet à Dieu que ſes ſujets mêmes. Car pourquoi ſuis-je Roi, ajoûtoit-il, ſinon pour faire regner Dieu, pour établir, pour maintenir, pour amplifier l'Empire de Dieu? C'eſt pour cela qu'il m'a choiſi; & ce caractère de Roi, qui-

par rapport aux hommes que je gouverne, eſt un caractère de prééminence & de ſupériorité, par rapport à Dieu au nom de qui je les gouverne, n'eſt pour moi qu'une dépendance, mais une dépendance ſalutaire, & dont je fais tout mon bonheur. Voilà comment en uſoit ſaint Louis; & voilà ce qu'il enſeignoit à Philippe ſon fils, héritier de ſa couronne. Voilà ce qu'il lui inſpiroit: le reſpect de Dieu & le mépris de la vaine grandeur du monde. Or de-là, mes chers Auditeurs, procédoit ce zéle admirable qu'il eut toujours pour tout ce qui concernoit la gloire de Dieu & ſon culte. De-là ce zéle pour la propagation de l'Evangile, ce zéle pour l'intégrité & l'unité de la foi, ce zéle pour la diſcipline de l'Egliſe, ce zéle pour la réformation & la pureté des mœurs, ce zéle de la maiſon de Dieu qui le dévoroit, & qui lui faiſoit regarder toutes les injures faites à Dieu, comme des outrages faits à lui-même; en ſorte que jamais homme n'eut plus de droit que lui, de dire, comme David, *Zelus domûs tuæ comedit me, & opprobria exprobrantium tibi ceciderunt ſuper me.* Zéle des intérêts de Dieu, fondé ſur cette grande maxime de religion, dont il avoit l'ame pénétrée, qu'être Roi, c'étoit être par office le

Pſ. 68.

miniſtre de Dieu, & l'exécuteur en chef des ordres de Dieu. Je reprends, & ſuivez-moi.

J'ai dit, zéle de la propagation de l'Evangile. Car n'eſt-ce pas ce qui détermina ſaint Louis à ces longs & fameux voyages qu'il entreprit, pour faire la guerre aux ennemis du nom Chrétien? Conſulta-t-il, pour s'y réſoudre, une autre ſageſſe que celle dont furent remplis les Apôtres, lorſqu'ils formerent le deſſein d'aller juſques aux extrémités du monde pour y porter le flambeau de la foi? & quand ce ſaint Monarque s'oublia lui-même, ſacrifiant ſa ſanté, expoſant ſa vie, ſortoit de ſon Royaume pour paſſer les mers, avoit-il autre choſe en vûe que l'accroiſſement du Royaume de Jeſus-Chriſt? Avec quel ſoin ne s'employa-t-il pas, & dans la Paleſtine, & dans l'Egypte, à la converſion des Saraſins? Combien n'en gagna-t-il pas à Dieu; & quand ces Infidéles venoient à lui pour embraſſer le chriſtianiſme, avec quelle joie ne les recevoit-il pas, les prenant ſous ſa protection Royale, les comblant de graces, leur offrant & leur aſſûrant des établiſſemens en France, ſe chargeant de pourvoir à leur inſtruction, & les regardant comme ſes plus cheres conquêtes, parce que c'étoient,

toient, disoit-il, autant de sujets qu'il gagnoit à Jesus-Christ & à son Eglise ? Un Roi comme saint Louis, plein de cet esprit, n'étoit-il pas un Apôtre dans sa condition ; & mourant martyr de son zéle, comme il mourut dans la derniere de ses expéditions, aussi apostolique qu'héroïque, ne pouvoit-il pas avec une humble confiance & sans présomption, dire après saint Paul, qu'il n'étoit en rien inférieur aux plus grands des Apôtres ?

J'ai dit zéle de la discipline de l'Eglise. Que ne fit pas saint Louis pour la rétablir dans le Clergé de France, & avec quelle bénédiction & quel succès n'y travailla-t-il pas ? Un des scandales du Clergé étoit dans ce tems malheureux la simonie : avec quelle autorité ne retrancha-t-il pas ce désordre, par cette célébre ordonnance, ou pragmatique-sanction, que nous gardons encore comme un trésor, & que nous pouvons bien mettre au nombre de ses précieuses reliques, puisque c'est son ouvrage, & un des plus saints monumens qu'il nous ait laissés. L'abus des biens Ecclésiastiques étoit, si j'ose parler ainsi, l'abomination de la désolation dans le lieu saint : avec quelle prudence & quelle force n'y chercha-t-il pas le reméde, ayant convoqué pour cela

un concile à Paris, où il fit faire sur le sujet des bénéfices des réglemens, contre lesquels ni le tems ni les coutumes ne prescriront jamais. Réglemens dont il voulut être le premier & le plus religieux observateur, s'étant même ôté le pouvoir d'en dispenser, & par un serment solemnel s'étant obligé à n'avoir jamais sur cela nulle acception de personne. Réglemens, si je les rapportois, qui confondroient le relâchement de notre siécle, & peut-être même sa prétendue sévérité. Celui qui regarde la pluralité des titres, que saint Louis traitoit de monstrueuse, ne suffiroit-il pas pour nous humilier? Nous nous piquons sur les anciens canons d'exactitude & de sévérité chrétienne; mais nous nous en piquons en spéculation, & saint Louis par son zéle la mettoit en œuvre.

J'ai dit zéle de l'intégrité & de l'unité de la foi. Car quelle horreur saint Louis n'eut-il pas de tout ce qui la pouvoit troubler, & avec quelle fermeté ne s'éleva-t-il pas contre les hérésies de son tems? Quelle victoire ne remporta-t-il pas sur celle des Albigeois, à qui il acheva de donner le coup mortel? Dieu pour combattre les erreurs qui commençoient dès-lors à naître, & qui ont depuis inondé le monde

chrétien, avoit ſuſcité les deux floriſſans Ordres de ſaint François & de ſaint Dominique. De-là vint l'eſtime & l'affection paternelle que ſaint Louis fit paroître envers l'un & l'autre, les ayant toujours honorés de ſa bienveillance & de ſes bienfaits, parce qu'il les regardoit, diſoit-il, comme les boucliers de la foi catholique. Et parce que cela même leur avoit attiré la haine & la perſécution de certains eſprits attachés à ce parti de la nouveauté; que fit ſaint Louis? il uſa de tout ſon pouvoir pour détruire ce parti, & il en vint à bout. Celui qui en étoit le chef, avoit compoſé un libelle ſchiſmatique, où il décrioit la profeſſion religieuſe. Saint Louis en pourſuivit à Rome la condamnation, & le fit publiquement lacérer; non point par une ſimple raiſon d'Etat, pour prévenir les troubles qu'ont coutume de cauſer ces ſortes de diſſenſions; mais par eſprit de religion, parce que jamais il n'oublia qu'il étoit, comme Roi chrétien, chargé devant Dieu du ſacré dépôt de la foi, & que c'étoit à lui d'en maintenir l'unité & l'intégrité, en réprimant avec vigueur tout ce qui pouvoit y donner la moindre atteinte.

J'ai dit zéle de la réformation & de la pureté des mœurs. Quelle ample matie-

re ce ſeul article ne me fournit-il pas? Juſques au regne de ſaint Louis, le blaſphême, quoiqu'exécrable, s'étoit rendu ſi commun, qu'il avoit ceſſé ou preſque ceſſé d'être en exécration. On en déploroit le déſordre, mais on en remettoit à Dieu le châtiment. Avec quel courage ſaint Louis ne l'entreprit-il pas? vous ſçavez le fameux Edit qu'il fit publier contre les blaſphémateurs; & la rigueur inflexible avec laquelle il voulut qu'on l'exécutât dans la perſonne d'un homme opulent à qui il fit percer la langue, parce qu'il avoit prophané la ſainteté & la majeſté du nom de Dieu. Les mondains en murmurerent; mais ſaint Louis ne compta pour rien d'être cenſuré par les mondains, pourvû que Dieu fût vengé. C'eſt lui qui le premier de nos Rois défendit le duel, & qui pour l'intérêt de Dieu, encore plus que de ſon Etat, en fit un crime puniſſable; après s'être inſtruit ſur ce point dans une aſſemblée de Prélats, & avoir reconnu que ces combats ſi contraires à la tranquillité publique, étoient également oppoſés aux loix de la conſcience & de la religion. C'eſt lui qui extermina l'uſure, & qui en arrêta le cours par la ſévérité des peines auxquelles il condamna ſans rémiſſion les

uſuriers dans toute l'étendue de ſon Royaume. Dites-moi un ſeul vice qu'il ait toléré. Il avoit généralement pour tous les impies & tous les hommes vicieux, mais beaucoup plus encore pour les ſcandaleux, cette haine parfaite, dont le prophéte Royal ſe faiſoit une vertu, quand il diſoit : *Perfecto odio oderam illos.* Et parce qu'il ſçavoit que les plus ordinaires aſyles des hommes de ce caractère ſont les maiſons des Grands, (ah ! Chrétiens, la belle leçon, non-ſeulement pour les Grands, mais abſolument pour tous ceux qui ſont chargés de la conduite des familles particulieres) ſaint Louis afin d'exercer dans l'ordre ce zéle de réforme que Dieu lui avoit inſpiré, commençoit ſelon la parole de l'Apôtre par ſa propre Cour, qui pouvoit bien alors être regardée comme la maiſon de Dieu : *Ut incipiat judicium à domo Dei.* C'eſt-à-dire qu'il faiſoit faire de tems en tems des informations juridiques de la vie & des mœurs de tous les officiers de ſa Cour; & s'il s'en trouvoit parmi eux de libertins, ſur-tout de libertins par profeſſion ; s'il en découvroit de notés & décriés par leurs débauches, quelque mérite d'ailleurs qu'ils puſſent avoir, il les éloignoit de ſa perſonne : étant convaincu, qu'il ne pouvoit ni ne devoit faire nul

Pſ. 136.

1. *Petr.* c. 4.

fond ſur la fidélité de ceux qui par libertinage avoient ſecoüé le joug de Dieu ; & ayant toujours pris pour régle cette grande maxime de Dávid : *Non habitabit in medio domûs meæ qui facit ſuperbiam :* aucun de ceux qui mépriſent Dieu, n'habitera dans ma maiſon ; & je n'aurai pour ſerviteur que celui qui ſoumis à Dieu, marchera dans une voie droite & pure, *Ambulans in via immaculata hic mihi miniſtrabat.* Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui fait l'eſſentiel & le capital de la ſainteté d'un Roi. Toutes les autres dévotions que ſaint Louis a pratiquées, n'en ont été, pour ainſi dire, que l'acceſſoire. Il eſt vrai, ſaint Louis avoit fait de ſon palais une maiſon de priere : dans ſes plus importantes occupations, il aſſiſtoit régulierement à tout l'Office de l'Egliſe ; & ſelon l'exemple du Roi Prophéte, malgré la multitude des affaires, il rendoit à Dieu pluſieurs fois le jour le tribut & l'hommage de ſa piété. Juſques dans ſes camps & dans ſes armées, la tente qu'on lui dreſſoit, étoit une eſpéce de ſanctuaire où la divine Euchariſtie repoſoit, auſſi bien que l'Arche ſous les tentes d'Iſraël. Avec quelle foi n'ouvrit-il pas le tréſor de ſon épargne pour racheter de l'Empereur de Conſtantinople la ſainte Couronne, pour laquelle il

Pſ. 100.

Ibid.

eût donné toutes les couronnes du monde ; & avec quelle humilité ne la porta-t-il pas lui-même, la tête & les pieds nuds, dans l'auguſte temple qu'il avoit fait conſtruire pour la placer, & où nous la révérons encore aujourd'hui ? Tout cela étoit ſaint ; mais encore une fois, tout cela n'étoit en lui que les marques, ou tout au plus que les effets de la ſainteté. Ce qui l'a ſanctifié comme Roi, c'eſt ce zéle ardent qu'il a eû pour l'honneur de Dieu ; & ce zéle n'eut de ſi merveilleux ſuccès, que parce qu'il étoit ſoutenu de la puiſſance Royale. Car ſi ſaint Louis n'eût été Roi, il n'eût jamais fait pour Dieu ce qu'il a fait. C'eſt ce que j'ai prétendu vous donner à entendre, quand j'ai dit que la Royauté n'avoit ſervi qu'à le rendre encore plus ſaint envers Dieu.

Suivant le même principe, il ne faut pas s'étonner qu'il ait été ſi charitable envers ſon peuple, & qu'il ait aimé ſes ſujets comme ſes propres enfans. Nous en avons dans ſa vie des exemples dont vos cœurs ſeront attendris. N'étoit-ce pas un ſpectacle bien digne de Dieu & bien édifiant pour les hommes, de voir ce Monarque dans la poſture où ſon hiſtoire nous le repréſente, aſſis au pied d'un arbre dans le parc de Vincennes, & recevant lui-mê-

me en perſonne les requêtes des veuves & des orphelins, conſolant les miſérables & les affligés, écoutant les pauvres, & ſans diſtinction rendant juſtice à tout le monde? Là un ſimple gazon lui tenoit lieu de tribunal; mais ce tribunal dans ſa ſimplicité avoit quelque choſe de plus vénérable que celui de Salomon. Saint Louis y étoit attaché par le motif d'une charité bienfaiſante, dont les fonctions, quoique laborieuſes, n'avoient rien pour lui d'onéreux. Car il préſuppoſoit toujours que Dieu l'avoit choiſi pour ſon peuple, & non pas ſon peuple pour lui; & dans cette vûe il ſe faiſoit non-ſeulement un devoir & un mérite, mais un plaiſir de conſacrer à ce peuple que Dieu lui avoit confié, ſes divertiſſemens & ſon repos, ſa ſanté même & ſa vie. Oui, je dis ſa vie, qui toute néceſſaire qu'elle étoit, ne lui fut jamais plus précieuſe que celle de ſes ſujets. Il le montra bien dans ſa priſon, lorſque les Sarraſins lui ayant fait offre de le mettre en liberté, pourvû qu'il laiſſât tous les François de ſa ſuite dans les fers: A Dieu ne plaiſe, répondit-il, que je les abandonne; ils ont été les compagnons de ma fortune, je veux l'être de leurs ſouffrances; & comme je ne ſouhaite d'être libre que pour eux, je ne puis

conſentir à l'être ſans eux. Il le montra bien, lorſque dans une autre rencontre il s'offrit lui-même à demeurer priſonnier, pourvû qu'on renvoyât l'armée Françoiſe, qui ſe trouvoit ſur le point de périr. Ce ſont les miracles de ſa charité rapportés dans la bulle de ſa canoniſation. Il s'agiſſoit après la journée de Mazoure, qui fut une journée ſanglante, d'enterrer les corps des ſoldats tués dans le combat. Tout le champ de bataille en étoit couvert, & ils rempliſſoient l'air d'une telle infection, que l'on n'oſoit preſque en approcher. Allons, diſoit ſaint Louis, exhortant à cette œuvre de piété les Seigneurs de ſa cour, allons; ce ſont nos Freres, & ils ſont morts pour Jeſus-Chriſt. Si nous ne pouvons leur donner une ſépulture digne d'eux, au moins qu'elle ſoit digne de nous. Il embraſſoit ces cadavres déja corrompus, & les portoit lui-même comme en triomphe. De quoi la charité chrétienne ne nous rend-elle pas capables? Je ne vous parle point de ſa tendreſſe pour les pauvres, ni de ſon zéle pour le ſoulagement de leurs misères. Les monumens qui nous en reſtent, vous l'apprennent bien mieux que moi. Les hôpitaux ſans nombre qu'il a fondés; les ſomptueux établiſſemens qu'il a faits pour toute ſorte

de malheureux, pour toute ſorte d'indigens, pour toute ſorte de malades, pour les orphelins, pour les veuves, pour les aveugles, pour les inſenſés, pour les vierges dans le péril, & pour les pécheresſes converties; ſes bonnes œuvres dont toute la France eſt pleine, ſes aumônes qui ſubſiſtent, & que l'Egliſe univerſelle ne ceſſera jamais de publier: *Eleemoſynas illius enarrabit omnis Eccleſia ſanctorum*: ſes aumônes, dis-je, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, que la magnificence de ſa charité a perpétuées, & dont les pauvres de Jeſus-Chriſt vivent encore; tout cela vous prêche bien plus hautement que je ne le pourrois faire, la charité de ſaint Louis. Il me ſuffit de vous dire que cet amour tendre & affectueux envers les pauvres, eſt un des points ſur leſquels il ſemble que ſaint Louis, pour avoir trop ſuivi ſon zéle, ait eû plus beſoin d'apologie. Mais ne lui eſt-il pas glorieux d'en avoir eû beſoin ſur un tel ſujet? En effet, raiſonnant ſelon les idées de la prudence charnelle, quelques-uns trouvoient qu'en ſe familiariſant trop avec les pauvres, il aviliſſoit ſa dignité. Mais il répondoit avec ſaint Bernard, que les pauvres, ſelon l'Evangile, étant les enfans & les héritiers primitifs du Royaume du ciel, un Roi de la terre ne pouvoit

Eccleſ. 31.

avoir avec eux trop de commerce, & qu'il ne devoit pas rougir de paroître au milieu d'eux, puiſque toute ſon ambition devoit être de regner un jour avec eux : *Nec contemnendum regi vivere cum talibus, cujus tota ambitio eſt cum talibus regnare.* Bern. Il eſt donc vrai, mes chers Auditeurs : ſaint Louis, à en juger ſelon le monde, aima les pauvres avec excès. Il les logeoit dans ſon palais, il les recevoit à ſa table, il les ſervoit de ſes mains, il leur lavoit les pieds, il panſoit leurs ulcères & leurs plaies ; & tout cela ſelon le monde, ſembloit peu convenir à ſa condition. Mais il étoit perſuadé que tout cela ne répondoit pas encore, & ne répondroit jamais à la ſainteté de ſa religion ; que peut-être c'eût été trop pour un Roi païen, mais que ce n'étoit pas encore aſſez pour un Roi chrétien, & que le pauvre dans le chriſtianiſme étant, comme la foi nous l'enſeigne, la vive repréſentation de Jeſus-Chriſt, il n'y avoit point de Monarque qui ne dût non-ſeulement l'aimer, mais le reſpecter.

Je ſerois infini, ſi j'ajoûtois à cette immenſe charité pour le prochain l'auſtérité de ſaint Louis envers ſoi-même. Auſtérité qui dans la condition & le rang où Dieu l'avoit fait naître, ne doit pas

être considérée comme une simple vertu, mais comme un miracle de la grace, & de la grace la plus puissante de Jesus-Christ. Austérité qui fit de saint Louis, sinon un martyr de la foi, au moins un martyr de la pénitence, mais de la pénitence la plus méritoire devant Dieu, puisqu'elle étoit jointe à une parfaite innocence. Le Fils de Dieu disoit aux Juifs en leur parlant de Jean-Baptiste, Qu'êtes-vous allé chercher dans le désert? un homme vêtu avec molleſſe? c'est dans les palais des Rois qu'on trouve ceux qui s'habillent de la
Matth. sorte: *Ecce qui mollibus vestiuntur, in do-*
c. 11. *mibus regum sunt.* Mais souffrez, ô divin Sauveur, que votre proposition, quoique générale, ne soit pas aujourd'hui sans exception. Car j'entre dans la Cour de saint Louis; & bien loin d'y trouver un homme mollement vêtu, j'y trouve un Roi couvert d'un affreux cilice, atténué de jeûnes, couché sous le sac & sur la cendre. Un Roi, qui pour se préserver de la corruption des plaisirs du monde, châtie son corps & le réduit en servitude; qui efface par de rigoureuses mortifications, les plus légères taches de son ame; qui non content de crucifier sa chair, & d'en faire une hostie vivante qu'il immole à Dieu chaque jour, tient son esprit

dans une continuelle ſujettion, toujours appliqué à combattre ſes paſſions, à régler ſes inclinations, à modérer ſes déſirs, à ne ſe rien permettre & à ne ſe rien pardonner; juge ſévère de lui-même, parce qu'il n'eſt ſoumis au jugement de perſonne. Voilà ce que je trouve, non dans le déſert, mais dans la Cour d'un Roi: & voilà, mes chers Auditeurs, ce que Dieu m'oblige à vous repréſenter dans cette fête, ou pour votre édification, ou pour votre condamnation. Pour votre édification, ſi vous en ſçavez profiter; ou pour votre condamnation, ſi vous n'êtes pas touchés de cet exemple. Voilà ce que Dieu vous oppoſera dans ſon dernier jugement. Un Roi humble, un Roi mortifié, un Roi pénitent, tout ſaint qu'il eſt d'ailleurs, voilà ce qui vous confondra. Ce ne ſera plus la Reine du midi qui s'élévera contre vous, *Regina auſtri ſurget in judicio:* ce ſera votre Roi qui reprenant ſur vous dans ce jour terrible tout ſon pouvoir & tous ſes droits, prononcera des arrêts contre votre orgueil, contre vos relâchemens & vos tiédeurs, contre votre dureté pour les pauvres, contre votre luxe & votre amour-propre. Que répondrons-nous, & de quelle excuſe nous ſervirons-nous? Car ſi Saint Louis a pû être humble

Math. c. 12.

ſur le thrône, à quoi tient-il que nous ne le ſoyons dans des conditions où tout nous porte à l'humilité; dans des états où nous n'avons qu'à être raiſonnables, pour pratiquer l'humilité : où ſans nous méconnoître nous-mêmes, nous ne pouvons oublier les engagemens indiſpenſables que nous avons à vivre dans l'humilité? Saint Louis, au milieu des délices de ſa Cour, a pû être pénitent : qui nous empêche de l'être dans de continuelles épreuves où nous nous trouvons, dans les maladies, dans les ſouffrances, dans les pertes des biens, dans tous les accidens & toutes les diſgraces à quoi nous ſommes expoſés, & où il ne nous manque qu'une acception volontaire & une ſoumiſſion chrétienne? Si ſaint Louis, dans la conduite des armées & le gouvernement d'un Etat, a pû conſerver le recueillement intérieur, & l'habituelle diſpoſition d'une union intime avec Dieu, à qui nous en pouvons-nous prendre, ſi nous menons une vie diſſipée & toute extérieure, dans les affaires & les menus ſoins qui nous occupent? A la vûe de ce grand Saint, quel prétexte même apparent pouvons-nous avoir, pour nous diſpenſer d'être ſaints? Avons-nous dans le monde de plus grands obſtacles à ſurmonter, de plus violentes

tentations à vaincre, des écueils plus funeſtes à éviter, & des ennemis plus rédoutables à combattre? Ah! Chrétiens, je le répete & je ne puis trop vous le dire: profitons de cet exemple; & afin que Dieu dans le jour de ſa colère ne s'en ſerve pas contre nous, ſervons-nous-en dès maintenant contre nous-mêmes. Convaincus par l'exemple de ſaint Louis (pratique excellente à laquelle je réduis tout le fruit de cette premiere partie) convaincus par l'exemple de ſaint Louis, qu'il n'y a point dans le monde de condition, où l'on ne puiſſe être chrétien & parfait chrétien, ne nous plaignons plus de celle où l'ordre de Dieu nous attache, & ne rejettons plus ſur elle les déréglemens, ni les imperfections de notre vie. Si nous ſçavons, comme ſaint Louis, faire un bon uſage de notre condition, bien loin qu'elle ſoit un obſtacle à notre ſalut, nous y trouverons des ſecours infinis pour le ſalut; bien loin qu'elle nous diſſipe & qu'elle nous détourne de Dieu, nous y trouverons mille ſujets de nous élever à Dieu, de nous ſoumettre à Dieu, d'accomplir les deſſeins de Dieu; bien loin qu'elle nous empêche de pratiquer les vertus chrétiennes, elle nous en fournira de fréquentes occaſions: c'eſt-à-dire, que nous trouverons ſans ceſſe

dans notre condition des occaſions de pratiquer la pénitence, la patience, l'obéiſſance ; des occaſions de pratiquer la charité, la douceur, l'humilité. Providence de mon Dieu, que vous êtes adorable & que vous êtes aimable, de nous faciliter ainſi les voies du ſalut éternel, & de nous avoir donné dans la perſonne du ſaint Roi que nous honorons, un modéle de perfection ſi engageant & ſi touchant ! Ne la cherchons point, mes chers Auditeurs, non plus que ſaint Louis, ne la cherchons point, cette perfection, hors de notre condition. C'eſt dans la Royauté & ſur le thrône que ſaint Louis a trouvé la ſienne ; & c'eſt dans la médiocrité de l'état où Dieu nous a appellés, que nous trouverons la nôtre. La dignité de ſaint Louis lui a ſervi à relever ſa ſainteté, c'eſt ce que vous avez vû : & par le plus heureux retour, ſa ſainteté lui a ſervi à relever ſa dignité, c'eſt ce que vous allez voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE.

CE n'eſt pas d'aujourd'hui que les mondains ont eû ſur le ſujet de la piété & de la ſainteté chrétienne, les plus injuſtes & les plus malignes idées ; & c'eſt de tout tems qu'il s'en eſt trouvé d'aſſez aveugles, ou plûtôt d'aſſez pervertis, pour prétendre

que la perfection Evangélique, par les liaiſons eſſentielles qu'elle a avec l'humilité, rendoit les hommes incapables des grandes choſes; qu'elle leur abbattoit le courage, qu'elle détruiſoit en eux les ſentimens d'une noble & honnête émulation, qu'elle y affoibliſſoit les lumieres de la prudence; en un mot, qu'en ſuivant ſes loix, & s'attachant à ſes principes, il étoit impoſſible de proſpérer dans le monde. Erreur renouvellée par un faux Sage de ces derniers ſiécles, & tentation dangereuſe dont l'eſprit de menſonge s'eſt prévalu, pour étouffer dans les ames foibles les ſémences de la religion, & pour faire ſous le prétendu nom de politiques un nombre infini de libertins & d'impies. Il ne falloit pas une moindre autorité que celle de ſaint Paul, pour renverſer une doctrine ſi pernicieuſe : & ce grand Apôtre ne pouvoit pas mieux la confondre, qu'en lui oppoſant la maxime contradictoire ; & ſoutenant, que la piété, ſans avoir des vûes baſſes & intéreſſées, eſt utile à tout, *Pietas ad omnia utilis*, & que c'eſt à elle que les avantages de la vie préſente, auſſi bien que ceux de la vie future, ont été promis, *Promiſſionem habens vitæ quæ nunc eſt & futuræ.* Mais ſaint Paul avec toute ſon autorité auroit eû peut-être de la peine à

1. *Tim.* c. 4.

Ibid.

nous perſuader cette vérité, ſi Dieu n'avoit pris ſoin de nous la rendre ſenſible en d'illuſtres exemples. Et c'eſt, mes chers Auditeurs, ce que vous allez voir encore dans l'exemple de ſaint Louis, qui tout ſaint Roi qu'il étoit ſelon l'Evangile, n'a pas laiſſé d'être ſelon le monde, non-ſeulement un grand Roi, mais ſans conteſtation un des plus grands Rois, qui jamais aient porté le ſceptre. Je dis grand dans tous les états où la grandeur d'un ſouverain peut & doit être conſidérée. Car il a été grand dans la guerre, il a été grand dans la paix, il a été grand dans la proſpérité, il a été grand dans l'adverſité, il a été grand dans le gouvernement de ſon Royaume, grand dans ſa conduite avec les étrangers, grand dans l'eſtime de ſes ennemis mêmes; & tout cela par cette ſainteté de vie qui reluiſoit dans ſa perſonne, & qui malgré la politique du monde, eſt le caractère de diſtinction qui l'a élevé au-deſſus de tous les Rois de la terre. J'ai donc droit de dire de lui, prenant la choſe dans le ſecond ſens de la propoſition que j'ai avancée, qu'il a été magnifique dans la ſainteté, *Magnificus in ſanctitate*. Encore un moment de votre attention.

Saint Louis, par une alliance rare, & qui ne convient qu'aux héros, a été tout à la

fois un Roi guerrier, & un Roi pacifique ; comme tel il a encore paru entre les forts, ſemblable à celui qui s'appelle dans l'Ecriture, tantôt le Dieu de la paix, & tantôt le Dieu des armées. *Quis ſimilis tuî in fortibus, Domine ?* Mais parce que ſaint Louis étoit un héros chrétien & formé ſur le modéle de Dieu, il n'a été guerrier & pacifique qu'en ſaint & en homme de Dieu. C'eſt-à-dire, il n'a point aimé la paix, pour vivre dans l'oiſiveté & dans la molleſſe ; & il n'a point fait la guerre pour chercher une fauſſe gloire, ni pour ſatisfaire une inquiéte & vaine ambition. Il a fait la guerre pour réprimer la rébellion, & pour pacifier ſes Etats ; & il a entretenu la paix dans ſes Etats, pour aller déclarer la guerre aux ennemis de Dieu. Or par-là, dans l'un & dans l'autre, il s'eſt acquis la réputation du plus grand Roi de la chrétienté. En effet, quand je lis dans nos annales ces mémorables expéditions de ſaint Louis contre les Princes infidéles, & ces exploits de guerre dans l'Orient, ſi approchants du miracle : quand je me repréſente ce Monarque à la tête de l'armée Françoiſe, forçant le port de Damiette, faiſant ſur un rivage ennemi la plus hardie deſcente qui fut jamais ; & à la vûe de vingt mille

combattans qui s'y oppoſoient, ſe rendant, malgré toute leur réſiſtance, maître de la place : quand je me l'imagine aux priſes avec les Turcs & avec les Sarraſins, dans ces trois fameuſes batailles qu'il leur livra, & où, comme parle un de nos hiſtoriens, il faiſoit tout enſemble la fonction de ſoldat, de capitaine, & de général ; inſpirant aux ſiens par ſa préſence toute l'ardeur de ſon courage, ſe dégageant lui ſeul d'un gros d'ennemis qui le tenoient enveloppé, & ſortant de-là victorieux ſans autre ſecours que celui de ſa propre valeur : quand je compare tout cela avec ce qu'on nous vante des ſiécles prophanes, je ne crains point d'exagérer, en diſant, que ni la Gréce, ni l'ancienne Rome n'ont jamais rien produit de plus héroïque. Mais quand je viens d'ailleurs à penſer, que ce qui rendoit ce grand Roi ſi intrépide, ſi fier, ſi invincible, c'étoit le zéle de la cauſe de Dieu pour laquelle il combattoit, & l'intérêt de la vraie religion qu'il défendoit : ah ! Chrétiens, je conclus qu'il n'eſt donc pas vrai, que la ſainteté affoibliſſe le courage des hommes, & je conçois au contraire que le vrai courage & celui des parfaits héros, ne peut être inſpiré aux hommes que par la vraie ſainteté.

Je ſçai que ſaint Louis, au milieu de ſes glorieux ſuccès a eû des diſgraces & des adverſités à eſſuyer, puiſqu'il fut fait priſonnier dans le premier de ſes voyages, & qu'il mourut dans le ſecond. Mais c'eſt juſtement dans ſes adverſités & ſes diſgraces, qu'il me paroît encore plus grand & plus ſupérieur à lui-même. Car je ne m'étonne pas que malgré les prodiges de ſa valeur, un Prince auſſi généreux que lui, ſoit tombé, dans la chaleur du combat, entre les mains de ſes ennemis : ç'a été le ſort des plus grands capitaines. Mais qu'ayant été pris dans le combat, il ait ſoutenu ſa captivité auſſi dignement & auſſi héroïquement qu'il la ſoutint ; mais que dans ſa priſon, ces Infidéles mêmes l'aient honoré juſqu'à vouloir ſe ſoumettre à lui, juſqu'à vouloir le choiſir pour leur ſouverain ; mais qu'en recouvrant ſa liberté, il ait recouvré en même-tems toute ſa puiſſance, comme nous l'apprenons de ſon hiſtoire ; mais qu'avant que de quitter la Terre ſainte, il ait rétabli & mis en état de défenſe toutes les places qu'il y avoit conquiſes ; mais qu'au lit même de la mort, il ait obligé le Roi de Thunis à acheter la paix à des conditions auſſi glorieuſes pour la France, qu'elles lui étoient avantageuſes &

utiles, c'eſt ce qui pourroit vous ſurprendre auſſi-bien que moi, ſi je n'ajoûtois que ce furent là les merveilleux effets de la piété de ſaint Louis & de ſon éminente vertu. Car ce que je vous prie de bien remarquer, ſi les Sarraſins délibérerent, tout priſonnier qu'il étoit, d'en faire leur Roi, ce ne fut, dit Joinville, que parce qu'en traitant avec lui, ils ne purent ſe défendre d'avoir pour lui une vénération ſecrete; que parce qu'en l'obſervant de près, il leur parut un homme divin; que parce qu'ils ſe ſentirent touchés, ou, pour mieux dire; charmés de la ſainteté de ſa vie. Voulez-vous encore bien connoître quelle impreſſion ſon édifiante & magnanime ſainteté fit dans les eſprits & dans les cœurs de ces barbares? écoutez le parler dans les conférences qu'il eut avec eux. Il eſt en leur puiſſance, & il s'explique devant eux avec autant de liberté que s'il étoit leur maître. Ils le tiennent captif, & c'eſt lui qui leur fait la loi. Ils lui demandent ſa rançon, & il leur répond qu'il n'y a point de rançon pour les Rois; qu'il ne refuſe pas de payer celle de ſes ſoldats, mais que ſa perſonne ſacrée ne doit être miſe à nul prix. Le Sultan eſt frappé de cette grandeur d'ame, & en paſ-

ſe par où il veut. Avant que de l'élargir, on demande qu'il s'oblige par un ſerment ſolemnel à renoncer à ſa religion, s'il manque à ſa parole; & il déclare qu'un Roi chrétien ne connoît point d'autre ſerment que ſa parole même, & qu'il ne ſçait ce que c'eſt que de mettre ſa religion en compromis ſous quelque condition que ce puiſſe être. Sur cela ſa parole ſeule eſt acceptée. On lui rapporte avec effroi que les propres ſujets du Sultan viennent de l'aſſaſſiner, & que dans une pareille conjoncture tout eſt à craindre pour lui; mais il demeure ferme & intrépide. Celui des conjurés qui a fait le coup, lui demande une récompenſe, pour l'avoir délivré de ſon ennemi; mais Louis imitant la piété de David, & ſans ſe mettre en peine du danger où il s'expoſe, reproche à ce parricide ſa perfidie. Or il n'y avoit que la ſainteté qui pût le ſoutenir de la ſorte, & lui inſpirer ces ſentimens d'une droiture & d'une généroſité toute Royales. D'autres auroient du moins diſſimulé; mais lui juſques dans ſes fers, il eſt libre; & l'eſprit de Dieu qui le poſſéde, l'éleve au-deſſus de toutes les conſidérations & de tous les ménagemens humains.

Un Roi ſi grand dans l'adverſité, ne devoit pas moins l'être dans la proſpérité.

Auſſi, ſelon le rapport des auteurs contemporains, n'étoit-il rien de plus magnifique & de plus auguſte que la Cour de ſaint Louis ; rien de plus pompeux que l'appareil où il ſe faiſoit voir aux jours de cérémonie. Ne ſurpaſſoit-il pas en cela tous les Rois ſes prédéceſſeurs, parce qu'il ſe croyoit obligé de repréſenter en ces occaſions la majeſté Royale dans tout ſon luſtre & de paroître aux yeux de ſon peuple comme la vive image de Dieu ? Jamais, depuis l'établiſſement de la monarchie, la France n'avoit été ſi floriſſante, ſi abondante, ſi opulente ; jamais on n'y avoit vû les ſciences auſſi bien cultivées, les loix auſſi bien obſervées, la juſtice auſſi bien rendue, les charges exercées auſſi dignement & avec autant d'honneur, le commerce établi auſſi ſûrement & avec autant de tranquillité. En un mot, jamais le nom François ne s'étoit trouvé dans un ſi haut crédit : & d'où venoit cela ? de la piété de ſaint Louis, qui comme Roi, ſe faiſoit une religion d'appuyer & d'autoriſer tout ce qui contribuoit à la félicité de ſon peuple ; perſuadé qu'il n'étoit Roi que pour rendre ſon peuple heureux. C'eſt cela même qui le rendit ſi grand dans la conduite & le gouvernement de ſes Etats. Jaloux d'y maintenir

le

le bon ordre, il ſçut ſe faire obéir, ſe faire craindre & ſe faire aimer. Vous ſçavez de quelle maniere il ramena les Princes ſes vaſſaux au devoir de la ſoumiſſion qui lui étoit dûe. Le Comte de la Marche avoit oſé en ſecoüer le joug : vous ſçavez ſon malheureux ſort, & comme il apprit à ſes dépens dans la journée de Taillebourg, quelle étoit la force de ſaint Louis, & ce qu'il pouvoit. Le Duc de Bretagne ſe fit le chef d'une autre ligue : vous ſçavez ce qu'il lui en coûta, & combien lui fut inutile la jonction de l'Anglois & ſa protection, contre la juſtice de ſaint Louis. La Cour de Rome, par des entrepriſes nouvelles, voulut donner quelque atteinte aux droits de ſa couronne : vous ſçavez avec quelle vigueur ſaint Louis agit pour les défendre. Nous en avons dans ſon hiſtoire des preuves authentiques. Mais du reſte, comment les défendoit-il ? avec un merveilleux tempérament d'autorité & de piété ; c'eſt-à-dire, qu'il ſoutenoit les droits de ſa couronne en Roi, & en Fils aîné de l'Egliſe : en Roi avec autorité, & en Fils aîné de l'Egliſe avec un eſprit de religion & de piété ; montrant bien qu'en qualité de Roi, il ne reconnoiſſoit point de ſupérieur ſur la terre, & ne vouloit dépendre que de Dieu ſeul, quoi-

qu'en qualité de Fils aîné de l'Egliſe, il fut toujours prêt à écouter l'Egliſe comme ſa mere, & à l'honorer. Jamais Roi n'eut des ſujets plus ſouples, ni ne fut mieux obéi, pourquoi ? parce que jamais Roi n'eut dans un plus haut dégré toutes les vertus qui font reſpecter & eſtimer les Souverains, & qui leur gagnent les cœurs des peuples.

Auſſi dans quelle eſtime étoit-il, non-ſeulement parmi ſes ſujets, mais chez les étrangers ? C'étoit dans le monde chrétien, le pacificateur & le médiateur de tous les différends qui naiſſoient entre les têtes couronnées. Honneur, ſelon la régle de ſaint Paul, qu'il ne s'attribuoit pas & qu'il ne cherchoit pas, mais qui lui étoit déféré par un libre conſentement de tous les Princes ſes voiſins. Et ſur quoi ce conſentement étoit-il fondé ? ſur l'opinion qu'ils avoient de ſa probité, de ſon équité, de ſon incorruptible intégrité ; en ſorte qu'ils avoient tous recours à lui, comme à un arbitre ſuprême, dont les jugemens étoient pour eux autant d'oracles & d'arrêts définitifs. En effet, le Pape & l'Empereur Frédéric ont-ils ſur leurs droits réciproques des conteſtations qui les diviſent ? ſaint Louis eſt choiſi par l'un & par l'autre, pour en être juge.

Henri, Roi d'Angleterre, eſt-il mal-content de ſes ſujets, & ſur le point de leur faire ſentir ſon indignation & ſa vengeance? ſaint Louis l'appaiſe; & par ſes bons offices il arrête la guerre civile, dont l'Angleterre étoit menacée. Le Duc de Bretagne & le Roi de Navarre vivent-ils dans une inimitié mortelle? ſaint Louis par un mariage les réconcilie. Un autre que lui, bien loin d'entrer dans ces querelles pour les terminer, les eût fomentées pour en profiter; & c'eſt ce que lui ſuggéroient les miniſtres de ſon conſeil: mais ce grand Roi avoit au-dedans de lui-même un conſeil ſecret, & ce conſeil étoit ſa conſcience, qu'il conſultoit en toutes choſes, ou plûtôt à laquelle il rapportoit tous les autres conſeils. Conſeil d'état, conſeil de guerre, conſeil de finances, il écoutoit tout cela; mais de tout cela, il en appelloit à ce conſeil intérieur, où il délibéroit ſeul avec Dieu, & où ſeul avec Dieu il décidoit. Non, non, Seigneur, diſoit-il, qu'il ne m'arrive jamais de me faire une politique eſſentiellement oppoſée à votre Evangile. Vous avez dit que bienheureux étoient les pacifiques; malheur à moi, ſi renonçant à cette béatitude, je m'employois à ſouffler le feu de la diviſion & de la guerre. Peut-être

dans l'idée des enfans du ſiécle en ſerois-je plus fort : mais je ne veux point, ô mon Dieu, d'autre force que celle qui eſt ſelon toute la droiture de votre loi ; & peu m'importe que ma conduite ſoit au gré des ſages du monde, pourvû qu'en qualité de pacifique, je ſois au nombre de vos enfans. Voilà comment parloit ſaint Louis, & dans ce langage il y avoit un fonds de grandeur, que le monde même étoit forcé de reconnoître. Mais il ne ſe contentoit pas de parler ainſi : ce qu'il diſoit, il le pratiquoit. Le Pape Grégoire IX. lui offre pour ſon frere le Comte d'Artois, la couronne Impériale, après avoir excommunié Frédéric : ſaint Louis inſenſible à ſon intérêt, mais encore plus incapable de faire ſervir ſon intérêt à la paſſion d'autrui, refuſe ſans balancer l'offre qui lui eſt faite ; & quoiqu'il eût contre Frédéric de légitimes ſujets de plainte, il ne veut ni conſentir à ſa dégradation, ni avoir part à ſa dépouille. Il répond au Pape, qu'il ſuffit au Comte d'Artois d'être ſon frere, & Prince de ſon ſang ; que ce ſeul avantage joint aux prétentions que lui donne ſon mérite & ſa naiſſance, valent mieux pour lui que l'Empire, dans les circonſtances où l'Empire lui eſt préſenté ; & cette réponſe auſſi

ſolide que déſintéreſſée remplit d'admiration toute l'Europe. L'Empereur & le Pape même en conçoivent pour ſaint Louis un profond reſpect, & déſormais ſaint Louis paſſe pour l'exemple & le modéle des Princes généreux. A quoi eſt-il redevable de cette gloire ? à ſa ſainteté.

En faut-il davantage, mes chers Auditeurs, pour nous détromper aujourd'hui de cette damnable erreur des libertins & des mondains, qu'en s'aſſujettiſſant aux régles de la ſainteté Evangélique, on ne peut jamais réuſſir dans le monde ? Ah, Seigneur, quand cette maxime ſeroit auſſi vraie, qu'elle eſt fauſſe & inſoutenable, je ne devrois pas pour cela balancer ſur le parti que j'aurois à prendre. Suppoſé même ce principe, je devrois ſans héſiter, renoncer d'eſprit & de cœur à tous les avantages, à tous les ſuccès, à toutes les fortunes du monde. Je dis plus : je devrois compter pour rien tout ce qui s'appelle prudence du monde, ſageſſe du monde, & même perfection ſelon le monde, pour m'attacher à la ſainteté, qui eſt le véritable caractère de vos élûs. Dans l'impuiſſance où je ſerois d'accorder l'un & l'autre enſemble, cette ſainteté ſeule devroit me ſuffire ; & content de la poſſéder, je devrois être prêt à fouler aux pieds tout le

reſte, pour pouvoir dire comme le Sage:
Sap. 6.7. *Et divitias nihil eſſe duxi in comparatione illius.* Mais votre providence, ô mon Dieu, ne nous réduit pas à cette néceſſité, & vous n'avez pas mis notre vertu à une ſi forte épreuve. Ce qui nous rend inexcuſables devant vous, c'eſt qu'au contraire il eſt certain qu'en nous éloignant des voies de la ſainteté, nous nous éloignons de ce qui peut uniquement nous rendre, même ſelon le monde, ſolidement parfaits, & dignes de l'eſtime & de l'approbation des hommes. C'eſt qu'en abandonnant la ſainteté, nous devenons dans l'opinion même du monde, des hommes vains, des hommes frivoles, des hommes trompeurs & pleins d'injuſtice. Il n'y a en effet que la ſainteté qui puiſſe nous donner une ſolide perfection. Otez la ſainteté chrétienne, il n'y a dans le monde qu'apparence de vertu, que diſſimulation, que menſonge, qu'illuſion & hypocriſie. Que faut-il donc faire pour arriver à cette perfection ſolide, dans les conditions où nous nous trouvons engagés? Retenez bien ceci, Chrétiens, & que cette inſtruction ſoit pour jamais la régle de votre conduite. C'eſt qu'il faut une bonne fois nous réſoudre à imiter l'exemple de ſaint Louis, & à ſanctifier comme

lui notre condition par l'eſprit de notre religion. Je m'explique. La ſainteté a fait de ſaint Louis un grand Roi ; cette même ſainteté dans les divers états de vie que vous avez embraſſés, fera de vous des hommes ſans tache & ſans reproche, des hommes au-deſſus de toute cenſure, des hommes d'une réputation que le libertinage reſpectera. Vous avez dans le monde des emplois à exercer : ayez comme ſaint Louis de la religion, vous les exercerez avec honneur. Vous avez des affaires à régler, des intérêts à ménager, des différends à terminer : faites tout cela comme ſaint Louis, dans l'eſprit d'une exacte religion, Dieu y donnera ſa bénédiction. Par là vous vous attirerez non-ſeulement l'eſtime, mais la confiance de ceux avec qui Dieu vous a liés. Sans cela, quelque talent que vous ayez d'ailleurs ſelon le monde, jamais le monde ne fera fond ſur vous, ni ne ſe confiera en vous. Cette morale convient à tous, mais c'eſt particulierement à vous, ames chrétiennes, que je prétends aujourd'hui l'appliquer ; à vous que la providence a choiſies pour être élevées dans cette ſainte Maiſon ; vous que je puis bien appeller les élûes de votre ſexe, puiſque Dieu par ſa miſéricorde vous a prédeſtinées en- *S. Cyr.*

tre mille autres, pour être admiſes dans ce ſéjour de la vertu. C'eſt à vous, dis-je, que je parle : c'eſt pour vous que Dieu a excité la piété du plus grand Monarque du monde ; pour vous que le ſucceſſeur de ſaint Louis, & l'héritier de ſon zéle auſſi bien que de ſa couronne, a formé l'important deſſein de votre établiſſement ; pour vous qu'il a entrepris ce grand ouvrage, qui ſera un monûment éternel de ſa religion, autant que de ſa magnificence & de ſa gloire. La piété de ſaint Louis ſembloit avoir pourvû à tout le reſte : le ſoin de pourvoir à vos perſonnes étoit réſervé à Louis le Grand. La France étoit pleine de maiſons de charité que ſaint Louis avoit érigées pour cent autres beſoins : mais ſes vûes n'avoient point été à en fonder une, où la jeune nobleſſe de votre ſexe trouvât un favorable aſyle ; & vous le trouvez ici. C'eſt pour l'accompliſſement de cet œuvre inſpiré du ciel, que Dieu vous a ſuſcité une ſeconde Mere, à qui vous êtes encore plus redevables, qu'à celle dont vous avez reçu la vie : une mere ſelon l'eſprit, dont la vûe pleine de ſageſſe a été de vous procurer une éducation digne de votre naiſſance, dont l'attention & le premier ſoin eſt de vous former à tout ce qu'il y a dans

le chriſtianiſme de plus parfait & de plus pur, dont toute la joie eſt de voir chaque jour en vous les merveilleux fruits d'une ſi ſalutaire inſtitution. C'eſt à vous encore une fois que j'ai prétendu faire une application particuliere de ce diſcours, qui ſe réduit enfin à bien comprendre, que vous ne réuſſirez jamais dans nulle condition du monde, ſi vous n'y agiſſez & ne vous y comportez ſelon les maximes de la piété chrétienne; que quelque parti que vous preniez, & à quelque vocation que Dieu vous deſtine, vous n'y ſerez jamais ce que vous y devez être, ſi vous ne travaillez ſolidement à vous ſanctifier. Voilà en quoi conſiſte la ſcience des Saints, & voilà en quoi doit conſiſter toute la vôtre.

Grand Roi, dont nous honorons aujourd'hui l'éminente & magnifique ſainteté; grand Saint, dont les vertus & les mérites relevent ſi hautement la ſouveraineté & la majeſté, faites par votre puiſſante interceſſion auprès de Dieu, que toutes les perſonnes qui m'écoutent, ſoient perſuadées & touchées des vérités importantes que je viens de leur annoncer. Regardez-nous du haut du ciel, ô ſaint Monarque, & dans cette félicité éternelle que vous poſſédez, ſoyez ſen-

ſible à nos misères. Tout indignes que nous ſommes de votre ſecours, ne nous le refuſez pas. Jettez les yeux ſur cette maiſon qui vous eſt dévouée, ſur ces vierges qui ſont vos filles, & qui raſſemblées dans ce ſaint lieu, vous invoquent comme leur pere. Regardez d'un œil favorable ce Royaume, que vous avez ſi ſagement gouverné, & ſi tendrement aimé. Si par la corruption des vices qui s'y ſont introduits depuis votre regne, la face vous en paroît défigurée, que cela même ſoit un motif pour vous intéreſſer, comme ſon Roi, à le renouveller. Si vous y voyez des ſcandales, aidez-nous à les retrancher. Etendez ſur-tout votre protection ſur notre auguſte Monarque. C'eſt votre fils, c'eſt le chef de votre maiſon, c'eſt l'imitateur de vos vertus, c'eſt la vive image de vos héroïques & Royales qualités. Car il a comme vous le zéle de Dieu, & comme vous le protecteur de la vraie religion, le reſtaurateur des autels, l'exterminateur de l'héréſie. Que n'a-t-il pas fait pour mériter tous ces titres? Avec quelle force n'a-t-il pas combattu les ennemis de la foi, & avec quel ſuccès ne les a-t-il pas vaincus? Obtenez-lui les graces & les lumieres dont il a beſoin, pour achever les grands deſſeins

que Dieu lui inſpire. Que cet eſprit de ſainteté qui vous a dirigé dans toutes vos voies, vienne repoſer ſur lui ; qu'il nous aime nous-mêmes, & qu'il nous conduiſe tous à l'éternité bienheureuſe, &c.

BIBLIOTECA N.A.Z.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

SERMONS

POUR

DES VÊTURES,

ET DES PROFESSIONS RELIGIEUSES.

PREMIER SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Le Tréſor caché dans la Religion.

Simile eſt regnum cœlorum theſauro abſcondito in agro, quem qui invenit homo, abſcondit, & præ gaudio illius vadit, & vendit univerſa quæ habet, & emit agrum illum.

Le Royaume des cieux eſt ſemblable à un tréſor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé, le cache ; & tranſporté de joie, il va vendre tout ce qu'il poſſéde, & achete ce champ. En ſaint Matth. chap. 13.

C'Est une de ces ſimilitudes dont Jeſus-Chriſt ſe ſervoit pour expliquer le myſtère du Royaume de Dieu. Vous le comprenez parfaitement, ames religieuſes, qui élevées dans l'école de ce divin maître, êtes ſes fidéles diſciples auſſi-bien que ſes ſaintes épouſes ; & je

puis vous appliquer aujourd'hui ce qu'il
Luc. ajoûtoit en parlant à ſes Apôtres : *Vobis*
8. 3. *datum eſt noſſe myſterium regni Dei, cæteris autem in parabolis.* Pour vous, qui êtes ſpirituelles & éclairées, il vous a été donné de diſcerner & de connoître ce Royaume myſtérieux, que les juſtes par la foi poſſédent dès maintenant ſur la terre. Telle eſt la grace de votre état, & tel eſt le fruit de ces profondes méditations dont vous vous occupez ſi utilement & ſi ſaintement dans la religion : *Vobis datum eſt.* Mais pour les autres, qui ſont groſſiers & aveugles dans les choſes de Dieu, c'eſt-à-dire, pour les mondains, ce Royaume ne leur eſt propoſé qu'en paraboles, & ils n'en ont par-là qu'une idée confuſe, ſi le prédicateur de l'Evangile ne leur en découvre le ſecret. Permettez-moi donc de m'accommoder à leur diſpoſition ; & puiſqu'en vertu de mon miniſtère je ſuis redevable à tous, ſouffrez, mes cheres Sœurs, que joignant à votre édification particuliere l'inſtruction générale des chrétiens du ſiécle, qui ne ſont ici aſſemblés que pour profiter de votre exemple, je leur faſſe entendre ſous la parabole du tréſor caché, ce qu'il y a de plus important dans ce Royaume de Dieu, dont le Sauveur du monde nous

a fait lui-même de ſi excellentes leçons. L'illuſtre Vierge qui fait le ſujet de cette cérémonie, & qui par un acte héroïque de ſa piété, va ſe dévoüer pour jamais à Dieu, ſera la preuve ſenſible & vivante de tout ce que j'avancerai. Comme elle eſt déja toute pénétrée des lumieres du ciel, & qu'après les ſaints exercices qu'elle a ſi dignement ſoutenus, nous n'avons rien pour elle à déſirer, ſinon qu'elle perſévère dans la ferveur où nous la voyons; ſans m'arrêter à l'inſtruire, c'eſt vous, hommes du ſiécle qui m'écoutez, que j'inſtruirai par elle. Par elle vous connoîtrez la nature de ce tréſor, à quoi le Royaume des cieux eſt comparé. Par elle vous apprendrez où on le trouve, comment on le conſerve, & à quel prix il mérite d'être acheté. Nous avons beſoin des graces du ſaint Eſprit, & pour les obtenir, nous nous adreſſons à vous, glorieuſe Mere de mon Dieu, & nous vous diſons, *Ave, Maria.*

A prendre dans les vûes de Jeſus-Chriſt la parabole que je viens de vous propoſer, quel en eſt le ſens? Ce Royaume de Dieu ſemblable à un tréſor, ſelon la penſée des Peres de l'Egliſe, & en particulier de ſaint Jérôme, c'eſt le chriſtianiſme où

Dieu par ſa miſéricorde nous a appellés ; & où ſont renfermées pour nous toutes les richeſſes de ſa grace : *Simile eſt regnum cœlorum theſauro.* L'homme heureux & prédeſtiné, dont parle le Sauveur du monde, n'eſt autre que celui même qui a trouvé ce tréſor, *Quem qui invenit homo ;* qui a ſçû le mettre à couvert, *Abſcondit ;* & qui s'eſt dépouillé de tout pour l'acquérir, *Et vendit univerſa quæ habet, & emit.* Trois choſes diſtinctement marquées dans l'Evangile, & qui vont faire le partage de ce diſcours. Car voici tout mon deſſein. Le chriſtianiſme que nous profeſſons, & dont ſelon Dieu nous nous glorifions, eſt en effet notre tréſor : mais ce tréſor, avouons-le, mes chers Auditeurs, ne ſe trouve que rarement & difficilement dans le monde ; mais ce tréſor eſt infiniment expoſé, & court de grands riſques dans le monde ; mais à en juger par la conduite de la plûpart des hommes, on voudroit qu'il n'en coûtât rien, ou du moins qu'il en coûtât peu, pour avoir ce tréſor dans le monde. Au contraire on trouve infailliblement & ſans peine ce tréſor dans la religion ; on met en aſſûrance & hors de danger ce tréſor dans la religion ; & on ne ménage rien, ou plûtôt on ſacrifie tout, pour poſſéder ce tréſor

dans la religion. Trois oppoſitions entre la religion & le monde, que je vais développer ; & d'où nous conclurons, que c'eſt donc évidemment & à la lettre dans l'ame religieuſe que s'accomplit la parabole du tréſor caché : pourquoi ? parce qu'elle a les trois avantages que demande le Fils de Dieu, & qui ſont pour cela requis : je veux dire, parce qu'en quittant le monde & ſe conſacrant à la religion, elle trouve parfaitement le chriſtianiſme, *Invenit* : qu'embraſſant une vie cachée, elle le met en ſûreté, *Abſcondit* ; & que ne ſe reſervant rien, elle l'achete au prix de toutes choſes, *Et vendit univerſa quæ habet, & emit.* Avantage encore une fois où conſiſte par rapport à ce tréſor, ſon bonheur, ſa ſageſſe, ſon courage. Son bonheur, en ce qu'elle le trouve ; ſa ſageſſe, en ce qu'elle le cache ; ſon courage, en ce qu'elle abandonne tout, juſqu'à ſe livrer elle-même pour l'acheter. Voilà, généreuſe Epouſe de Jeſus-Chriſt, les trois prérogatives eſſentielles de votre vocation, & de quoi j'ai à vous féliciter. Voilà, hommes du ſiécle, par où j'entreprends, ou de vous convertir, ou de vous confondre, ſi vous me donnez une favorable attention.

I. PARTIE.

C'Eſt par une inſpiration particuliere de Dieu, que Job parloit autrefois, quand il interrogeoit toute la nature, pour ſçavoir où étoit la ſageſſe, & en quel lieu de l'univers on la pouvoit trouver : *Sapientia ubi invenitur* ? Et c'eſt par le même Eſprit, que ce ſaint homme, après avoir inutilement cherché une choſe ſi précieuſe & ſi rare, faiſoit répondre les élémens, la mer & la terre, qu'elle n'étoit point chez eux ni avec eux : *Abyſſus dicit, Non eſt in me ; & mare loquitur, Non eſt mecum.* Il vouloit, dit ſant Grégoire Pape, nous déclarer par-là, que la corruption générale où étoit le monde dès-lors, & où il eſt encore plus aujourd hui, en avoit banni la ſageſſe ; qu'il n'en reſtoit plus ſur la terre aucun veſtige ; que depuis que les hommes s'étoient égarés en ſuivant les routes trompeuſes de leurs paſſions criminelles, ils avoient perdu cette ſageſſe de vûe ; qu'à peine déſormais la connoiſſoient-ils ; qu'ils ſe ſouvenoient peut-être d'en avoir oüi parler, mais que dans l'état de perdition & de mort où le péché les avoit réduits, ils ne s'en ſouvenoient qu'à leur confuſion : *Perditio & mors dixerunt, Auribus audivimus famam ejus.* En un mot, qu'il n'y avoit

Job. c. 28.

Ibid.

Ibid.

que Dieu qui ſçût où habitoit cette ſageſſe ; mais qu'abſolument il falloit ſortir du monde pour la trouver, & pour en découvrir les voies : *Deus intelligit viam ejus, & ipſe novit locum illius.* Ibid. C'eſt ainſi que s'en expliquoit ce Juſte de l'ancien teſtament, qui n'étant ni Juif ni Chrétien, ne laiſſoit pas d'être inſpiré de Dieu, pour donner aux Juifs & aux Chrétiens les plus vives idées de la religion. Or permettez-moi de faire l'application de tout ceci au ſujet que je traite. Elle vous paroîtra naturelle, & même touchante. Car la foi nous apprend que le chriſtianiſme eſt la véritable ſageſſe ; cette ſageſſe cachée, comme parle l'Apôtre, dans le myſtère de l'humilité d'un Dieu, *Sapientiam in myſterio quæ abſcondita eſt ;* 1. Cor. c. 2. cette ſageſſe que nul des mondains n'a connue, & qu'il eſt néanmoins ſi important & ſi néceſſaire de connoître, *Quam nemo principum hujus ſæculi cognovit ;* Ibid. cette ſageſſe dont Jeſus-Chriſt eſt l'auteur, & en comparaiſon de laquelle toute la ſageſſe du monde n'eſt que folie. Voilà, dis-je, le tréſor que la foi nous préſente, & qui peut ſeul nous enrichir. C'eſt le chriſtianiſme pris dans la pureté de ſes principes & dans la perfection de ſon être.

Mais où le trouve-t-on maintenant ce

chriſtianiſme pur & ſans tache ; ce chriſtianiſme tel qu'il a paru dans ſon établiſſement, & que les Païens mêmes l'ont révéré : où le trouve-t-on ? *Ubi invenitur ?* Interrogeons, non plus, comme Job ; la mer & les élémens, mais toutes les conditions du ſiécle. Dans l'affreuſe décadence où nous le voyons, en eſt-il une ſeule, qui rendant témoignage contre elle-même, ne confeſſe de bonne foi, que ce n'eſt plus chez elle qu'il faut chercher ce chriſtianiſme ſi vénérable ? Le monde qui proprement & à la lettre eſt cet abyſme d'iniquité, qu'a voulu nous marquer le ſaint Eſprit dans les paroles de Job ; le monde, auſſi perverti qu'il eſt, n'en tombe-t-il pas d'accord ? *Abyſſus dicit, Non eſt in me ?* Et le cœur de l'homme mondain, qui eſt cette mer orageuſe, toujours dans l'agitation & le trouble que lui cauſe l'inquiétude & la violence de ſes déſirs, ne nous le fait-il pas entendre ? *Et mare loquitur, Non eſt mecum.* Le déréglement des mœurs qui croît tous les jours, & qui n'eſt que trop réellement la mort & la perdition des ames, ne nous dit-il pas qu'il n'y a plus parmi nous qu'un vain phantôme, & qu'un ſouvenir éloigné de cet ancien chriſtianiſme, dont on nous fait encore de ſi magnifiques éloges ? *Perditio & mors di-*

xerunt, *Auribus audivimus famam ejus.* Parlons plus clairement, & ſans figure. Où eſt-il donc ce chriſtianiſme tant vanté, & ſi peu pratiqué, ou, pour mieux dire, ſi peu connu : où eſt-il ? *Ubi invenitur ?* C'eſt ici, mes chers Auditeurs, que ſans craindre de paroître prévenu en faveur de la profeſſion que j'ai embraſſée, je vais rendre à Dieu la gloire qui lui appartient, en vous convaincant d'une vérité, dont je défie le monde même de ne pas convenir. Vous me demandez où l'on trouve aujourd'hui ce chriſtianiſme qui faiſoit autrefois l'admiration même des Infidéles ? Et moi je vous dis, qu'on le trouve dans l'eſprit religieux, où Dieu par ſa miſéricorde l'a ſauvé de ce déluge univerſel, & de ce débordement de tous les vices qui ont inondé le reſte de la terre.

Car malgré la triſte & fatale dépravation où nous avoüons avec douleur que le chriſtianiſme eſt inſenſiblement tombé, nous ne pouvons après tout diſconvenir, que Dieu ne ſe ſoit réſervé un peuple particulier, qui malgré l'envie du démon, eſt encore à préſent l'honneur du chriſtianiſme ; & qu'il n'y ait au milieu de nous des communautés d'ames élûes, qui détachées de leurs corps, peuvent juſtement s'appliquer ces paroles de l'Apô-

2. Cor. c. 10. tre : *In carne ambulantes, non secundùm carnem militamus* ; quoique nous vivions dans la chair, nous ne vivons point & nous ne marchons point selon la chair. Des communautés d'ames innocentes & tout ensemble pénitentes, qui zélées pour le Dieu qu'elles servent, lui font aux dépens d'elles-mêmes des sacrifices continuels, puisque c'est pour lui, & pour lui seul, qu'elles se mortifient sans cesse, & qu'avec une humble confiance elles ont droit de lui dire aussi-bien que David, Psalm. c. 43. *Quoniam propter te mortificamur totâ die.* Des communautés de vierges, qui séparées du monde, usent de ce monde, comme 1. Cor. c. 7. n'en usant point, *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* ; qui remplies d'une sainte haine pour le monde, & autant éloignées du monde, d'esprit & de cœur, qu'elles le sont d'intérêt & de commerce, peuvent se rendre sans présomption ce consolant témoignage, qu'elles sont crucifiées au monde, & que par la même rai- Galat. c. 6. son le monde leur est crucifié, *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo* ; qui insensibles à toutes les choses périssables, sont absolument mortes à elles-mêmes, & Coloss. c. 3. du nombre de ceux dont il est écrit, *Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo*, vous êtes morts, & votre vie

vie eſt cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu ; qui uniquement occupées des choſes éternelles, ſont déja ſpirituellement reſſuſcitées, & n'ont de converſation que dans le ciel, *Noſtra autem converſatio in cœlis eſt.* *Philip.* c. 3. Ces communautés de vierges, qui par le privilége de leur état, ſont les véritables domeſtiques de Dieu, & ont non-ſeulement le bonheur, mais le mérite d'être toujours en ſa préſence, toujours aux pieds de ſes autels, toujours dans l'exercice de ſon culte, comme ſi elles étoient déja, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, les concitoyennes des Saints. Car c'eſt à elles, comme religieuſes, que conviennent ſinguliérement ces deux qualités, *Cives Sanctorum & domeſtici Dei.* Voilà encore une fois ce que nous trouvons dans ces monaſtères, ou Dieu eſt ſervi en eſprit & en vérité. *Epheſ.* c. 2.

Tout cela, ſur-tout dans un ſexe ſi délicat & ſi foible, nous paroît au-deſſus de l'homme. Cependant ſaint Paul, pour faire la juſte définition de l'homme chrétien, y comprenoit tout cela. C'eſt-à-dire, que ſelon le plan de ſaint Paul, il falloit tout cela pour être chrétien ; que dans la doctrine de ſaint Paul, il ſuffiſoit d'être chrétien, pour être indiſpenſablement obligé à tout cela ; qu'à proportion de tout cela,

on étoit, du tems de ſaint Paul, plus ou moins chrétien; & que ſuppoſé les ſaintes régles qu'établiſſoit ſaint Paul, tout cela manquant, on n'étoit plus qu'une ombre de chrétien. Anathême à ceux & à celles, qui mépriſant ces régles, voudroient accorder avec le nom de chrétien une vie mondaine, une vie ſenſuelle, une vie diſſipée, une vie contradictoirement oppoſée à tout cela. Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, grace à la providence de notre Dieu, nous avons la conſolation de trouver encore tout cela dans le malheureux ſiécle où nous vivons, puiſque malgré ſa corruption, nous y trouvons des maiſons religieuſes, dont la ferveur conſtante & unanime ne nous repréſente pas moins le chriſtianiſme naiſſant. Des Ordres dont l'éminente piété, dont la parfaite pauvreté, dont l'inviolable régularité, dont l'angélique pureté, dont l'exemplaire auſtérité ſeroient autant de miracles, ſi Dieu par un autre miracle plus grand ne les avoit même rendus communs. Or en les rendant communs, qu'a prétendu Dieu, ſinon de nous découvrir le tréſor dont je parle, qui eſt le vrai chriſtianiſme?

Hors de la religion, je le répéte, ce tréſor conçu de la ſorte ne ſe trouve que

rarement ; & à prendre même le monde dans le ſens de l'Ecriture, il ne s'y trouve point du tout. Car tout ce qui eſt dans le monde, eſt, ou concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgueil de la vie ; & y chercher autre choſe que ces trois ſources infectées & empoiſonnées du péché, c'eſt non-ſeulement ne pas connoître le monde, mais vouloir que ſaint Jean ne l'ait pas connu, quand il a dit ſans exception : *Omne quod eſt in mundo concupiſcentia carnis eſt, & concupiſcentia oculorum, & ſuperbia vitæ.* Ne cherchons donc point dans ce qui s'appelle le monde, ces précieux caractères du chriſtianiſme dont je viens de faire le dénombrement. Ce ſeroit chercher dans les ténébres les plus épaiſſes, la plus brillante lumiere. Or quel rapport y a-t-il entre l'un & l'autre ? *Quæ ſocietas luci ad tenebras ?* Ne cherchons point de ſageſſe chrétienne dans cette vie molle dont les prétendus honnêtes gens du monde ne ſe font pas même un ſcrupule ; je dis plus, dont les dévots mêmes du monde ne ſont pas toujours ennemis. Eſpérer de l'y trouver, ce ſeroit contredire le ſaint Eſprit, & en appeller de l'arrêt qu'il a prononcé, *Non invenitur in terra ſuaviter viventium.* Non, ce renoncement à ſoi-même, ce

1. *Joan.* c. 2.

2. *Cor.* c. 6.

crucifiement de la chair, cette mortification de l'eſprit, qui eſt la vraie ſageſſe des élûs, ne ſe trouvent point parmi ceux qui affectent de mener une vie commode & aiſée. Ne cherchons point l'eſprit chrétien dans ces états du monde, où l'ambition & la cupidité dominent. Si je voulois ici les parcourir tous, je vous y ferois voir tout le chriſtianiſme ſi défiguré, qu'à peine le diſtingueroit-on du paganiſme, même corrompu. Laiſſons là le monde profane. Mais pour trouver le tréſor que nous cherchons, entrons en eſprit dans ces ſanctuaires de la virginité, fermés pour le monde; dans ces cloîtres conſacrés à la retraite, & où les épouſes de Jeſus-Chriſt ſont leur demeure. Pour ne nous y méprendre pas, arrêtons-nous à ceux où l'eſprit de Dieu paroît plus regner, à ceux dont nous ſçavons mieux que l'eſprit du monde eſt banni, à ceux où la régle eſt dans ſa vigueur, à ceux dont l'éclatante ſainteté, de notre propre aveu, nous édifie. Ne ſortons, point de celui-ci, connu pour être, ſans contredit, en poſſeſſion de tous ces avantages. C'eſt ici que nous découvrons le tréſor Evangélique; & ſans le chercher plus loin, c'eſt ici que nous trouvons le chriſtianiſme, non point en ſpéculation ni

en idée, mais en ſubſtance & en pratique.

En effet, mes chers Auditeurs, (car il eſt important d'approfondir cette vérité) en quoi conſiſte, à le bien entendre, ce chriſtianiſme qui eſt par excellence le don de Dieu? dans des choſes inconnues au monde, & qui pour les hommes du monde ſont autant de tréſors cachés: je veux dire dans la béatitude de la pauvreté, dans la gloire de l'humilité, dans le goût & l'attrait de l'auſtérité. Voilà ce que le monde ne connoît pas, & à quoi, ſelon l'Evangile, ſe réduit néanmoins le Royaume de Dieu que je vous prêche. Je m'explique. Dans le monde on trouve des pauvres, mais qui s'eſtiment malheureux de l'être. Dans le monde on voit des homme humiliés, mais qui ont en horreur l'humiliation. Dans le monde on ſouffre, mais on eſt au déſeſpoir de ſouffrir, & on fait toutes choſes pour n'y ſouffrir pas. Or rien de tout cela n'eſt le chriſtianiſme dont il eſt ici queſtion. Avant Jeſus-Chriſt il y avoit des pauvres ſur la terre, comme il y en a encore, & en auſſi grand nombre; mais cette pauvreté n'étoit pas celle que le Fils de Dieu vouloit établir parmi les hommes, ni par conſéquent celle qui devoit faire leur bonheur dans cette

vie, & leur mérite pour parvenir à la vie éternelle. Car on ne trouvoit ſur la terre qu'une pauvreté forcée ; & celle qu'y vouloit établir Jeſus-Chriſt, devoit être une pauvreté volontaire, une pauvreté de cœur, une pauvreté déſirée, choiſie, embraſſée par état & par profeſſion. Or il eſt évident que la pauvreté avec toutes ces conditions, ne ſe trouve point dans le monde. C'eſt dans la Religion, dit ſaint Bernard, que ſe vérifie clairement & ſenſiblement ce divin paradoxe du Sauveur, *Matth.* *Beati pauperes.* C'eſt là que par choix, & c. 5. même par vœu, on ſe fait un bonheur de n'avoir rien, de ne poſſéder rien, de n'eſpérer rien ; là que ſe trouvent ces pauvres Evangéliques, héritiers du Royaume céleſte. Combien de fidéles ſe ſont tenus heureux dans cette vûe de quitter tout, & de ſe dépouiller de tout ? Le monde les a traités de fols & d'inſenſés : mais une partie de leur béatitude a été d'être réputés fols & inſenſés dans l'opinion du monde, pourvû qu'ils euſſent l'avantage d'être les imitateurs de la pauvreté du Dieu qu'ils adoroient. Le comble de leur bonheur a été d'être perſuadés, comme Moyſe, que la pauvreté de Jeſus-Chriſt étoit pour eux un plus grand tréſor, que toutes les richeſſes de l'Egypte ; &

c'eſt ce qu'ils n'ont trouvé que dans la religion.

Il en eſt de même de la gloire de l'humilité. Autre paradoxe de l'Evangile. Rien de plus commun dans le monde que l'humiliation ; mais en même tems, rien dans le monde de plus rare que l'eſtime & l'amour de l'humiliation. Des mépris, des diſgraces, des rebuts, des traitemens indignes à eſſuyer, mais tout cela accompagné de chagrins, de dépits, de murmures, voilà ce que produit le monde. Des hommes, par les révolutions de la fortune, abaiſſés & anéantis; mais juſques dans l'abaiſſement & l'anéantiſſement, des hommes orgueilleux & ſuperbes, voilà de quoi le monde eſt rempli. Où ſe glorifie-t-on ſincérement d'être humilié ? dans la religion, ou l'on n'a point d'autre ambition que de n'en point avoir, point d'autre prétention que de ne prétendre rien ; où l'ame chrétienne, ſurtout dans la ſolemnité de ſon ſacrifice peut dire encore mieux que David : j'ai choiſi d'être la derniere dans la maiſon de mon Dieu, & le choix que j'en ai fait, eſt celui que j'accomplis aujourdui en me ſéparant du monde. Combien de Grands revêtus des honneurs du monde, ſe ſont fait un honneur plus grand d'y renoncer, pour

parvenir à cette gloire ? Combien de vierges distinguées par leur naissance, ont méprisé les établissemens du monde, les plus capables de flatter l'amour-propre, pour être les épouses d'un Dieu humble, en prenant le voile sacré ? Voilà ce que j'appelle le trésor de l'Evangile.

Que trouve-t-on enfin dans le monde ? vous le sçavez; des croix sans onction, des souffrances sans consolation, une pénitence & une austérité sans mérite. Et quel est le partage de ceux qui s'attachent au monde? l'esclavage & la servitude, un éternel assujettissement aux loix dures & tyranniques du monde, qu'ils subissent malgré eux & dans l'amertume de leur cœur. Rien de plus opposé au trésor dont je parle. Car ce trésor, dit saint Bernard, est la joie qu'on a de souffrir & de se mortifier pour Dieu; la douceur de penser, comme saint Paul, que l'on se captive, & qu'on est dans les liens pour Jesus-Christ; le goût que l'on trouve à porter son joug; les consolations intérieures de la pénitence volontairement préférée aux plaisirs des sens; la paix de l'ame dans une vie austère, soutenue constamment & avec ferveur. Or où tout cela se rencontre-t-il, si ce n'est dans la religion ?

Confiteor tibi, Pater, Domine cœli &

terræ, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus, & revelaſti ea parvulis. Je vous bénis, ô mon Dieu, Seigneur du ciel & de la terre, je vous bénis d'avoir caché ces choſes aux ſages & aux prudens du ſiécle, de les avoir révélées aux ſimples & aux petits. Je vous rends graces de m'avoir choiſi, tout indigne que je ſuis, pour m'aſſocier au nombre de ces ames prédeſtinées. J'ai connu par-là ce qui devoit être mon unique tréſor; & il ne tient qu'à moi de le poſſéder, & d'en joüir en demeurant ferme, & en me ſanctifiant dans la vocation religieuſe. Si vous étiez aſſez heureux, hommes du ſiécle, pour entrer dans ces ſentimens, on pourroit dire que vous auriez trouvé le tréſor Evangélique. Mais qu'arrive-t-il? de deux choſes l'une: ou qu'ayant des cœurs endurcis, vous ne goûtez pas ces penſées, ou que ces penſées, par la diſſipation du monde s'effacent bientôt de vos eſprits. Car pour trouver le chriſtianiſme, il ne ſuffit pas de ſçavoir tout cela & de le penſer; il faut en être pénétré & efficacement perſuadé. Or ces penſées, à la vûe même de cette cérémonie qui vous aſſemble ici, ne font communément ſur vous qu'une impreſſion ſuperficielle; qui ne va pas juſqu'à la perſuaſion, & qui va bien moins encore juſ- Matth. c. 11.

ques à la converſion. Avoüons-le toutefois, malgré l'iniquité du ſiécle, il y a encore, dans le monde de vrais chrétiens, qui par une grace ſpéciale y trouvent le Royaume de Dieu. Ne leur diſputons point cet avantage; mais ajoûtons pour leur inſtruction, que ce Royaume de Dieu, que ce chriſtianiſme eſt expoſé pour eux dans le le monde à mille dangers, dont on ſe préſerve auſſi heureuſement que ſaintement dans l'état religieux. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE. S'Aſſûrer un tréſor, quand on l'a trouvé, c'eſt à quoi nous porte le premier inſtinct de la cupidité; & lorſqu'il s'agit d'un tréſor de biens ſpirituels, c'eſt à quoi le zéle de la charité, que nous nous devons à nous-mêmes, doit premiérement & ſoigneuſement pourvoir. Car malheur à nous qui ſommes en qualité de chrétiens les enfans de la lumiere, ſi nous avions là-deſſus moins de prudence que les enfans du ſiécle. J'en conviens, mes chers Auditeurs, le chriſtianiſme où Dieu nous a appellés, eſt pour nous un tréſor de graces. Mais par une fatalité, qu'il ne ſuffit pas de déplorer, ſi nous n'avons ſoin de nous en garantir, ce tréſor de graces, ſelon les caractères différens de ceux qui le trouvent,

ou qui prétendent l'avoir trouvé, eſt expoſé dans le monde à trois grands dangers. Car pour les ames vaines & diſſipées, il eſt expoſé à la corruption du monde; pour les ames foibles, quoique d'ailleurs touchées de Dieu, il eſt expoſé à la crainte des railleries & des perſécutions du monde; & le dirai-je? pour les ames mêmes parfaites, il eſt expoſé à la vanité, qui eſt le pernicieux écueil de toutes les vertus du monde. Trois dangers dont l'homme chrétien doit mettre à couvert la religion, qui eſt ſon tréſor. Trois dangers qu'il n'évitera jamais, qu'en ſe ſéparant du monde, non-ſeulement d'eſprit & de cœur, mais, autant qu'il eſt néceſſaire & que ſa condition le peut permettre, de commerce & de ſociété. Et trois dangers contre leſquels la profeſſion religieuſe eſt un préſervatif comme infaillible, puiſqu'il eſt vrai, ſelon la remarque de ſaint Bernard, que dans l'état religieux, on pratique le chriſtianiſme aiſément, librement & ſûrement: aiſément, ſans être dans la néceſſité de combattre toujours les maximes du monde corrompu: librement, ſans être ſujet à la cenſure du monde, ennemi & perſécuteur de la piété: ſûrement, ſans craindre l'oſtentation, & ſans avoir à ſe défendre de l'orgueil ſecret, qui eſt la tentation ordinaire

du monde, même le plus régulier. Appliquez-vous, Chrétiens, & pendant que je vous fais voir les avantages de ceux qui renoncent au monde, pour suivre Jesus-Christ, concevez bien l'obligation où vous êtes de vous tenir en garde contre le monde, si vous y voulez conserver cet inestimable tréſor du christianisme, dont la possession vous doit être plus chère que la vie.

Il faut pour cela se préserver de la corruption du monde. Premiere vérité, dont la pratique est un des plus sûrs moyens du salut. Car comme raisonnoit saint Chrysostôme, il n'est point nécessaire d'être né vicieux, ni d'avoir un mauvais fonds d'esprit ou de naturel, pour être exposé dans le monde à l'air contagieux que l'on y respire. Pour peu qu'on manque de vigilance & d'attention sur soi-même avec de bonnes inclinations, avec de bons principes & une bonne éducation, avec de bonnes intentions même, on se perd dans le monde, & on s'y corrompt. Il suffit d'y être dissipé, pour être en danger de s'y perdre. Et en effet, cessez d'y marcher avec cette circonspection que demande l'Apotre, & qui doit aller jusqu'au tremblement, dès-là l'esprit du monde s'empare de vous, dès-là vous en prenez les impressions, dès-

là par un progrès preſque inſenſible, de chrétien que vous étiez, vous devenez mondain & vous vous pervertiſſez, ſinon par les mœurs & par les actions, au moins par les ſentimens. Qui me donnera, s'écrioit David, en vûe d'une ſi dangereuſe corruption, qui me donnera les aîles de la colombe, afin que je prenne mon vol, & que je cherche en m'élevant un air plus épuré? *Quis dabit mihi pennas ſicut columbæ, & volabo, & requieſcam?* Ah! Seigneur, ajoûtoit ce ſaint Roi, vous m'en avez appris le ſecret. C'eſt de me ſéparer du monde, & de me renfermer dans une ſainte retraite, où dégagé des objets créés, & occupé de vous, j'éloigne de moi tout ce qui pourroit altérer l'innocence de mon ame, & donner quelque atteinte à mon cœur: *Ecce elongavi fugiens & manſi in ſolitudine.* Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que fait l'ame religieuſe. Convaincue qu'elle eſt de la malignité du monde, & perſuadée de ſa propre fragilité; ſimple comme la colombe, mais dans ſa ſimplicité même, prudente comme le ſerpent, elle ſe ſauve, en fuyant & en s'éloignant: *Ecce elongavi fugiens.* Elle fuit le monde, tandis que vous avez la préſomption, je ne dis pas d'y demeurer, mais de vous y plaire, de vous y aimer, de vous y intriguer, de

Pſal. 54.

Ibid.

vous y pouſſer, & malgré tout cela de vous y croire en sûreté : Elle s'en éloigne, tandis que vous y entretenez des liaiſons & des habitudes, où ſuccomberoit la vertu des Saints, & même la vertu des Anges. Dépoſitaire, comme chrétienne, du don de la foi, qui eſt le tréſor que Dieu lui a confié, pour ne pas riſquer ce tréſor, elle le renferme, & elle ſe renferme avec lui dans la ſolitude qu'elle a choiſie pour ſa demeure : *Et manſi in ſolitudine.* Voilà le parti que la prudence du ſalut lui fait embraſſer ; & ſi vous agiſſez comme elle, par l'eſprit de Dieu, malgré les prétendus engagemens de vos conditions, voilà en quoi par proportion, chacun de vous doit l'imiter. Donnons plus de jour à cette penſée.

Le monde dans ſon déſordre même, ou plûtôt par la raiſon même de ſon déſordre, a ſes maximes & ſes loix eſſentiellement oppoſées à celles de Dieu. Cependant parce qu'on eſt du monde, on croit ne pouvoir pas ſe diſpenſer d'obéir à ces loix, & ce qui eſt encore bien plus déplorable ; d'y accommoder juſqu'à ſa religion. Ces loix du monde ſe trouvent confirmées par des uſages qui ſont autant d'abus ; autoriſées par des exemples ; qui ſont autant de ſcandales ; fortifiées par des occaſions, qui

ſont autant de tentations & de tentations les plus violentes. Mais parce qu'on eſt du monde, on ſe fait malheureuſement un point de ſageſſe de vivre ſelon ces uſages, une néceſſité de ſe conformer à ces exemples, un capital intérêt de rechercher ces occaſions : faut-il s'étonner ſi la corruption qui s'enſuit de-là, eſt un mal univerſel ? Je ſçai que qui en uſe de la ſorte, n'eſt plus chrétien que de nom ; & je ſçai que la premiere loi du chriſtianiſme eſt de contredire les loix du monde, d'aller contre le torrent des coutumes du monde, d'être pour cela, s'il le faut, ſingulier dans le monde, afin de pouvoir dire comme David, *Singulariter ſum ego donec tranſeam.* *Pſ.* 140. Mais qui le fait, & où eſt l'ame aſſez heureuſe pour être dans ces diſpoſitions? C'eſt vous, digne Epouſe de Jeſus-Chriſt, qui renoncant au monde, allez pour jamais vous engager dans un état de vie, où ces diſpoſitions, quoiqu'héroïques, vous deviendront comme naturelles. Dans un état où l'Evangile eſt la ſeule régle que vous aurez à obſerver ; où vous n'aurez qu'à ſuivre la coûtume pour marcher dans la voie de Dieu, & pour vous ſanctifier; où il ne ſe préſentera à vos yeux que des objets qui vous détermineront à faire le bien ; où par l'éloignement des occaſions,

vous vous trouverez dans une eſpéce d'impuiſſance de faire le mal ; où nul ſcandale ne vous troublera, où nulle fauſſe maxime ne vous ſéduira, où les exemples vous ſoutiendront, où les converſations vous édifieront. N'ai-je donc pas raiſon de conclure, que par-là vous vous aſſûrez ce précieux tréſor de la grace qui vous fait chrétienne?

Ce n'eſt pas tout ; dans le monde les choſes même indifférentes de leur nature, par une maligne qualité que leur communique le monde, corrompent le cœur de l'homme. Car, comme a très-bien obſervé ſaint Chryſoſtôme, on ſe perd dans le monde par les richeſſes, & on s'y perd par la pauvreté ; l'élévation y fait naître l'orgueil, & l'humiliation y jette dans le déſeſpoir; on y abuſe de la ſanté, en la faiſant ſervir à ſes plaiſirs, & l'infirmité y eſt un prétexte pour vivre dans l'impénitence. Mais rien de ſemblable dans la Religion : pourquoi ? parce que la religion, par une grace qui lui eſt propre, fait de ces choſes indifférentes autant de moyens efficaces, pour arriver à ſa fin. C'eſt dans la religion que tout contribue au ſalut & au bien des élûs du Seigneur. C'eſt là que l'on ſe ſanctifie par les richeſſes, en les ſacrifiant à Dieu ; & par la pauvreté, en l'embraſſant & la profeſſant pour Dieu. Là que les exer-

cices humilians ſervent de fond aux plus ſublimes vertus & que les honneurs dont on ſe dépouille, rendent l'humilité plus méritoire. Là que l'on immole ſa ſanté à l'auſtérité d'une régle, & que l'on ſe perfectionne par la maladie, en s'accoutumant & en apprenant chaque jour à mourir. Car voilà les véritables & inconteſtables priviléges de la vie religieuſe : & de-là quelle aſſûrance, pour y conſerver purement & inviolablement l'eſprit chrétien ? Il y a plus encore. Dans les devoirs mêmes les plus légitimes, les chrétiens du ſiécle trouvent des piéges & des embûches que leur dreſſe l'ennemi de leur ſalut. Combien de peres & de meres réprouvés dans le chriſtianiſme, par l'amour déſordonné qu'ils ont eû pour leurs enfans ? Combien de femmes chargées de crimes devant Dieu, par la complaiſance ſans bornes & l'attachement aveugle qu'elles ont eû pour leurs maris ? Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui ſçachiez juſques où s'étend cette corruption du monde. Mais c'eſt encore par là, mes cheres Sœurs, que nous devons vous & moi, eſtimer la grace de notre vocation, puiſqu'en nous retirant du monde, elle nous délivre pour jamais de ces devoirs, qui, quoique juſtes, n'auroient pas laiſſé de nous partager entre Dieu & la

créature. Une épouſe du ſiécle, dit ſaint Paul, eſt occupée & le doit être du ſoin de plaire à ſon époux. Devoir ſaint, mais tout ſaint qu'il eſt, joint ſouvent au danger de déplaire à Dieu. Celle qui s'attache au Seigneur, n'a que le Seigneur à qui plaire. Ainſi elle n'eſt point diviſée, & toutes ſes obligations ſe trouvant réunies dans une ſeule, dont Dieu eſt l'objet, elle marche avec une ſainte confiance, parce qu'elle n'a plus même beſoin de tant de diſcernement, ni pour modérer ſes affections, ni pour régler ſes actions. Ses affections, du moment qu'elles ont Dieu pour terme, ne ſont plus capables d'excès, & ſes actions ſont plus que ſuffiſamment réglées par l'état auquel elle ſe fixe : la voilà donc, & le chriſtaniſme avec elle, à couvert du monde corrompu. Allons plus avant.

On voit dans le monde, quoique corrompu, des ames bien intentionnées des ames touchées de leurs devoirs, & qui voudroient de bonne foi chercher le Royaume de Dieu. Mais elles ſont foibles, & un des effets de leur foibleſſe, eſt de ne pouvoir ſoutenir la cenſure d'un certain monde libertin & ennemi de la piété. Elles n'oſent ſe déclarer chrétiennes, parce qu'elles craignent de paſſer pour dévotes, & d'avoir à eſſuyer la raillerie ; d'être traitées,

ou d'hypocrites, ou de petits eſprits : lâches eſclaves du reſpect humain, qui ſemblent n'avoir de religion, qu'autant qu'il plaît au monde qu'elles en aient. N'eſt-ce pas là mes chers Auditeurs un des ſcandales du chriſtianiſme dont vous avez le plus à vous garantir ? Car ce n'eſt pas aſſez pour le ſalut, d'être chrétien ; il faut le paroître, il ne faut point rougir de l'être, il faut faire voir qu'on l'eſt, il faut pour cela mépriſer le monde & ſes jugemens, & être perſuadé que ſans cela l'on ne doit attendre de Dieu qu'une affreuſe malédiction : *Qui me erubuerit, hunc Filius hominis erubeſcet.* Mais qu'y a-t-il de plus rare, dans le ſiécle où nous vivons, que ces ames libres & affranchies de la ſervitude du monde ? Dans la profeſſion religieuſe nul pareil danger : on n'y craint, ni le monde, ni la cenſure du monde. On y ſert Dieu, ſans être contredit des hommes ; on y eſt chrétien en liberté; on n'y rougit point de ſouffrir une injure ſans ſe venger : on y eſt humble & patient, ſans être accuſé de baſſeſſe de cœur. La cenſure même du monde y eſt une eſpéce de ſecours pour la pratique du chriſtianiſme : pourquoi ? parce que nous voyons que le monde au moins équitable en ceci, ne cenſure les religieux que quand ils viennent à oublier ce qu'ils ſont, *Luc. c. 9.*

& ne les honore que quand ils ſont parfaitement ce qu'ils doivent être. Autant qu'il a de malignité pour critiquer & railler ceux qui demeurant dans le monde, y veulent être exactement & réguliérement chrétiens ; autant a-t-il de mépris pour ceux qui, ayant quitté le monde, voudroient encore être mondains. Du moment que nous ſommes religieux, le monde, mes cheres Sœurs, tout monde qu'il eſt, exige de nous une vie exemplaire & irréprochable. Le monde, tout perverti qu'il eſt, ne nous eſtime qu'à proportion qu'il nous croit ſaints; & il n'a de reſpect pour nous, qu'autant que nous lui paroiſſons avoir d'éloignement pour lui Peut on ſe trouver ſelon Dieu dans une ſituation plus avantageuſe?

Enfin, pour les ames même parfaites, le chriſtianiſme eſt encore expoſé dans le monde : & à quoi ? aux loüanges, aux applaudiſſemens, à la vanité, ennemis ſouvent plus dangereux que toutes les perſécutions du monde. Mais où ſe ſauve-t-on de leurs attaques ? dans la religion, où par une protection particuliere de Dieu, ils n'ont preſque point d'entrée. Car, comme diſoit ſaint Bernard, prouvant cette vérité par une oppoſition ſenſible & convaincante, qu'un chrétien engagé dans le monde faſſe la moindre partie de ce que font com-

munément les religieux, on l'admire & on le canoniſe; au lieu que les religieux n'en reçoivent nul éloge, parce qu'on ſuppoſe qu'ils ne font que ce qu'ils doivent. Or voila, mes Freres, reprenoit ſaint Bernard, ce que nous avons gagné en quittant le monde; de n'être pas eſtimés ſaints, avant que nous le ſoyons, ni même quand nous le ſommes. Un religieux tiéde, en pratiquant ce qu'il pratique, ſeroit, malgré ſa tiédeur, regardé dans le monde comme un chrétien parfait; & un chrétien dans le monde cenſé parfait, avec ſa prétendue perfection, à peine ſeroit-il ſupporté dans la religion. D'où vient cela? c'eſt que dans la religion, bien de la régularité, bien de l'humilité, bien de la piété, n'eſt preſque compté pour rien; au-lieu que dans le monde, peu, & ſouvent rien, eſt compté pour beaucoup. Combien d'ames pures & élevées ſe gâtent tous les jours dans le monde, par la complaiſance ſecrette qu'elles ont pour elles-mêmes, & par le faux encens que le monde donne à leur vertu? Sans parler de celles qui ne ſont dévotes que par oſtentation, & qui par-là ne le ſont pas; combien en voit-on, que la devotion, ſans qu'elles s'en appercoivent, rend aumoins intérieurement vaines & préſomptueuſes? combien de péchereſſes conver-

ties ſe ſont laiſſé ébloüir de l'éclat même de leur converſion,& en ont ainſi perdu le fruit ? Car il ne ſuffit pas, dit un grand Pape, d'être en garde contre les tentations groſſieres du démon,ſi l'on n'a encore ſoin de ſe préſerver du poiſon ſubtil de la
Greg. loüange & de l'eſtime des hommes : *Quia ſtudium cœleſtis deſiderii à malignis ſpiritibus cuſtodire non ſufficit, qui hoc ab humanis laudibus non abſcondit.* Dans la religion, graces au Seigneur, il n'y a point de tels riſques à courir ; on y eſt régulier ſans diſtinction,humble ſans ſingularité,mortifié & auſtère ſans éclat. La vie parfaite y eſt une vie commune, & par conſéquent à l'abri de la fauſſe & de la vraie loüange. Quelque progrès que vous y faſſiez dans les vertus chrétiennes & religieuſes, on n'y penſe point à vous, on n'y parle point de vous : Dieu ſeul & votre conſcience y ſont les approbateurs de votre conduite. Tout ce que vous y amaſſez de mérites, eſt caché, & comme abſorbé dans la maſſe des mérites infinis de la communauté dont vous êtes membre. Circonſtance, mes cheres Sœurs, qui ſeule ſuffiroit pour me faire eſtimer ma condition, & pour m'en faire goûter le bonheur. Le chriſtianiſme y eſt en aſſûrance ; & par un troiſiéme avantage, il y eſt priſé ce qu'il vaut, & l'a-

me religieuſe donne tout pour le poſſéder. Encore un moment de réflexion pour cette derniere partie.

C'Eſt une des illuſions du ſiécle les plus ordinaires de vouloir être chrétiens & de croire le pouvoir être, ſans qu'il en coûte rien à la nature & à l'amour-propre. Et quoique l'Evangile nous prêche, qu'il faut tout quitter, & ſe renoncer ſoi-même, pour parvenir à cette grace que j'appelle le tréſor du chriſtianiſme; quoique ſaint Paul proteſte qu'il s'eſtime heureux de tout perdre, pourvû qu'il gagne Jeſus-Chriſt, *Propter quem omnia detrimentum feci ut Chriſtum lucrifaciam:* par un ſecret bien ſurprenant qu'a trouvé le monde, mais que les Saints n'ont point connu, on ſe flatte de pouvoir gagner Jeſus-Chriſt, en ne perdant rien, & de pouvoir le poſſéder en retenant tout, je dis tout ce qu'il faut au moins être prêt à ſacrifier, pour acquérir un ſi grand bien. En un mot, on vit dans cette erreur & l'on y vit tranquillement, que pour être chrétien il n'eſt pas néceſſaire de ſe détruire & de s'anéantir; qu'on le peut être à des conditions plus ſupportables & plus proportionnées à notre foibleſſe: c'eſt-à-dire, qu'on le peut être en goûtant les douceurs de la vie, en

III. PARTIE.

Philip. c. 3.

les recherchant & en ſe les procurant ; qu'on le peut être, en faiſant éternellement ſa volonté & ſuivant ſans contrainte & ſans gêne le mouvement de ſes déſirs ; qu'on le peut être en travaillant à s'élever, en s'efforçant de s'enrichir, en donnant à ſon ambition toute l'étendue que les loix du monde lui accordent ; qu'on le peut être enfin ſans ſe dépouiller pour cela de ſoi-même, ni en venir à ce renoncement dont on ne laiſſe pas, parce qu'on eſt chrétien, de reconnoître en ſpéculation la néceſſité ; mais dont on ſçait bien, parce qu'on eſt ſage & prudent ſelon la chair, ſe défendre dans la pratique. Car voila, mes chers Auditeurs, le rafinement de la dévotion chimérique, dont le monde ſe pare. On veut avoir la gloire du chriſtianiſme, mais on ne veut pas en avoir la peine. On en veut avoir le mérite, mais on ne veut pas en porter le joug. On veut en être quitte pour des paroles, pour des maximes, pour des ſentimens, ſans paſſer jamais juſques aux œuvres. Tel eſt l'abus dont je gémis, & qui excite tout mon zéle.

Mais n'ai-je pas en même tems dequoi me conſoler, quand je conſidere que Dieu, pour la condamnation de cet abus, ſuſcite actuellement dans ſon Egliſe des ames ferventes, des ames remplies de ſon eſprit,

eſprit, des ames touchées de la grace de leur vocation, qui par un vœu particulier ſe conſacrant à lui, & faiſant divorce avec le monde, achetent le mérite & la gloire d'être parfaitement chrétiennes, aux dépens de tout ce qu'il en peut coûter à des créatures mortelles ? N'ai-je pas de quoi bénir Dieu, quand je les vois non contentes de quitter leurs biens, leurs prétentions, leurs droits, ſe quitter elles-mêmes ſans réſerve, ſe priver de leur liberté, s'interdire les plaiſirs les plus innocens, ſe livrer comme des victimes ; & pourquoi ? pour donner une preuve authentique à Dieu & aux hommes, qu'elles ſçavent eſtimer le chriſtianiſme & le faire valoir ce qu'il vaut ? Quand je les vois, dis-je, pénétrées d'une ſainte joie, & que je les entends proteſter auſſi bien que l'Apôtre des Gentils : *Omnia detrimentum feci, & arbitror ut ſtercora, ut Chriſtum lucrifaciam ;* oui, tout cela nous a ſemblé une heureuſe perte, & nous avons regardé comme de la boüe tout ce que le monde nous pouvoit promettre, en comparaiſon du bonheur dont nous joüiſſons par la profeſſion religieuſe, d'être toutes à Jeſus-Chriſt, comme il eſt tout à nous. Quand j'en ai devant les yeux un exemple auſſi éclatant que celui de cette illuſtre vierge,

n'ai-je pas, encore une fois, de quoi rendre à Dieu d'immortelles actions de graces, d'avoir confondu par-là l'infidélité & l'aveuglement des mondains ? Reprenons, s'il vous plaît, & ſuivez-moi.

On ſe fait honneur dans le monde de pratiquer le chriſtianiſme, & l'on croit en effet l'y pratiquer. J'en conviens, ſi vous le voulez : mais avoüons auſſi que le chriſtianiſme eſt aujourd'hui pratiqué dans le monde d'une maniere dont on devroit rougir, & dont on rougiroit, pour peu qu'on eût de bonne foi, bien loin de s'en faire honneur. Jamais dans le monde prétendu chrétien, tant de zéle pour la voie étroite, jamais tant de démonſtration de réforme, jamais en apparence tant d'ardeur pour la ſévérité de la morale & pour la pureté de l'ancienne diſcipline : mais au milieu de tout cela, jamais tant d'amour-propre, jamais tant de recherche de ſoi-même, jamais à proportion des conditions tant de molleſſe, ou du moins tant d'attention à être abondamment pourvû de tout, & à ne manquer de rien. Or avec cela, il eſt aiſé d'être chrétien : avec cela l'on ne ſent point la peſanteur de ce fardeau du chriſtianiſme, & de ce poids du baptême dont parloit Tertullien ; avec cela on n'en eſt ni fatigué ni ſurchargé.

Mais où eſt-ce qu'il ſe fait ſentir ? diſons-le hardiment, & parce qu'il eſt vrai, & parce qu'il eſt utile de le dire : où il ſe fait ſentir ce poids. C'eſt dans les Communautés Religieuſes, où les exercices d'une vie réglée, où les jeûnes, où les veilles, où le ſilence, où la pauvreté, où l'aſſiduité aux offices divins ſont une pénitence ſans interruption, qu'il faut avoir éprouvée pour en bien juger. Car c'eſt là que par choix & par état l'on porte ce qu'il y a de plus peſant dans le chriſtianiſme; & c'eſt là que l'ame chrétienne dit à Dieu avec la même confiance que David : *Propter verba labiorum tuorum ego cuſtodivi vias duras.* Pour vous, Seigneur, & pour le reſpect de votre loi, je marche dans des voies dures & pénibles. Le monde a lui-même des voies dures & pénibles ; mais on y marche, parce qu'on eſt dominé par ſes paſſions, parce qu'on eſt eſclave de ſon ambition, parce qu'on eſt livré au démon de l'avarice, & c'eſt ainſi que l'on porte le poids du monde ; au lieu qu'on ſuit les voies dures & pénibles de la religion, parce qu'on veut s'attacher exactement aux paroles de Jeſus-Chriſt & à ſes conſeils : *Propter verba labiorum tuorum.* Et c'eſt ce que nous pouvons appeller la perfection ou le comble du poids du baptême, *Pondus* *Pſ. 16.* *Tertul.*

baptiſmi. Auſſi eſt-ce par-là, mes chers Auditeurs, qu'on achéte le tréſor du Royaume de Dieu. Mais écoutez ce que j'ajoûte.

Dans le monde on profeſſe le chriſtianiſme, mais en même tems on fait dans le monde ſa volonté; & par un abus que le monde remarque bien lui-même, & dont il eſt quelquefois peu édifié, ceux qui dans le monde ſe piquent le plus d'être chrétiens & de le paroître, j'entends certains dévots, ſont ſouvent ceux en qui la propre volonté regne davantage, ceux qui y ſont plus attachés & qui s'en départent le moins. Or pourvû que l'on faſſe ſa volonté, rien ne coûte; & il n'y a ni excès de ferveur, ni pratique de pénitence, ni régularité de vie qu'on ne ſoutienne avec plaiſir, tandis qu'on le veut, & qu'on ſe pique de le vouloir. Car cette volonté, du moment qu'elle eſt libre & qu'elle prédomine, tient lieu de tout, & adoucit la plus rigoureuſe auſtérité. De-là combien d'illuſions dans la plûpart des vertus du monde? Il n'en eſt pas de même de la religion: on y jeûne, on y veille, on y prie; mais en tout cela on y fait la volonté d'autrui, & jamais la ſienne. Or voilà le grand ſacrifice, dont l'homme avec raiſon ſe glorifieroit, s'il pouvoit jamais avoir droit

de ſe glorifier devant Dieu : cette obéiſſance à laquelle il ſe voüe, cette dépendance d'une volonté étrangere à laquelle il ſe rend ſujet, cette loi qu'il s'impoſe de ne pouvoir plus diſpoſer de ſoi-même, de n'être plus le maître de ſes actions, de vivre dans un âge parfait comme un pupille, qui ne doit jamais être émancipé, & qui par un effet merveilleux de la vocation qu'il a embraſſée, n'eſt libre que pour ne l'être plus, n'a de volonté que pour n'en avoir plus, n'uſe de ſa raiſon & de ſes lumieres que pour n'en uſer plus. Voilà ce qui fait l'eſſentiel mérite de l'homme, & où il faut qu'il en vienne, afin qu'on puiſſe dire de lui, *Vendit univerſa quæ habet.* Car tout le reſte ſans cela eſt peu, & cela ſeul ſans tout le reſte, eſt d'un prix infini. Or il n'y a que l'ame religieuſe, qui ſoit chrétienne à cette condition. Finiſſons, & voici ce qui doit achever de confondre le monde, en conſolant ceux qui ont le courage & le zéle de le quitter.

Qu'en coûte-t-il à la plûpart des chrétiens du ſiécle, pour mériter l'honneur qu'ils ont d'être, en qualité de chrétiens, incorporés à Jeſus-Chriſt ? Oſeroient-ils dire qu'ils faſſent pour cela aucun effort dont le chriſtianiſme leur ſoit proprement

& purement redevable ? Je parle de ceux dont le monde même vante ſi hautement la vertu & la probité ; de ceux qui, dans l'opinion du monde, paſſent communément pour gens d'honneur ; de ceux qui lui paroiſſent irréprochables : que leur en coûte-t-il pour être chrétiens ? Ils renoncent à toute injuſtice : les Païens, diſoit le Sauveur, n'en font-ils pas autant ? Ils s'abſtiennent des plaiſirs impurs : les ſages de la gentilité ne s'en ſont-ils pas abſtenus ? Ils ont de la modération dans leurs paſſions, de la régle dans leurs actions, de l'équité dans leurs jugemens, de la ſincérité dans leurs paroles : la raiſon, indépendamment du chriſtianiſme, ne leur enſeigne-t-elle pas tout cela ? C'eſt dans la profeſſion religieuſe, que pour ſe rendre digne de Jeſus-Chriſt, on enchérit ſur les vertus païennes ; & comment ? en ſe dégradant, pour ainſi dire, ſoi-même, & ſe réduiſant, ſelon la doctrine de l'Apôtre, à l'état des enfans. Car voilà ce que les Païens n'ont jamais fait, & n'ont jamais eu la penſée de faire. Ils jettoient dans la mer l'or & l'argent ; mais ils demeuroient pleins d'eux-mêmes, dit ſaint Jérôme, & ils n'eſtimoient pas aſſez cette ſageſſe mondaine, dont ils ſe déclaroient les ſectateurs, pour l'acheter au prix d'une

vie obſcure & humiliée. Voilà ce que ne font point encore les chrétiens engagés dans le monde. Ils ſeront réguliers, ils ſeront pieux, ils ſeront mortifiés, ils donneront tout ; mais en ſe réſervant toujours leur volonté propre, & n'allant jamais juſqu'à cette pleine abnégation, qui eſt le parfait chriſtianiſme & le point capital du ſacrifice de l'ame religieuſe : *Vendit univerſa quæ habet, & emit.*

C'eſt ici, mes chers Auditeurs, ſi le tems me le permettoit, que je vous ferois remarquer en paſſant l'erreur & la mauvaiſe foi de l'héréſiarque Luther, qui pour colorer ſon libertinage & juſtifier ſon apoſtaſie, affecta d'exalter les vœux du baptême, dans le deſſein de décrier les vœux de la religion ; comme ſi les vœux de la religion n'ajoûtoient rien à la ſainteté du baptême, & qu'en effet un ſimple chrétien donnât autant à Dieu qu'un religieux. Erreur que toute la Théologie condamne comme également oppoſée à la raiſon & à la foi. Car ces ſaintes Filles que vous voyez, en ſe dévoüant à Jeſus-Chriſt, lui ont fait par leur profeſſion, des ſacrifices, que nul de vous ne lui a faits en vertu de ſon baptême. Elles pouvoient être riches & bien pourvûes, & elles ſe ſont rendues pauvres ; elles pouvoient être libres, &

elles ont choisi de se captiver sous le joug d'une obéissance éternelle. Elles pouvoient goûter les plaisirs légitimes & permis, & elles ont embrassé la croix. Il leur a donc bien plus coûté qu'à vous, pour être ce qu'elles sont, puisque tout chrétien que vous êtes, vous n'avez jamais prétendu faire ce qu'elles font. Vous êtes puissant dans le monde, disoit saint Paul aux Corinthiens déja convertis à la foi, mais qui pour cela n'avoient pas renoncé aux avantages des conditions où Dieu les avoit fait naître ; vous êtes puissans dans le monde, & nous qui avons tout quitté pour Jesus-Christ, nous sommes foibles, sans crédit & sans autorité : *Nos infirmi, vos autem fortes.* On vous honore, & on ne nous compte pour rien : *Vos nobiles, nos autem ignobiles.* Vous êtes considérés & respectés, pendant que l'on nous regarde comme le rebut des hommes : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus.* Or c'est ce que les vrais religieux pourroient bien s'appliquer, en se comparant avec les chrétiens de ce siécle. Mais du reste, à l'exemple de saint Paul, je vous dis tout ceci, mes chers Auditeurs, non pas pour vous faire d'inutiles reproches, *Non ut confundam vos* : mais pour vous avertir, comme mes chers Freres, d'un de vos plus essentiels devoirs,

1. Cor. c. 4.
Ibid.
Ibid.
Ibid.

Sed, ut filios meos chariſſimos, moneo. C'eſt-à-dire, pour vous faire connoître le mérite de la vocation chrétienne, pour vous apprendre ce qu'elle vaut, combien vous la devez priſer, & à quoi il faut que vous ſoyez déterminés, lorſqu'il s'agit de marquer à Dieu juſques à quel point vous ſçavez eſtimer ce tréſor. Car enfin ces épouſes de Jeſus-Chriſt, dont la ferveur vous édifie, ne ſervent pas un autre Dieu que vous, ne croient pas un autre Evangile que vous, n'attendent pas une autre gloire que vous. Si elles l'achetent plus cher que vous, c'eſt ce qui vous doit faire trembler, puiſqu'il eſt certain que quoi qu'elles donnent pour l'avoir, elles ne donnent rien de trop, & que le Royaume du ciel priſé dans ſa juſte valeur, vaut encore bien au-delà. Que devez-vous donc conclure de leur exemple, ſinon que juſqu'à préſent vous n'avez pas connu le don de Dieu? Ah! Seigneur, devez-vous dire, je me flattois d'être chrétien, & je ne l'étois pas, mais aujourd'hui j'apprends à le devenir. Si vous êtes, mon cher Auditeur, dans ces diſpoſitions, c'eſt, pour vous, avoir trouvé le tréſor de l'Evangile, & c'eſt le fruit que vous devez remporter de cette cérémonie. Vous, Vierge fidelle, achevez ce que vous avez commencé. *Ibid.*

Préſentez-vous avec confiance à l'Autel où votre Dieu vous attend. Prononcez ſans peine ces vœux qui vous engageront éternellement & irrévocablement à lui. Quoi que vous lui donniez, il vous le rendra au centuple & en cette vie & en l'autre, où nous conduiſe, &c.

SECOND SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

Le choix que Dieu fait de l'Ame religieuſe, & que l'Ame religieuſe fait de Dieu.

Memento, Iſraël, & ne obliviſcaris : Dominum elegiſti hodie, ut ſit tibi Deus ; & Dominus hodie elegit te, ut ſis eis populus peculiaris.

Souvenez-vous-en, Iſraël, & ne l'oubliez jamais : vous choiſiſſez aujourd'hui le Seigneur, afin qu'il ſoit votre Dieu : & le Seigneur vous choiſit aujourd'hui, afin que vous ſoyez ſon peuple particulier. Dans le Deuteronome, ch. 26.

C'Est ainſi que Dieu parla aux Iſraélites, lorſqu'après les avoir tirés de la ſervitude, & les avoir long-tems éprouvés dans le déſert, il les fit entrer dans la terre promiſe, qu'ils avoient ſi ardemment déſirée, & qui devoit être pour eux

une terre de bénédiction. Mais toutes ces choſes, dit ſaint Paul, n'étoient encore que des figures ; & ce qui arrivoit alors aux Iſraélites, ſelon le deſſein de Dieu même, ſe rapportoit eſſentiellement à nous : *Hæc autem in figura facta ſunt noſtri.* En effet, c'eſt dans les parfaits chrétiens, que ces figures de l'ancienne loi trouvent leur accompliſſement ; & ſans ſortir du lieu où nous ſommes, c'eſt dans cette cérémonie religieuſe que l'on voit clairement & ſenſiblement la vérité de ce que le S. Eſprit a prétendu nous faire entendre par ces divines paroles que j'ai priſes pour mon texte, & qui renferment tout le ſujet de ce diſcours. Car, dites-moi, une ame dans les diſpoſitions où nous paroît cette généreuſe Fille, qui ſert ici de ſpectacle aux Anges & aux hommes ; une ame que Dieu par la vertu toute-puiſſante de ſa grace, tire aujourd'hui de l'eſclavage du monde ; une ame prédeſtinée, dont l'heureux ſort, après de ſaintes épreuves, eſt d'entrer dans la religion qu'elle regarde comme la terre des élûs ; & vers laquelle elle porte ſes vœux les plus ardens ; une vierge, qui à la face des autels, par une profeſſion ſolemnelle, choiſit le Seigneur pour ſon Dieu, & que le Seigneur choiſit réciproquement, pour l'aſſocier au nombre

1. Cor. 6. 10.

de ſes épouſes, c'eſt-à-dire, au nombre de ces vierges qui lui ſont uniquement dévouées, & qui compoſent dans le chriſtianiſme ce peuple particulier, dont il ſe glorifie d'être ſervi, n'eſt-ce pas à la lettre tout le myſtère qu'exprime ce paſſage : *Dominum elegiſti hodiè, ut ſit tibi Deus, & Dominus hodiè elegit te, ut ſis ei populus peculiaris ?* C'eſt donc à vous, digne Epouſe de Jeſus-Chriſt, que j'adreſſe ces paroles : écoutez-les avec reſpect, & n'en perdez jamais le ſouvenir ; *Memento, & ne obliviſcaris.* En vous conſacrant à la vie religieuſe, vous allez choiſir le Seigneur, afin qu'il ſoit votre Dieu ; *Dominum elegiſti hodiè, ut ſit tibi Deus.* Et par une inſigne faveur, votre Dieu va vous choiſir, afin que vous ſoyez particulierement ſa créature : *Et Dominus hodiè elegit te, ut ſis ei populus peculiaris.* Méditez bien ces vérités importantes, & qu'elles demeurent pour jamais profondément gravées dans votre cœur. Voilà ce que je vous propoſe, & ce que vous devez enviſager comme le fonds de toutes vos obligations : le choix que vous faites de Dieu, & le choix que Dieu fait de vous. Le choix que vous faites de Dieu, ſource des mérites infinis, que vous amaſſerez en le ſervant, & qui ſeront les fruits du ſacrifice que vous allez lui

offrir, c'eſt la premiere partie. Le choix que Dieu fait de vous, ſource des graces abondantes qu'il vous prépare, & qu'il commence dès ce jour à répandre ſur votre perſonne, c'eſt la ſeconde partie. Le choix que vous faites de Dieu, afin qu'il ſoit particulierement votre Dieu; fondement ſolide du droit propre que vous aurez de vous confier en lui & de tout attendre de lui. Et le choix que Dieu fait de vous, afin que vous ſoyez ſpécialement ſa créature; ſouverain motif de l'inviolable attachement que vous devez avoir pour lui. Que ne dois-je point me promettre de ces deux conſidérations, parlant ici à des ames religieuſes pleines de l'eſprit de leur vocation, continuellement occupées du ſoin de le conſerver, de le renouveller, de l'augmenter? Quel exemple pour les chrétiens du ſiécle, qui m'écoutent: car pour votre édification, mes chers Auditeurs, il n'y aura rien dans ce diſcours que vous ne puiſſiez, & que vous ne deviez vous appliquer ſelon ce que vous êtes, & ce que Dieu demande de vous, dans la vie ſéculiere & néanmoins chrétienne, à laquelle il vous a appellés. Tout ce que je dirai vous inſtruira, ou ſi vous n'en profitez pas, vous confondra. Mais indépendamment du fruit que les chrétiens du ſiécle en ti-

reront, voici encore une fois, fidéle Epouſe du Sauveur, les deux avantages dont la profeſſion religieuſe va vous mettre en poſſeſſion, & dont le devoir de mon miniſtère m'oblige à vous féliciter. En vertu de l'action que vous allez faire, le Dieu de l'univers, parce que vous le choiſiſſez, va devenir ſingulierement votre Dieu ; & vous, parce qu'il vous choiſit lui-même, vous allez devenir ſingulierement ſa créature. C'eſt-à-dire, il va être votre Dieu avec toute la diſtinction qu'il le peut être dans l'ordre de la grace ; & vous, avec la même diſtinction, vous ſerez ſa créature, d'une maniere qui dans l'ordre de la grace va dès maintenant vous combler de gloire. Avant que d'en venir à la preuve, ayons recours à la Mere de Dieu, & ſaluons-la, en lui diſant, *Ave*, *Maria*.

CHoiſir le Seigneur, & par ce choix en faire ſon Dieu, c'eſt un des ſecrets de la prédeſtination divine, qu'il n'appartenoit qu'à Dieu même de nous révéler ; & dire qu'en quittant le monde pour embraſſer l'état religieux, nous avons trouvé ce ſecret, c'eſt une vérité, mes cheres Sœurs, auſſi conſolante pour nous, qu'elle eſt propre à nous ſoutenir dans la pratique de nos devoirs. Mais cette vérité, quoique conſ-

I. PARTIE.

tante a beſoin d'éclairciſſement. Car enfin, demandent les Interprétes, expliquant ce paſſage du Deutéronome, *Dominum elegiſti, ut ſit tibi Deus*, Dieu ne ſeroit-il pas notre Dieu, ſi nous ne le choiſiſſions de la ſorte; & dépend-il de nous qu'il ſoit notre Dieu ou qu'il ne le ſoit pas, qu'il le ſoit plus ou qu'il le ſoit moins, qu'il le ſoit par un titre ou par un autre; & en conſéquence du choix que nous avons fait de lui, ſommes-nous en droit de prétendre, qu'en effet il ſoit plus notre Dieu, qu'il ne l'eſt du reſte des hommes? C'eſt à ces importantes queſtions que je répondrai, & c'eſt de ces queſtions mêmes que je tirerai les preuves les plus convaincantes & les plus touchantes de la premiere propoſition que j'ai avancée. Mais auparavant concevons-la bien, & formons-nous-en une idée juſte, & qui puiſſe déſormais être la regle de toute la conduite de notre vie.

Oui, mes cheres Sœurs, je le répéte, quand nous nous ſéparons du monde pour nous conſacrer à Dieu par le vœu ſolemnel de la religion, nous accompliſſons en vérité & en eſprit, ce que les Iſraélites charnels n'accomplirent qu'en figure, lorſqu'ils entrerent dans la terre promiſe. Non-ſeulement nous choiſiſſons le Seigneur, mais nous le choiſiſſons dans cette

vûe, qu'il ſoit particulierement notre Dieu. Or je veux vous montrer d'abord, combien d'une part ce choix lui eſt honorable, & de l'autre combien il nous eſt avantageux. Rapport à Dieu & à nous-mêmes, par où nous devons meſurer l'excellence & la perfection de ce choix. Il y a plus : car ce choix préſuppoſé, je veux vous faire remarquer, & même vous faire ſentir, combien Dieu nous eſt néceſſaire, dans la ſéparation du monde où la religion nous engage. Mais auſſi veux-je au même tems vous obliger à reconnoître, que quelque ſéparés du monde que nous ſoyons, ce choix préſuppoſé, Dieu nous ſuffit. Appliquez-vous à ma penſée, dont voici le précis réduit à cinq chefs. Choix glorieux à Dieu, choix heureux pour nous, choix qui nous rend Dieu néceſſaire, choix qui fait que Dieu nous ſuffit, & choix enfin d'où il s'enſuit que Dieu eſt tout autrement notre Dieu, qu'il ne l'eſt des chrétiens du ſiécle. Plaiſe au ciel que je puiſſe bien imprimer dans vos eſprits & dans vos cœurs des vérités ſi édifiantes.

Premiere vérité : choix glorieux à Dieu. La démonſtration en eſt ſenſible, & vous en devez être touchées. C'eſt qu'en vertu de ce choix nous rendons à Dieu un authentique témoignage qu'il eſt Dieu, &

parfaitement notre Dieu, & à l'exclusion de tout autre notre seul & unique Dieu, puisqu'il mérite que nous quittions tout pour lui, & que pour lui nous renoncions à nous-mêmes. Car il n'y a que Dieu qui mérite cet abandonnement total, & pour qui il nous soit permis de renoncer à nous-mêmes jusqu'à nous sacrifier nous-mêmes, comme il n'y a que l'ame religieuse qui rende à Dieu cet honneur, au moins dans toute l'étendue que cet honneur lui peut être rendu sur la terre. Et c'est ici, mes cheres Sœurs, que je commence à découvrir le privilége inestimable de notre vocation. Non, disoit saint Basile à ses disciples, il n'y a que Dieu seul à qui ce sacrifice volontaire de la profession religieuse puisse être dû, & pour qui il puisse être loüable. Quitter tout pour tout autre que pour Dieu, ce seroit un excès de folie; mais pour Dieu, c'est une éminente sagesse. Renoncer à soi-même pour la créature, ce seroit une idolâtrie secrette & une impiété; mais pour Dieu, c'est un acte héroïque de religion. En cela, dis-je, consiste la grandeur de Dieu; & par un admirable enchaînement des intérêts de Dieu avec les nôtres, en cela la grandeur de Dieu, quoiqu'absolue & indépendante de nous, semble ne pouvoir être séparée de nos in-

térêts. Car vous ſeul, ô mon Dieu, vous ſeul êtes digne que nous quittions tout pour vous, parce que dans vous ſeul nous trouvons tout ce que nous quittons, & infiniment au-delà de tout ce que nous quittons. Vous ſeul avez droit d'exiger, que pour vous, nous renoncions à nous-mêmes, parce que vous ſeul pouvez nous dédommager de ce renoncement, & qu'étant Dieu, vous avez ſeul de quoi pouvoir être la récompenſe de notre ſacrifice.

Mettons nos intérêts à part : ce n'eſt point encore de quoi il s'agit. J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez nul beſoin de mes biens : *Dixi Domino, Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Ainſi parloit David ; & moi, peut & doit ajoûter l'ame religieuſe, j'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que non content de mes biens, dont vous n'avez, ni ne pouvez avoir beſoin, vous avez attendu de moi un hommage plus digne de vous, qui eſt le ſacrifice de moi-même, & c'eſt celui que je vais vous préſenter. Où ſont les chrétiens du ſiécle qui choiſiſſent Dieu à ce prix, & à qui pour le poſſéder, il en coûte ce dépouillement de toutes choſes, & ce ſacrifice d'eux-mêmes complet & entier ? L'ame chrétienne, je l'avoue, eſt obligée, *Pſ.* 15.

comme chrétienne de renoncer à tout, au moins d'esprit & de cœur, puisque sans cela elle ne peut être à Jesus-Christ, *Qui non renunciat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* : & par la raison seule qu'elle est chrétienne, elle doit renoncer à elle-même, puisqu'elle est incapable sans cela de suivre Jesus-Christ, qui nous a dit à tous sans exception, *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.* Mais où sont ceux qui dans le monde observent à la lettre ces deux préceptes ; & entre ceux qui s'efforcent de les observer, où est celui qui les observe sans restriction ? Prenez & considérez le chrétien du siécle le plus zélé, & dans sa condition le plus parfait ; quelque parfait que vous le supposiez, en se donnant à Dieu, que ne se réserve-t-il pas ? Quelque détaché du monde que nous le concevions, à combien de choses est-il néanmoins vrai qu'il ne renonce pas réellement, & qu'il n'a pas même intention de renoncer ? Maître de ses biens & de sa liberté, que quitte-t-il & de quoi se dépouille-t-il ? Il n'y a que l'ame religieuse, qui par un retour & un généreux effort de sa reconnoissance, puisse dire à Dieu sans présomption : Qu'ai-je pû vous donner, Seigneur, que je ne vous aie pas donné ? qu'ai-je pû quitter pour vous, que je n'aie

Luc. c. 14.

Luc. c. 9.

pas quitté ? qu'ai-je pû faire, pour m'offrir à vous comme une hoſtie vivante, que je n'aie pas fait ? Je dis par un effort de ſa reconnoiſſance : car ſi elle parle de la ſorte, ce n'eſt point pour exalter le mérite de ſon ſacrifice, mais pour honorer au contraire le don de Dieu. Ce n'eſt point pour ſe glorifier, ni pour ſe prévaloir de ſon état ; mais pour reconnoître devant Dieu que ce qu'elle quitte n'eſt qu'un léger tribut de ce qu'elle lui doit. Ce n'eſt point par un eſprit d'oſtentation, mais par une vive expreſſion de ſon reſpect infini pour ce ſouverain Etre. Et voilà, mes cheres Sœurs, comment le choix que nous faiſons de Dieu lui eſt ſi glorieux.

Mais il eſt encore plus heureux pour nous : ſeconde vérité dont vous allez convenir. Car fondés ſur ce choix, & tandis que ce choix ſubſiſte, nous ſommes ſûrs, autant qu'on le peut être en cette vie, que nous aimons Dieu, & que nous l'aimons de cet amour parfait, qui eſt inſéparable de ſa grace ; de cet amour ſouverain qui nous juſtifie aux yeux de Dieu, & qui ſeul, fuſſions-nous d'ailleurs chargés de crimes, a la vertu de nous réconcilier avec Dieu ; de cet amour de préférence en quoi conſiſte la plénitude de la loi, & à quoi le ſalut de l'homme eſt immanquablement attaché.

Amour de préference, dont nous avons le gage le plus certain. Permettez-moi de vous développer ce point ; vous y trouverez un fonds inépuisable de consolation. Hors de l'état religieux, il est aisé de dire à Dieu, qu'on l'aime par-dessus toutes choses, & qu'on l'aime plus que soi-même. Mais autant qu'il est aisé de le dire & de le penser, autant est-il rare & difficile de le pratiquer. Autant que ce langage est ordinaire dans le christianisme, autant est-il douteux dans un chrétien qui n'a pas renoncé au monde, & qui jouit tranquillement & à son aise des biens de la vie. En un mot, dit saint Chrysostôme, on peut facilement se tromper, en se flattant qu'on aime Dieu, & que pour Dieu, s'il le falloit, on seroit prêt à tout quitter, pendant qu'on ne quitte rien & qu'on ne se désaisit de rien. Au moment que nous prenons le parti de la religion, nous tenons le même langage ; mais nous le tenons à bien meilleur titre. Pour montrer que nous aimons Dieu préférablement à tout, nous le préférons actuellement à tout, non pas en idée ni en spéculation, mais en pratique & par l'engagement le plus réel. Nous ne voulons pas que Dieu nous en croie sur notre parole : en quittant tout pour lui, nous lui en donnons une preuve, qui ne

peut être équivoque ni ſujette à l'illuſion. Convaincus par une fatale expérience, que nous ne devons pas nous en fier à nos propres ſentimens, pour nous aſſurer de nous-mêmes, nous nous voüons à Dieu juſqu'à nous ôter la diſpoſition de nous-mêmes, & juſqu'à renoncer pour Dieu à tous les droits que nous avons ſur nous-mêmes. Mais auſſi pouvons-nous après cela, ſans craindre de mentir au Saint-Eſprit, proteſter à Dieu que nous l'aimons, & lui répondre de nous-mêmes ſur l'article le plus eſſentiel de la loi. Donnons encore plus de jour à cette penſée. Dans cette vie perſonne, dit l'Ecriture, ne ſcait s'il eſt digne d'amour ou de haine; *Neſcit homo utrùm amore an odio dignus ſit:* & par conſéquent perſonne dans cette vie ne ſçait s'il aime Dieu ou s'il ne l'aime pas. Car ſi j'étois certain que j'aime Dieu, je ſerois certain que Dieu m'aime & qu'il me trouve digne de ſon amour. Il eſt vrai, perſonne ne le ſçait infailliblement; mais ſi quelqu'un le peut ſçavoir, & ſi quelqu'un le ſçait de cette ſcience, qui ſans être infaillible, ne laiſſe pas de rendre l'eſpérance des juſtes ferme & tranquille, je ſoutiens que c'eſt l'ame religieuſe. Pourquoi? parce qu'elle ſçait qu'il n'y a rien au monde, qu'elle n'ait abandonné pour Dieu; parce

Eccleſ. c. 9.

que ſans vouloir ſe comparer avec l'Apôtre de Jeſus-Chriſt, elle ſçait qu'elle a l'avantage de pouvoir dire comme lui : *Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti ?* Qui déſormais me ſéparera de l'amour de mon Dieu ? ſont-ce les biens de la terre que j'ai quittés ? ſont-ce les plaiſirs des ſens que je me ſuis retranchés ? ſont-ce les honneurs du ſiécle que j'ai mépriſés ? Non, peut-elle conclure : car malgré l'affligeante incertitude où Dieu veut que je ſois touchant ſon amour & ſa haine ; après le choix que j'ai fait de lui, en ſacrifiant tout, & en me ſacrifiant moi-même pour lui, j'ai l'aſſûrance la plus raiſonnable & la plus ſolide, que ſon amour eſt en moi, & que jamais rien ne m'en détachera. Ce choix lui eſt donc une eſpéce d'évidence de l'amour qu'elle a pour Dieu : or qu'y a-t-il de plus heureux, que d'être ainſi aſſûrée de cet amour, que de pouvoir ſe rendre ainſi le témoignage de cet amour, que de poſſéder ainſi cet amour, comme le titre le plus légitime de ſa prédeſtination ? Avançons.

Rom. v. 6.

J'ai dit que le choix que nous faiſons de Dieu dans la vocation religieuſe, & dans l'éloignement du monde où nous vivons, nous rend Dieu ſouverainement néceſſaire. Troiſiéme vérité, mes cheres Sœurs,

Sœurs, à laquelle il eſt impoſſible que vous ne vous intéreſſiez pas, & qui ſuit du principe que j'ai établi. Car ayant tout quitté pour Dieu, ſi Dieu venoit à nous manquer, où en ſerions-nous ? Si par notre infidélité, fruſtrés de notre attente, nous venions à ne pas trouver Dieu dans la religion, ne pouvant d'ailleurs y trouver les conſolations du monde, que nous reſteroit-il ? où ſeroit notre reſſource ? de cette vérité, le mondain, plein de ſes erreurs, voudroit inférer qu'au moins en cela notre condition eſt à plaindre. Mais c'eſt en cela même, reprend ſaint Bernard, qu'elle nous paroît préférable à toute autre condition, & voici l'excellente raiſon qu'il en apporte. Car il eſt vrai, mes chers Freres, diſoit-il à ſes religieux, ſéparés comme nous le ſommes de tout ce qu'il y a d'agréable dans le monde, Dieu nous eſt néceſſaire dans la religion, mais c'eſt juſtement de quoi nous béniſſons Dieu, qui par-là nous a mis dans une ſainte & abſolue néceſſité de nous attacher à lui, & de ne vivre que pour lui. Il eſt vrai, Dieu dans la religion nous eſt infiniment plus néceſſaire qu'aux Chrétiens du ſiécle ; mais c'eſt en quoi nous nous ſentons plus redevables qu'eux à Dieu. Car malheur à nous, ſi Dieu ne nous étoit plus néceſſaire, ou s'il nous

l'étoit moins. Malheur à nous, ſi hors de lui nous pouvions trouver du repos & de la douceur dans la vie. Malheur, ſi venant à oublier Dieu & à le méconnoître, nous pouvions nous paſſer de lui. Les mondains diſſipés par les fauſſes joies & les vains amuſemens du ſiécle, peut-être peuvent-ils quelquefois, quoique fauſſement, ſe flatter d'être parvenus à cette prétendue & imaginaire indépendance de Dieu: mais c'eſt ce qui fait la réprobation de leur état. La béatitude du nôtre eſt de ne le pouvoir être heureux qu'en Dieu, de ne le pouvoir être qu'avec Dieu, de ne l'être qu'à proportion que nous nous uniſſons à Dieu. Sans Dieu nous ſerions malheureux: vous l'avez ainſi ordonné, Seigneur, & la loi que vous en avez faite, n'eſt pas tant un arrêt de votre juſtice, qu'une diſpoſition favorable de votre miſéricorde: *Juſſiſti, Domine, & ſic eſt.* *Auguſt.* Sans vous nous ſerions malheureux; mais nous le ſerions encore bien plus, ſi nous voulions ſans vous ne l'être pas, puiſque le comble de notre miſère ſeroit de chercher hors de vous la véritable félicité. Quoi qu'il en ſoit, mes Freres, pourſuivoit S. Bernard, en qualité de religieux, nous mettons au nombre des graces & des plus précieuſes graces de notre état, le beſoin même que nous

avons de Dieu. Car ſelon la parole ſainte, plus nous avons beſoin de Dieu, plus Dieu ſe tient obligé à répandre ſes dons ſur nous ; plus nous avons beſoin de Dieu, plus il veut que nous ayons droit de recourir à lui, de compter ſur lui & de tout attendre de lui. Sans lui nous ne trouverions dans la religion qu'un vuide affreux de toutes les conſolations humaines : mais étant comme il eſt, un Dieu fidéle, il ſçait abondamment remplir ce vuide par d'autres conſolations toutes ſpirituelles, dont il eſt lui-même la ſource. Autant que par la privation de tout le reſte, il nous devient néceſſaire, autant ſe fait-il un honneur & prend-t-il ſoin de ne nous manquer jamais, tandis que nous ſoutenons par une ſainte perſévérance le choix que nous avons fait de lui. Auſſi ai-je ajoûté, mes cheres Sœurs, que quelques ſéparés du monde que nous ſoyons, ce choix préſuppoſé, Dieu nous ſuffit ; & c'eſt la quatriéme vérité encore plus capable de nous faire goûter le bonheur de notre profeſſion. Ecoutez-moi ; je n'en dis qu'un mot, mais qui joint à vos réflexions, pourra vous tenir lieu d'un diſcours entier.

Les Chrétiens du ſiécle, même les plus réglés dans leurs déſirs, ont malgré eux mille beſoins, qui par l'engagement in-

évitable de leur condition les assujettissent au monde, & les mettent par-là dans une impuissance morale de parvenir jamais sur la terre à être contens. De combien de choses, & de choses hors de leur pouvoir, leur repos ne dépend-t-il pas ? Et s'il en manque une seule, quand ils auroient toutes les autres, combien de chagrins & de troubles ce seul défaut ne leur fait-il pas essuyer ? Quel malheur, disoit un Païen, de dépendre de la sorte pour être heureux! Dans la religion, si nous avons besoin de Dieu, au moins avons-nous l'avantage de n'avoir besoin que de Dieu. Car avec Dieu, nous nous passons sans peine de tout; avec Dieu, nous n'envions point au monde ses prospérités : avec Dieu, quoique pauvres, nous sommes riches, & bien plus riches que si nous possédions tout, parce que nous ne désirons rien, *Tamquam nihil habentes, & omnia possidentes.* Quand on nous dit que Dieu seul fera notre béatitude dans le ciel, & que tout insatiables que nous sommes, au moment que sa gloire paroîtra, nous en serons rassasiés, selon la parole du Prophéte Royal, quoique ce soit un point de foi, nous avons de la peine à le comprendre, & nous voudrions qu'on nous en donnât une preuve sensible. La voici, mes chers Auditeurs : car la preuve

II. Cor. c. 6.

ſenſible de cet adorable attribut de Dieu, qui fait que dans le ſéjour de la gloire Dieu nous ſuffira, c'eſt qu'il ſuffit dès maintenant à l'ame religieuſe, qui fidéle à la grace de ſa vocation, joüit indépendamment du monde d'un ſolide & parfait contentement. Je m'explique. Ce qui montre que les juſtes dans la gloire trouveront en Dieu ſeul toute leur félicité, c'eſt que par une anticipation de cette gloire, on voit dans la religion des ames qui ne veulent que Dieu; qui trouvent tout en Dieu, après avoir tout quitté pour Dieu; & qui contentes de Dieu, renoncent pour le poſſéder à toutes les grandeurs du monde, à tous les héritages du monde, à tous les établiſſemens & à toutes les fortunes du monde. Oui l'on en voit, & Dieu par ſa miſéricorde nous en met aujourd'hui devant les yeux des exemples vivans. Voilà ce que la grace de Jeſus-Chriſt opère dans ces ames ferventes, dont je parle & à qui je parle. C'eſt un miracle incompréhenſible pour ces mondains qui n'ont que des vûes terreſtres & animales; mais ce miracle n'en eſt pas moins réel ni moins vrai. Le monde avec tous ſes biens ne ſuffit pas à un avare, le monde avec tous ſes honneurs ne ſuffit pas à un ſuperbe, le monde avec tous ſes plaiſirs ne ſuffit pas à un ſenſuel; & Dieu

ſeul ſans ces plaiſirs du monde, ſans ces biens, ſans ces honneurs, ſuffit à l'ame qui le choiſit pour ſon Dieu. Eſt-il rien de plus convaincant que ce témoignage ? Etre content de Dieu, & de Dieu ſeul, voilà ce qu'éprouvent ceux & celles, qui faiſant divorce avec le monde, cherchent Dieu dans la religion. Et que ne pouvez-vous là-deſſus vous expliquer hautement, mes cheres Sœurs, & rendre ici à la grace de votre Dieu toute la gloire qui lui eſt dûe. Voilà ce que vous éprouvez tous les jours; & voilà ce qu'éprouvent tant d'autres dans l'humble & pauvre condition qu'ils ont comme vous choiſie. Or quel dégagement & quelle liberté de l'ame, lorſqu'on ſe peut dire à ſoi-même : Dieu me ſuffit. Je n'ai ni terre, ni héritages, ni revenus en ce monde ; mais Dieu me ſuffit. Fortune, dignités, grandeurs du monde, tout cela n'eſt point pour moi ; mais Dieu me ſuffit. D'autres ont toutes les commodités de la vie, toutes les douceurs que le monde peut leur fournir, & moi je n'en ai aucune ; mais Dieu me ſuffit. Il me ſuffit maintenant, il me ſuffira juſqu'à mon dernier ſoupir, il me ſuffira dans l'éternité. Car étant mon Dieu, il eſt mon tout : & tout ce qui n'eſt pas mon Dieu, ne m'eſt rien : *Quid mihi eſt in cœlo, & à te quid volui ſuper terram ?*

Pſ. 72.

Enfin pour cinquieme & derniere vérité, je conclus que Dieu en conſéquence du choix que nous faiſons de lui par la profeſſion religieuſe, devient ſingulierement & ſpécialement notre Dieu. Et voilà, heureuſe Epouſe du Sauveur, ce qui doit vous rendre votre vocation également chere & vénérable. En conſéquence de l'action que vous allez faire, le Seigneur que vous choiſiſſez, ſera votre Dieu avec toute la diſtinction qu'il peut l'être dans l'ordre de la grace : pourquoi ? parce qu'en conſéquence du renoncement que vous faites à tout pour lui, il ſera lui-même votre partage, votre héritage, votre poſſeſſion, & que de cette ſorte vous aurez ſur lui, pour ainſi dire, tout le droit de propriété, qu'une créature peut avoir ſur ſon Dieu. Appliquez-vous à ce que je dis. Quand Dieu diviſa la terre promiſe entre les tribus d'Iſraël, il ne donna, remarque l'Ecriture, aucun partage à la tribu de Levi, parce que la tribu de Levi, toute dévoüée à Dieu, ne devoit point avoir d'autre partage que Dieu même, *Quia ipſe Dominus poſſeſſio ejus eſt.* Excellente figure, ma chere Sœur, de ce qui va ſe paſſer à votre égard. Car vous allez être dans la loi de grace cette ame choiſie, dont Dieu ſera tout le partage, & à qui Dieu, comme

Deut. c. 10.

Dieu, appartiendra tout autrement qu'il n'appartient aux Chrétiens du ſiécle. En effet, le Chrétien du ſiécle peut bien dire comme David, *Dominus pars hæreditatis meæ*, le Seigneur eſt une portion de mon héritage; mais il ne peut pas dire abſolument dans le même ſens que l'ame religieuſe, *Dominus hæreditas mea*, le Seigneur eſt mon héritage, parce qu'avec Dieu, dit ſaint Bernard, il poſſéde encore d'autres biens; & qu'en poſſédant ces autres biens avec Dieu, il en poſſéde moins purement & moins parfaitement Dieu. C'eſt vous, fervente Epouſe de Jeſus-Chriſt, qui déſormais, ayant renoncé au monde, aurez droit de regarder Dieu, comme un bien qui vous eſt uniquement propre, comme un bien qui vous eſt affecté; comme un bien d'autant plus votre bien, que vous en faites votre ſeul bien. Au lieu que vos freres & vos ſœurs ſelon la chair, partageront entre eux un héritage temporel que vous leur abandonnez, & dont la mort les dépouillera; vous allez en acquérir un, lequel, quoiqu'immenſe & infini, ſera tout entier à vous, comme s'il n'étoit que pour vous; & cet héritage encore une fois, c'eſt Dieu même, qui vous tiendra lieu de tout. Or vous tenir lieu de tout, c'eſt être non-ſeulement Dieu, mais

Epheſ. c. 1.

ſpécialement votre Dieu. Et voilà le ſens littéral de ces belles paroles, *Quia ipſe Dominus poſſeſſio ejus eſt.*

Revenons donc, mes cheres Sœurs, aux queſtions que j'ai d'abord propoſées. Dieu ne ſeroit-il pas notre Dieu, ſi nous ne le choiſiſſions que de la maniere que je le viens d'expliquer? Ecoutez ſur cela S. Baſile: il ſeroit notre Dieu, répond ce ſaint Docteur, mais il ne le ſeroit pas dans cette étendue & cette perfection qui ſuppoſe le ſacrifice que nous lui faiſons de nous-mêmes par le vœu de la religion. C'eſt-à-dire, il ſeroit notre Dieu par la néceſſité de ſon être, & par le droit inaliénable de ſa ſouveraineté; mais il ne le ſeroit pas avec ce ſurcroît de domination & d'empire qu'il a ſur nous, quand nous nous dépouillons pour lui de notre liberté. Malgré nous il ſeroit le Dieu de toute la nature; mais il ne ſeroit pas au point qu'il l'eſt, le Dieu de notre cœur. Il dépend de nous en ce ſens qu'il ſoit notre Dieu; comme au contraire, quoique Dieu de l'univers, il n'eſt pas le Dieu des mondains, parce que les mondains ſe ſont volontairement & de leur choix d'autres divinités que lui. C'eſt lui-même qui le leur déclare: *Et ego non ero Deus veſter.* Par conſéquent il eſt plus notre Dieu, qu'il ne l'eſt du reſte des hom-

mes, puiſqu'il l'eſt plus ou moins, ſelon que nous nous dévoüions plus ou moins à ſon culte. Or y pouvons-nous être plus dévoüés, que nous ne le ſommes en qualité de religieux ? D'où il s'enſuit, qu'en nous conſacrant à Dieu, nous ajoûtons à tous les autres titres, en vertu deſquels il étoit déja notre Dieu, celui de notre choix, & celui du choix le plus parfait que nous puiſſions faire. Quel tréſor de grace pour nous, ſi nous ſçavons connoître le don de Dieu & en profiter ! Ils ont appellé ce peuple heureux, diſoit David, parce qu'il a des biens en abondance, parce qu'il joüit paiſiblement des plaiſirs de la vie, parce que le monde le loue & lui applaudit,
Pſ. 153. *Beatum dixerunt populum cui hæc ſunt* : mais moi, ajoûtoit ce ſaint Roi, j'ai dit : Bienheureux le peuple qui a le Seigneur pour
Ibid. ſon Dieu : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.* Et voilà, digne Epouſe de Jeſus-Chriſt, votre vocation : vous avez choiſi le Seigneur, afin qu'il ſoit ſingulierement votre Dieu, *Dominum elegiſti, ut ſit tibi Deus ;* & le Seigneur vous choiſit aujourd'hui, afin que vous ſoyez ſingulierement ſa créature, en vous aſſociant à une communauté de vierges qui dans le chriſtianiſme eſt à la lettre ſon peuple particulier, *Et Dominus elegit te hodiè, ut ſis ei*

populus peculiaris. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

Comme il eſt de la foi, que la grace, qui eſt le principe du mérite, doit par conſéquent précéder en nous tout mérite, auſſi eſt-ce pareillement un point de foi, que le choix que Dieu fait de nous, doit par une abſolue néceſſité précéder le choix que nous faiſons de Dieu. Et voilà pourquoi ſaint Bernard, inſtruiſant une épouſe de Jeſus-Chriſt, & lui donnant une juſte idée de ſa vocation, en concluoit toujours pour elle l'obligation indiſpenſable où elle étoit de marcher ſaintement devant Dieu, & de ſe tenir dans une profonde humilité, accompagnée d'une vive reconnoiſſance, par ce raiſonnement invincible : *Niſi enim priùs quæſita, non quæreres ; ſicut nec eligeres, niſi electa.* Car, lui remontroit-il, quelque fidéle, & quelque fervente que vous puiſſiez être dans la voie de Dieu, vous ne chercheriez pas Dieu, ſi Dieu le premier ne vous avoit cherchée ; & vous n'auriez pas l'avantage de l'avoir choiſi, s'il n'avoit eu auparavant la bonté de vous choiſir lui-même, en vous prévenant par ſa grace, & en vous attirant à ſon ſervice. Appliquons-nous, mes cheres Sœurs, cette grande vérité ; & remontant juſqu'à la *Bernard.*

ſource des miſéricordes de notre Dieu, entrons dans les deſſeins de ſon aimable providence ſur nous quand il nous a appellés à la religion. Les voici. Dieu nous a choiſis, afin que nous ſoyons dans le monde, je dis dans le monde chrétien, ſon peuple particulier, *& Dominus elegit te hodiè, ut ſis ei populus peculiaris.* Qu'eſt-ce-à-dire ſon peuple particulier? ſaint Paul nous l'apprend en deux mots, dans ce beau paſſage de l'épître aux Ephéſiens, *Elegit nos in ipſo, ut eſſemus ſancti & immaculati in conſpectu ejus.* J'avoue que ſaint Paul parloit là des Chrétiens en général; mais du reſte il eſt évident qu'il parloit des Chrétiens parfaits, & qu'ainſi ſa propoſition convenoit encore mieux à ceux & à celles qui dans la ſuite des tems devoient renoncer au monde, pour embraſſer la profeſſion religieuſe, puiſque c'eſt dans la profeſſion religieuſe que ſe trouvent plus communément les parfaits Chrétiens. C'étoit donc vous & moi, mes cheres Sœurs, que l'Apôtre de Jeſus-Chriſt avoit ſur-tout en vûe, lorſqu'il diſoit, *Elegit nos, ut eſſemus ſancti & immaculati.* Entre les élûs même Dieu nous a élûs, afin que nous ſoyons ſaints; il nous a élûs, afin que nous ſoyons irrépréhenſibles; & j'ajoûte ſuivant la même penſée: Il nous a élus, afin

Epheſ. c. 1.

que nous ſervions d'exemples aux Chrétiens du ſiécle ; il nous a élus, afin qu'au milieu d'eux nous paroiſſions comme la lumiere du monde & comme le ſel de la terre. Définition très-naturelle & très-vraie de l'état religieux. C'eſt le peuple ſaint du Seigneur : en comparaiſon des mondains, c'eſt le peuple ſans tache & ſans reproche : c'eſt le peuple ſuſcité & prédeſtiné pour être le modéle des Chrétiens ; c'eſt le peuple établi de Dieu pour confondre les erreurs & l'infidélité du ſiécle, & pour en arrêter la corruption : en un mot, c'eſt le peuple de Dieu particulier, dont les Iſraélites n'ont été que la figure. Voilà, dis-je, Ames religieuſes, à quoi ſe termine le choix que Dieu a fait de nous. Encore quelques momens de votre attention.

Dieu nous a choiſis afin qu'en qualité de religieux nous ſoyons ſon peuple ſaint : *Elegit nos, ut eſſemus ſancti.* Choix adorable, qui nous a ſéparés du monde prophane, pour nous aſſocier, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, à la ſainteté de Dieu-même ; *Sancti eſtote, quia ego ſanctus ſum.* Car Dieu dans le fond de ſon être, étant ſaint & le Saint des ſaints, il vouloit, dit ſaint Chryſoſtôme, & il devoit être ſervi par des ſaints. Or c'étoit l'eſprit religieux, qui par une divine fécondité, devoit pro-

duire ce nombre de saints que Dieu vouloit former pour la perfection de son culte. C'étoit l'état religieux, qui dans la retraite & dans l'éloignement du monde, devoit élever cette multitude de saints éprouvés, de saints mortifiés, de saints consommés en toute sorte de vertus; de saints victorieux du monde & d'eux-mêmes, tels qu'il les falloit à Dieu, pour être servi en Dieu. David se plaignoit autrefois, & gémissoit de ce qu'il n'y avoit plus de saints dans le monde. Sauvez-moi, Seigneur, s'écrioit-il, touché des progrès que faisoit le vice, & des désordres qu'il voyoit croître de jour en jour : sauvez-moi, parce qu'il n'y a plus de saints dans le monde. Or qu'est-ce que le monde, sinon un enfer, du moment qu'il n'y a plus de
Ps. 11. saints ? *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus.* Telle étoit la priere de ce saint Roi, dans l'ardeur de son zéle, à la vûe des iniquités du monde. Mais par un sentiment bien contraire, je me console aujourd'hui, de ce que malgré les iniquités du monde, il y a encore des saints dans le monde. Car tandis que je vois des communautés de vierges consacrées à Dieu, & uniquement appliquées à remplir les devoirs de leur vocation, des communautés qui se distinguent par leur in-

violable & conſtante régularité, des communautés qui édifient l'Egliſe, & qui ſont de celles que ſaint Cyprien appelloit la plus noble portion du troupeau de Jeſus-Chriſt; tandis que je vois des maiſons religieuſes de ce caractère, (or il y en a) je dis hardiment & ſans crainte : Non, la main du Seigneur n'eſt pas racourcie; & malgré l'envie du démon, il ne laiſſe pas d'y avoir encore des ſaints. Comme il y en a dans le ciel que Dieu glorifie, il y en a ſur la terre qui glorifient Dieu, & ce ſont au moins, mes chers Auditeurs, ces chaſtes épouſes du Sauveur qui ſe vouent à lui comme à leur unique époux; ces ames pures, qui pouſſées de l'eſprit de Dieu, font un divorce éternel & ſolemnel avec le monde; ces élûes rachetées d'entre les hommes, pour être dans les familles où elles ſont nées, comme les prémices offertes au Dieu qu'elles adorent; ces vierges, dont les vêtemens blanchis dans le ſang de l'Agneau, n'ont jamais été ſouillés, & qui toutes innocentes qu'elles ſont, s'impoſent tout le joug de la pénitence; voilà les ſaintes de Dieu ſur la terre : *Sanctis quæ ſunt in terra ejus.* Tout le reſte du monde, ſi vous voulez, eſt corrompu : & je conſens qu'indignés des ſcandales dont le monde eſt plein, vous diſiez avec le *Pſ.* 15.

Prophéte : Tous ſe ſont égarés, *Omnes declinaverunt ;* tous, en quittant Dieu, ſe ſont livrés aux plus abominables déſirs, *Abominabiles facti ſunt in ſtudiis ſuis ;* il n'y en a pas un qui ne vive dans le déréglement, pas un qui ne faſſe de ſes paſſions de ſecrettes idoles, *Non eſt qui faciat bonum, non eſt uſque ad unum.* Oui, je conſens que vous parliez de la ſorte, pourvû que vous en exceptiez ces ſaintes Filles, qui ſuivent des voies ſi oppoſées à celles du monde ; & qui par-là ſe préſervant de ſa contagion ne peuvent avoir aucune part à cet égarement univerſel : pourvû que vous reconnoiſſiez que dans leurs perſonnes Dieu s'eſt réſervé des ſervantes fidéles, qui n'ont point fléchi le genou devant Baal ; de ſincères adoratrices qui le ſervent en eſprit & en vérité, & qui jour & nuit occupées du ſoin de lui plaire, lui font aux dépens d'elles-mêmes des ſacrifices, dont il n'y a que lui ſeul qui ſçache le prix & le mérite. Car voilà toujours, mes cheres Sœurs, la fin pour laquelle Dieu vous a choiſies.

Je dis plus : Dieu nous a choiſis, afin que dans le monde chrétien nous ſoyons irrépréhenſibles, *Ut eſſemus ſancti & immaculati.* Car dans l'état religieux, une ſainteté ordinaire ne nous ſuffit pas ; il

nous faut une ſainteté irréprochable, une ſainteté à l'épreuve de toute cenſure, une ſainteté où le monde critique ne puiſſe découvrir aucune tache, j'entends de ces taches honteuſes qui déshonorent notre profeſſion. Pourquoi ? parce qu'il nous faut une ſainteté propre à confondre le libertinage du monde & ſon impiété. Or jamais notre ſainteté ne ſera telle, ſi elle ne monte juſqu'à ce dégré d'irrepréhenſibilité. Et en effet, c'eſt par ce motif que ſaint Pierre engageoit les premiers fidéles à ſe conduire parmi les gentils d'une maniere qui les mît à couvert, non-ſeulement de tout blâme, mais de tout ſoupçon ; afin, leur diſoit-il, mes Freres, que vous fermiez ainſi la bouche aux hommes ignorans & inſenſés, c'eſt-à-dire, aux ennemis de la foi : *Ut beneſacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.* C'eſt par cette même raiſon que ſaint Paul conjuroit les miniſtres de l'Egliſe d'être des hommes ſans reproche, afin, reprenoit-il, que nos adverſaires, qui étoient les païens & les idolâtres, n'ayant aucun mal à dire de nous, ſoient forcés de nous reſpecter & de glorifier Dieu dans nous : *Ut is qui ex adverſo eſt, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis.* Or voilà juſtement, mes cheres Sœurs, ce que Dieu de-

monde de vous & de moi. Car les mondains au milieu desquels nous vivons, ne sont pas moins attentifs à nous observer, ni moins déterminés à nous censurer, que l'étoient alors les païens & les idolâtres à l'égard des premiers fidéles ; & nous ne sommes pas moins obligés, comme religieux, à confondre par l'intégrité de notre vie, l'injuste & maligne critique des libertins d'aujourd'hui, que l'étoient les Chrétiens de ce tems-là, à confondre celle du Paganisme. Comme religieux, la cause de Dieu & de son service n'est pas moins entre nos mains, & j'oserois bien dire qu'elle y est encore plus. C'est donc à nous de la soutenir par l'excellent moyen que je vous marque ; & le voici. L'erreur des mondains, par exemple, est de se figurer que la piété, dans les vûes secrettes de la plûpart de ceux qui la pratiquent, n'est qu'un raffinement spécieux d'intérêt ou de vanité. C'est à nous de les convaincre d'ignorance, en leur faisant voir dans la religion des ames solidement humbles, qui bien loin d'y chercher l'éclat, font leurs plus cheres délices de s'y ensevelir, & d'y mener une vie cachée avec Jesus-Christ en Dieu ; des ames plus que désintéressées, ou dont l'unique intérêt est de n'avoir plus dans le monde nul intérêt : *Ut obmutescere fa-*

ciatis imprudentium hominum ignorantiam. La malignité des impies & des libertins, eſt de décrier les ſerviteurs de Dieu par certains endroits foibles qu'ils leur reprochent, & dont ils font contre eux le ſujet de leurs railleries. C'eſt à nous d'éviter ces foibles, & pour l'honneur de la religion, duquel nous devons perſonnellement répondre, de ne donner ſur nous aucune priſe. *Ut nihil habeant malum dicere de nobis.* Ainſi en uſoient ces premiers Chrétiens, révérés par les païens mêmes, & à qui, comme religieux, nous avons dû ſuccéder. *Capite nos*, diſoient-ils, ou plûtôt diſoit en leur nom le grand Apôtre, en faiſant aux gentils un ſaint défi : *Capite nos, neminem laſimus, neminem circumvenimus.* Examinez-nous bien : nous n'avons fait tort à perſonne, nous n'avons ni offenſé ni trahi perſonne ; qu'avez-vous à nous objecter qui puiſſe nous faire rougir, ou qui ſoit indigne de nous ? voilà de quoi ils ſe piquoient. L'irrepréhenſibilité de leur conduite étoit la gloire tout enſemble, & de leur Dieu & de leur profeſſion. Par-là ils déſarmoient l'impiété, & par-là ils triomphoient de la calomnie. Or, graces au Seigneur, l'Egliſe chrétienne eſt encore aujourd'hui en poſſeſſion du même avantage. Mais à qui eſt-ce ſur-tout qu'elle en

eſt redevable ? à ces ferventes communautés dont je viens de vous parler, à ces monaſtères où regne l'eſprit de Dieu. Car ſans chercher des exemples ailleurs que dans cette ſainte Maiſon, quel droit ces vierges qui m'écoutent, n'auroient-elles pas de dire aux mondains, comme ſaint Paul : *Capite nos*, informez-vous de notre vie tant qu'il vous plaira ; & toute votre malignité n'y trouvera rien dont elle puiſſe ſe prévaloir contre la profeſſion que nous faiſons d'être les épouſes de notre Dieu. Mais parce que leur humilité ne leur permettroit pas peut-être de tenir ce langage, quoique vrai ; quel droit, mes chers Auditeurs, n'aurois-je pas moi-même de vous les produire, pour vous faire un défi pareil à celui de S. Paul, en vous diſant ; Conſidérez bien ces ſervantes de Dieu ; & ſans leur faire aucune grace, ce que je n'ai garde de vous demander pour elles, rendez-leur la juſtice qui leur eſt dûe, & confeſſez qu'elles ſont au-deſſus de la plus rigide cenſure. Et en effet, qui de vous les accuſera d'ambition ? qui de vous les ſoupçonnera d'hypocriſie ? qui de vous les reprendra d'aucun de ces vices, par où la vertu tous les jours devient ſi douteuſe & même ſi odieuſe dans le monde ? Il n'y a dans toute leur conduite, ni artifice, ni

déguiſement, ni affectation, ni oſtentation, ni politique, ni intrigue. Quel reproche auriez-vous donc à leur faire, & par quel endroit pourriez-vous éluder ou affoiblir l'argument que S. Paul tiroit de là pour la condamnation de votre vie lâche & mondaine? Or voilà, mes cheres Sœurs, à quoi vous & moi, nous devons aſpirer dans la religion; à être de ſes ſujets irrepréhenſibles. Il y a plus encore.

Dieu nous a choiſis afin qu'en qualité de religieux, nous ſervions de modéles aux Chrétiens du ſiécle: c'eſt-à-dire, afin que les Chrétiens du ſiécle apprennent de nous ce qu'ils ſont, ou plûtôt ce qu'ils doivent être, afin qu'ils aient toujours dans nos perſonnes une idée ſenſible de la perfection à laquelle ils ſont appellés; afin qu'en nous voyant, ils ſe ſouviennent, pour ainſi dire, de quelle tige ils ſont ſortis, & qu'en ſe meſurant à nous ils reconnoiſſent qu'autant qu'ils ſe ſont éloignés de cette tige, autant ils ont dégénéré du Chriſtianiſme qu'ils profeſſent. Car quelque différence qu'on ſuppoſe entre leur état & le nôtre, qu'eſt-ce qu'un vrai religieux, ſinon un Chrétien parfait; & comment un Chrétien peut-il eſpérer d'être parfait Chrétien, ſi dans le ſiécle même où Dieu l'engage, il n'eſt religieux d'eſprit & de

cœur ? Je ſerois infini ſi je voulois approfondir cette penſée. Mais je manquerois au devoir eſſentiel de mon miniſtère, ſi je ne concluois de-là, mes cheres Sœurs, combien nous ſommes ſpécialement obligés d'être réguliers & fervents dans la pratique de nos devoirs. Car puiſqu'en qualité de religieux, nous ſommes choiſis pour être les modéles des Chrétiens du ſiécle, je dis les modéles vivans de la ſainteté de leur profeſſion, que ſeroit-ce ſi nous-mêmes nous venions à négliger la nôtre, & à nous oublier ? Juſqu'à quel point nos infidélités & nos tiédeurs, par les funeſtes conſéquences qu'en tireroient les mondains, n'autoriſeroient-elles pas leurs déſordres, & juſqu'à quel point leur libertinage ne ſe prévaudroit-il pas de nos moindres relâchemens ? Si le ſel ſe corrompt, diſoit Jeſus-Chriſt, avec quoi empêchera-t-on tout le reſte de ſe corrompre ; & ſi dans l'Egliſe de Dieu, ce qui devoit être lumiere, devient ténébres, que ſera-ce des ténébres mêmes ? Or c'eſt vous, ajoûtoit notre divin Maître, en parlant à ceux qui avoient tout quitté pour lui, c'eſt vous qui êtes ce ſel de la terre, *Vos eſtis ſal terræ.* C'eſt vous, qui deſtinés pour éclairer & pour édifier, êtes la lumiere du monde, *Vos eſtis lux mundi.*

Sel de la terre qui n'eſt plus bon à rien dès qu'une fois il a perdu ſa force : lumiere du monde qui venant à s'éteindre ou à s'obſcurcir ſelon la parabole du Sauveur, laiſſe tout le corps obſcur & ténébreux. Ma conſolation eſt de parler aujourd'hui à des vierges prudentes, zélées, vigilantes, qui ſont bien à couvert de ce reproche, à des épouſes du Fils de Dieu, dont la ſainte vie eſt dans la maiſon du Seigneur, un flambeau ardent & luiſant, un ſel pur & incorruptible, dont la vertu eſt à l'épreuve de toute l'iniquité du ſiécle.

De là, mes cheres Sœurs, Dieu nous a choiſis, afin que nous ſoyons dans la loi de grace, ſon peuple particulier, comme les Iſraélites l'étoient dans l'ancienne loi. Car c'eſt par là qu'on les diſtinguoit, & qu'entre tous les peuples de la terre, on les regardoit comme le peuple de Dieu : pourquoi ? parce que c'étoit à eux, dit ſaint Paul, qu'appartenoit l'adoption des enfans, la gloire, l'alliance, le culte, la loi, les oracles de Dieu & ſes promeſſes ? *Quorum adoptio eſt filiorum & gloria, & teſtamentum, & legiſlatio, & obſequium, & promiſſa.* Or après le choix que Dieu a fait de nous par la vocation religieuſe, tout cela nous convient encore plus qu'à eux. L'adoption des enfans, puiſqu'en qualité

Rom. c. 9.

de pauvres volontaires, nous ſommes ſans conteſtation les héritiers primitifs du Pere céleſte. La gloire, puiſqu'en vertu du ſacrifice que nous lui faiſons de nous-mêmes, nous poſſédons dans la religion toute la dignité, auſſi-bien que la ſainteté du ſacerdoce Royal de Jeſus-Chriſt. L'alliance, puiſqu'étant vierges par état, vous êtes par un titre ſolemnel les épouſes de cet homme-Dieu. La loi, puiſque pour l'embraſſer dans toute ſon étendue, non contentes d'en accomplir les commandemens, vous y ajoûtez les conſeils, & les conſeils de la plus éminente perfection. Le culte, puiſque libres & dégagées des emplois prophanes du ſiécle, vous êtes uniquement occupées des choſes de Dieu. Les promeſſes, puiſque c'eſt expreſſément pour vous, que le Sauveur du monde a dit : Quiconque aura tout quitté, & s'attachera à me ſuivre, recevra le centuple, & en cette vie, & dans la vie éternelle. Nous avons donc, comme religieux, tous les dons & tous les avantages qu'on peut avoir, pour être dans le Chriſtianiſme le peuple de Dieu particulier : & au lieu que dans l'Ecriture, Dieu dit aux mondains, *Vos non populus meus*, vous n'êtes point mon peuple, & vous êtes indignes de l'être ; ſi nous ſommes fidéles à la grace de notre vocation, Dieu

nous

nous dit au contraire, c'eſt vous qui ſéparés du monde, méritez de porter cette glorieuſe qualité; c'eſt vous qui dévoüés à mon ſervice, êtes non-ſeulement mon peuple, mais l'élite de mon peuple; c'eſt vous qui rachetés de la terre, êtes ce peuple conquis que j'ai choiſi pour publier mes grandeurs, & pour chanter éternellement mes loüanges: *Populus acquiſitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen ſuum.* I. Petr. c. 2.

Or c'eſt à ce peuple particulier, ma chere Sœur, que vous allez être aſſociée. Dieu vous a choiſie, afin que par le plus ſpécial de tous les titres, vous deveniez ſa créature. Comme Chrétienne, vous l'étiez déja, mais vous ne l'étiez pas encore auſſi parfaitement, auſſi pleinement, auſſi abſolument que vous pouviez l'être; & Dieu par la prédilection qu'il a eue pour votre perſonne, a voulu que vous le fuſſiez dans la même étendue de perfection qu'il eſt votre Dieu. Comme Chrétienne, vous n'étiez qu'un commencement, qu'un eſſai, & ſi j'oſe uſer de ce terme, qu'une ébauche de ſa créature: car c'eſt ainſi que le Saint-Eſprit même s'en explique, *Genuit nos verbo veritatis, ut ſimus initium aliquod creaturæ ejus*; il nous a engendrés comme Chrétiens par la parole de la vérité, afin Jac. c. 1.

que nous ſoyons au moins un commencement de cette créature parfaite, que ſa grace eſt capable de former en nous, *Ut ſimus initium aliquod.* Mais, comme Religieuſe, vous allez être cette créature parfaite, cette créature à qui rien ne manquera, pour être totalement à Dieu, pour être uniquement à Dieu, pour être irrévocablement à Dieu, puiſqu'il eſt vrai qu'on ne peut être plus à Dieu qu'en ſe conſacrant à la religion. Il ne me reſte donc qu'à conclure par les paroles de mon texte, & qu'à vous dire, ma chere Sœur : *Memento, & ne oblivi, caris ;* ſouvenez-vous-en, & ne l'oubliez jamais. Souvenez-vous-en dans les occaſions importantes, où il s'agira de remplir les devoirs pénibles de votre état. Souvenez-vous-en dans les épreuves que Dieu voudra faire de vous, quand il ſera queſtion de lui donner des marques de votre perſévérance. J'ai choiſi le Seigneur, & le Seigneur m'a choiſie : ces deux penſées vous ſoutiendront & vous fortifieront. Avec cela il n'y aura point de difficulté que vous ne ſurmontiez, point de tentation que vous ne repouſſiez, point de chagrin & de dégoût au-deſſus duquel vous ne vous éleviez. J'ai choiſi le Seigneur, & le Seigneur a bien voulu agréer le choix que j'ai fait de lui ; le Seigneur

m'a choiſie, & par un libre conſentement j'ai ratifié le choix qu'il a fait de moi : ces deux penſées, dis-je, vous feront goûter le bonheur de votre état, vous en adouciront toutes les peines, vous exciteront à en acquérir toute la perfection. Souvenez-vous-en durant le cours de la vie, pour vous maintenir dans l'inviolable fidélité que notre Dieu attend de vous. Vous vous en ſouviendrez aux approches de la mort, pour vous animer d'une ſainte confiance, à la vûe de ce jugement ſi formidable pour les mondains, mais plein de conſolation & de gloire pour les ames vraîment religieuſes. C'eſt la grace que je vous ſouhaite, &c.

TROISIEME SERMON SUR L'ETAT RELIGIEUX.

Le renoncement Religieux, & les récompenſes qui lui ſont promiſes.

Dixit Petrus ad Jeſum, Ecce nos reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te, quid ergò erit nobis? Jeſus autem dixit illis: Amen dico vobis, quòd vos qui ſecuti eſtis me, in regeneratione ſedebitis & vos ſuper ſedes duodecim judicantes duodecim tribus Iſraël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, vel ſorores, aut patrem, aut matrem, centuplum accipiet, & vitam æternam poſſidebit.

Pierre prenant la parole, dit à Jeſus-Chriſt: Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté, & que nous vous avons ſuivi; quelle récompenſe en recevrons-nous? Jeſus-Chriſt leur répondit: Je vous dis en vérité, qu'au tems de la réſurrection, vous qui m'avez ſuivi, vous ſerez aſſis ſur des thrônes pour juger les douze tribus d'Iſraël. Et quiconque aura quitté ſa maiſon, ſes freres & ſes ſœurs, ſon pere ou ſa mere, recevra le centuple, & aura pour heritage la vie éternelle. En S. Matth. ch. 19.

DE tout l'Evangile, voilà les paroles qui conviennent plus naturellement à la cérémonie, pour laquelle nous ſommes

ici aſſemblés. Car dans la penſée des Peres, la vocation des Apôtres a été le modéle de la vocation religieuſe ; & il eſt même de la foi, que le Fils de Dieu par ces paroles a promis aux ames religieuſes, ce qu'il promettoit aux Apôtres, puiſqu'il a conclu généralement & ſans exception, que tous ceux qui pouſſés de l'eſprit de Dieu, renonceroient au monde comme les Apôtres, recevroient comme eux le centuple : *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet.* Paroles, s'écrie ſaint Bernard, qui depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, malgré l'iniquité du ſiécle, ont perſuadé aux hommes ce que la chair & le ſang ne leur avoit point révélé, ſçavoir le mépris du monde, & la pauvreté volontaire. Paroles, qui par une admirable fécondité, ont rempli les déſerts de ſolitaires, les monaſtères & les cloîtres d'ames ferventes, l'Egliſe de Dieu de ſaints & de floriſſans Ordres. Paroles, qui tous les jours encore dépeuplent l'Egypte, & lui enlévent ſes plus riches dépouilles : *Hæc ſunt verba quæ Ægyptum ſpoliant, & optima quæque ejus vaſa diripiunt.* C'eſt-à-dire, paroles, qui tous les jours arrachent au monde tant d'excellens ſujets, dont le monde auroit pû ſe faire honneur; mais dont le monde n'étoit *Bern.*

pas digne, & que Dieu s'étoit réſervés, en les prédeſtinant pour la religion.

Je ne ſuis pas venu ſur terre, diſoit le Sauveur, pour y apporter la paix, mais
Matth. c. 10. l'épée : *Non veni pacem mittere, ſed gladium.* Car je ſuis venu ſéparer le pere d'a-
Ibid. vec ſon fils, & la fille d'avec ſa mere : *Veni enim ſeparare hominem adversùs patrem ſuum, & filiam adversùs matrem ſuam.* Or quelle eſt l'épée myſtérieuſe avec laquelle il fait cette ſéparation ? la parole que je vous prêche, cette parole vive & efficace, cette parole qui pénétre juſques dans les cœurs, & qui convertit les ames par l'ardeur qu'elle leur inſpire pour la parfaite ſainteté, & par la promeſſe fidéle & ſolemnelle qu'elle leur fait au nom même de celui qui eſt l'oracle de la vérité :
Bern. *Vivus ſermo, convertens animas, & felici æmulatione ſanctitatis, & fideli promiſſione veritatis.* En un mot, cette parole de ſaint Pierre à Jeſus-Chriſt : Seigneur, nous avons tout quitté pour vous ; & celle de Jeſus-Chriſt à ſaint Pierre : Vous recevrez le centuple & vous poſſéderez la vie éternelle, c'eſt dans le ſens littéral de l'Evangile, l'épée, ou le couteau de diviſion, qui fait dans les familles chrétiennes ce partage ſi ſurprenant, par où les uns deviennent volontairement pauvres, tandis

qu'on travaille à enrichir les autres ; les uns s'humilient & s'anéantiſſent pour Dieu, pendant que les autres s'élévent aux honneurs du monde ; les uns embraſſent une vie auſtère & pénitente, lorſque les autres cherchent des établiſſemens commodes. C'eſt là, dis-je, ce qui ſépare tous les jours dans la loi de grace ceux à qui la naiſſance avoit donné les mêmes prétentions & les mêmes droits. Quel bonheur pour moi, ſi par la vertu de cette même parole, je pouvois aujourd'hui perſuader à ceux qui m'écoutent ce ſaint renoncement au monde, que la ſeule obligation du baptême, indépendamment de tout autre vœu, rend indiſpenſablement néceſſaire pour le ſalut, en quelque condition & en quelque état que ſe trouve l'homme chrétien ! C'eſt votre ouvrage, ô mon Dieu ; & l'exemple de cette jeune vierge qui va pour jamais ſe conſacrer à vous, eſt bien plus capable d'y contribuer, que tout ce que j'en pourrai dire. J'ai beſoin de votre grace, & je la demande par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

C'Eſt une queſtion qu'on propoſe, comment les Apôtres, par la bouche & l'organe de ſaint Pierre qui fut leur chef, pûrent dire au Sauveur du monde : Seigneur, nous

avons tout quitté, & nous vous avons ſuivi, eux qui nés pauvres ne poſſédoient rien, & qui pour ſuivre Jeſus-Chriſt, n'avoient quitté qu'une ſimple barque. Saint Grégoire Pape répond, que tout pauvres qu'ils étoient, ils eurent néanmoins droit de parler ainſi, parce qu'en conſéquence de leur engagement avec le Sauveur, quoiqu'ils n'euſſent rien, au moins étoit-il vrai qu'ils avoient quitté pour le ſuivre, le déſir d'avoir, l'eſpérance d'avoir, la puiſſance même & la faculté d'avoir. D'où ce ſaint Docteur concluoit, qu'en ſuivant le Fils de Dieu, ils avoient donc quitté autant de choſes, qu'ils en auroient pû déſirer, qu'ils en auroient pû eſpérer, qu'ils en auroient pû même acquérir & poſſéder, s'ils ne s'étoient pas attachés à lui : *Unde & à ſequentibus tanta derelicta ſunt, quanta à non ſequentibus deſiderari potuerunt.* Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui m'a toujours paru un des plus touchans & des plus conſolans principes de notre Religion. Nous avons affaire à un Dieu qui nous tient compte, non-ſeulement de nos actions & de nos œuvres, mais de nos intentions & de nos déſirs; non-ſeulement de ce que nous quittons pour lui, mais de ce que nous voudrions quitter. Nous ſervons un Dieu qui en-

Greg.

tend, qui agrée & qui récompenſe, comme dit l'Ecriture, la préparation même de nos cœurs; un Dieu qui répond à nos déſirs par les magnifiques promeſſes d'un Royaume qu'il nous deſtine, d'un centuple qu'il nous aſſûre, d'une vie éternelle dont il nous déclare les légitimes poſſeſſeurs.

Deux penſées auxquelles je m'arrête, & qui vont partager ce diſcours: car mon deſſein, mes cheres Sœurs, eſt de vous montrer, premierement, à quoi nous avons renoncé pour Jeſus-Chriſt, & ſecondement, à quoi Jeſus-Chriſt s'eſt engagé pour nous. A quoi nous avons renoncé pour Jeſus-Chriſt, & par-là vous comprendrez quelle eſt la grace eſſentielle de votre vocation. A quoi Jeſus-Chriſt s'eſt engagé pour nous, & par-là vous connoîtrez combien cette vocation vous doit être précieuſe. Sujet important, non-ſeulement pour votre édification & pour la mienne, mais pour l'inſtruction générale des Chrétiens du ſiécle, qui vont être témoins de cette cérémonie. En vous faiſant voir à quoi nous avons renoncé pour Jeſus-Chriſt, je leur donnerai les juſtes idées qu'ils doivent avoir des biens de la terre auxquels ils ne renoncent pas. Et en vous apprenant à quoi Jeſus-Chriſt s'eſt engagé pour nous, je leur découvrirai ce qui doit réveiller

leur foi, exciter leur zéle, intéreſſer leur piété, & les piquer d'une ſainte envie, par la comparaiſon que je ferai de leur état & du vôtre. Deux points encore une fois auxquels il eſt impoſſible qu'ils ne prennent part comme Chrétiens : mais voici, mes cheres Sœurs, le fruit principal qui nous regarde, vous & moi, comme religieux. Avoir tout quitté pour ſuivre Jeſus-Chriſt, c'eſt pour vous une grace ineſtimable, & le fonds de toutes les graces dont nous ſommes redevables à Dieu dans la religion : premiere vérité. Avoir droit comme nous l'avons aux promeſſes de Jeſus-Chriſt, c'eſt déja pour vous une récompenſe & une béatitude commencée, mais qui doit être ſoutenue par notre ferveur, & que nous devons continuellement mériter dans la religion : ſeconde vérité. Voilà, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, les deux termes de cette vocation divine qui nous a ſéparés du monde, ce qu'il nous en a coûté, & ce que nous y avons gagné. Ce qu'il nous en a coûté, non pas pour nous en repentir, mais pour en bénir le Seigneur, & pour nous en féliciter. Ce que nous y avons gagné, pour n'en pas perdre le mérite, mais pour en tirer tout l'avantage que Dieu a prétendu nous y faire trouver. *Reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te* : nous

avons tout quitté pour vous, Seigneur; mais qu'avons-nous quitté en quittant tout, c'eſt ce que j'expliquerai dans la premiere partie. *Quid ergo erit nobis?* que nous en reviendra-t-il donc, & quelle ſorte de récompenſe en devons-nous attendre? c'eſt ce qu'il nous importe de ſçavoir, & à quoi je répondrai dans la ſeconde partie. Donnez à l'une & à l'autre votre attention.

IL eſt donc vrai, Chrétiens, que ceux qui ſe dévoüent à Dieu & qui embraſſent la profeſſion religieuſe, ont l'avantage de quitter tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt: mais ne croyez pas qu'ils aient pour cela la penſée de s'en glorifier. Ils ſçavent ſe faire juſtice; ils ſçavent honorer le don de Dieu, & bien loin de regarder leur renoncement aux biens de la terre, comme un ſacrifice dont Dieu leur ſoit redevable, ils le regardent comme une grace dont ils ſe tiennent redevables à Dieu. S'ils diſent au Sauveur, auſſi-bien que ſaint Pierre, *Ecce nos reliquimus omnia*, c'eſt avec un humble ſentiment de gratitude, & non point avec un vain eſprit d'oſtentation; c'eſt pour reconnoître les miſéricordes du Seigneur, & non point pour ſe prévaloir de leurs mérites; c'eſt pour s'exciter à la pratique

I. PARTIE.

de leurs devoirs, & non point pour préſumer de leur état & de leurs prérogatives. Non, non, mes Freres, diſoit, au rapport de ſaint Athanaſe, le bienheureux Antoine à ſes diſciples, qu'aucun de vous ne ſe flatte d'avoir quitté de grandes choſes, parce qu'il a quitté le monde, *Nemo, cùm dereliquerit mundum, glorietur, quaſi magna dimiſerit.* Et j'ai droit, mes cheres Sœurs, de vous tenir aujourd'hui le même langage, en me l'appliquant à moi-même. Ne nous élevons point dans la vûe de ce que nous avons fait pour Dieu, quand nous ſommes entrés dans la religion; mais penſons plûtôt à ce que Dieu a fait pour nous, quand il nous y a appellés. En prenant le parti de la religion, & en nous ſéparant du monde, nous avons, ſi vous le voulez, quitté des biens qui pouvoient juſtement nous appartenir, mais des biens dont la poſſeſſion eſt un fardeau terrible ſelon Dieu, mais des biens dont l'amour eſt un crime ſelon l'Evangile, mais des biens dont la perte ou la privation eſt, de l'aveu même du monde, une ſource d'amertume & de douleur. Je m'explique. Nous avons quitté des biens qu'on ne peut poſſéder ſans être chargé devant Dieu, & ſouvent accablé du poids des obligations qu'ils impoſent; des biens qu'on

Anton.

ne peut aimer, ſans être ſouillé du vice de la cupidité qui s'y attache, & de tous les déſordres qu'elle cauſe; des biens qu'on ne peut perdre, ni ſeulement même craindre de perdre, ſans en être troublé, déſolé, conſterné. *Bona*, dit excellemment *Bern.* ſaint Bernard, *quæ poſſeſſa onerant, amata inquinant, amiſſa cruciant.* Trois caractères ſous leſquels ce grand Saint nous les a repréſentés, & dont je me ſers d'abord pour vous faire connoître le bonheur de la vocation religieuſe. C'eſt-à-dire, mes cheres Sœurs, qu'en renonçant aux biens de la terre, nous avons renoncé à de grandes charges, je dis à de grandes charges de conſcience; nous avons évité de grands écueils dans la voie du ſalut; nous nous ſommes épargnés de grands chagrins, dont toute la prudence humaine ne nous auroit pas garantis. Voilà ce que nous avons quitté: des biens onéreux, des biens contagieux, des biens, qui dans la viciſſitude continuelle des choſes de la vie, & plus encore dans l'inévitable néceſſité de la mort, n'aboutiſſent enfin qu'à affliger l'homme & à le rendre malheureux. Aurions-nous bonne grace après cela d'en faire tant valoir le ſacrifice, & quelle reconnoiſſance ne devons-nous pas plûtôt à Dieu, qui nous a inſpiré le deſſein

de les abandonner ? Mais vous, Chrétiens du ſiécle qui m'écoutez, & qui par l'engagement de vos conditions demeurez dans la poſſeſſion de ces prétendus biens ; vous qui maîtres de ces biens, devez en accorder l'uſage avec la pureté & la ſainteté du Chriſtianiſme que vous profeſſez, quel ſujet n'avez-vous pas de trembler ? Appliquez-vous, & profitez d'une ſi ſainte morale.

Oui, ces biens que vous poſſedez, & à quoi par ſa profeſſion renonce l'ame religieuſe, quelque idée que vous en ayez, ſont des biens onéreux pour la conſcience; & malheur à vous, ſi vous l'ignorez, & ſi vous négligez de le ſçavoir : *Bona quæ poſſeſſa onerant.* Car malgré l'illuſion des fauſſes maximes du monde, ainſi les ont conſidérés tous ceux qui en ont jugé ſelon les régles de la véritable ſageſſe, qui eſt la ſageſſe chrétienne; & c'eſt ce qui a modéré l'empreſſement & l'ardeur qu'ils auroient eu peut-être ſans cela pour ces ſortes de biens; c'eſt ce qui leur a donné pour ces biens terreſtres & groſſiers, non-ſeulement de l'indifférence & du mépris, mais de l'éloignement & de l'horreur. Ainſi même en jugea ce Philoſophe païen, dont parle ſaint Jérôme, qui par l'effort d'une vertu, mondaine tant qu'il vous

plaira, mais généreuſe & toute héroïque, jetta dans la mer tout ce qu'il avoit amaſſé d'or & d'argent, & ſe réduiſit dans le dénuement le plus réel & le plus parfait de toutes choſes : *Abite in profundum, malæ cupiditates ; ego vos mergam, ne ipſe mergar à vobis.* Allez, s'écria-t-il, importunes & maudites richeſſes, ſources d'inquiétudes & de ſoins, allez dans le fond de l'abyſme : j'aime mieux vous y voir périr, que de m'expoſer à périr moi-même pour vous. Or comme païen il ne pouvoit alors enviſager les ſoins & les inquiétudes qu'attirent les biens de ce monde, que par rapport aux loix & aux devoirs du monde. Qu'auroit-il fait, s'il eût été éclairé des lumieres de la foi, & que s'élevant au-deſſus du monde, il eût regardé ces biens dans l'ordre du ſalut ? Avec quelle joie ne s'en ſeroit-il pas dépouillé, ſi les peſant dans la balance du ſanctuaire, il en avoit connu le poids redoutable par rapport au jugement de Dieu ? s'il avoit ſçu de combien de chefs, un Chrétien qui joüit de ces biens, devient reſponſable à Dieu ; s'il avoit approfondi les obligations infinies de juſtice & de charité, dont un homme, pourvu de ces biens, doit s'acquitter pour ſe mettre à couvert d'une damnation éternelle & de la malédiction de Dieu. Avec

quel redoublement de ferveur n'eût-il pas dit, *Abite in profundum.* Allez, fardeau de mon ame, votre peſanteur m'effraye, & je ſuis trop foible pour vous porter : il eſt plus ſûr, & plus avantageux pour moi, de me détacher de vous, & c'eſt ſans peine que je vous quitte, puiſque par-là je romps mes liens, & je me tire de l'eſclavage où vous auriez tenu ma conſcience & ma liberté captives.

Or voilà, comme je l'ai dit, le ſentiment qu'en ont eu les parfaits Chrétiens & les vrais ſerviteurs de Dieu. Ces biens, quand l'ordre de la Providence & la néceſſité de leur état les en a chargés, bien loin de les élever, de les enfler, de les ébloüir, par un effet tout contraire les ont humiliés, les ont ſaiſis de frayeur, les ont fait gémir. Convaincus qu'ils n'en étoient que les ſimples œconomes, & ſçachant qu'ils en devoient rendre compte un jour à ce juge inéxorable & ſévère, dont ils n'auroient alors nulle grace à eſpérer, ils ont toujours cru entendre cette parole foudroyante : *Redde rationem villicationis tuæ;* vous avez reçu des biens dans la vie, vous les avez poſſédés, & il eſt maintenant queſtion de montrer quel emploi vous en avez fait. Parole qui par avance les a conſternés, & qui les a bien empê-

Luc. *c.* 6.

chés de ſe complaire, ni de trouver de la douceur dans des biens ſur leſquels ils ſe voyoient ſans ceſſe à la veille d'être recherchés avec tant de rigueur. Au-lieu que les enfans du ſiécle par l'abus qu'ils font de ces biens, n'en prennent que l'agréable & le commode, & en laiſſent l'onéreux & le pénible; ceux-ci par une conduite toute oppoſée, en ont pris l'onéreux & le pénible, à quoi la loi de Dieu les obligeoit, & n'en ont jamais voulu goûter l'agréable. En un mot, dit ſaint Chryſoſtôme, parce qu'ils en jugeoient ſainement & ſelon l'eſprit de Dieu, ces biens de la terre leur ont paru ce qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, des aſſujettiſſemens & des charges peſantes. Charges que portent malgré eux les riches du monde, & qu'ils porteront ſurtout quand il faudra paroître devant le tribunal de Jeſus-Chriſt: car c'eſt encore en ce ſens que l'oracle de ſaint Paul ſe vérifiera, *Unuſquiſque onus ſuum portabit.* Gal. c. 6. Charges que l'ambition & l'avarice ont bien à préſent le ſecret d'éluder, mais dont la conſcience, pour peu qu'elle ſoit ſoumiſe à la raiſon, ne s'affranchira jamais. Charges ſous leſquelles nous voyons ſuccomber les plus ſolides vertus: & qui de nous ſans préſomption auroit pû compter ſur la ſienne, & s'aſſûrer d'un meilleur

ſort ? Charges enfin qui par l'infidélité des hommes, après leur avoir été une matiere de péché & de prévarication, deviennent pour eux des ſujets de malédiction, de condamnation, de réprobation. En dis-je trop, & le Fils de Dieu n'en dit-il pas encore plus dans l'Evangile ?

Or cela ſuppoſé, mes cheres Sœurs, rendons graces au Seigneur qui nous a retirés du monde & délivrés de telles charges. A quoi réduiſez-vous les choſes, diſoient les Apôtres à leur divin Maître ? ſi la condition de ceux qui s'établiſſent dans le monde eſt telle que vous la dépeignez, il ſeroit bien plus expédient de ne s'y établir jamais : *Si ita eſt cauſa hominis cum uxore, non expedit nubere.* Ainſi parloient-ils au regard du mariage, & de même auroient-ils pû ajoûter en général : Si les biens de la terre pour un Chrétien ſont des fardeaux ſi onéreux, il ſeroit beaucoup plus à ſouhaiter de n'en point avoir. Il eſt vrai, leur répondoit le Fils de Dieu, approuvant la conſéquence qu'ils tiroient de ſa doctrine, ſe dépouiller de tout & quitter tout, ce ſeroit conſtamment le plus avantageux pour le Royaume de Dieu; mais tous ne comprennent pas cette parole, & pour en avoir l'intelligence, il faut qu'elle nous ſoit donnée d'en-haut :

Matth. c 19.

Non omnes capiunt verbum iſtud. Or c'eſt cette parole, ô mon Dieu, que nous avons compriſe, & dont toute ame religieuſe éprouve ſenſiblement la vérité. Les mondains ne la goûtent pas. Prévenus d'une erreur groſſiere, qui ſéduiſant leur raiſon, affoiblit leur foi, ils croient qu'il eſt bien plus aiſé de joüir des biens de ce monde que d'y renoncer, & cette erreur ſeule eſt capable de les perdre : pourquoi ? parce que l'unique reſſource pour eux, ce ſeroit au moins qu'ils fuſſent bien perſuadés, qu'avec les formidables obligations dont ils ſe trouvent chargés devant Dieu, & dont Dieu ne rabbattra rien, il eſt incomparablement plus difficile d'être Chrétien en joüiſſant des biens du monde, que de quitter tous les biens du monde pour être Chrétien. Principe qui ſurprend d'abord, mais qui n'eſt néanmoins ni un ſophiſme ni un paradoxe. *Ibid.*

Qui ſont donc à proprement parler les heureux de la terre ? Ecoutez la réponſe de ſaint Bernard : Ce ſont ceux qui libres & dégagés, ſuivent Jeſus-Chriſt, & marchent après lui ſans embarras dans la ſainte voie de la pauvreté Evangélique : *Felices qui exonerati ſunt, & ſequuntur Dominum expediti.* Et qu'eſt-ce que la profeſſion religieuſe ? une décharge générale des in- *Bern.*

quiétudes & des ſoins du ſiecle ; de ces ſoins, dis-je, & de ces inquiétudes dont la conſcience d'un Chrétien, pour peu qu'il ait de religion, doit être néceſſairement troublée : *Abdicatio ſollicitudinum hujus ſæculi.* Qu'eſt-ce que la Religion ? un chemin droit & applani qui conduit à Dieu ſans nul empêchement : *Iter ad Deum ſine impedimento.* J'ai donc eu raiſon de dire, qu'en quittant les biens du monde, nous n'avons quitté, à le bien prendre, que les obſtacles du ſalut. Et en effet, autre remarque de ſaint Bernard, ce qu'il y auroit d'agréable dans les biens du monde, ſi Dieu l'avoit ainſi permis, & s'il avoit pû le permettre, ce ſeroit d'en pouvoir diſpoſer à ſon gré, d'en être entierement le maître, de n'en rien devoir à autrui, d'en uſer & d'en joüir à diſcrétion, d'avoir droit de les employer ſans bornes & ſans meſure à ſes divertiſſemens, à l'accroiſſement de ſa fortune, à ſatisfaire ſon ambition & à s'élever. Voilà par où ces biens pourroient plaire à l'homme, & ce que l'homme, en y renonçant, pourroit compter d'avoir quitté. Or rien de tout cela, mes cheres Sœurs, n'eſt permis aux Chrétiens du ſiécle, non plus qu'à nous. Ce n'eſt donc point à tout cela que nous avons préciſément renoncé par la profeſſion religieuſe, puiſque tout cela

Ibid.

Ibid.

indépendamment de la profeſſion religieuſe nous étoit déja interdit par la loi chrétienne. Otez tout cela, que reſte-t-il dans les biens du monde? je le répéte : l'obligation indiſpenſable, mais affreuſe pour ceux qui les poſſédent, de les diſpenſer avec fidélité, de n'en être ni avares ni prodigues, d'en conſacrer aux pauvres le ſuperflu, d'en ménager pour Dieu le néceſſaire ; le remords d'y avoir manqué, la crainte d'en être puni, tous les dangers & toutes les tentations inſéparables de la proſpérité humaine. Voilà ce que nous avons quitté, & voilà, Chrétiens Auditeurs, ce qui vous reſte. Or tout cela encore une fois, ce ſont les obſtacles du ſalut que l'on trouve dans le monde, mais que nous n'avons plus à combattre dans la religion.

Non-ſeulement les biens de la terre ſont des biens onéreux, mais des biens contagieux, des biens qui ſouillent l'ame & la rendent impure par le feu de la concupiſcence qu'ils y allument, & à qui ils ſervent d'aliment ; des biens qu'il eſt permis de poſſéder, mais à quoi il n'eſt pas permis de s'attacher, & dont l'amour eſt un crime, *Bona, quæ amata inquinant*. C'eſt, mes cheres Sœurs, une autre raiſon pour vous conſoler de ne les avoir plus. Développons-la. Si l'Evangile de Jeſus Chriſt n'étoit que

pour les religieux, ou s'il étoit moins sévère pour les Chrétiens du siécle ; s'il permettoit aux Chrétiens du siécle mille choses qu'il leur défend, & si les préceptes de la loi divine qui les regardent aussi-bien que les religieux, ne les resserroient pas dans les bornes aussi étroites que le sont celles de la voie du salut, peut-être leur condition nous pourroit-elle tenter, & peut-être en l'envisageant, aurions-nous peine à reprimer certains retours, quoiqu'involontaires, & certains regrets. Donnons encore plus de jour à cette supposition. Si nous pouvions effacer de l'Ecriture ces paroles de l'Apôtre, *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt ;* & si l'amour du monde, qui nous est défendu comme un amour criminel, par un changement de providence, devenoit légitime & innocent ; s'il étoit permis aux gens du monde, par la raison qu'ils sont du monde, d'en aimer les biens ; s'ils pouvoient sans crime user de leur liberté pour satisfaire leurs désirs ; si les plaisirs même licites, ne leur étoient pas des dispositions prochaines aux illicites ; enfin, si la loi de Dieu, s'accommodant pour eux aux loix du monde, les laissoit joüir tranquillement de ce qu'ils appellent avantages du monde : j'en conviens ; ce que nous sommes, com-

1. *Joan.* c. 2.

é à ce qu'ils ſont, pourroit alors paroî-
triſte ; & ce qu'ils ſont, comparé à ce
: nous ſommes, nous pourroit être un
et d'envie. Mais quand je viens à con-
ſrer juſqu'à quel point ce Chriſtianiſme
leur eſt commun avec nous, les gêne
es lie, tout mondains qu'ils ſont; quand
tends le Fils de Dieu qui leur déclare
ıs l'Evangile, que s'ils ne renoncent
ſprit & de cœur à tout ce qui leur ap-
tient, même légitimement ; que s'ils
crucifient leur chair, que s'ils n'étouf-
r leur ſenſibilité & leur délicateſſe ſur
aux honneur & la vaine gloire du mon-
, que s'ils ne combattent comme leur
ıemi le plus mortel l'amour d'eux-mê-
:s, je dis plus, s'ils ne ſe haïſſent eux-
mes, quoique Chrétiens de profeſſion
de nom, ils ne peuvent être ſes Diſci-
s, & que ſans tout cela ils ne doivent
n prétendre au Royaume des cieux.
ıand je fais enſuite la réflexion que fai-
t ſaint Auguſtin, combien tout cela,
ır être pratiqué dans le monde, deman-
:oit de violence & d'efforts ; &. ſi les
rétiens du ſiécle vouloient de bonne foi
:onformer & ſe ſoumettre à ce que leur
ſeigne leur religion, combien l'accom-
ſſement de tout cela les déconcerteroit,
eur feroit trouver le monde même in-

ſipide & fade. Quand je repaſſe ces importantes & étonnantes vérités, dont la raiſon ni la foi ne nous permettent pas de douter, qu'en dois-je conclure, ſinon, mes cheres Sœurs, de me réjoüir avec vous & avec moi-même de la miſéricorde ſinguliere que Dieu nous a faite en nous appellant à la religion ? Et en quoi eſt-elle ſinguliere cette miſéricorde ? parce qu'il s'enſuit delà, qu'en quittant le monde, nous avons donc pris le parti non-ſeulement le plus sûr, mais le plus aiſé. Car il eſt bien plus aiſé, comme l'obſerve ſaint Chryſoſtôme, de renoncer à tous les biens du monde, que de les poſſéder aux conditions que l'Evangile nous marque ; c'eſt-à-dire, que de les poſſéder ſans les aimer, que de les poſſéder ſans s'y attacher, que de les poſſéder ſans en abuſer. Bien plus aiſé de ſe paſſer abſolument des plaiſirs des ſens, que d'en uſer avec les reſtrictions ordonnées dans la loi de Dieu ; c'eſt-à-dire, que d'en uſer & de ſe contenir, que d'en uſer & de n'y excéder pas, que d'en uſer & de régler la concupiſcence, en lui preſcrivant de juſtes limites, & lui diſant ſans ceſſe malgré elle : *Uſque huc venies, & non procedes amplius ;* vous irez juſques-là, & vous n'irez pas plus avant. Bien plus aiſé de faire la volonté d'autrui, que d'avoir à répondre de la ſienne

Job. c. 56.

: propre, que de ſe gouverner ſoi-mê-
ıe, que de tenir en bride ſa liberté, ſans
i laiſſer prendre l'eſſor hors de l'exacte
eſure des préceptes : *Quædam enim faci-* Chryſo.
is omninò abſcinduntur, quàm ex parte
nperantur. Uſer de ce monde comme
:n uſant pas, c'eſt à quoi tout Chrétien
: obligé. Mais où ſont les Chrétiens du
cle qui en uſent de la ſorte ? J'aime donc
:n mieux quitter le monde, & n'en uſer
nais. Poſſéder, comme ne poſſédant pas,
ſt la diſpoſition où doit être tout Chré-
n, & ſans cela, dit ſaint Paul, point de
ut : j'aime donc bien mieux ne rien poſ-
er du tout. Car il en faut toujours reve-
à la maxime & à la régle de ſaint Chry-
ôme, qui veut que, pour ne nous y pas
prendre, nous diſtinguions deux choſes
n différentes par rapport aux biens de
:rre, ſçavoir la poſſeſſion & l'affection.
la poſſeſſion ſans l'affection n'eſt qu'un
)arras & un fardeau ; l'affection ſans la
'eſſion eſt un ſupplice, ou du moins une
ère : l'un & l'autre enſemble, c'eſt-à-
, la poſſeſſion jointe à l'affection, pour-
être une douceur dans la vie, mais
ıngile de Jeſus-Chriſt nous en fait un
ıe. Que fait donc l'ame religieuſe ? ſe
nt par la loi de Dieu dans l'obligation
:noncer à l'un, elle abandonne l'autre

par ſon choix ; & laiſſant aux Chrétiens du ſiécle, s'ils ſont avares & mondains, le déſir & l'amour des biens de la terre qui les corrompt, ou s'ils ſont juſtes & fidéles, la poſſeſſion de ces mêmes biens, innocente, il eſt vrai, mais qui leur fait courir tant de riſques, elle choiſit pour ſoi la pauvreté Evangélique qui la ſauve infailliblement & de l'iniquité de ceux-là, & des dangers où ceux-ci ſont expoſés, ravie de ne plus rien trouver dans ſon état, dont elle ait à ſe préſerver, & de pouvoir dire à Jeſus-Chriſt dans le même ſens que ſaint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te.*

Enfin ces biens de la terre auxquels nous renonçons, ſont des biens fragiles & périſſables qu'il faut tôt ou tard quitter, mais dont la perte ne peut être qu'affligeante & douloureuſe à ceux qui n'y renoncent pas : *Bona quæ amiſſa cruciant.* Troiſiéme & malheureuſe propriété, qui par une raiſon toute contraire, augmente encore le bonheur de la profeſſion religieuſe. En effet, à combien de revers ces biens ne ſont-ils pas ſujets ? combien de perſécutions & de traverſes n'attirent-ils pas à ceux qui en joüiſſent ? la peine de les conſerver, la crainte de les perdre, la douleur de les avoir perdus ; quand même on les poſſéde-

paiſiblement, la vûe que le tems de
poſſéder eſt court, l'inévitable néceſſité
être au moins dépouillé à la mort, le
venir de cette ſéparation involontaire
ne peut être bien éloignée, la penſée
e qu'il faut mourir, quel fonds, pour
ame mondaine, d'amertume & d'affli-
n d'eſprit! *O mors, quàm amara eſt me-* *Eccleſ.*
a tua, homini pacem habenti in ſubſtan- *c. 41.*
ſuis, viro quieto! Ne ceſſons donc
t, mes cheres Sœurs, de loüer Dieu,
ur ce dernier trait de comparaiſon en-
ous & les Chrétiens du ſiécle, con-
cons-nous encore de l'avantage de
e état. En quittant les biens de la
pour ſuivre Jeſus-Chriſt, nous nous
ntiſſons de tout cela. Nous ne crai-
s plus, ni les calamités publiques, ni
iſgraces particulieres, ni les révolu-
d'Etat, ni les renverſemens de fa-
s, ni les injuſtes vexations, ni les ma-
s jalouſies. Ne poſſédant rien, nous
nes à l'abri de tout; nous prévenons
e la mort, & avant qu'elle nous dé-
le, nous nous dépouillons nous-mê-
nous faiſons dans nous-mêmes par
ore mouvement de notre volonté, ce
e fera dans les Chrétiens du ſiécle
ne dure & inflexible néceſſité. Après
nous ſommes en droit de lui dire

1. Cor. 15. aussi-bien que le grand Apôtre : *Ubi est mors, victoria tua ? ubi est, mors, stimulus tuus ?* ô mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ? ta victoire est de dégrader les puissances du monde, & de les anéantir dans le tombeau ; ton aiguillon, c'est-à-dire, la douleur que tu causes aux avares & aux ambitieux du monde, est de leur enlever les biens dont leur cœur est idolâtre & à quoi ils tiennent : mais je ne crains ni l'un ni l'autre, parce qu'en me séparant du monde j'ai quitté ces biens, avant qu'ils me quittassent ; & que bien loin de me faire un tourment de leur perte, je m'en fais une vertu & un mérite. Le monde passe, disoit saint Bernard, & avec le monde passent ses désirs & ses con-

1. Joan. 2. 17. cupiscences, *Mundus transit, & concupiscentia ejus.* Il est donc bien plus raisonnable, concluoit ce Pere, & même plus doux, de quitter le monde & ses biens,

Bern. que d'attendre qu'ils nous quittent ; *Planè ergò relinquere illa melius est, quàm ab eis relinqui.* C'est ainsi, Ames religieuses, que nous avons renoncé à tout pour Jesus-Christ : voyons maintenant à quoi Jesus-Christ s'est engagé pour nous. Je vais vous l'apprendre dans la seconde partie.

II. PARTIE.

A Quoi Jesus-Christ s'est-il engagé pour

ames religieuſes ? à des choſes ſi ſur-
nantes, dit ſaint Bernard, qu'il a fallu,
ır nous obliger à les croire, non-ſeule-
nt toute l'autorité de ſa parole, mais
te la ſainteté de ſon ſerment. *Amen dico*
is : je vous le dis en vérité (car voilà
nment ce divin Sauveur en a juré par
-même) que ceux qui pour me ſuivre
ioncent à tout, au jour de mon dernier
:nement, ſeront aſſis avec moi pour ju-
: le monde, *Vos qui reliquiſtis omnia, in*
eneratione ſedebitis judicantes ; qu'ils re-
'ront dès cette vie le centuple des biens
ils auront quittés, *Qui reliquerit do-*
m, aut fratres, aut ſorores, centuplum
:ipiet ; & qu'ils auront un droit ſpécial
particulier à la vie éternelle, *Et vitam*
rnam poſſidebit. Trois promeſſes, dont
nt Bernard s'étonnoit avec raiſon, ne
uvant d'ailleurs comprendre qu'il y eût
ns le monde Chrétien des hommes aſſez
enſibles, pour n'en être pas touchés.
uid enim eſt, quod ad verbum tantæ pro- Bern.
ſionis negligentia humana dormitat ?
ois promeſſes, mes cheres Sœurs, dont
craindrois de vous faire connoître toute
endue, ſi je ne comptois ſur votre hu-
lité; mais dont je ne crains point de me
vir, pour achever de réveiller la foi, la
igion, la piété des Chrétiens du ſiécle,

en leur inſpirant un ſaint zéle d'imiter, autant qu'il leur convient, votre renoncement. Commençons par la premiere prérogative exprimée en ces termes, *Vos qui reliquiſtis omnia, ſedebitis judicantes;* & rendons ce témoignage à notre Dieu, que de tous les maîtres, il n'en eſt point de ſi fidéle, ni de ſi magnifique dans ſes récompenſes.

Avoir un titre pour paroître devant le tribunal de Dieu avec confiance, pour y paroître avec aſſûrance, & même pour y paroître avec honneur, tandis que le reſte des hommes y ſera dans l'humiliation & dans la conſternation, c'eſt ce que l'Evangile de Jeſus-Chriſt promet aux ames religieuſes. Il leur ſuffiroit d'être tranquilles dans ce jugement, où les puiſſances mêmes frémiront, & où le juſte à peine ſe ſauvera. Or cette tranquillité eſt une des graces particulieres que Dieu, par une eſpéce de juſtice, diſons mieux, par ſon infinie miſéricorde, ſemble avoir attachée à leur profeſſion. *Egredere, anima mea, quid times?* diſoit au moment de la mort ce ſolitaire dont ſaint Jérôme a fait l'éloge, c'étoit le bienheureux Hilarion : Sors, mon ame, s'écrioit-il, plein d'une vive confiance à la vûe de ce jugement qu'il alloit ſubir; ſors, mon ame, de ce corps

Hieron.

rtel, qui depuis ſi long-tems te tient
u de demeure & de priſon. Que crains-
Il eſt vrai, tu vas être préſentée de-
it le ſouverain Juge : mais raſſûre-toi,
ſouviens-toi que ce juge, quoique ſou-
ain, eſt celui pour lequel tu as tout
itté. Il y a près de ſoixante & dix ans
e tu le ſers dans ce déſert ; pourquoi
ne aurois-tu de la peine à comparoître
vant lui ? Il eſt dans des diſpoſitions à
i égard trop favorables, pour te réprou-
r ; & quelque rigueur qu'il ait pour les
res, ayant tout quitté pour lui, tu peux
it eſpérer de lui : *Septuaginta propè an-* *Ibid.*
ſerviſti Deo ; egredere, quid times ?
tte penſée le fortifioit, l'encourageoit,
maintenoit dans un calme & une paix
ltérable. A ce moment de la mort où
ames mondaines ſouffrent de ſi cruel-
agonies, cet homme de Dieu goûtoit
délices intérieures, occupé & pénétré
ce ſentiment, qu'il alloit être jugé par
ui-même, pour l'amour duquel il avoit
emnellement renoncé à toutes choſes.
ce qu'il éprouvoit alors, c'eſt ce que
périence nous fait voir encore tous les
rs. Car voilà comme on meurt dans la
gion ; & voilà, Seigneur, le miracle
votre grace dont j'ai eu la conſolation
te tant de fois témoin. Rien de plus

ordinaire dans ces saintes Communautés qui conservent leur premier esprit, & où l'on vit dans cet éloignement du monde, qui est le vrai caractère de la vie religieuse ; rien de plus commun que d'y voir des ames aux approches de la mort, disposées de la sorte ; des ames, quand il faut partir, sûres du Dieu auquel elles se sont dévouées, & qui sortent sans peine de leurs corps, pour aller au-devant de l'époux : des ames, qui pour être proches du jugement de Dieu, n'en sont pas moins remplies de son amour, je dis de cet amour parfait qui bannit la crainte : des ames enfin, qui sans être présomptueuses, semblent, aussi-bien qu'Hilarion, se hâter, & se dire à elles-mêmes, *Egredere, quid times ?* parce qu'en quittant le monde, elles ont quitté tout ce qui pouvoit rendre le jugement de Dieu terrible.

Il suffiroit, dis-je, aux ames religieuses d'avoir en vertu de leur profession, de quoi soutenir ce jugement si redoutable avec confiance & avec tranquillité : mais le Fils de Dieu portant encore plus loin la chose, a voulu qu'elles eussent de quoi le soutenir avec honneur & avec dignité. Il a voulu que ce jugement fût leur gloire, & que le rang qu'elles y tiendront en qualité de ses épouses, fût pour elles par rap-

rt aux autres Chrétiens un rang de diſ-
ction, de ſupériorité & de prééminen-
Car il eſt de la foi, que ceux qui au-
nt tout quitté pour ſuivre Jeſus-Chriſt,
ont au tems de la régénération & à la
des ſiécles aſſis ſur des thrônes pour
ger tout l'univers; & les Peres de l'E-
iſe ont étendu cette promeſſe à tous ceux,
ii pouſſés du même eſprit que les Apô-
es, renoncent au monde pour embraſſer
vocation religieuſe. On demande pour-
uoi les Religieux ſeront les juges du reſte
es hommes. Saint Chryſoſtôme répond,
ue cette gloire leur ſera accordée, non-
ulement pour honorer dans leurs perſon-
es la pauvreté Evangélique où ils auront
écu, mais parce qu'ayant été les ſecta-
eurs & les imitateurs de Jeſus-Chriſt dans
a profeſſion de la pauvreté Evangélique,
ls auront une grace particuliere pour être
lors ſes aſſeſſeurs, & même une eſpéce
l'autorité pour juger le monde. Et c'eſt,
Chrétiens qui m'écoutez, le myſtère que
je vous annonce aujourd'hui. Oui, ces
ſaintes Filles que vous voyez, que vous
comptez parmi les morts du ſiécle, s'élé-
veront contre vous dans le jugement de
Dieu, & vous confondront par l'oppoſi-
tion de leurs exemples. Leur auſtérité ſuf-
fira pour confondre votre molleſſe, leur

humilité pour confondre votre orgueil, leur modeſtie pour confondre votre luxe, leur pauvreté dont elles ſont contentes pour confondre votre cupidité, qui ne dit jamais, c'eſt aſſez. Or je vous dis ceci, afin que toutes enſevelies & comme anéanties qu'elles ſont dans l'obſcurité d'une vie cachée, vous les reſpectiez; & que devant un jour ſubir le jugement rigoureux qu'elles feront de vous, vous l'anticipiez en vous jugeant & en vous condamnant vous-mêmes.

En effet, la fidélité de ces ſervantes de Dieu, leur ferveur & leur piété, leur inviolable régularité, leur pureté angélique, ſont déja comme autant d'arrêts qu'elles prononcent contre vous. Mais la prudence de la chair qui vous aveugle, vous fait mépriſer ces arrêts, pour vivre ſelon les loix & les maximes du monde corrompu. Que ſera-ce, quand la figure de ce monde étant paſſée, ces arrêts portés contre vous, & fondés ſur l'exemple de leurs vertus, s'exécuteront ſans appel? Que ſera-ce quand ces épouſes de l'Agneau prenant ſéance avec lui, & revêtues de la puiſſance qu'il leur donnera, paroîtront pour vous reprocher votre infidélité, votre impénitence, vos relâchemens dans le ſervice de Dieu, & pour former de tout cela ce jugement

éfinitif dont vous ne vous releverez jamais ? Car voilà, mes chers Auditeurs, eſſentielle différence de leur deſtinée & le la vôtre. Au ſon de cette derniere trompette qui raſſemblera toutes les nations, vous frémirez, & ces vierges de Jeſus-Chriſt leveront la tête : pourquoi ? c'eſt que leur rédemption approchera, & que vous verrez approcher votre confuſion. Or votre confuſion ſera d'avoir négligé, en ſervant le même Dieu qu'elles, de vous conformer à elles ; & une partie de leur rédemption conſiſtera à ſe voir au-deſſus de vous, parce que dans le monde elles ſe ſont ſéparées de vous. Que dis-je, au-deſſus de vous ? le comble de leur rédemption ſera de ſe voir au-deſſus des élus mêmes, qui marchant dans la voie commune des commandemens, n'auront pas ſuivi comme elles le chemin plus étroit des conſeils. Car voilà, dit ſaint Bernard, quel ſera l'avantage ſingulier de leur élection & de leur prédeſtination : *Hæc erit illarum gloria ſingularis, inter ipſos etiam eminere fideles.* Bern.
Peu d'entre les filles du ſiécle qui ſont ici préſentes, voudroient, digne Epouſe du Sauveur, s'engager à vivre dans la condition que vous allez embraſſer ; mais quelque mondaines qu'elles ſoient, il n'y en a pas une qui ne s'eſtimât heureuſe d'y mou-

rir. Y vivre, c'eſt une parole dure, qu'elles ne goûtent pas; mais elles goûtent au moins celle-ci, qu'il leur feroit un jour avantageux d'y avoir vécu. Paſſons à la ſeconde partie.

C'eſt le centuple dès cette vie; je dis le centuple des biens que le religieux a quittés pour Jeſus-Chriſt : promeſſe dont cet Homme-Dieu s'eſt rendu lui-même garant. *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet.* Mais, dit un mondain, aſſûrez-moi, & faites-moi voir que ce centuple ne me manquera pas: & ſans héſiter, je renoncerai à tous les plaiſirs du ſiécle. Et moi je lui réponds : Erreur & illuſion; vous ne vous connoiſſez pas vous-même : étant auſſi ſenſuel & auſſi charnel que vous l'êtes, ce centuple, quand je vous le garantirois, n'opéreroit point en vous ce changement; les gages les plus certains que je pourrois vous donner d'un bien dont vos ſens ne ſeroient point frappés, ne feroient qu'une foible impreſſion ſur votre cœur; & puiſque vous ne déférez pas à la parole d'un Dieu, vous n'écouteriez pas la mienne. Avant toutes choſes, il faut croire. Car ce centuple Evangélique n'eſt promis qu'à celui qui triomphe du monde; & cette victoire par où l'on triomphe du monde, vient de notre foi. Croyez à un

ieu qui vous parle ; & vous concevrez ,
: vous expérimenterez , & j'oſe dire que
ous ſentirez tout ce qu'il vous promet.
yez en lui de la confiance : ſur quel au-
e pouvez-vous plus ſûrement compter ?
ous riſquez bien tous les jours dans les
aités que vous faites avec les hommes.
'uſure qui vous eſt interdite avec les hom-
es, eſt loüable, eſt ſainte, eſt méritoire
ec Dieu. Il vous offre cent pour un,
ettez-vous dans la diſpoſition néceſſaire
ur en faire l'épreuve, & vous la ferez :
eſt la vérité même.

Cependant, me dites-vous, il y en a qui trouvent fruſtrés de leur attente, & qui rès avoir tout quitté dans le monde, ne ûtent point ce centuple dans la religion. 'en voyons-nous pas qui le publient eux-êmes, & qui ne le font que trop haute-ent entendre ? n'en ſommes-nous pas ielquefois témoins ? Levez-vous, Sei-ieur, s'écrie là-deſſus ſaint Bernard, le-:z-vous; & prenant votre cauſe en main, ſtifiez vous vous-même : car c'eſt à us-même que ce reproche s'adreſſe, votre providence ne doit pas ſouffrir l'un reproche ſi frivole, mais ſi dange-ux, ébranle la foi de vos ſerviteurs & de s ſervantes au préjudice de la parole ie vous leur avez donnée. Elevez-vous

donc encore une fois, & défendez-vous.
Ps. 73. *Exurge, Deus, & judica causam tuam.*
Non, mes Freres, pourſuit le même ſaint Bernard, ce centuple n'a jamais été refuſé à ceux qui pour Dieu & de bonne foi ont abandonné tout. J'ai vieilli dans la religion, mais je n'y ai point vû de juſte trompé ni délaiſſé. Si dans les monaſtères & les cloîtres on voit des ames qui ne joüiſſent pas de ce centuple Evangélique, ce ne ſont point de celles qui ont tout quitté, mais de celles au contraire qui n'ont rien quitté, au moins d'eſprit & de cœur, mais de celles qui dans ce qu'elles ont quitté, ſe ſont fait de ſecrettes réſerves; mais de celles qui croyant avoir tout quitté, ne ſe ſont pas quittées elles-mêmes. Si l'on en voit qui, après avoir joüi de ce centuple dans les premieres années de leur profeſſion, le perdent malheureuſement dans la ſuite de leur vie, ce ne ſont point de celles qui perſévèrent dans cet eſprit de renoncement au monde; mais de celles qui par un funeſte relâchement voudroient retrouver tout ce qu'elles ont quitté, & le reprendre en accordant la religion avec le monde. Rentrons en nous-mêmes, mes cheres Sœurs; & ſi parmi nous, il y en a quelqu'un qui n'ait pas dans la religion ce centuple qu'il attendoit, au lieu d'imputer

e défaut à Dieu, qu'il ſe l'impute à ſoi-
ıême. Car s'il veut ſe faire juſtice, il trou-
era bientôt dans ſon cœur, quelque at-
ıche qu'il y conſerve; & convaincu qu'il
'a donc pas droit encore de dire comme
ıint Pierre, *Ecce nos reliquimus omnia*, il
ɔnclura qu'il n'a donc pas droit non plus
e demander à Jeſus-Chriſt l'effet de ſa
romeſſe. Touché de ſon indignité, il ſe
ɔnfondra devant Dieu, & il s'écriera avec
ouleur: Vos jugemens ſont équitables, ô
ıon Dieu, & je ne dois pas m'étonner ſi
ſuis privé du centuple dont vous récom-
ɛnſez ceux qui vous ſuivent. N'ayant
ıitté le monde qu'à demi, non-ſeulement
: centuple ne m'eſt pas dû, mais il eſt de
ɔtre juſtice de ne me l'accorder pas. Ainſi
ndra-t-il gloire à Dieu, & dans ſon mal-
ɛur même il adorera les juſtes & ſages
ɔnſeils de Dieu. Donnez-moi une ame
lidement religieuſe, une ame qui n'ait
us rien à quitter, & je la défierai de ſe
ɔuvoir plaindre, qu'elle n'ait pas reçu
centuple dont je parle, & qu'elle ne l'ait
s reçu à proportion de ce qu'elle a quit-
. Celles qui ne quittent rien, ou qui ne
quittent pas elles-mêmes, bien loin
affoiblir ma propoſition, la vérifient &
confirment. Car ſi la promeſſe du Sau-
ɛur ne s'accomplit pas en elles, c'eſt que

de leur part elles n'ont pas la disposition pour cela requise, & qu'elles manquent à la condition qu'il exige & qu'il leur a expressément marquée ; *Qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores.*

Mais quel est donc enfin ce précieux centuple que le Fils de Dieu nous propose ? A Dieu ne plaise, mes cheres Sœurs, que, suivant la pensée de quelques interprétes, je le fasse consister dans les avantages temporels, qui se trouvent attachés à la profession religieuse; & malheur à vous & à moi, si nous en étions réduits à ne chercher dans ce centuple que la bénédiction d'Esaü & la graisse de la terre, au lieu de la rosée du ciel. Une vie exemte de soins, un établissement sûr & tranquille, un port à l'abri des orages du siécle, tout cela auroit été bon pour ces anciens Israélites que Dieu traitoit en mercénaires, & dont les graces & les faveurs n'étoient que l'ombre & la figure des biens à venir : mais nous qui avons quitté le monde, nous attendons quelque chose de plus solide. Ce centuple donc, selon saint Bernard, c'est la préférence que notre état nous donne au-dessus de tous les autres par rapport aux dons spirituels, qui sont les vrais dons de Dieu ; c'est l'avantage que nous avons, comme religieux, d'être les domestiques

Dieu ; c'eſt l'honneur qu'ont les vier-
; chrétiennes d'être ſpécialement & par
:ellence les épouſes de Dieu. Ce centu-
:, c'eſt la liberté de l'eſprit, qui nous
tanchit de la ſervitude du monde, c'eſt
ıdépendance où nous vivons des loix du
ɔnde, c'eſt l'éloignement où nous ſom-
:s des ſcandales du monde, c'eſt la fa-
ité de nous ſauver & l'impuiſſance mo-
e de nous perdre. Ce centuple, c'eſt la
ix intérieure de la conſcience, c'eſt la
:e de nous voir dans le chemin le plus
r & le plus droit qui conduit à la vie,
:ſt la douceur d'une ſainte ſociété, c'eſt
tems d'une ſalutaire retraite, c'eſt l'al-
ıce admirable de l'un & de l'autre; c'eſt
ferveur de l'émulation, & le ſecours des
ɔns exemples ; c'eſt la plénitude de ces
ɔnſolations céleſtes, dont l'ame ſéparée
: tout, & unie à Dieu, peut ſe féliciter
ſſi-bien que David : *In via teſtimoniorum* Pſ. 118.
orum delectatus ſum, ſicut in omnibus di-
tiis. Le dirai-je ? ce centuple, ce ſont
s croix mêmes que nous avons à porter,
qui par l'onction de la grace, non-ſeu-
ment s'adouciſſent dans la religion, mais
tiennent lieu de conſolation : *Apud* Bern.
leum namque ipſa quoque tribulatio mag-
ı quædam conſolatio eſt. Au lieu que les
:oix des mondains ſont des croix d'eſcla-

ves, des croix inutiles pour le ſalut, ſouvent des croix reprouvées, & déja par avance le centuple que Dieu ajoûte à la malédiction du monde; celles d'une ame religieuſe ſont des croix d'épouſes, des croix précieuſes pour le ciel, des croix changées par la grace de l'Evangile en béatitudes, parce qu'elles ont la vertu, non-ſeulement de purifier & de ſanctifier, mais de rendre heureux. Ce centuple eſt encore quelque choſe au de-là de tout ce que je dis : c'eſt ce que je ne puis exprimer; c'eſt ce que Dieu, tout pécheur & tout lâche que je ſuis, m'a fait plus d'une fois éprouver; c'eſt ce qui m'a cent fois donné ces délicieux dégouts du monde, qui ſurpaſſent toutes les délices du monde; c'eſt ce qui fait que tout le monde & toutes ſes pompes ne me touchent point, que je me paſſe aiſément de lui; que ſes établiſſemens, ſes proſpérités, ſes honneurs ne ſont pas même des ſujets de tentation pour moi.

Après cela, venez, diſoit le Seigneur par un de ſes Prophétes, & plaignez-vous, ſi vous l'oſez encore, de ma providence : *Iſa. c. 1.* *Venite, & arguite me, dicit Dominus.* Dites que dès cette vie, je ne ſçai pas récompenſer ceux qui ont eu le courage de tout quitter pour mon ſervice. Dites que je les fais languir par des eſpérances toujours

incertaines & toujours éloignées. Dites que je n'ai pas dans tous les tréſors de ma miſéricorde de quoi les enrichir dès maintenant, ou plûtôt reconnoiſſez qu'il y a un Dieu, qui rend juſtice à ſes élûs, & qui la leur rend même ſur la terre : *Utique eſt Deus judicans eos in terra.* Voilà ce que reconnoiſſoit & ce que déclaroit avec tant de zéle ce fervent diſciple de ſaint Bernard, lequel ayant quitté de grands biens & de grands honneurs dans le monde, s'étoit retiré à Clairvaux, & y vivoit dans la pratique des plus éminentes vertus. Il ſouffroit de cruelles douleurs, & juſques dans les plus vives atteintes d'un mal aigu qui lui déchiroit les entrailles, il ne laiſſoit pas de dire à Jeſus-Chriſt : *Vera ſunt omnia quæ dixiſti, Domine Jeſu.* Toutes vos paroles, ô mon Dieu, ſont véritables. Vous n'avez promis le centuple & je le goûte actuellement puiſque rien n'égale la joie dont je ſuis pénétré, en me regardant comme une victime que vous avez choiſie & agréée. Non, Seigneur, tout ce que j'endure ne m'empêche point de convenir que vous vous acquittez de vos promeſſes au-delà même de mes ſouhaits, & de proteſter que je ſuis pleinement content de vous. Aveu peu néceſſaire à votre gloire, mais qui néanmoins eſt le plus grand hom-

Pſ. 57.

Bern.

mage que vous puiſſiez recevoir de votre créature, puiſqu'il n'y a qu'un Dieu comme vous, qui dans l'état de mes ſouffrances, puiſſiez non-ſeulement me contenter, mais me combler des plus abondantes conſolations. Ainſi parloit ce Juſte plein de foi, & ainſi parleroient je ne ſçai combien d'ames religieuſes, ſi elles vouloient nous faire part des bénédictions de douceur dont Dieu les prévient.

Or ce centuple dont elles joüiſſent, & que l'on peut dire être déja pour elles dans la religion une béatitude commencée, n'eſt après tout qu'un avant-goût, qu'un eſſai, qu'un gage de cette gloire éternelle que Dieu leur prépare, & où elles aſpirent comme au dernier terme de leurs déſirs & à l'eſſentielle récompenſe de leur renoncement. *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet, & vitam æternam poſſidebit.* Que ſeroit-ce donc, mes chers Auditeurs, ſi pour conclure mon ſujet par la troiſiéme promeſſe de Jeſus-Chriſt, j'ajoûtois que ces épouſes du Fils de Dieu, en qualité de religieuſes, ont à la vie éternelle un droit affecté & privilégié que vous n'avez pas; que le Royaume des cieux leur appartient d'une maniere dont il ne vous appartient pas? Prenez garde: je ne prétends pas que la vie éternelle ne ſoit

que pour les religieux ; loin de vous édifier par-là, je vous jetterois dans le déſeſpoir. Mais je dis que la vie éternelle eſt pour les religieux plus particulierement & plus ſûrement, que pour vous ; je dis que le Royaume céleſte leur eſt promis plus juſtement & plus infailliblement qu'à vous ; je dis que ſi l'Evangile eſt vrai, ils y ont plus de part que vous, & qu'ils doivent y être reçus préférablement à vous. En faut-il davantage pour vous inſpirer un ſaint mépris de ce que vous êtes dans le monde, & de tout ce qui vous attache au monde ; & pour allumer dans vos cœurs un déſir encore plus ſaint de vous conformer à ces ſervantes de Dieu, chacun dans votre condition, par un détachement auſſi parfait qu'il vous peut convenir ?

Quoi qu'il en ſoit des Chrétiens du ſiécle, voilà, généreuſe & ſainte Epouſe de Jeſus-Chriſt, les récompenſes que vous devez eſpérer & qui vous doivent animer. Vous allez dire dans le même eſprit que ſaint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia* ; c'eſt pour vous, Seigneur, que je quitte tout, & que je me quitte moi-même. Car en vain quitterois-je tout le reſte, ſi je ne me quittois moi-même ; & en vain me flatterois-je de m'être quitté moi-même, ſi de bonne foi je n'avois quitté tout le

reſte. Je quitte tout, ô mon Dieu, & malheur à moi ſi j'avois ſeulement la penſée de me réſerver la moindre partie de ce tout. Je ſçai ce qu'il en coûta à l'infortuné Ananie & à ſa femme Saphyre, & leur exemple me ſuffiroit pour avoir en horreur un tel partage. Mais indépendamment de leur exemple, l'honneur que vous me faites d'accepter tout ce que je vous offre, la joie & la conſolation que j'ai de vous l'offrir, ce que j'attends de vous & dans le tems & dans l'éternité, tous ces motifs font ſur moi bien plus d'impreſſion que la crainte de vos plus rigoureux châtimens. Je quitte tout, Seigneur, & pour cela j'oublie pere & mere, freres & ſœurs; j'oublie le monde & je conſens à en être oubliée; je renonce au monde, & je conſens à en être renoncée; je meurs pour le monde, & je conſens qu'il ſoit mort pour moi, comme je ſerai morte pour lui. J'en ſerai bien dédommagée, ô mon Dieu, ſi vous daignez vous ſouvenir de moi; ſi je trouve grace auprès de vous, & ſi vous jettez un regard favorable ſur moi; ſi je vis pour vous, & ſi vous vivez pour moi: *Ecce nos reliquimus omnia.* Tels ſont vos ſentimens, ma chere Sœur: la ſolidité de votre eſprit, la ferveur de votre piété, l'inflexible fermeté que vous avez fait paroître en vous

arrachant du ſein d'une famille qui comptoit ſur vous pour vous élever aux honneurs du monde, & ſur qui vous pouviez compter pour parvenir à ce qu'il y a de plus grand dans le monde; tout cela joint aux connoiſſances encore plus particulieres que j'en puis avoir, me répond des diſpoſitions intérieures de votre ame. Et moi fondé ſur l'inviolable fidélité de notre Dieu, j'oſe vous répondre de tout ce qu'il vous a promis, ſoit pour le cours de la vie préſente, ſoit au moment de la mort & à ſon jugement dernier, ſoit dans la félicité éternelle, que je vous ſouhaite, &c.

QUATRIE'ME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

L'opposition mutuelle des Religieux & des Chrétiens du siécle.

Obsecro vos, ego vinctus in Domino, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis.

Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une maniere qui soit digne de votre vocation. Aux Ephésiens, chap. 4.

C'Est ainsi que parloit le grand Apôtre, exhortant les nouveaux fidéles, qu'il avoit formés en Jesus-Christ par l'Evangile; & c'est ainsi que je me sens inspiré de vous parler aujourd'hui, mes chers Auditeurs, dans l'obligation où je me trouve de vous instruire sur le sujet important de cette cérémonie, pour laquelle vous êtes ici assemblés. Saint Paul avoit un

un droit particulier de tenir ce langage aux Chrétiens d'Ephèſe, parce qu'étant alors dans les fers pour le nom du Sauveur, qu'il leur avoit annoncé, il accompliſſoit lui-même dignement ſa vocation à l'Apoſtolat; & il ne pouvoit pas les engager plus efficacement à honorer par la ſainteté de leur vie, leur vocation au Chriſtianiſme, qu'en alléguant ſon exemple, qui ſuppoſé la haute eſtime qu'ils avoient de lui, étoit pour eux un des motifs les plus convaincans dont ils puſſent être touchés. Car c'eſt pour cela, leur diſoit-il, mes Freres, que je me fais un honneur d'être priſonnier de Jeſus-Chriſt, *Ego vinctus Chriſti Jeſu*; & quand je me glorifie de cette qualité, ce n'eſt pas ſeulement pour moi, que Dieu par ſa miſéricorde a choiſi dans le Judaïſme; c'eſt pour vous qui êtes gentils, c'eſt pour votre ſalut qui m'eſt ſi cher & ſi précieux, c'eſt afin de vous faire connoître le mérite de cette grace, par où Dieu vous a appellés des ténébres de l'infidélité à ſon admirable lumiere, en vous communiquant le don de la foi: *Hujus rei gratiâ, ego vinctus Chriſti Jeſu pro vobis gentibus.* Permettez-moi, Chrétiens, d'appliquer ceci à mon ſujet. Une vierge qui ſe conſacre à Dieu par la profeſſion religieuſe, peut dire auſſi-bien que ſaint *Ephes.* c. 3.

Paul, qu'elle eſt dans les chaînes pour le Seigneur. En effet les vœux qui l'engagent à Dieu, ſont pour elles de véritables liens; des liens dont elle ne rougit point, & dont elle fait même toute ſa gloire ; des liens qu'elle porte avec joie, & où elle met toute ſa confiance ; des liens éternels qu'elle ne peut plus rompre, & qui la tiennent attachée inſéparablement à Jeſus-Chriſt. Elle auroit donc droit de dire aux Chrétiens du ſiécle qui viennent aſſiſter à ſon ſacrifice, ce que S. Paul diſoit aux Ephéſiens ; *Obſecro vos, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati eſtis.* Je vous conjure, moi qui par un choix ſolemnel vais me rendre captive pour Jeſus-Chriſt, de profiter de mon exemple, & de vous comporter d'une maniere digne au moins de la vocation chrétienne. Or voilà juſtement, mes chers Auditeurs, ce que vous prêche aujourd'hui bien mieux que moi, cette généreuſe Fille, qui va pour jamais ſe dévoüer à Dieu ; & c'eſt ce qui va faire le ſujet de ce diſcours, après que j'aurai demandé les lumieres du ſaint Eſprit par l'interceſſion de Marie, *Ave, Maria.*

ETre appellé de Dieu, c'eſt, dans la penſée de S. Paul, le premier effet de la prédeſtination divine, & par conſéquent le

principe de tous les biens, & le fondement du ſalut de l'homme : *Quos prædeſtinavit, hos & vocavit.* Mais être appellé à un état de ſainteté ſans le connoître, & avoir reçu de Dieu une vocation ſans en faire le diſcernement, c'eſt la ſource au contraire de tous les maux dans l'ordre de la grace & du ſalut. En quelque condition que nous ſoyons, & quelque genre de vie que nous ayons embraſſé, nous avons tous part, comme Chrétiens, à cette vocation céleſte, par où, comme dit S. Paul, Dieu nous a appellés en Jeſus-Chriſt. Mais nous devons reconnoître à notre confuſion qu'il y en a pluſieurs parmi nous, qui groſſiers & ignorans dans les choſes de Dieu, quoique éclairés & intelligens dans celles du monde, ne ſçavent pas, & par un abus encore plus déplorable, paroiſſent même ne ſe pas mettre en peine de ſçavoir ce que c'eſt que cette vocation ; c'eſt-à-dire, qui n'en comprennent pas les engagemens, qui n'en pénétrent pas les conſéquences, & qui n'en ont jamais étudié les devoirs. Or c'eſt à quoi j'entreprends aujourd'hui de remédier. Car dans l'obligation où je me trouve de parler ici à deux ſortes d'auditeurs, les uns engagés à vivre dans le monde, les autres conſacrés à l'état religieux, mon deſſein eſt de faire con- *Rom. c. 8.*

noître aux premiers que la providence a choisis pour le monde, l'excellence & la sainteté de la vocation chrétienne, en la mesurant sur la vocation religieuse. Et pour m'acquitter en même tems de ce que je dois à ces chastes épouses du Sauveur, qui poussées de l'esprit de Dieu, ont fait un divorce éternel avec le monde, je veux leur faire estimer le mérite & le prix de la vocation religieuse, en la réduisant aux principes de la vocation chrétienne. Voilà les deux fins que je me propose; & l'illustre vierge qui fait le sujet de cette cérémonie, me servira pour l'une & pour l'autre de preuve vivante. Car comme elle est déja plus que convaincue des saintes maximes sur lesquelles doit rouler tout ce discours, au lieu de l'exhorter & de l'instruire, je vous instruirai par elle, Chrétiens qui m'écoutez, je vous exhorterai par elle; ou si je ne suis pas assez heureux pour vous persuader, je vous confondrai par elle: ce sera le sujet de la premiere partie. Et dans la seconde, en vous comparant, ou plûtôt en vous opposant à elle, je la consolerai par vous, je lui ferai goûter son bonheur par vous, je l'affermirai dans sa vocation par vous. Voilà tout mon dessein, qui se réduit à deux vérités que je vous prie de bien concevoir; l'une qui

regarde les Chrétiens du ſiécle, & l'autre qui touche les religieux : ou plûtôt, qui par l'oppoſition de ces deux états, doivent l'une & l'autre apprendre également aux religieux & aux Chrétiens du ſiécle à ſe conduire d'une maniere digne de leur vocation : *Ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati eſtis.* Car je prétends que rien n'eſt plus capable de confondre la lâcheté des Chrétiens du ſiécle, que de leur faire conſidérer la perfection de l'état religieux : C'eſt ma premiere propoſition. Et j'ajoûte que rien n'eſt plus propre à conſoler les religieux, & à les confirmer dans leur vocation, que de leur faire enviſager les malheurs preſque inévitables & les obligations des Chrétiens du ſiécle, c'eſt ma ſeconde propoſition. Que ne dois-je pas eſpérer de ces deux importantes vérités, ſi vous me donnez une attention favorable !

IL étoit de l'honneur de la religion, & l'ordre de la providence l'exigeoit ainſi, qu'il y eût toujours dans l'Egliſe de Dieu de quoi confondre non-ſeulement l'impiété des Chrétiens ſcandaleux & libertins, mais encore la négligence & la tiédeur des Chrétiens lâches & imparfaits : & comme la charité de pluſieurs devoit ſe I. PARTIE.

refroidir, ſelon la prédiction de Jeſus-Chriſt, à meſure que l'iniquité iroit croiſſant ; auſſi étoit-il néceſſaire qu'au moins le zéle de quelques-uns dans la ſuite des tems ſe ranimât, pour empêcher que le déſordre & le relâchement des autres ne prévalût. Or c'eſt à quoi Dieu ſemble avoir admirablement pourvû, en oppoſant à ce relâchement des mœurs qui entraîne la plûpart des Chrétiens du ſiécle, la perfection de l'état religieux, & en voici les raiſons qui ſont évidentes. En premier lieu, parce que cette vûe de la perfection de l'état religieux découvre ſenſiblement aux Chrétiens du ſiécle ce qu'ils ſont, ou plûtôt ce qu'ils doivent être ; ce qu'ils ont été, & malheureuſement pour eux ce qu'ils ne ſont plus, le dégré de ſainteté dont ils ſont déchus, & auquel Dieu les rappelle ; la voie de perfection qu'ils ont quittée, & où ils doivent s'efforcer de rentrer. En ſecond lieu, parce qu'enviſageant la perfection de l'état religieux, les Chrétiens du ſiécle ſont malgré eux détrompés d'une erreur groſſiere, dont ils ſe préviennent ſouvent ; ſçavoir que la loi de Dieu priſe dans toute ſon étendue & dans ſon étroite rigueur, eſt pour eux quelque choſe d'impraticable ; puiſqu'au contraire ils la doivent conce-

voir, non-ſeulement poſſible, mais facile & proportionnée à la foibleſſe même de l'humanité, lorſqu'ils voient le courage de tant d'ames religieuſes qui enchériſſent ſur cette loi, & qui non contentes de ſes préceptes, s'impoſent le joug de ſes plus ſévères conſeils. En troiſiéme lieu, parce qu'il eſt conſtant que la perfection de l'état religieux réfute invinciblement toutes les excuſes qu'alléguent les Chrétiens du ſiécle, quand on leur reproche leur pareſſe & leur lâcheté dans la voie de Dieu; & détruit tous les prétextes, dont ils ſe ſervent communément pour éluder les ſolides & utiles remontrances qu'on leur fait ſur l'obſervation exacte de leurs devoirs. Trois raiſons capables de les confondre; mais en même tems, mes cheres Sœurs, trois puiſſans motifs pour réveiller en vous cette ſainte ferveur que je voudrois aujourd'hui vous inſpirer. Ecoutez-moi.

Non, dans l'obligation indiſpenſable où eſt l'homme Chrétien d'agir & de vivre en Chrétien, rien n'eſt plus important pour lui, que de bien comprendre une fois l'excellence de ſon état, & de remonter de tems en tems par de ſalutaires réflexions juſqu'à ſon origine, pour reconnoître ce qu'il eſt, ou pour s'humilier de ce qu'il n'eſt pas. C'étoit la grande leçon

que ſaint Paul faiſoit aux Corinthiens. Il leur remettoit devant les yeux la ſainteté de leur vocation, parce qu'il ſçavoit bien, dit ſaint Chryſoſtôme, que du moment qu'ils s'appliqueroient à la conſidérer, ils en concevroient une haute idée; que remplis de la haute idée qu'ils en auroient conçue, ils feroient tous leurs efforts pour mener une vie qui y fût conforme; & que vivant conformément à cette idée, ils deviendroient des hommes parfaits : *Videte vocationem veſtram, Fratres.* Ainſi leur parloit-il alors. Mais où voyons-nous aujourd'hui cette ſainteté de la vocation chrétienne, & où pourrions-nous en trouver une vive image? Rendons-en vous & moi la gloire à Dieu : c'eſt dans l'état religieux, où Dieu non-ſeulement la fait ſubſiſter, mais la rend palpable & ſenſible. Car quoique nous ne puiſſions nous déguiſer à nous-mêmes le triſte changement qui s'eſt fait dans le Chriſtianiſme, il eſt vrai néanmoins que Dieu a pris ſoin d'y ſuſciter de ſaintes maiſons où la loi eſt pratiquée dans toute ſon étendue. Des maiſons que nous pouvons regarder comme les aſyles de la piété chrétienne, de la pauvreté, de l'humilité, de la pénitence & de la mortification chrétienne. Des maiſons où l'Evangile de Jeſus-Chriſt non-

ſeulement eſt reçu avec reſpect, mais ſuivi à la lettre & avec une pleine fidélité. Des maiſons ſubſiſtantes au milieu de nous, pour ſervir de témoignage contre nous, & pour être des modéles viſibles que nous puiſſions conſulter, & ſur qui nous puiſſions nous former. Prenez garde, s'il vous plaît, à ma penſée.

Dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, il n'étoit pas néceſſaire qu'il y eût des religieux, pourquoi ? parce que les Chrétiens vivant comme Chrétiens, étoient alors au moins dans la préparation de leur cœur, autant de religieux. Ainſi ſaint Jérôme le témoigne-t-il, en parlant de ces Chrétiens d'Alexandrie que ſaint Marc forma, & qui ſervirent de modéles à tous ceux que l'on nommoit diſciples, c'eſt-à-dire, ſectateurs de la doctrine de Jeſus-Chriſt & de ſa loi. En effet, dit ce ſaint Docteur, on ne voyoit rien parmi eux qui reſſentît le monde : ils renonçoient à leurs biens, ils ne poſſédoient rien en propre, ils obéiſſoient aux Apôtres comme à leurs paſteurs, ils vaquoient jour & nuit à la priere ; ils s'appelloient freres, n'ayant tous qu'un cœur & qu'une ame ; enfin, conclut ſaint Jérôme, ils étoient tous par une profeſſion générale, ce que ſont maintenant par un engagement particulier ceux

Hieron. qui embraſſent la vie monaſtique : *Ex quo patet talem primorum in Chriſto credentium fuiſſe Eccleſiam, quales nunc monachi eſſe nituntur & cupiunt.* Voilà le miracle que le ſaint Eſprit opéra, quand il deſcendit ſur les Apôtres & ſur tous les diſciples aſſemblés, les ayant, tout groſſiers qu'ils étoient, rendu capables d'une vocation ſi ſainte ; je veux dire, les ayant détachés du monde & d'eux-mêmes, & par une converſion qui fut dans toutes ſes circonſtances le plus inconteſtable changement de la main du Très-haut, & le plus étonnant prodige de la grace qu'on ait jamais vû ſous le ciel, leur ayant inſpiré à tous le mépris des biens de la terre, la fuite des honneurs du ſiécle, le renoncement aux plaiſirs ; diſons mieux, leur ayant inſpiré à tous l'eſtime de la pauvreté juſqu'à s'en faire une béatitude, l'amour de l'humilité juſqu'à ſe glorifier des humiliations, le goût des croix & des ſouffrances juſqu'à ſe réjoüir de ce qu'ils en étoient trouvés dignes. Miracle qui de l'Egliſe de Jeruſalem où il commença, ſe répandit bientôt après dans les nations & parmi les gentils, où ſelon le texte ſacré, on voyoit s'augmenter & ſe multiplier de jour en jour le *Act.* nombre des croyans : *Augebatur credentium in Domino multitudo.* Qu'eſt-ce à dire *c. 5.*

des croyans? c'eſt-à-dire, de ceux, qui animés du même eſprit que les Apôtres, ſe dépouilloient de tout, & quittoient tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt. Liſez ce qu'en rapporte Euſebe, & ce qu'il raconte de l'eſprit d'abnégation où vivoient ces Chrétiens, qui ſans autre titre que celui de ſimples Chrétiens, étoient autant de pauvres volontaires, autant de martyrs de leur foi, autant d'exemples de toutes les vertus religieuſes. Telle étoit, dis-je, ſelon la tradition des Peres, l'idée que l'on avoit alors de la vocation chrétienne; & cette idée, je le répéte, n'étoit point une vaine ſpéculation, mais quelque choſe de réel & de ſubſiſtant.

Mais le monde, dit ſaint Jerôme, n'étoit pas aſſez heureux pour pouvoir longtems ſoutenir une telle perfection; & cette perfection, quoique réelle, par un ſecret jugement de Dieu, ne devoit pas long-tems être à l'épreuve de la contagion du monde. Qu'arriva-t-il? vous le ſçavez, & pour peu de foi qu'il vous reſte, vous en gémiſſez. La ferveur de l'eſprit Chrétien vint bientôt à ſe ralentir; & l'idée même s'en ſeroit perdue, ſi Dieu qui la vouloit conſerver, la voyant effacée & comme détruite dans les Chrétiens du ſiécle, ne l'avoit retracée & renouvellée

dans l'état religieux. Pourquoi retracée & renouvellée ? non-ſeulement, répond ſaint Jérôme, afin qu'il y eût toujours des hommes ſur la terre qui rendiſſent à Dieu ce culte parfait, dont le ſeul Chriſtianiſme le peut honorer ; mais afin que ceux qui viendroient dans la ſuite à dégénérer de la pureté de ce cœur, puſſent au moins, quand il plairoit à Dieu de les toucher, être en état d'y revenir ; afin qu'ils en euſſent toujours l'image préſente, & que malgré l'iniquité des derniers tems, j'euſſe encore droit, comme Prédicateur de l'Evangile, de leur dire : *Videte vocationem veſtram.* Apprenez, mes Freres, vous dont l'aveuglement fait ma douleur, & pour la converſion deſquels je me ſens un zéle ſincère, apprenez par ce qui paroît à vos yeux, ce que c'eſt que d'être Chrétien. Puiſque vous en portez encore le nom, reconnoiſſez ce que vous êtes, & ne vous laiſſez pas pervertir juſqu'à oublier l'excellence & le prix de votre vocation. Pour vous en mieux inſtruire, contemplez-la & admirez-la dans ces épouſes de Jeſus-Chriſt, qui en ſont les portraits vivans. Ne meſurez pas cette vocation chrétienne par les mœurs & par les maximes d'un certain monde qui vous ſéduit, & dont vous êtes obſédés. Pour en avoir

une notion conforme à celle de ſaint Paul, ſortez de ce monde prophane. Entrez en eſprit dans ces ſanctuaires fermés pour le monde, où les ſervantes de Dieu font leur demeure ; dans ces cloîtres, d'où vous avoüez que l'eſprit du monde eſt banni, & où vous convenez que l'eſprit de Dieu regne ſouverainement. C'eſt là que vous verrez ce que c'eſt que votre vocation, & combien les voies où vous marchez ſont éloignées de la perfection de celles qu'a voulu vous marquer l'Apôtre, quand il diſoit, *Videte vocationem veſtram.* Donnons à tout ceci plus de jour par une réflexion qui m'a touché, & dont je ſuis aſſûré que vous ſerez touchés vous mêmes.

Quand ſaint Antoine eut vû ſaint Paul anachorete dans le déſert, & qu'il eut été lui-même témoin de la vie toute céleſte que menoit cet homme de Dieu; interrogé par ſes diſciples, qui le prierent à ſon retour de leur faire part de l'édification qu'il avoit tirée d'un tel exemple, dont ils le voyoient pénétré, il leur répondit, les larmes aux yeux, & frappant ſa poitrine de douleur : *Væ mihi peccatori, qui tam indignè monachi nomen fero ! vidi Eliam, vidi Joannem in deſerto, & ut verum dicam, vidi Paulum in paradiſo.* Ah, mes Freres, malheur à moi qui porte ſi indignement le *Anton.*

nom de ſolitaire ! J'ai vû un ſecond Elie, j'ai vû un autre Jean-Baptiſte, &, pour vous parler ſans figure, j'ai vû Paul, non pas dans une habitation terreſtre, mais dans un paradis. Voilà, hommes du ſiécle, mais avec bien plus de raiſon, ce que vous devez penſer. Quand vous ſortez d'un monaſtère, où vous reconnoiſſez vous-mêmes que Dieu eſt glorifié, comme il l'eſt ici, par l'obſervance exacte de la régle, & qu'après une cérémonie auſſi touchante que celle dont vous allez être témoins, vous retournez dans vos maiſons : voilà ce que chacun de vous ſe doit dire, dans l'amertume de ſon ame, & avec un cœur contrit : *Væ mihi peccatori qui tam indignè Chriſtiani nomen fero !* Malheur à moi qui ne ſuis qu'un faux Chrétien, & qui ne mérite pas même d'en porter le nom ! J'ai vû des Anges dans des corps mortels ; j'ai vû des vierges, dont les vêtemens blanchis dans le ſang de l'Agneau, n'ont jamais été ſouillés d'aucune tache ; j'ai vû des ames dont le monde n'étoit pas digne, & qui renonçant au monde, ſe ſont rendues dignes de Dieu. Et qui ſuis-je moi pécheur, qui ſuis-je moi péchereſſe ? C'eſt ainſi, dis-je, mes chers Auditeurs, que doivent parler, non-ſeulement ceux d'entre vous, qui dans l'idée commu-

ne paſſent pour mondains, mais ceux mêmes dont la conduite eſt eſtimée plus réguliere & plus loüable. Car quelque parfaits que je les conçoive, ou que vous les ſuppoſiez, que font-ils dans le monde qui ſoit comparable à la vie de ces ſaintes Filles que Dieu a ſéparées du monde? En quoi approchent-ils de leur pauvreté & de leur auſtérité? En quoi les imitent-ils dans cette abnégation totale d'elles-mêmes, dans cet aſſujettiſſement éternel de leur volonté, dans cette obéiſſance qu'elles ont voüée, & dont elles ſe font un mérite capital! Qu'eſt-ce que la vertu d'un homme & d'une femme du monde miſe en paralléle avec tout cela? Cependant ces ſervantes de Dieu proteſtent qu'elles n'ont entrepris des choſes ſi contraires à la nature, qu'elles n'ont embraſſé des réformes ſi étroites, qu'elles ne ſe ſont enſevelies avec Jeſus-Chriſt par une pénitence ſi rigoureuſe, que pour arriver, & plûtôt, & plus ſûrement à cette perfection, où elles ont conçu que le Chriſtianiſme les appelloit: & ce qui les humilie, ce qui fait le ſujet de leur douleur, ce qu'elles ſe reprochent ſans ceſſe, c'eſt de ſe voir encore bien éloignées de ce Chriſtianiſme parfait où elles aſpirent. En effet, ſi moi qui vous parle, j'avois cru pouvoir être dans le monde auſſi

ſolidement Chrétien, auſſi purement Chrétien, auſſi exactement Chrétien que je le puis être dans l'état religieux, je n'aurois jamais pris le parti de la religion. Car je n'ai cherché dans la religion que ce qui pouvoit m'aider à être Chrétien; & je n'ai donné la préférence de mon choix à la profeſſion religieuſe, que parce que la foi m'a appris que c'eſt de tous les états celui qui approche le plus de cet ancien Chriſtianiſme, dont nous révérons encore la pureté. Or ſuivant ce principe, mes chers Auditeurs, qui que vous ſoyez, & pour peu de juſtice que vous vouliez vous faire, comment pourriez-vous, vivant dans le monde, ne vous pas humilier à la vûe de ces ſaints modéles, & de ces ferventes épouſes du Sauveur? Et comment pourriez-vous n'en pas tirer cette confuſion ſalutaire, qui doit être le reméde efficace & ſouverain de tous vos relâchemens? Confuſion, que vous devez faire conſiſter à vous repréſenter ſouvent l'état dont vous êtes déchûs; & qui m'autoriſe à vous dire ce que Dieu dans l'Apocalypſe diſoit autrefois à une ame tiéde: *Memor eſto undè excideris*; ſouvenez-vous de ce que vous avez été, & de ce que vous n'avez ceſſé d'être, que parce que vous avez oublié, qu'être Chrétien, c'eſt ſans autre engage-

ment que celui-là, être religieux d'eſprit & de cœur. Paſſons à la ſeconde raiſon.

Une des principales erreurs dont les lâches Chrétiens ſe préoccupent, & qui contribue davantage à les endurcir dans leurs déſordres, eſt de ſe figurer la loi de Dieu, non-ſeulement auſtère & difficile, mais du moins par rapport à eux moralement impoſſible : de ſe plaindre qu'elle ſurpaſſe leurs forces, & par une puſillanimité dont ils voudroient lui imputer la cauſe, de ſe décourager & de ſe déſeſpérer même abſolument d'atteindre jamais à ſa ſainteté. Mais moi je dis qu'un des grands moyens dont ſe ſert la providence pour détromper ces Chrétiens foibles & timides d'une ſi pernicieuſe erreur, c'eſt de leur oppoſer la perfection de l'état religieux, en les convaincant malgré eux que la loi de Dieu n'eſt point en effet impraticable, puiſqu'il ſe trouve des ames, non-ſeulement qui la pratiquent dans toute ſon étendue, mais qui vont encore au de-là ; & qui comptant pour rien, ou pour trop peu, d'en remplir la juſte meſure par l'obſervation des préceptes, y ajoûtent volontairement & de gré les vœux de la religion : des ames généreuſes, qui gardant inviolablement, & de l'aveu du monde même, exemplairement, tous les devoirs de la

profeſſion religieuſe qu'elles ont embraſſée, ſervent dans le monde, ou, pour mieux dire, contre le monde, d'une preuve authentique & invincible, je ne dis pas de la poſſibilité, mais de la facilité de la loi chrétienne. Car avec quel front un mondain, pour ſe diſculper des déréglemens de ſa vie, oſera-t-il prétexter l'impoſſibilité imaginaire de cette loi, tandis que des millions de vierges courent avec allégreſſe dans la voie des commandemens; c'eſt peu, dans la voie des conſeils les plus héroïques & les plus oppoſés aux inclinations de la chair & du ſang?

Et c'eſt ici, Chrétiens, que je vous conjure de vous appliquer à vous-mêmes ce qui fit autrefois une ſi forte impreſſion ſur le grand Docteur de l'Egliſe ſaint Auguſtin, & ce qui produiſit enfin dans ſa perſonne ce changement miraculeux de la main du Très-haut. Preſſé du déſir d'être à Dieu, & déja, à l'égard de tout le reſte, détaché du monde, il ne tenoit plus au péché que par une ſeule habitude. Mais cette ſeule habitude, par les fauſſes idées dont il étoit prévenu, lui ſembloit un obſtacle invincible à ſa converſion. Il vouloit rompre ſes liens, mais il déſeſperoit de le pouvoir. De-là cette guerre cruelle qui lui déchiroit l'ame, cette incertitude où il de-

meuroit, ces délais & ces retardemens continuels, tantôt voulant, & tantôt ne voulant plus; disant toujours que ce seroit pour le lendemain, & ne disant jamais que ce seroit pour le jour présent, *Cras, cras.* *Augusti.* Mais que fit Dieu? il lui fit voir en esprit la Chasteté, qui se présentant devant lui, & lui montrant une troupe de vierges de tout âge & de tout état, lui disoit, pour le piquer d'une sainte émulation : *Non poteris quod isti & istæ?* *Ibid.* ne pourrez-vous pas ce que celles-ci & ceux-là ont pû? ne pourrez-vous pas ce que peuvent tant d'autres, foibles comme vous, & sujets aux mêmes tentations que vous? Ce reproche l'humilia, le réveilla, le toucha. Malgré ses propres préventions, Augustin cédant à la force de l'exemple, crut enfin qu'avec le secours de la grace, il lui seroit possible, & même aisé de sortir d'esclavage. Il le crut, & convaincu qu'il le pourroit, il en vint à une pleine exécution. Or c'est ainsi, mes chers Auditeurs, que Dieu par mon ministère & par ma bouche, s'adresse à vous & que malgré vous, il vous détrompe sensiblement du vain prétexte dont votre lâcheté se couvre, quand il vous met devant les yeux la vie de ces incomparables filles, qui sont, & l'honneur de leur sexe, & les prédestinées du monde Chré-

tien. Car c'eſt comme s'il vous diſoit : Hommes tranſgreſſeurs de ma loi, vous qui pour la violer plus hardiment & avec moins de remords, la traitez d'impraticable ; vous qui feignez dans le précepte un excès de rigueur qui n'y fut jamais, & dont cependant votre libertinage ſe prévaut, Pſ. 93. *Qui fingis laborem in præcepto* : Voyez, pour vous convaincre de votre injuſtice & de votre erreur, ces vierges ferventes, qui animées d'une ſainte confiance, ont eu le courage d enchérir même ſur ma loi ; & qui dans la vûe de me plaire, par le choix libre qu'elles ont fait, ménent une vie plus angélique qu'humaine Voyez l'infatigable perſévérance avec laquelle elles ſoutiennent les obſervances les plus mortifiantes pour le corps, & les plus humiliantes pour l'eſprit. Voyez leur force à remporter ſur elles-mêmes des victoires & à ſe faire des violences, qui ne leur étoient point abſolument néceſſaires pour le Royaume du ciel. Voyez leur détachement de tout ce que le monde avoit pour elles, non-ſeulement d'agréable & de délicieux, mais d'innocent & de permis. Prétendez-vous après cela que les devoirs communs du Chriſtianiſme ſoient un fardeau trop peſant pour vous ; & lorſque ces ames fidéles ont l'avantage & la gloire de faire le

plus, vous obſtinerez vous à croire que vous ne pouvez pas faire le moins?

En effet, Chrétiens, quelle excuſe pouvez-vous alléguer qui ne ſoit invinciblement réfutée par un tel exemple? c'eſt la troiſiéme raiſon qui ſuit de l'autre. Eſt-ce la naiſſance, eſt-ce l'éducation, eſt-ce l'âge, le tempérament, ſont-ce les infirmités? Mais entre ces vierges de Jeſus-Chriſt, combien par leur naiſſance étoient, ou auſſi diſtinguées, ou même plus diſtinguées que vous? cependant elles ont pû fermer les yeux à tout l'éclat qui les environnoit, pour s'enſevelir dans l'obſcurité du cloître. Combien dans la maiſon paternelle avoient été élevées, non-ſeulement au milieu de toutes les aiſes & de toutes les commodités de la vie, mais au milieu de toutes les délices, au milieu de toute la magnificence du monde? cependant elles ont pû ſe priver de tout ce que le monde avoit de plus engageant & de plus flatteur, pour embraſſer un état de pénitence, d'abnégation, de croix. Combien dans une jeuneſſe auſſi vive que la vôtre, ont comme vous des inclinations naturelles & des paſſions à vaincre; ou combien dans une vieilleſſe auſſi avancée & auſſi caduque, ont à porter le poids des années qui les accablent? cependant y a-t-il une inclination

un peu trop humaine qu'elles n'attaquent & qu'elles ne combattent ſans relâche ; y a-t-il une paſſion qu'elles ne ſurmontent ? A quels exercices ne ſe rendent-elles pas aſſidues, malgré la peſanteur de l'âge qui leur pourroit ſervir de prétexte pour s'en diſpenſer ? Et ſi peut-être elles ſe trouvent forcées d'accepter quelques diſpenſes que la régle leur accorde, diſons mieux, que la régle leur impoſe, par quelles autres pratiques prennent-elles ſoin, autant qu'il eſt en leur pouvoir, de compenſer d'ailleurs ce que leur fait perdre une triſte néceſſité dont elles ſe plaignent ? Sont-elles toutes d'un tempérament plus ferme & plus robuſte que vous, ſont-elles toutes d'un ſexe plus capable de ſoutenir le travail, ſont-elles toutes plus exemptes des foibleſſes de la nature ? toutes néanmoins, ſans égard aux forces, ni à la ſanté, s'aſſujettiſſent au même joug, & rempliſſent les mêmes obligations. Or voilà, mondains, par où Dieu vous jugera : voilà par où elles vous jugeront elles-mêmes. Car c'eſt ce que Jeſus-Chriſt leur a promis dans la perſonne de ſes Apôtres : *Vos qui reliquiſtis omnia, & ſecuti eſtis me, ſedebitis judicantes.* Rien donc de plus propre à confondre la lâcheté des Chrétiens du ſiécle, que de conſidérer la perfection de l'état réligieux : &

rien en même tems de plus propre à consoler les religieux, que de considérer l'état des Chrétiens du siécle. Autre vérité que j'ai à vous faire voir dans la seconde partie.

II. PARTIE.

GRace à la providence de notre Dieu, c'est de tout tems que les vrais Religieux, quoique pauvres & dénués de tous les biens de la terre, n'ont pas laissé d'être contens de leur état, jusqu'à s'estimer plus heureux que les mondains avec tous les biens qu'ils possédent ; & c'est de tout tems que malgré la vie dure & mortifiée où les engage la profession Religieuse, persuadés qu'ils avoient choisis la meilleure part, ils se sont consolés dans leurs peines, par la comparaison qu'ils ont faite de leur condition avec celle des Chrétiens du siécle. Mais quelque avantageuse qu'ait été pour eux cette comparaison, j'ose dire que la plûpart n'en ont profité qu'à demi ; & il m'est au moins évident que jamais ils n'en ont tiré tout le fruit qu'il seroit à souhaiter que chacun en tirât ; pourquoi ? parce qu'il est certain que la plûpart des Religieux n'ont jamais assez bien connu le monde, même en le quittant, ni après l'avoir quitté, pour comprendre parfaitement jusqu'à quel point l'état des Chré-

tiens du ſiécle comparé avec la vie Religieuſe, leur pouvoit & leur devoit être un fonds de conſolation. Or c'eſt, mes cheres Sœurs, ce qui me reſte à vous développer. Vérité que je ſoutiens être la plus touchante & la plus capable de vous affermir dans votre vocation, pour peu que vous vous appliquiez à deux réflexions que vous avez dû faire mille fois, & que je vous ai marquées dès l'entrée de ce diſcours, c'eſt-à-dire, pour peu que vous enviſagiez d'une part les misères inévitables, & de l'autre les indiſpenſables devoirs des Chrétiens engagés à vivre dans le monde. Ecoutez-moi, & vous en allez être convaincues.

Un des points ſur quoi ſaint Bernard croyoit autrefois avoir droit de féliciter ceux qui ſe ſéparoient du monde, & qui faiſoient profeſſion de la vie monaſtique, étoit celui-ci. Il eſt vrai, mes Freres, leur diſoit-il, la vie que nous menons dans la religion, paroît aux enfans du ſiécle quelque choſe de triſte; mais ils n'en jugent de la ſorte, que parce qu'ils ſont dans l'erreur & qu'ils ne nous connoiſſent pas. Nos abſtinences & nos jeûnes, nos macérations & nos veilles leur donnent une idée affreuſe, mais vaine & mal fondée, de notre état. Car ce qui les trompe, c'eſt qu'ils

qu'ils ne voient en tout cela que nos croix qui ſont extérieures, & qu'ils ne voient pas l'onction intérieure de la grace qui les adoucit, & qui nous rend nos croix mêmes, non-ſeulement ſupportables, mais aimables : *Cruces vident, unctiones non vident.* Ainſi parloit ce Pere, touché de l'expérience qu'il en avoit, & qu'en avoient ceux qui formés & inſtruits à ſon école, l'expérimentoient comme lui. Mais ſi les enfans du ſiécle ſont trompés, quand ils eſtiment la condition des Religieux malheureuſe, je ne crains point, ſaintes épouſes du Sauveur, de vous dire que vous vous trompez encore bien plus dans le jugement que vous faites des enfans du ſiécle, ſi vous les eſtimez heureux, & pourquoi? parce que vous ne voyez que leurs joies, qui quoi qu'ils en diſent, ſont des joies fauſſes & apparentes, & que vous ne voyez pas leurs amertumes & leurs chagrins, d'autant plus véritables & plus réels, qu'ils ſont ſecrets & cachés. Or ce principe ſuppoſé, il me ſeroit aiſé, mes cheres Sœurs, de vous découvrir ici une ſource féconde & inépuiſable de conſolations même ſenſibles, que vous n'avez peut-être jamais goûtées, & dont je voudrois que vous fuſſiez auſſi pénétrées que Dieu m'a ſouvent fait la grace d'en être pénétré moi-même; *Bern.*

Car je n'aurois pour cela qu'à vous faire un plan du monde, ſeulement tel qu'il m'eſt connu : que ſeroit-ce, ſi je vous le repréſentois tel qu'il eſt en effet ? ce ſeroit aſſez pour vous obliger à bénir mille fois le ciel qui vous en a ſéparées. Je n'aurois, pour vous faire ſentir le bonheur de cette ſéparation, qu'à entrer dans le détail des choſes à quoi vous engage la ſainte régle que vous profeſſez, & enſuite qu'à y oppoſer l'iniquité, la ſévérité, la dureté, &, ſi je l'oſe dire, la tyrannie des loix que le monde preſcrit à ceux qui le ſervent.

En qualité de religieuſes, vous avez des croix à porter, j'en conviens, & malheur à vous ſi vous n'aviez plus ce caractère de reſſemblance avec le Dieu crucifié, qui eſt votre divin époux : mais s'il y a des croix dans la religion, le monde n'a-t-il pas les ſiennes plus peſantes & plus affligeantes, & les vôtres comparées à celles du monde, méritent-elles proprement d'être appellées croix ? Votre vie dans la religion eſt un perpétuel exercice de pénitence, je le ſçai : mais je ſoutiens auſſi que c'eſt ce qui en fait pour vous non-ſeulement la ſainteté, mais la félicité, puiſque dans la penſée des Peres, depuis le péché il n'y a plus pour l'homme perdu d'autre reſſource, ni par conſéquent d'autre félicité ſur la terre

que la pénitence : *Pœnitentia eſt hominis rei felicitas.* Et pour vous montrer qu'en ceci vous n'avez fait que changer d'objet, & que ſelon le monde même vous y avez encore gagné, dites-moi, mes cheres Sœurs, qu'eſt-ce que la vie de la plûpart des mondains ? qu'eſt-ce que la vie d'un avare, ou d'un ambitieux ? qu'eſt-ce que la vie d'un courtiſan eſclave de la faveur, ſinon une continuelle pénitence, d'autant plus malheureuſe qu'elle eſt inutile & forcée, au lieu que la vôtre eſt au moins volontaire & ſalutaire. Or pénitence pour pénitence, ne comptez-vous pas pour un don de Dieu, d'avoir choiſi celle qui vous conduit au ſalut, & de vous être affranchies de celle qui n'eût point eu d'autre effet que de vous affliger ſans vous ſauver ? Vous faites profeſſion comme religieuſes, de vous mortifier & de vous humilier : n'eſt-on pas ſans ceſſe & malgré ſoi mortifié & humilié dans le monde ; & au lieu qu'en vous mortifiant, vous avez du moins l'avantage de pouvoir dire à Dieu comme David, *Propter te mortificamur*, c'eſt pour vous, Seigneur, & pour vous ſeul que nous ſouffrons : le mondain n'eſt-il pas réduit à tenir dans un ſens tout oppoſé le même langage, en diſant au monde, *Propter te*, c'eſt pour toi, monde réprouvé, que je me

Tertul.

Pſ. 43.

captive ; c'eſt pour toi que je me fais violence ; c'eſt pour toi que je ſouffre & que je gémis; & parce que c'eſt pour toi, j'ai le malheur encore avec tout cela de me damner ? Vous dépendez dans la maiſon de Dieu, d'une ſupérieure qui vous tient lieu de mere, & qui en a tout le zéle & tous les ſoins : mais de combien de maîtres durs, impérieux, bizarres, dépendent ceux qui prétendent à quelque choſe dans le monde ? Comme Religieuſes vous n'avez plus de volonté ; & eſt-il permis d'en avoir à ceux qui ſe dévouent au monde ? Sans ſortir du ſaint lieu où nous ſommes, que ne puis-je, pour vous détromper des fauſſes idées que vous avez peut-être encore du monde, vous révéler ici le ſecret des cœurs; & de tous les Chrétiens du ſiécle qui m'écoutent, (car à peine y en a-t-il que je doive excepter, & qui ne puiſſe me ſervir de témoins des misères du monde dans les conditions mêmes du monde les plus diſtinguées,) de ces hommes, dis-je, du ſiécle devant qui je parle, que ne puis-je vous faire connoître les déboires & les déplaiſirs mortels ? quels troubles les agitent, quels chagrins les accablent, quelles paſſions les déchirent, quelles jalouſies les rongent, quelles diſgraces les déſolent, quelles injuſtices qu'ils ſe croient faites les déſeſpèrent ;

quels dégoûts ont-ils à eſſuyer, & quels rebuts à ſupporter! Vous vous les figurez dans les divertiſſemens & les plaiſirs : que ne puis-je vous faire comprendre ce que leur coûtent ces prétendus plaiſirs, & de quel fiel ſont mêlés pour eux ces vains divertiſſemens! Ils vous paroiſſent comblés de biens : ſans parler de ce qui leur manque, & de ce que la cupidité toujours inſatiable leur fait déſirer au de-là de ce qu'ils ont, que ſeroit-ce, ſi vous ſçaviez à quoi les biens mêmes qu'ils poſſédent, les expoſent; les peines qu'ils ont à les conſerver, les allarmes que leur cauſe la crainte de les perdre, la douleur qu'ils reſſentent en les voyant dépérir, les envies, les traverſes, les perſécutions que leur fortune leur attire? Ah! mes cheres Sœurs, vous & moi qui avons renoncé au monde, nous ſerions en vûe de tout cela, remplis, animés, pénétrés d'une vive & intime reconnoiſſance envers notre Dieu. Les actions de grace que nous lui rendons pour le bienfait ineſtimable de notre vocation, ne procéderoient plus ſeulement de la foi qui nous éléve à l'eſpérance des biens futurs, mais d'un ſentiment preſque naturel, que l'expérience même des biens préſens produiroit en nous. Sans attendre d'autre centuple que celui-là, nous éprouverions dès

maintenant, mais avec un excès de douceur qui ſeroit comme l'avant-goût de notre béatitude, combien il eſt avantageux d'avoir tout mépriſé pour Jeſus-Chriſt, & la ſeule choſe que nous aurions à craindre, en nous comparant avec les partiſans du monde, c'eſt que la tranquillité & la paix de notre état ne nous tînt déja lieu de récompenſe, & ne diminuât en quelque maniere le mérite de notre ſacrifice. Et en effet, à combien d'épouſes du Sauveur, l'obéiſſance qu'elles ont voüée dans la religion, de gênante qu'elle peut quelquefois leur paroître, ne deviendroit-elle pas pour jamais douce & aimable, ſi elles concevoient bien ce que c'eſt que l'aſſujettiſſement de la plûpart des épouſes du ſiécle ? & combien d'ames religieuſes, que Dieu éprouve de tems en tems par certains ennuis, ne guériroit-je pas tout-à-coup de cette tentation, ſi je pouvois leur donner les connoiſſances que j'ai, non plus des déſordres & des abominations, mais des tribulations & des malheurs dont le monde eſt plein : je dis ce monde dont l'éclat ſemble plus nous ébloüir, & dont la figure trompeuſe a plus l'air de proſpérité ?

Mais je me ſuis réſervé quelque choſe de plus eſſentiel & de plus fort pour la concluſion de ce diſcours : & quoi ? le voi-

ci. Outre les croix & les misères que les Chrétiens du siécle ont à supporter, ils ont, comme Chrétiens, dans le siécle même des devoirs à remplir; & ces devoirs bien entendus, doivent les faire trembler, pour peu qu'ils aient de christianisme. Or ce qui les doit faire trembler, c'est ce qui doit achever, mes cheres Sœurs, de nous consoler. Je m'explique. Je dis que ces devoirs doivent faire trembler les Chrétiens du siécle: pourquoi? parce que ce sont des devoirs auxquels le salut est attaché pour eux aussi-bien que pour nous; parce que ce sont des devoirs dont l'observation est par conséquent aussi indispensable pour eux que pour nous, & parce que ce sont enfin des devoirs dont la pratique est beaucoup plus difficile pour eux que pour nous. En effet, ces Chrétiens que la divine providence a laissés dans le monde, & qui peuvent selon leur vocation, y demeurer sans être appellés à la même perfection que nous, sont appellés au même salut. Ce salut ne leur est pas moins important qu'à nous; ce salut ne leur est pas promis à de meilleures conditions qu'à nous; ils doivent comme nous l'acheter, comme nous le mériter, comme nous y travailler; & voilà pourquoi Dieu leur a donné sa loi & prescrit certains devoirs. Il leur a dit comme à

nous : *Hoc fac, & vives ;* gardez mes commandemens, & vous aurez la vie éternelle : mais sans cela n'attendez de moi qu'une affreuse damnation. A bien examiner ces commandemens de Dieu, nous trouverons que tout ce qu'ils ont d'essentiel & de plus onéreux, est aussi étroit pour toutes les personnes du monde que pour les personnes religieuses : que les uns & les autres sur mille points doivent à Dieu la même obéissance & la même fidélité ; que les uns & les autres ont sur mille sujets à l'égard du prochain, les mêmes obligations de justice & de charité ; qu'en mille rencontres il est également enjoint aux uns & aux autres de veiller sur eux-mêmes, de garder leur cœur, de faire le bien & de se maintenir dans un état de grace & de sainteté. Mais voici le triste sort des mondains, & ce qu'il y a dans leur condition de bien déplorable & de bien terrible : c'est que liés aussi étroitement que nous, il leur est du reste bien moins facile qu'à nous de satisfaire à ces préceptes dont ils ne peuvent toutefois se dispenser sans encourir la haine de Dieu, & sans s'exposer à toute la sévérite de ses jugemens. J'en dis trop peu : c'est qu'il leur est d'une extrême difficulté de les garder ces préceptes, & qu'ils ne le peuvent sans livrer les plus violens com-

bats, & ſans remporter de continuelles victoires. D'où il arrive de deux choſes l'une, ou qu'ils cédent lâchement aux obſtacles qu'ils ont à ſurmonter, & que tranſgreſſant la loi, ils ſe damnent; ou que voulant réſiſter au torrent, & être fidéles à la loi, ils ont à chaque pas de nouveaux efforts à faire, & ne peuvent ſe maintenir dans l'ordre que par un travail ſans relâche & une conſtance infatigable. De-là cet abandon où vivent les uns, lâchant la bride à toutes leurs paſſions, parce qu'ils déſeſpèrent de les pouvoir réprimer; ſuivant en aveugles toutes leurs cupidités, parce qu'ils ne ſe ſentent pas un courage aſſez affermi pour en ſoutenir les attaques & pour les arrêter; cédant à la tentation qui les ſollicite, parce qu'ils ne ſe croient pas aſſez forts pour la ſurmonter. Etat ſi commun dans le monde; mais état qui doit faire horreur à quiconque n'a pas perdu tout principe de religion & toute crainte de Dieu. De-là cette guerre perpétuelle, où les autres paſſent leurs jours. Guerre domeſtique & contre eux-mêmes, contre les déſirs qui les ſollicitent, contre les reſſentimens qui les aigriſſent, contre les jalouſies qui les piquent, contre toute la fragilité & toute la corruption naturelle du cœur de l'homme, dont le poids les acca-

ble, ou les accableroit si par une force supérieure ils ne s'élevoient au-dessus de la nature & de ses foiblesses. Guerre étrangere & contre tout ce que le monde leur présente, contre les exemples du monde, contre les discours du monde, contre les maximes du monde, contre les coutumes du monde, contre les respects du monde, contre les intérêts du monde. En sorte qu'ils éprouvent bien ce qu'éprouvoit l'A-
2. Cor. c. 7. pôtre, lorsqu'il disoit : *Intùs pugnæ, foris timores ;* assauts au-dedans, allarmes & dangers au dehors. Guerre néanmoins nécessaire, c'est-à-dire, guerre où ils sont obligés de prendre les armes & de combattre : ce n'est pas assez, où ils sont obligés de vaincre, & de vaincre toujours, & de vaincre en toutes rencontres & sur toutes sortes de sujets. Car ce ne sera point pour eux une excuse au tribunal de Dieu que la difficulté de la loi. Difficile ou non, de l'avoir une fois violée, & sur un seul point, ce seroit assez pour faire leur condamnation. Voilà, je le répéte, pour peu qu'ils s'intéressent à leur propre salut (& à quoi peuvent-ils être sensibles, si l'affaire de leur salut ne les touche pas ?) voilà ce qui doit les désoler & les consterner.

Mais c'est cela même, mes cheres Sœurs, qui doit nous faire sentir l'avanta-

ge de notre état, cela même qui nous le doit faire eſtimer & aimer. Nous y avons deux ſortes de devoirs, devoirs communs à tous les états du Chriſtianiſme, & devoirs propres de la profeſſion religieuſe. Or ſans m'arrêter aux devoirs communs, dont l'obſervation nous eſt inconteſtablement beaucoup plus facile, je prétends, & vous l'éprouvez, que dans les devoirs même particuliers auxquels nous nous ſommes volontairement ſoumis, il n'y a rien de ſi ſublime, rien de ſi héroïque & de ſi parfait, qui dans la pratique ne nous devienne plus aiſé que ne le ſont aux mondains les devoirs les plus ordinaires: pourquoi celà? ne le ſçavez-vous pas? c'eſt que l'état religieux, en nous éloignant du monde, nous éloigne de tout ce qui pourroit ſéduire notre eſprit & corrompre notre cœur; c'eſt que dans l'état religieux nous n'avons devant nous que des exemples qui nous ſoutiennent, qui nous animent, qui nous ſanctifient; c'eſt que nous ne voyons rien, que nous n'entendons rien, que nous ne faiſons rien qui ne nous porte à la perfection où nous ſommes appellés: d'où il arrive que nous nous ſauvons, & même que nous nous perfectionnons, ſans avoir les mêmes périls à courir, les mêmes ennemis à repouſſer, ni par con-

ſéquent les mêmes violences à nous faire. Nous ne ſommes point obligés de nous ſéparer de la multitude : au contraire nous n'avons qu'à nous y joindre, & qu'à la ſuivre. Nous ne ſommes point dans la néceſſité de prendre des voies écartées : au contraire nous n'avons qu'à tenir les chemins les plus fréquentés & les plus battus. Il ne faut point, pour obéir à Dieu, & pour accomplir les volontés de Dieu, que nous allions contre le torrent : au contraire nous n'avons qu'à nous laiſſer conduire ; tellement qu'il y auroit mille fois pour nous plus de peine à n'être pas dans l'ordre & à ſortir de la régle, qu'à nous y aſſujettir & à y perſévérer. Or, mes cheres Sœurs, quelle penſée doit être plus conſolante pour une ame religieuſe que celle-ci : ce que je fais aiſément dans la religion, me coûteroit infiniment dans le monde. J'y trouve du goût ; j'y trouve la tranquillité & le repos, & je n'y trouverois ailleurs que des contradictions & des traverſes. Encore avec tout ce que j'aurois à eſſuyer au milieu du monde & avec toute ma fermeté, tomberois-je ſouvent, ou du moins ne ferois-je que très-peu de progrès ; au lieu que ſans oppoſition & ſans riſque, non-ſeulement je mets mon ſalut en aſſûrance, mais je m'éléve & j'acquiers chaque jour

devant Dieu de nouveaux mérites. Penſée d'autant plus touchante pour des perſonnes religieuſes, qu'elles connoiſſent mieux le prix du ſalut, & qu'elles ont plus d'ardeur pour leur avancement dans les voies de cette éternité bienheureuſe.

Mais du reſte, ma chere Sœur, tout ceci n'empêchera point que vous ne puiſſiez dire à Jeſus-Chriſt, comme ſaint Pierre, & même dans un ſens avec plus de confiance que ſaint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te ;* Seigneur, nous avons tout quitté pour vous. Car au lieu que cet Apôtre n'avoit quitté que des filets & une barque, vous allez renoncer par une profeſſion ſolemnelle à tous les avantages & à tous les droits d'une naiſſance illuſtre. Vous allez quitter tout ce que le monde pouvoit vous promettre de plus grand. C'eſt un ſacrifice qui fera dès cette vie même votre bonheur : mais après tout, ce bonheur de votre état n'ôtera rien à votre ſacrifice de ſon mérite. Ce ſera toujours un ſacrifice, & le plus généreux de tous les ſacrifices que vous puiſſiez faire à votre Dieu. Il y aura égard, & ſur-tout il aura égard au zéle & au déſintéreſſement parfait avec lequel vous le faites. Car je connois trop, ma chere Sœur, les diſpoſitions intérieures de votre ame, pour ne

ſçavoir pas quel eſprit vous anime dans le deſſein que vous avez pris de vous dévoüer à Dieu. Je ſçai que c'eſt lui ſeul qui vous attire, & non point les douceurs qu'il lui a plû d'attacher à ſon ſervice ; qu'en vous donnant à lui, vous ne cherchez que lui, & que vous êtes prête à tout entreprendre & à tout ſouffrir pour lui. Sainte réſolution, qui achevera de vous faciliter tout ce que la vie religieuſe peut avoir en ſoi de plus pénible, puiſqu'il eſt vrai, que moins on penſe à l'adoucir, plus elle devient douce, & que plus on veut ſentir la peſanteur de la croix, plus la croix devient légere. Allez donc, précieuſe victime, allez au pied de l'autel vous immoler : allez mourir au monde & à vous-même, pour ne plus vivre qu'au Seigneur. C'eſt lui qui vous a appellée, c'eſt lui qui va vous recevoir, c'eſt lui qui vous ſoutiendra dans l'exécution de toutes les promeſſes que vous avez à lui faire, comme c'eſt lui-même enfin qui vous couronnera dans la gloire, où nous conduiſe, &c.

CINQUIEME SERMON SUR L'ETAT RELIGIEUX.

Comparaiſon des perſonnes Religieuſes avec Jeſus-Chriſt reſſuſcité.

Si complantati facti ſumus ſimilitudini mortis ejus, ſimul & reſurrectionis erimus.

Si nous ſommes entés en Jeſus-Chriſt par la reſſemblance de ſa mort, nous le ſerons en même tems par la reſſemblance de ſa réſurrection. Dans l'Ep. aux Rom. chap. 6.

Le Pere Bourdaloue fit ce Sermon pour le tems de Pâques.

NE vous étonnez pas, Chrétiens, ſi je vous parle de Jeſus-Chriſt reſſuſcité dans une cérémonie, qui ſelon toutes les maximes de la foi, eſt un véritable ſacrifice, & doit être par conſéquent regardée comme une véritable mort. Il eſt vrai, la mort & la réſurrection ſont deux termes eſſentiellement oppoſés, & il eſt auſſi impoſſible dans l'ordre de la nature de mou-

rit & de reſſuſciter tout à la fois, que d'être & de n'être pas. Mais cette oppoſition ne ſe rencontre point dans l'ordre de la Grace. Car l'ame chrétienne par la conformité qu'elle a avec Jeſus-Chriſt, peut ſans contradiction réunir en elle ces deux choſes; je veux dire qu'elle peut tout enſemble, & être morte ſpirituellement, & être ſpirituellement reſſuſcitée. *Si complantati facti ſumus ſimilitudini mortis ejus, ſimul & reſurrectionis erimus :* ſi comme de nouvelles plantes nous ſommes entés ſur la croix de cet Homme-Dieu; ſi notre converſion, par laquelle nous mourons au péché, eſt en nous, comme elle le doit être, l'image de ſa mort, elle le ſera en même tems de ſa réſurrection. L'Apôtre ne dit pas qu'après avoir été ſemblables à Jeſus-Chriſt dans l'état de ſa mort, nous lui ſerons un jour ſemblables dans l'état de ſa réſurrection & de ſa gloire. Mais il prétend, que par un effet miraculeux & tout divin, nous lui ſerons tout à la fois ſemblables dans l'un & dans l'autre; & qu'en qualité de parfaits Chrétiens, nous aurons l'avantage d'être conformes à ſa vie glorieuſe, dès le moment même que nous nous trouverons conformes à ſa ſainte mort : *Simul & reſurrectionis erimus.* Je conviens donc, digne & fidéle Epouſe du

Sauveur, qu'en mourant au monde, vous allez mourir & vous enſevelir avec Jeſus-Chriſt, ſuivant la penſée & l'expreſſion de ſaint Paul, *Conſepulti ſumus cum illo.* Mais mourir & s'enſevelir de la ſorte, c'eſt reſſuſciter & entrer dans une nouvelle vie, *Si commortui ſumus & convivemus* : & afin de ne me point écarter des ſentimens de l'Egliſe, qui dans ces ſaints jours eſt occupée à célébrer la réſurrection du Fils de Dieu, après avoir pleuré ſa mort, je veux vous montrer, que l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, eſt le vrai modéle de la perfection & de la vie religieuſe, & que la vie religieuſe dans ſa perfection eſt la plus fidéle image de l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Pouvois-je choiſir un ſujet plus propre à vous donner une haute idée de votre vocation ? Mais pour en tirer tout le fruit que je me promets, j'ai beſoin pour vous & pour moi des lumieres du ſaint Eſprit, & je les demande par l'interceſſion de la Mere de Dieu, en lui diſant, *Ave, Maria.*

Rom. c. 6. 2. *Tim.* c. 2.

QUand ſaint Paul parloit aux Chrétiens de l'obligation que nous avons tous de porter, même dès cette vie, l'image de l'homme céleſte, il s'expliquoit trop clairement pour ne pas convenir d'abord,

que par cet homme céleſte, il entendoit Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Car voici comment il raiſonne dans cet admirable chapitre de la premiere Epître aux Corinthiens, où après avoir établi la réſurrection du Fils de Dieu comme le fondement de toute la morale du Chriſtianiſme, il en tire cette conſéquence que je vous prie de bien comprendre, parce qu'elle va faire tout le ſujet de ce diſcours. Nous reconnoiſſons, dit-il, deux hommes bien différens & bien oppoſés, mais qui ſont néanmoins les deux principes de notre origine. Le premier eſt Adam qui fut formé de la terre, & qui par cette raiſon, mais plus encore par le déſordre de ſon péché, mérite
1. Cor. c. 15. d'être appellé l'homme terreſtre : *Primus homo de terra terrenus.* Et le ſecond eſt Jeſus-Chriſt, cet homme deſcendu du ciel, qui dans tous les myſtères de ſa vie, mais ſur-tout dans ſa ſainte réſurrection, a paru parfaitement ce qu'il étoit, c'eſt-à-
Ibid. dire, un homme céleſte & divin : *Secundus homo de cœlo cœleſtis.* Tel qu'a été l'homme terreſtre, qui eſt Adam, tels ſont parmi nous ceux qui menant une vie ſenſuelle & animale, bornent leurs déſirs à la terre,
Ibid. & n'ont de vûe que pour la terre : *Qualis terrenus, tales & terreni.* Et tel qu'a été l'homme céleſte qui eſt Jeſus-Chriſt, tels

ſont ces Chrétiens, qui par la pureté de leurs mœurs ſe conformant à ſon exemple, & imitant ſa ſainteté, ſemblent déja participer à ſa gloire : *Et qualis cœleſtis, tales & cœleſtes.* C'eſt pourquoi, mes Freres, conclut l'Apôtre, comme nous avons été aſſez malheureux pour porter l'image de l'homme terreſtre & pécheur, efforçons-nous maintenant de porter l'image de l'homme céleſte & glorieux. *Igitur ſicut portavimus imaginem terreni, portemus & imaginem cœleſtis.* Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que fait excellemment une vierge Chrétienne qui quitte le monde, & qui ſe conſacre à Dieu par les vœux de la religion. Car pour vous en convaincre ſenſiblement, & pour vous donner une idée juſte de la profeſſion religieuſe, en la comparant avec la réſurrection du Fils de Dieu, voici mon deſſein. Je trouve deux choſes ſingulierement remarquables dans l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité (j'entends de Jeſus-Chriſt reſſuſcité avant qu'il montât au ciel, & pendant les quarante jours qu'il demeura ſur la terre :) l'une par rapport à ſon corps, l'autre par rapport à ſon ame bienheureuſe. L'une qui conſiſte en ce que le corps de Jeſus-Chriſt, par une vertu merveilleuſe de ſa réſurrection, quoique toujours matériel dans ſa ſubſtance & *Ibid.* *Ibid.*

en lui-même, devint tout ſpirituel dans les divines qualités qu'il acquit en reſſuſcitant. L'autre qui conſiſte en ce que Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection demeura tellement ſur la terre, qu'il y fut déſormais ſéparé du commerce des hommes, n'ayant même avec ſes diſciples que quelques entretiens courts & paſſagers, ſelon qu'il le jugeoit néceſſaire pour les affermir dans la foi, & du reſte n'étant occupé que du ciel, & ne voulant plus avoir de converſation que dans le ciel. Deux choſes qui ſont de Jeſus-Chriſt reſſuſcité un parfait modéle de l'état religieux. Car c'eſt ainſi, ma très-chere Sœur, que par le vœu de chaſteté vous allez préſenter votre corps à Dieu comme une hoſtie vivante, ſainte, & agréable à ſes yeux. Or dans la doctrine de ſaint Paul, votre corps conſacré de la ſorte & immolé à Dieu, va devenir un corps tout ſpirituel par la grace de votre vocation, comme l'étoit celui du Sauveur par la gloire de ſa réſurrection. Par le vœu de clôture, vous allez à l'exemple du même Sauveur, ſans ſortir du monde, vous ſéparer du commerce du monde, pour n'avoir plus de ſociété ni de communication avec le monde, qu'autant qu'une ſainte néceſſité vous y engagera; en ſorte que vos entretiens avec les per-

ſonnes du monde ne ſeront, ſi je l'oſe dire, que de ſimples apparitions pour leur inſpirer le zéle de leur converſion & de leur ſalut, pour les confirmer dans le bien, pour les édifier. Je vous ferai donc voir d'abord les caractères du corps glorieux de Jeſus-Chriſt vivement marqués dans une vierge Chrétienne, qui renonçant à la chair & au ſang, choiſit Jeſus-Chriſt pour ſon unique époux; & enſuite vous verrez la forme de vie que tint ſur la terre Jeſus-Chriſt reſſuſcité, fidélement & heureuſement imitée par une vierge, qui ſe renfermant dans la maiſon de Dieu, ſe fait au milieu du monde une ſolitude, où elle ne penſe plus qu'à l'éternité. En deux mots, votre profeſſion, Ames religieuſes, par une pleine conformité avec la réſurrection du Fils de Dieu, opère en vous tout à la fois des miracles de la grace; ſçavoir une chair toute ſpirituelle, & un eſprit tout céleſte. Une chair toute ſpirituelle par l'angélique pureté que vous profeſſez: ce ſera la premiere partie. Un eſprit tout céleſte, par l'entier éloignement du monde & l'intime commerce avec Dieu où vous vivez: ce ſera la ſeconde partie. Voilà, dis-je, les deux avantages que je découvre dans la vocation religieuſe. Voilà à quoi je réduis les obligations

de votre état ; & voilà, mes chers Auditeurs, ce que chacun de vous doit par proportion s'appliquer juſques dans la vie ſéculiere, & cependant chrétienne, où la providence l'engage.

I. PARTIE. DE toutes les idées que l'Ecriture nous donne de Jeſus-Chriſt dans l'état de ſa réſurrection, la plus ſurprenante & la plus digne de nos réflexions, c'eſt celle qu'en avoit conçue ſaint Paul, quand il diſoit aux Corinthiens : *Et ſi cognovimus ſecundùm carnem Chriſtum, ſed nunc jam non novimus.* Ainſi, mes Freres, quoiqu'autrefois nous ayons connu Jeſus-Chriſt ſelon la chair, maintenant qu'il eſt reſſuſcité, & dans l'état de ſa gloire, nous ne le connoiſſons plus de cette ſorte. Mais ſur quoi l'Apôtre fondoit-il, ou ſur quoi pouvoit-il fonder cette propoſition ſi étonnante & même en apparence ſi contraire à la vérité du myſtère dont il parloit ? Car il eſt de la foi que Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité dans la même chair où il avoit vécu, & où il étoit mort ; & il eſt de la foi que la gloire de ſa réſurrection n'avoit point détruit cette chair. Cela eſt vrai : mais elle l'avoit tellement changée, que ſaint Paul prétendoit avoir droit de ne la plus reconnoître. C'étoit un corps, dit ſaint

II. Cor. 6. 5.

Grégoire Pape, mais qui n'avoit plus rien de matériel ni de terreſtre, & que la gloire de ſa réſurrection rendoit ſi différent des autres corps, qu'il ne devoit plus être regardé que comme un pur eſprit. Auſſi les Apôtres troublés & effrayés s'imaginoient-ils, en le voyant, voir un eſprit : *Conturbati & conterriti exiſtimabant ſe ſpiritum videre.* En effet, par un miracle inoüi, & qui ne pouvoit être que le privilége des purs eſprits, il entroit dans les divers lieux où les diſciples ſe trouvoient aſſemblés ſans que les portes lui en fuſſent ouvertes ; pour montrer, ajoûte le même Pere, que dans l'état de ſa nouvelle vie, ſa chair étoit bien de même nature que dans ſa vie mortelle & paiſible, mais qu'elle joüiſſoit d'une toute autre gloire : *Ut oſtenderet eſſe poſt reſurrectionem carnem ſuam, & ejuſdem naturæ, & alterius gloriæ.* *Luc. c. 24.* *Greg.*

Excellent modéle de ce qui s'accomplit tous les jours dans les vierges conſacrées à Jeſus-Chriſt pour être ſes chaſtes épouſes. Voulez-vous ſçavoir le premier avantage qui leur revient de cette conſécration ? le voici. Quoiqu'elles vivent encore dans la chair (c'eſt ainſi que s'exprime l'Apôtre) elles ne vivent plus ſelon la chair, elles ne marchent plus ſelon la chair, elles n'agiſſent plus ſelon la chair ; *In carne ambu-* *2. Cor. c. 10.*

lantes, non ſecundùm carnem militamus. C'eſt-à-dire, que par la chaſteté religieuſe elles ſacrifient leurs corps à Dieu, & que leurs corps ſacrifiés ſemblent n'être plus ce qu'ils étoient, tant ils ſont annoblis & perfectionnés dans l'ordre de la grace. Divin paralléle de Jeſus-Chriſt reſſuſcité & de ſes épouſes. Paralléle dont je ne puis mieux vous faire voir le parfait rapport, qu'en le réduiſant aux quatre propoſitions, où ſaint Paul marquoit les prérogatives de la réſurrection des corps glorieux. Peut-être ſerez-vous ſurpris de trouver toutes ces propoſitions vérifiées clairement & preſque à la lettre dans la perſonne d'une vierge qui ſe voue à Dieu. Prenez garde. Le corps mort, dit le Docteur des gentils, eſt mis en terre comme un corps animal & matériel, & il reſſuſcitera tout ſpi-
2. *Cor.* rituel: *Surget corpus ſpiritale.* Il eſt mis en
c. 15. terre plein de corruption, & il reſſuſci-
Ibid. tera incorruptible: *Surget in incorruptione.* Il eſt mis en terre difforme & hideux, & il reſſuſcitera tout éclatant &
Ibid. brillant de gloire: *Surget in gloria.* Il eſt mis en terre privé de mouvement & d'action, & il reſſuſcitera rempli de force &
Ibid. de vertu: *Surget in virtute.* Voilà par rapport aux prédeſtinés ce que fera un jour la réſurrection. Or je ſoutiens que dès cette

cette vie la chaſteté religieuſe, dans ceux qui l'embraſſent, produit déja tous ces effets. Je ſoutiens que c'eſt elle qui par avance, & même dans le ſens de ſaint Paul, rend le corps d'une vierge tout ſpirituel; que c'eſt elle qui le maintient dans une parfaite intégrité, &, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion, dans une ſainte incorruptibilité; que c'eſt elle qui le remplit d'une force ſurnaturelle & divine; que c'eſt elle qui fait déja ſa gloire anticipée, & que ces quatre caractères des corps glorieux ſont les quatre dons de grace que la religion lui communique. Voilà ce que je ſoutiens, & dont vous allez convenir.

J'ai dit que la chaſteté religieuſe, anticipant dès cette vie l'effet de la réſurrection, rend un corps tout ſpirituel; & la preuve en eſt évidente: parce qu'il eſt certain que la chaſteté, ſur-tout avec ce caractère de ſtabilité que lui donne la religion, affranchit un corps de la ſervitude des ſens, le met dans une diſpoſition à n'être plus dominé par la concupiſcence de la chair, le rend ſouple & obéiſſant à la loi de l'eſprit. Or pourquoi un corps ſoumis à l'eſprit ne deviendroit-il pas ſpirituel, puiſqu'un eſprit eſclave du corps eſt appellé dans l'Ecriture un eſprit charnel? Car la grace, dit ſaint Auguſtin, n'eſt

pas moins efficace pour le bien, que le péché pour le mal ; & puiſque le péché peut faire qu'une ame raiſonnable, de ſpirituelle qu'elle étoit, devienne toute animale & toute charnelle, faut-il s'étonner ſi la grace, par une opération toute contraire, a la vertu de ſanctifier un corps quoique matériel & d'en faire un corps ſpirituel ? *Neque enim abſurdum eſt, quòd ſit in homine caro ſpiritualis, ſi poteſt eſſe in hac vita ſpiritus ipſe carnalis.* C'eſt le raiſonnement de ſaint Auguſtin ; & pour mieux établir la propoſition que j'ai avancée, conſultons l'Evangile, & demandons au Sauveur du monde en quoi conſiſte cet état de ſpiritualité où doivent être élevés les corps bienheureux par la réſurrection. C'eſt lui-même qui nous l'apprend dans le chapitre vingt-deuxiéme de ſaint Matthieu. *In reſurrectione neque nubent, neque nubentur, ſed erunt ſicut Angeli Dei in cœlo.* Après la réſurrection, dit le Fils de Dieu, les hommes libres & dégagés des alliances ſenſuelles, ſeront comme les Anges dans le ciel : pourquoi ? parce qu'ils n'auront plus entr'eux d'autre ſociété, que celle dont les Anges ſont capables : *Sed erunt ſicut Angeli Dei.* Or il eſt manifeſte qu'en ceci l'état de la religion reſſemble parfaitement à celui de la réſurrection. Car qu'eſt-ce que la

Auguſt.

Matth. c. 22.

religion, qu'eſt-ce qu'un Monaſtère de vierges, ſinon une aſſemblée d'ames élues, qui ſont vraîment les Anges de la terre: qui s'étant aſſociées pour être par une inviolable & unanime profeſſion les épouſes du Dieu qu'elles ſervent, n'ont point entr'elles d'autre affinité, que celle qu'elles auront comme les Anges dans le ſéjour bienheureux; qui, ſelon la parole de ſaint Paul, ont des corps comme n'en ayant point, & uſent du monde comme n'en uſant point; enfin, dont il eſt vrai de dire dans le ſens propre & naturel: *Neque nubent, neque nubentur, ſed erunt ſicut Angeli Dei.* Un corps ſanctifié par la chaſteté & par la ſolemnelle profeſſion qu'en fait une vierge, peut donc dans les principes de Jeſus-Chriſt être conſidéré comme un corps ſpirituel & angélique; & Dieu, remarque ſaint Chryſoſtôme, par ſon aimable providence a ainſi diſpoſé les choſes, afin que de même qu'il y a des hommes dans le monde, qui par des péchés honteux déshonorent leur corps, & l'aviliſſent juſqu'à la condition des bêtes: *Homo cùm in honore eſſet, non intellexit; comparatus eſt jumentis inſipientibus & ſimilis factus eſt illis:* Pſ. 48. il y eût auſſi des vierges ſur la terre, qui par la ſainteté de leur état, annobliſſent ce même corps, & l'élevaſſent en quelque ma-

niere jusqu'à la condition des Anges : *Sed erunt sicut Angeli Dei in cœlo.* Suivons la pensée de saint Paul.

Le corps tout sujet qu'il est par lui-même à la corruption, ressuscitera tout incorruptible : *Surget in incorruptione ;* & je prétends que la chasteté, sans attendre la résurrection, nous fait déja voir cette merveille dans une épouse de Jesus-Christ: second privilége, que je vous prie de bien comprendre. Quand Magdeléne, dans la ferveur de sa conversion, répandit sur les pieds du Sauveur du monde un précieux parfum, Jesus-Christ pour la défendre & pour justifier son zéle contre les Apôtres qui en murmuroient, dit une parole bien remarquable, & qui convient admirablement à mon sujet ; *Quod habuit hæc, fecit ; prævenit ungere corpus meum in sepulturam.* Ne condamnez point cette femme ; ce qu'elle a fait, ç'a été pour prévenir le tems de ma sépulture, & pour embaumer dès-à présent mon corps, en me rendant par avance ce devoir de sa piété : *Prævenit ungere corpus meum.* Or voilà, mes cheres Sœurs, ce que vous avez saintement imité, & ce que Dieu, par une grace singuliere, vous a inspiré de pratiquer pour vous-mêmes dans la religion. Car la chasteté que vous avez embrassée, est, dans la

Marc. 6. 14.

penſée des Peres, comme une onction céleſte, répandue ſur vos corps; comme un baume ſacré, qui maintient vos corps dans une intégrité parfaite. Oui, c'eſt cette onction de la chaſteté religieuſe qui vous conſerve au milieu de tant de déréglemens où toute chair dans ce malheureux ſiécle ſemble être livrée; & c'eſt cette onction de la chaſteté voüée à Dieu, qui fait que le monde tout perverti & tout corrompu qu'il eſt, ne peut néanmoins vous ſurprendre & vous pervertir. Hors de la religion, les vertus même les plus ſolides, ſont expoſées à cette corruption du monde. Sans une grace toute extraordinaire, pour peu qu'une femme du monde vive ſelon l'eſprit du monde, ce ver qui infecte aujourd'hui ce qu'il y a de plus ſain dans le Chriſtianiſme, ce ver de l'impureté ſe forme peu à peu dans ſon cœur: l'oiſiveté, la molleſſe, les délices de la vie, la liberté des entretiens, les occaſions, les mauvais exemples, tout cela, ſans qu'elle s'en apperçoive, porte avec ſoi un air contagieux, dont il eſt difficile qu'elle ſe défende. Mais votre état, mes cheres Sœurs, eſt un préſervatif infaillible contre tout cela. Préſervatif contre la molleſſe, par les auſtérités de la profeſſion religieuſe. Préſervatif contre l'oiſiveté, par le travail & les obſervances

régulieres qui partagent votre vie. Préſervatif contre la licence des converſations mondaines, par les pieux entretiens & les ſaintes conférences que vous avez enſemble. Préſervatif contre les occaſions, par le divorce que vous avez fait avec le monde. Préſervatif contre les mauvais exemples, par l'édification que vous donne une communauté toute entiere dont la ferveur vous ſoutient, & dont la ſainteté eſt pour vous, ſelon l'Ecriture, une odeur de vie : *Odor vitæ in vitam ;* au lieu que les ſcandales dont le monde eſt plein, ſont pour les juſtes mêmes qui y vivent, une odeur de mort : *Odor mortis in mortem.* Or vous trouvant ainſi préſervées de la contagion du monde, & reſpirant ſans ceſſe un air pur dans la maiſon de Dieu, il ne faut plus être ſurpris que votre vie ſoit avec tant de diſtinction & irréprochablement exempte de cette corruption générale qui regne aujourd'hui dans le monde, & même dans le monde Chrétien. Une vierge, comme épouſe de Jeſus-Chriſt, a donc le bonheur d'être incorruptible par un don de la grace, comme le ſeront un jour les corps des bienheureux par une propriété de leur réſurrection.

II. Cor. c. 2.

Ibid.

De ces deux eſpéces d'incorruptibilité, vous me demandez quelle eſt la plus glo-

rieuſe devant Dieu. Mais peut-on douter que ce ne ſoit préférablement à l'autre, celle qui convient à l'épouſe de Jeſus-Chriſt; & n'eſt-ce pas encore ici que ſe vérifie la troiſiéme propoſition de ſaint Paul; *Surget in gloria?* Non; tout ce que nous concevons de l'éclat & de la gloire des corps bienheureux, n'approche point de la gloire ſolide & intérieure d'une vierge conſacrée à Dieu; de cette gloire qui lui vient de l'inviolable chaſteté qu'elle profeſſe; de cette gloire que le Prophéte royal lui attribue par ces paroles du Pſeaume quarante-quatriéme, *Omnis gloria filiæ regis ab intùs.* Car c'eſt cette divine chaſteté qui éléve l'ame chrétienne à la ſublime alliance qu'elle contracte avec le verbe de Dieu. C'eſt en vûe de cette divine chaſteté, que le Fils unique de Dieu ne dédaïgne pas, mes cheres Sœurs, de vous reconnoître pour ſes épouſes, & que l'Ange de l'Apocalypſe diſoit à ſaint Jean: *Veni, & oſtendam tibi ſponſam uxorem Agni*: Venez, & je vous montrerai celle qui eſt l'épouſe de l'Agneau. Titre ſpécialement acquis aux ames religieuſes, parce qu'il n'y a qu'elles dans l'Egliſe de Dieu, qui ſoient les épouſes de l'Agneau par un vœu formel & ſolemnel, par un engagement éternel, par un renoncement

Pſ. 44.

Apoc. c. 21.

qui les met en droit d'appartenir bien plus que les autres vierges à cet époux immortel. C'eſt par le mérite de cette divine chaſteté que vous ſuivez l'Agneau par-tout où il va, que vous avez part à ſes plus intimes faveurs, que vous êtes rachetées d'entre les hommes, pour être les prémices des offrandes qui lui ſont faites : *Primitiæ Deo & Agno.* Que pouvez-vous eſpérer de la réſurrection future, qui ſurpaſſe cet honneur ; & un corps ainſi dévoüié par la religion, a-t-il beſoin d'attendre la fin des ſiécles, pour être aux yeux de Dieu un corps revêtu de gloire ? n'eſt-il pas déja tel qu'il ſera dans la béatitude que Dieu lui prépare ?

Apoc. c. 14.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de la différence entre l'état préſent d'une vierge, & l'état d'un corps glorieux : mais c'eſt par proportion la même différence que ſaint Bernard a miſe entre un Ange & une vierge. Ils different entr'eux, dit ce Pere, par le bonheur, & non par la force & la vertu : *Differunt felicitate, non virtute.* Je vais encore plus loin, & je prétends qu'à l'égard même de la vertu & de la force, non-ſeulement il y a de la différence entre l'état d'une vierge ſur la terre & celui d'un corps glorieux dans le ciel ; mais qu'à comparer l'un & l'autre, tout l'avantage eſt

Bern.

pour les vierges : comment cela ? parce qu'après la réſurrection, la pureté des corps glorieux ſera déſormais une pureté ſans effort, une pureté ſans combat, une pureté ſans victoire ; au lieu que la pureté des vierges, épouſes du Sauveur, eſt en cette vie une pureté victorieuſe, une pureté ſujette aux attaques de l'ennemi, & qui ſe ſoutient, qui réſiſte, qui triomphe. Or pour cela quelle vertu ne faut-il pas ? D'où je conclus, que cette pureté met donc nos corps dans la diſpoſition où ſeront les corps des élûs, quand ils reſſuſciteront pleins de force, & qu'elle opère déja dans nos perſonnes ce qui doit un jour arriver quand le dernier oracle de ſaint Paul s'accomplira, *Surget in virtute.*

Mais ici, mes cheres Sœurs, permettez-moi de faire avec vous une réflexion qui renfermera le fruit de cette premiere partie, & qui me paroît d'une conſéquence extrême pour votre édification & pour la mienne. Il eſt vrai que nos corps par une grace particuliere de notre état, & par une prérogative de la profeſſion religieuſe, participent dès maintenant à la gloire de Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Mais ſouvenons-nous qu'ils n'y participent qu'autant que nous y coopérons, & que par notre fidélité, nous travaillons à les maintenir dans

cette perfection. Souvenons-nous que nos corps, quoique consacrés par le vœu de la chasteté, ne sont en cette vie, ni spirituels, ni incorruptibles, ni revêtus de gloire, ni remplis de force, qu'autant que nous avons soin de les rendre tels par une application constante à tous les devoirs de la religion. Au lieu que les corps glorieux posséderont dans le ciel ces excellentes qualités sans aucun danger de les perdre; & au lieu que ces qualités leur tenant lieu d'une récompense éternelle, ils les posséderont par une invariable & bienheureuse nécessité: souvenons-nous que ces qualités ne nous peuvent convenir que dépendamment du bon usage que nous faisons de notre liberté; que dépendamment de l'attention que nous avons sur nous-mêmes, du courage avec lequel nous combattons contre nous-mêmes, de la guerre que nous déclarons à notre chair comme à la plus dangereuse ennemie de nous-mêmes, de l'esprit de pénitence que nous entretenons dans nous-mêmes. C'est ce qui augmente devant Dieu notre mérite; mais aussi persuadons-nous bien que c'est ce qui doit augmenter notre circonspection & notre crainte. Car enfin, quelque confiance que nous donne la religion, elle ne nous donne point d'assûrance; & les graces dont elle

nous fortifie, quelque puiſſantes qu'elles ſoient d'ailleurs, ne ſont point des graçes à fomenter notre lâcheté, beaucoup moins à autoriſer notre préſomption. Quelque fond que nous puiſſions faire, & que nous ayons droit de faire ſur ces ſecours abondans de la religion, il faut après tout reconnoître, que n'étant ni abſolument impeccables, ni confirmés en grace, nous pouvons toujours décheoir de cet état de pureté où notre vocation nous établit; que plus cette pureté eſt dans un dégré éminent, plus les chûtes ſont griéves & redoutables; que plus elle eſt éclatante, plus il eſt aiſé d'en ternir le luſtre; que le moindre ſouffle de l'eſprit impur eſt capable d'en effacer les plus beaux traits; que portant, comme dit ſaint Paul, ce tréſor dans des vaſes de terre, nous devons marcher avec une ſainte frayeur & meſurer tous nos pas; que la conduite la plus téméraire ſeroit de nous glorifier de cet état de pureté, & de ne pas trembler dans la vûe de notre fragilité; que non-ſeulement les vices groſſiers, mais les moindres relâchemens peuvent avoir des ſuites funeſtes; que la recherche de certaines commodités, que l'attache même trop grande aux néceſſités de la vie, ſont autant de diſpoſitions à faire revivre en nous ce corps

terreſtre, dont la deſtruction doit être, avec la grace, l'ouvrage de notre ferveur, & ſur-tout de notre mortification; que nos corps, quoique ſanctifiés par la chaſteté, ont toujours un penchant à s'affranchir des devoirs pénibles, & que par une malheureuſe ſympathie ils entraînent l'ame peu àpeu, ils l'appeſantiſſent, la rendent tardive & languiſſante, lui font porter avec dégoût & avec chagrin le joug de Dieu. Vérités dont nous ſommes aſſez inſtruits; & plaiſe au ciel qu'une fatale expérience & une preuve perſonnelle ne vous les faſſe jamais ſentir.

Que devons-nous donc faire pour nous préſerver de ces déſordres? vous en ſçavez, mes cheres Sœurs, l'important ſecret, & votre vie en pourroit être pour les autres une leçon. C'eſt de mettre en œuvre toutes les vertus religieuſes qui doivent nous aider à entretenir cette admirable conformité de nos corps avec le corps glorieux de Jeſus-Chriſt. Et quelles ſont ces vertus? la vigilance, qui nous eſt repréſentée par ce don de clarté qu'eut le corps du Sauveur après ſa réſurrection; l'obéiſſance, qui nous eſt marquée par le don d'agilité; la pénitence, qui éteint en nous toutes les paſſions, & que nous figure le don d'impaſſibilité; mais par-deſſus toutes

les autres, une humilité ſincère, ſans laquelle il ne peut y avoir en tout cela ni ſûreté pour nous, ni ſolidité. Donnez-les-nous, mon Dieu, toutes ces vertus; nous vous les demandons. Achevez l'ouvrage que vous avez commencé; & puiſque vous nous avez engagés dans la ſainte entrepriſe que nous avons formée, ne nous y abandonnez pas. Dans l'obligation où nous ſommes d'accomplir notre ſacrifice, s'il nous manquoit une de ces vertus, où en ſerions-nous? Si par une vaine diſſipation, nous donnions encore à nos ſens une dangereuſe liberté; ſi par l'infraction de la régle qui nous eſt impoſée, nous tâchions d'en éluder la ſévérité; ſi dans la pratique de l'obéiſſance nous trouvions moyen par les artifices de notre amour-propre, de ne faire jamais que notre volonté; ſi nous prétendions être chaſtes ſans être humbles, & ſi la ſainteté de notre vœu ne nous dégageoit pas des ſentimens d'une ſecrette vanité: Ah! Seigneur, notre profeſſion ne ſerviroit qu'à notre confuſion; & n'auroit-on pas bien ſujet alors, mes cheres Sœurs, de nous faire le reproche que ſaint Paul faiſoit aux Galates: *Nonne carnales eſtis, & ſecundùm hominem ambulatis?* Quelque ſpirituels que vous paroiſſiez & que vous vous piquiez d'être, 1. Cor. c. 3.

vous êtes encore tout charnels.

C'eſt à vous-mêmes, Hommes du ſiécle, que vous devez appliquer cette morale. Car ſans être religieux, il vous ſuffit d'être Chrétiens, pour avoir une indiſpenſable & eſſentielle obligation de vous conformer à Jeſus-Chriſt, comme à votre modéle. C'eſt-à-dire, que ſi vous êtes ſpirituellement reſſuſcités avec ce divin Sauveur, que ſi dans cette ſolemnité de Pâques vous avez été véritablement & ſincérement convertis, vous ne devez plus être eſclaves de la cupidité & de la chair, vous ne devez plus ſuivre les appétits & les aveugles convoitiſes de la chair; que cette chair purifiée par le ſacrement du corps de Jeſus-Chriſt, ne doit plus être déſormais ſujette à la corruption du péché; & qu'au lieu que nous gémiſſions autrefois de vous voir honteuſement dominés par les ſens; nous, les Miniſtres du Seigneur, nous devons avoir la conſolation de vous trouver heureuſement changés & transformés en d'autres hommes: de ſorte que nous puiſſions dire de vous: *Et ſi cognovimus ſecundùm carnem, ſed nunc jam non novimus.* Car voilà comment vous porterez l'image de l'homme céleſte. Voilà les caractères de ſon corps glorieux, & voici ceux de ſa bienheureuſe ame dans l'état de la

réſurrection, non moins fidélement exprimés dans une ame chrétienne qui ſe conſacre à la retraite & à la vie religieuſe. Renouvellez votre attention pour cette ſeconde partie.

C'Eſt une réflexion de ſaint Paulin qui me paroît auſſi ſolide qu'édifiante, ſçavoir que le myſtère de la réſurrection du Fils de Dieu ne nous confirme pas ſeulement dans la foi & dans l'eſpérance de notre réſurrection future, mais qu'elle nous enſeigne même la forme de vie que nous devons tenir, comme Chrétiens, dans le ſiécle préſent; & que cette vie nouvelle conſiſte ſur-tout dans la ſéparation du monde, qui de tout tems a été regardée par les vrais ſerviteurs de Dieu, comme une des parties les plus eſſentielles de la ſainteté: *Myſterio dominicæ reſurrectionis, non ad ſolam reſurrectionis noſtræ fidem, ſed ad voluntariam hujus ſæculi abdicationem inſtruimur.* En effet, s'il y eut jamais un parfait modéle d'une vie retirée, & en particulier de la retraite religieuſe, il eſt évident que c'eſt le myſtère, ou plûtôt l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, avant qu'il montât au ciel, & pendant les quarante jours qu'il demeura ſur la terre. Appliquez-vous à la comparaiſon que je vais faire de l'un

II. PART. Paulin.

& de l'autre, & voyez s'il eſt rien de plus naturel & de plus juſte. Voici dans Jeſus-Chriſt reſſuſcité l'exemplaire, & vous en reconnoîtrez aiſément dans l'ame religieuſe la reſſemblance. Le Sauveur du monde, après ſa réſurrection, demeure encore ſur la terre; mais il y demeure ſéparé du commerce des hommes, ſéparé de ſes diſciples, ſéparé de ceux que l'Evangile appelle ſes freres, ſéparé même de Marie ſa mere: premiere circonſtance, qui doit avoir pour vous, mes cheres Sœurs, quelque choſe de bien touchant & de bien conſolant. Tout ſéparé qu'il eſt des ſiens, il ne laiſſe pas de leur apparoître quelquefois & de ſe faire voir à eux; mais il ne leur apparoît que pour des beſoins importans, & qu'autant qu'il le juge néceſſaire pour leur donner des marques de ſon zéle & de ſa charité: ſeconde circonſtance encore très-propre à vous ſervir de régle. Dans ces apparitions, quoique paſſageres, il les voit & il leur parle, mais en leur témoignant toujours une ſainte impatience de les quitter, & une eſpéce d'empreſſement de retourner à ſon Pere: troiſiéme circonſtance qui vous fait une leçon non moins utile que les autres, ni moins convenable à votre état. Du reſte, il n'a d'entretien qu'avec Dieu,

toute ſa converſation eſt dans le ciel, dont il ſe regarde déja comme poſſeſſeur, & la terre n'eſt plus pour lui qu'une demeure étrangere : quatriéme & derniere circonſtance, qui achevera de vous inſtruire, & de vous faire goûter votre bonheur. Or n'eſt-ce pas là en figure & en abbrégé toute la perfection & toute la ſainteté de la vie religieuſe ? Mettons ces quatre traits de reſſemblance dans tout leur jour, & ſuivez-moi.

Tout reſſuſcité qu'étoit le Sauveur des hommes, il demeuroit encore ſur la terre, mais ſans y avoir avec les hommes ce commerce ordinaire qu'il avoit eu pendant ſa vie mortelle ; & de la maniere dont il ſe comportoit à leur égard, on peut dire qu'il étoit abſolument ſéparé d'eux. C'eſt ainſi qu'il s'en expliquoit lui-même dans une de ſes apparitions, lorſqu'il leur diſoit : *Hæc ſunt verba quæ locutus ſum ad vos, cùm adhuc eſſem vobiſcum ;* vous voyez l'accompliſſement des choſes que je vous ai prédites, lorſque j'étois avec vous. Hé quoi, reprend ſaint Auguſtin, n'étoit-il pas encore avec eux, quand il leur parloit de la ſorte ? il y étoit, dit ce ſaint Docteur, puiſqu'il leur parloit : mais il n'y étoit plus, comme il y avoit été lorſqu'il entretenoit avec eux une ſociété réglée ; *Luc. c. 24.*

parce qu'en ſortant du tombeau, & ne voulant plus mener ſur la terre qu'une vie ſolitaire, il s'étoit ſéparé de ceux qui lui étoient le plus étroitement unis, ſans en excepter même ſa ſainte & bienheureuſe Mere. Beau modéle de l'état d'une ame conſacrée à la vie religieuſe. Car voilà, mes cheres Sœurs, ce que par la miſéricorde du Seigneur vous pratiquez. Vivre dans le monde ſéparé du monde, loin des intrigues du monde, hors du tumulte & de l'embarras du monde, ſans engagement & ſans liaiſon d'intérêt avec le monde; avoir des familles, & ſe regarder comme n'en étant plus; avoir des proches, & s'en détacher comme ne leur appartenant plus; avoir des amis & ne les fréquentant plus; être au milieu du monde & juſques dans le centre des villes, auſſi retiré que les anachoretes dans les déſerts: voilà votre vocation. De-là vient, que le Fils de Dieu, pour faire entendre qu'il étoit venu appeller les hommes à la perfection Evangélique, diſoit qu'il étoit venu ſéparer le pere d'avec ſon fils, & la fille d'avec ſa mere: *Veni ſeparare hominem adversùs patrem ſuum, & filiam adversùs matrem ſuam.* Or où voyons nous la pureté, la ſainteté, la ſublimité de cet eſprit de ſéparation ailleurs que dans la religion? Où voit-on

Matth. c 10.

des filles, ſans préjudice des droits ſacrés de la nature, ſaintement & pour jamais ſéparées de leurs meres, ſi ce n'eſt dans la perſonne de ces vierges, dont la vie, ſelon ſaint Paul, eſt cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu ? *Vita veſtra abſcondita eſt cum Chriſto in Deo ?* C'eſt donc à vous, mes cheres Sœurs, de ſoutenir dignement ce caractère ; & graces au Seigneur, vous le ſoutenez avec une perſévérance & une régularité qui édifie toute l'Egliſe. Une vie cachée dans le monde auroit par elle-même quelque choſe de triſte ; mais les deux circonſtances que l'Apôtre y ajoûte, quand il dit que c'eſt une vie cachée en Dieu, & cachée en Jeſus-Chriſt, ſont plus que ſuffiſantes, non-ſeulement pour vous rendre ſupportable, mais pour vous rendre aimable la retraite que vous avez embraſſée, & pour vous dédommager de tous les vains commerces à quoi vous avez renoncé. Car avec Jeſus-Chriſt & avec Dieu, de quoi ne ſe paſſe-t-on point ; & que peut-on déſirer, lorſqu'on a le bonheur de poſſéder Dieu & Jeſus-Chriſt ? *Coloſſ. c. 3.*

Cependant toute communication avec le monde eſt-elle interdite à l'ame religieuſe ? Non, Chrétiens, & l'ame religieuſe toute ſéparée du monde qu'elle eſt, peut & doit même quelquefois converſer

avec le monde, pourvû qu'elle ſe conforme à l'exemple que Dieu lui propoſe, & qu'elle doit elle-même ſe propoſer. Car il en faut toujours revenir au myſtère de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, comme à la régle de notre perfection. Et voici, mes cheres Sœurs, le ſecond rapport de votre état avec le ſien. Quoique ſéparé de ſes diſciples, il ne laiſſe pas de leur apparoître à certains tems, & de converſer avec eux. Mais quand & pourquoi leur apparoît-il? vous le ſçavez: quand ſa préſence leur eſt néceſſaire, pour les affermir dans la foi; quand il s'agit de les conſoler, de les inſtruire, de les édifier; quand il eſt queſtion de leur parler du Royaume de Dieu, de les détromper de leurs erreurs, de les ramener de leurs égaremens; en un mot, quand l'ordre de Dieu, & que la charité l'y engage. Ainſi auprès du ſépulchre il apparoît à une troupe de femmes dévotes, pour les combler d'une ſainte joie; il apparoît à Magdeléne dans le jardin, pour eſſuyer ſes larmes; il apparoît à ſaint Pierre, pour l'encourager dans ſa pénitence; il apparoît à ſaint Thomas, pour le guérir de ſon incrédulité; il apparoît aux deux voyageurs d'Emmaüs, pour leur reprocher leur peu de foi, & pour rallumer dans leurs cœurs le feu de ſon amour; il apparoît à

tous les Disciples assemblés, pour leur donner le Saint Esprit, & leur recommander la paix. Jamais d'apparitions que pour des fins dignes de sa sagesse, & convenables à sa mission de Sauveur. Or ce que nous apprenons de-là, mes cheres Sœurs, ou ce que nous devons apprendre, c'est qu'en vertu de la profession que nous faisons de vivre dans le monde séparés du monde, nos conversations avec les hommes du monde, doivent être à leur égard, ce qu'étoient à l'égard des disciples les apparitions de Jesus-Christ, & produire par proportion les mêmes effets, que produisoient les apparitions de Jesus-Christ. Je veux dire qu'en qualité de religieux, nous ne devons avoir de commerce avec les Chrétiens du siécle, qu'autant que nous sommes capables de contribuer à leur édification, qu'autant que le zéle de leur salut nous y peut obliger, qu'autant que la Providence nous fait naître des occasions de leur être saintement ou utiles, ou même nécessaires. Quand il y aura dans nos familles quelque intérêt de Dieu à appuyer, quelque œuvre de Dieu à procurer, quelque parole pour Dieu à porter; quand nos proches vivront dans le désordre, & qu'il s'agira de leur conversion; quand il se formera parmi eux des inimitiés, & qu'il fau-

dra s'employer à leur réconciliation; quand il leur arrivera des disgraces, & qu'ils auront besoin, pour les supporter & pour en profiter, de notre consolation : paroissons alors comme Jesus-Christ, & faisons-nous voir à eux. Sanctifions-les par nos discours, fortifions-les par nos conseils, soutenons-les dans leurs peines, & pour les engager à se les rendre salutaires, faisons-leur connoître le don de Dieu dans les afflictions, imprimons-leur le désir & l'estime des choses du ciel, détachons-les de celles du monde, désabusons-les des fausses maximes qui les séduisent, donnons-leur du goût pour la solide piété, inspirons-leur l'horreur du libertinage; qu'ils se retirent d'auprès de nous, convaincus & touchés de leurs devoirs; enfin, sans rien prendre de leur esprit, tâchons à leur communiquer le nôtre. Car voilà ce que Dieu attend de notre fidélité, & pourquoi il nous a donné sa grace. Combien de fois une ame religieuse a-t-elle par-là servi à l'exécution des desseins de Dieu les plus importans pour l'avancement de sa gloire & pour le salut du prochain? Combien de fois par la sainteté de ses conversations avec le monde, a-t-elle eu le bonheur de gagner à Dieu des pécheurs endurcis; & combien de fois Dieu a-t-il donné plus de

bénédiction à ſes paroles, qu'à celles des plus zélés & des plus éloquens Prédicateurs? Combien de fois, quoique ſolitaire & ſéparé du monde, a-t-elle été dans ſa famille un Ange de paix, pour y réunir les cœurs aigris & diviſés; & combien de fois par ſa prudence a-t-elle appaiſé les différends & les querelles que l'eſprit de diſcorde y avoit ſuſcités? Voilà ce que j'appelle des converſations ſemblables aux apparitions du Sauveur; & voilà comment une vierge conſacrée à Dieu, doit ſe produire au monde, & s'intéreſſer à ce qui s'y paſſe.

Elle n'en doit pas demeurer là; mais j'ajoûte que ſes entretiens avec le monde doivent être accompagnés d'une ſainte impatience de retourner à ſa ſolitude, comme ceux de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, l'étoient d'un déſir ardent de remonter à ſon Pere. Il apparoiſſoit à ſes diſciples, & il leur parloit; mais en leur témoignant toujours qu'il ne ſeroit pas long-tems avec eux, & que dans l'état de la vie nouvelle qu'il avoit commencée, il n'avoit plus que des momens à leur donner. Il faut, leur diſoit-il, que je vous quitte; & il le faut non-ſeulement pour moi, mais pour vous-mêmes, puiſque je ne vous quitte que pour aller faire l'office de votre inter-

Joan. ceſſeur auprès de Dieu : *Expedit vobis ut*
c. 16. *ego vadam.* Je ſuis ſorti, reprenoit le même Sauveur, je ſuis ſorti du ſein de mon Pere pour venir dans le monde : maintenant je me ſens preſſé de ſortir du monde, pour rentrer dans le ſein de mon
Ibid. Pere, *Exivi à Patre, & veni in mundum; iterùm relinquo mundum & vado ad Patrem.* Encore un peu de tems, concluoit-il, & vous me verrez ; & puis encore un peu de tems, & vous ne me verrez plus, parce que je m'en vais à celui qui m'a envoyé:
Ibid. *Modicum & videbitis me, & iterùm modicum & non videbitis me, quia vado ad Patrem.* Ainſi, dis-je, leur parloit-il : non pas qu'il n'eût toujours pour eux la même tendreſſe, mais parce que l'état de ſa gloire ne ſouffroit pas qu'il entretînt avec eux un plus long commerce, ni qu'il apportât le moindre retardement à l'ordre de ſon Pere qui le rappelloit. Ici, mes cheres Sœurs, ne croyez-vous pas entendre parler une de ces religieuſes ferventes, dont le nombre parmi vous eſt ſi grand ? ne croyez vous pas la voir agir ? ſi pour la gloire du Seigneur elle converſe quelquefois avec le ſiécle, de quel autre ſoin eſt-elle plus occupée que de retourner à ſes devoirs, que de reprendre ſes obſervances & ſes exercices ? Que dit-elle à ſes proches

dans

dans les visites qu'elle en reçoit ? ce que Jesus-Christ disoit à ses disciples : *Expedit vobis ut ego vadam.* Il est nécessaire que je vous laisse, parce que c'est Dieu qui me l'ordonne, & qui me l'ordonne pour vous. Car en me séparant de vous, & priant pour vous, je vous serai plus utile, qu'en demeurant avec vous. Elle leur dit dans le même esprit : *Modicum & videbitis me ;* pour un moment vous me verrez, mais ne me demandez rien davantage : j'ai des fonctions à remplir ; & comme religieuse, il faut que je m'acquitte de ce que je dois à Dieu & à mon état. Elle pourroit ajoûter : Je suis sortie de ma solitude, parce que vous m'en avez tirée, & j'y retourne parce que Dieu m'y attend. La charité que je vous dois, m'obligeoit à l'un ; & la charité que je me dois à moi-même, m'oblige à l'autre. Conduite dont le monde même le plus prophane s'édifie, bien loin d'en être blessé. Mais que le monde l'approuve, ou ne l'approuve pas, une épouse de Jesus-Christ ne pense qu'à plaire à l'époux céleste, pour qui elle a fait un divorce éternel au monde.

Achevons, & disons que par un dernier trait de ressemblance avec son Sauveur ressuscité, quoiqu'elle soit encore sur la terre, toutes ses vûes ne sont plus que pour

le ciel ; que toute sa conversation est dans le ciel, & qu'elle a un droit particulier de
Philip. s'appliquer ces paroles de l'Apôtre : *Nos-*
c. 3. *tra autem conversatio in cœlis est.* Il est vrai, depuis sa résurrection & avant le triomphe de son ascension glorieuse, le Fils de Dieu étoit encore présent parmi les hommes : mais où élevoit-il ses pensées, mais où portoit-il ses désirs, mais où habitoit son esprit ? dans ce Royaume qui lui étoit acquis comme son héritage, qui lui étoit dû comme sa récompense, & où il aspiroit sans cesse comme au séjour éternel de son repos. Or qui l'imite en cela plus parfaitement que l'ame religieuse ? Qui de tout le monde chrétien observe plus exactement & plus à la lettre cette grande leçon que faisoit saint Paul aux premiers fidéles, & qu'il nous fait à nous-
Coloss. mêmes ? *Si consurrexistis cum Christo, quæ*
c. 3. *sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens.* Si vous êtes ressuscités avec Jesus-Christ, cherchez les solides & les vrais biens : mais n'espérez pas les trouver ailleurs qu'avec Jesus-Christ ; & que dans cette sainte demeure où Jesus-Christ est assis à la droite de Dieu : *Quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram ;* goûtez, non plus les choses de la terre qui sont au-dessous de vous, & qui par

conſéquent ne vous rendent jamais heureux ; mais goûtez les choſes du ciel, & ne goûtez que les choſes du ciel, qui vous élevant au deſſus de vous-mêmes, vous éleveront à la ſource du parfait bonheur. Telle ſera, ma chere Sœur, l'unique occupation de votre vie, & de-là vous comprenez encore mieux que moi, ce que vous devez aux miſéricordes infinies de votre Dieu, qui vous appelle à une ſi éminente perfection.

Car voilà, digne épouſe de Jeſus-Chriſt, ce qui doit être aujourd'hui le ſujet de votre reconnoiſſance; & je m'aſsûre que dans cette cérémonie religieuſe, la reconnoiſſance eſt de tous les devoirs celui dont votre ame eſt plus vivement touchée. Voilà ce qui doit vous faire dire avec le Prophéte royal : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné, & pour toutes les graces dont il m'a comblée ? mais que lui rendrai-je en particulier pour la protection viſible dont il m'a favoriſée, & qu'il a fait éclater ſur moi, pour les ſoins paternels qu'il a pris de moi, pour les miracles de providence qu'il a opérés en moi ? Que lui rendrai-je pour les reſſources qu'il m'a fait trouver au mir lieu de mes malheurs, pour l'aſyle qu'il Pſ. 115.

m'a préparé dans ſon ſanctuaire & dans ſa ſainte maiſon, pour le bonheur ineſtimable que je vais avoir de vivre avec ſes épouſes, & d'être du nombre de ſes épouſes ? Que lui rendrai-je pour tout cela ? *Ibid.* *Quid retribuam ?* Je lui offrirai mes vœux en préſence de tout ſon peuple : *Vota mea Domino reddam in conſpectu omnis populi ejus ;* & c'eſt par-là que je m'acquitterai de ce que je lui dois ; par-là que je lui rendrai amour pour amour, ſacrifice pour ſacrifice ; par-là, toute indigne que je ſuis, & tout Dieu qu'il eſt, que j'aurai l'avantage d'avoir fait pour lui, autant qu'il m'eſt poſſible, ce qu'il a fait pour moi ; de n'avoir rien épargné pour lui, comme il n'a rien épargné pour moi ; d'être la victime de ſa gloire comme il a été la victime de mon ſalut. Car c'eſt ainſi que vous m'avez prévenue, Seigneur, de vos plus abondantes bénédictions. Vous avez rompu les liens qui m'attachoient au monde, & qui m'at- *Ibid.* tachoient à moi-même ; *Dirupiſti vincula mea :* & voilà pourquoi je vous préſenterai un ſacrifice de loüange & d'action de gra- *Ibid.* ces ; *Tibi ſacrificabo hoſtiam laudis.* Voilà pourquoi à la face du ciel & de la terre, témoins de la diſpoſition intérieure & des ſentimens de mon cœur, je vais au pied de cet autel & au milieu de cette bienheu-

reuſe Jeruſalem qui eſt votre Egliſe, me dévoüer à vous pour jamais : *Vota mea Domino reddam, in atriis domûs Domini, in medio tuî, Jeruſalem.* *Ibid.*

Ainſi, dis-je, ma chere Sœur, devez-vous parler ; mais l'eſprit de Dieu dont vous êtes remplie, vous en inſpirera plus dans un moment, que je n'en puis exprimer par toutes mes paroles. Vous le ſçavez, & vous voulez que je le publie ici hautement : vous êtes la fille de la Providence ; & qui jamais dût être plus convaincu que vous, qu'il y a un Dieu dans le ciel, protecteur des ames affligées ? Ce Dieu qui donne la mort & qui rend la vie, qui perd & qui ſauve, qui précipite dans l'abyſme & qui en retire, a fait paroître en vous l'un & l'autre, & a voulu que vous en fuſſiez un exemple éclatant, tandis qu'il vous faiſoit ſervir de ſpectacle au monde, aux Anges & aux hommes. Dans le deſſein qu'il avoit formé de faire de vous une prédeſtinée, il vous a conduite par les voies dures des adverſités les plus déſolantes. Il vous a fait voir & ſentir les horreurs de la mort, pour vous rendre aimables & douces les auſtérités de la vie où il vous deſtinoit. Par les événemens les plus funeſtes & tout enſemble les plus ſinguliers, il a ménagé votre élection, votre

vocation, votre converſion, votre ſanctification. Des crimes même des hommes (par un ſecret de cette ſageſſe éternelle, qui ſçait tirer des plus grands maux le bien de ſes élûs) de l'iniquité des hommes il a fait l'occaſion précieuſe de votre ſalut. Au comble de l'infortune il vous a ſuſcité dans le ſiécle une ſeconde mere, une mere ſelon la grace, une mere dont la piété, dont la charité libérale & bienfaiſante vous donne aujourd'hui une naiſſance toute nouvelle, par l'entrée qu'elle vous procure dans la religion : une mere à qui vous ne penſiez, mais à qui le Seigneur penſoit pour vous ; & qui vous adoptant pour ſa fille, s'eſt fait un mérite de vous pourvoir & de vous établir : une de ces femmes de miſéricorde, comme parle l'Ecriture, dont le cœur s'attendrit ſur toutes les misères, & dont les bonnes œuvres n'ont point de bornes : une Dame chrétienne, encore plus diſtinguée par ſa vertu que par ſon rang : & qui peu touchée de ſa naiſſance & de ſon rang, conſerve avec toute la grandeur & tout l'éclat du monde, toute la modération & toute la perfection de l'humilité Evangélique. Que n'en dirois-je point, ſi cette humilité même ne m'impoſoit ſilence, & ne m'empêchoit de m'expliquer ? Ainſi, ma chere Sœur, Dieu vous a traitée,

comme il a traité de tout tems les plus fidéles épouſes ; il vous a traitée comme il a traité ſon Fils unique, le chef des prédeſtinés. Il a voulu que vous entraſſiez dans la religion par la même porte que Jeſus-Chriſt eſt entré dans ſa gloire ; il vous a menée au port à travers les orages & les tempêtes, il vous a conduite par les ſouffrances & par les croix au ſéjour de la paix & de la ſainteté, juſqu'à ce qu'il vous faſſe arriver un jour à ce Royaume céleſte qu'il vous prépare, & que je vous ſouhaite, &c.

SIXIE'ME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

L'Alliance de l'Ame religieuſe avec Dieu.

Dilectus meus mihi, & ego illi.

Mon bien-aimé eſt à moi, & je ſuis à lui. Dans le Cantique des Cantiques, chap. 2.

C'Est l'Epouſe des Cantiques, ou ſous la figure de cette Epouſe, c'eſt l'ame chrétienne, & en particulier l'ame religieuſe qui parle, & qui nous fait connoître la ſainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. Quand elle dit d'abord, que ce céleſte Epoux eſt à elle, c'eſt pour nous donner à entendre comment il a fait en ſa faveur les premieres avances, comment il l'a recherchée & de quelles graces il l'a prévenue ; & quand elle ajoûte qu'elle eſt à lui, c'eſt pour nous marquer avec

quelle fidélité elle s'eſt rendue attentive à ſa voix, elle a répondu à ſes favorables pourſuites, & ſuivi l'inſpiration divine qui l'attiroit : *Dilectus meus mihi, & ego illi.* L'un & l'autre étoit néceſſaire. Si Dieu ne l'eût point appellée ; ſi elle n'eût point été éclairée d'une lumiere céleſte, & que la grace ne lui eût point fait ſentir ſes ſaintes impreſſions, jamais elle n'eût conçû le deſſein de renoncer au monde & de ſe dévoüer à Dieu. Ou ſi, fermant les yeux à la lumiere qui l'éclairoit, & reprimant dans ſon cœur les mouvemens que la grace y avoit excités, elle eût été inſenſible à la vocation du ciel, Dieu malgré elle ne l'eût point engagée, & toutes les vûes de ſa miſéricorde ſur elle ſeroient demeurées ſans effet. Mais l'attrait de Dieu d'une part, & de l'autre la correſpondance de l'ame ; Dieu qui invite, & l'ame qui conſent ; Dieu qui s'offre, & l'ame qui accepte en ſe donnant elle-même : voilà ma très-chere Sœur, ce qui forme cette belle alliance dont j'ai à vous entretenir, & en conſéquence de laquelle vous pourrez dire éternellement : *Dilectus meus mihi, & ego illi.* Alliance la plus pure, puiſque c'eſt avec Dieu que vous l'allez contracter, & que la grace en doit être le ſacré nœud. Alliance la plus inviolable,

puiſque vous l'allez jurer à la face des autels, & par une profeſſion ſolemnelle. Alliance la plus glorieuſe, puiſqu'elle ne vous donnera pas ſeulement la qualité de ſervante du Seigneur, mais d'épouſe du Seigneur. Et par-là enfin, alliance pour vous la plus avantageuſe, puiſqu'elle vous mettra en poſſeſſion de toutes les richeſſes de Dieu, & en poſſeſſion de Dieu même. Or pour vous propoſer en trois mots, chrétiens Auditeurs, le deſſein de ce diſcours, trois choſes ſelon ſaint Auguſtin, forment une alliance : le choix, l'engagement, & la ſociété. Le choix en eſt comme le principe, l'engagement en eſt comme l'eſſence, & la ſociété en eſt le fruit. Choix mutuel, engagement réciproque, ſociété commune. Que fait donc de ſa part une jeune perſonne en embraſſant la profeſſion religieuſe ? c'eſt ce que j'ai à vous repréſenter dans les trois parties de cet entretien, & ce qui fera tout le ſujet de votre attention. Elle choiſit Dieu, elle s'engage à Dieu, elle acquiert, pour ainſi dire, un droit ſpécial ſur tous les tréſors de Dieu & ſur Dieu même. Voilà, ma très-chere Sœur, les avantages ineſtimables du ſaint état auquel vous vous dévoüez : mais voilà en même tems tout le fonds des devoirs indiſpenſables & des obligations

qu'il vous impoſera. Vous les remplirez, ces obligations ; & ces avantages auſſi, vous les goûterez. Sainte Mere de Dieu, c'eſt ſous vos auſpices que cette vierge fidéle ſe conſacre à votre Fils adorable, & c'eſt par votre interceſſion que j'obtiendrai les lumieres qui me ſont préſentement néceſſaires : je les demande, en vous diſant, *Ave, Maria.*

C'Eſt par le choix qu'une alliance doit commencer, & par le même choix qu'elle doit être conclue, pour être non-ſeulement heureuſe, mais légitime. Car, comme diſoit ſaint Jérôme, une alliance ſans choix, ne doit plus être proprement appellée alliance, mais dégénère dans une eſpéce de ſervitude. En effet, le ſort & le haſard peuvent bien décider ſur toute autre choſe de la deſtinée des hommes ; la force & la néceſſité peuvent bien leur impoſer un joug ; l'intérêt & la crainte peuvent bien les déterminer à un parti : mais il n'y a que le choix, & le choix de préférence qui puiſſe faire cette liaiſon volontaire & libre que nous entendons par le nom d'alliance. Or ſi cela eſt vrai des alliances purement naturelles, beaucoup plus l'eſt-il dans l'ordre de la grace, des alliances ſpirituelles, ſur-tout de celle dont I. PARTIE.

j'ai à parler, & que Dieu fait avec l'ame religieuſe, ou que l'ame religieuſe fait avec Dieu. Car voilà, mes chers Auditeurs, la premiere prérogative que je découvre dans la profeſſion religieuſe, & voilà l'idée que je m'en forme d'abord. Qu'eſt-ce que la profeſſion religieuſe ? c'eſt le choix le plus ſingulier que Dieu puiſſe faire de la créature, & le choix le plus authentique que la créature puiſſe faire de Dieu. Je m'explique. Dieu donne à l'ame chrétienne une grace de vocation, par où il lui parle intérieurement & lui perſuade de ſe conſacrer à lui. Cette vocation eſt le diſcernement & le choix qu'il fait de ſa perſonne; & en vertu de cette vocation, l'ame chrétienne ſe conſacre à Dieu par la ſolemnité du vœu. Or ce vœu n'eſt rien autre choſe que le choix qu'elle fait de ſon Dieu préférablement, ou plûtôt privativement à tout ce qui n'eſt pas Dieu. Prenez garde, s'il vous plaît; Dieu l'appelle à la religion, & par cette grace dont la douceur ne diminue point l'efficace & la vertu, il la ſépare du monde, il l'éléve au-deſſus du monde, il ne veut plus qu'elle ſoit pour le monde, ni que le monde ſoit pour elle; il ſe la réſerve uniquement, & entre une infinité de vierges à qui il pouvoit faire le même honneur, il ſe plaît à la

distinguer. Il laisse les autres, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, dans la masse commune d'une vie sensuelle & mondaine; & il en tire celle-ci pour en faire une prédestinée parmi les prédestinés mêmes, c'est-à-dire, pour l'élever au plus haut rang de ses élûs. Car c'est en cette qualité qu'il l'invite dans ce sacré cantique, & qu'il lui adresse ces divines paroles, où le Saint-Esprit semble avoir eu dessein de nous marquer tout le mystère de la vocation religieuse : *Veni in hortum meum, soror mea sponsa.* Venez, vous que j'ai spécialement choisie, venez dans ce jardin planté au milieu de mon Eglise, dans ce jardin fermé, & inaccessible à tout autre qu'aux vierges qui me sont dévoüées. Or il est évident, répond saint Ambroise, que ce jardin fermé est la religion. C'est là que Dieu retire les ames qu'il a honorées de son choix, là qu'il se les attache du nœud le plus intime & le plus étroit, là qu'il veut être inviolablement à elles, & qu'elles soient inviolablement à lui : *Veni in hortum meum, soror mea sponsa.* Et de sa part que fait l'ame, quand elle suit le mouvement de cette vocation ? elle agrée les saintes poursuites de son Dieu, elle y consent; elle se fait non-seulement un plaisir & une gloire, mais un devoir & une *Cant. c. 2.*

loi d'y répondre. Comme Jesus-Christ l'a choisie entre mille, elle choisit entre mille, Jesus-Christ; pour s'attacher à lui seul, elle fait un divorce entier avec le monde.

Oui, ma chere Sœur, c'est ainsi que Jesus-Christ votre Dieu, vous a prévenue, vous a recherchée, vous a attirée par sa grace, & c'est en conséquence du choix qu'il a fait de vous, & par cette même grace que vous avez écouté sa voix & que vous l'avez suivie. Il a fallu que ce Dieu de miséricorde fît les premieres démarches; mais dans toutes ces démarches & toutes ces avances, il ne croit pas en avoir trop fait, puisqu'il trouve en vous une disposition si conforme à ses vœux. Car la profession que vous allez faire, est le retour qu'il se promettoit de votre fidélité, c'est-à-dire, un retour de préférence, &, pour me servir toujours du même terme, un retour de choix par où vous secondez le sien. En effet, ce ne sont point les hommes qui ont négocié pour vous cette alliance divine; ce n'est ni la chair ni le sang; leurs maximes ne vont point jusques-là. Vous seule en avez pris le dessein, vous seule en avez traité avec Dieu, vous seule animée de son esprit en avez fait votre ouvrage. Comme vous ne pouviez l'entreprendre ni le com-

mencer ſans lui, auſſi, tout Dieu qu'il eſt, il ne pouvoit le conclurre ſans vous, dès qu'il vouloit que ce fût un choix pleinement volontaire & libre. Je dis plus : car dans ce choix, ma chere Sœur, ce qui me paroît ſpécialement avantageux pour vous, c'eſt qu'en cherchant Jeſus-Chriſt, vous n'avez cherché que Jeſus-Chriſt même. On cherche ſouvent dans les alliances du ſiécle un intérêt tout humain : mais ce n'eſt ni un rang, ni un établiſſement, ni une fortune temporelle que vous vous propoſez, puiſqu'au contraire vous quittez tout cela, & que pouvant poſſéder les biens du monde, goûter les plaiſirs du monde, recevoir les honneurs du monde, vous embraſſez la pauvreté de Jeſus-Chriſt, l'humilité de Jeſus-Chriſt, la mortification de Jeſus-Chriſt.

Choix ſi excellent & ſi parfait, que l'ame religieuſe a droit pour cela de quitter pere & mere, de rompre en quelque maniere les liens les plus ſacrés de la nature, d'abandonner ceux de qui elle tient la vie, de s'émanciper de leur dépendance & de leur conduite; & cela, non-ſeulement ſans rien faire contre la piété, mais par l'acte même le plus héroïque de la plus pure & de la plus inſigne piété. Elle le peut, dis-je, & autoriſée de la loi de Dieu, elle uſe

en effet de ce pouvoir. Car ſelon la remarque de ſaint Bonaventure, c'eſt à l'état religieux que nous pouvons appliquer ces paroles du Fils de Dieu : *Propter hoc, relinquet homo patrem & matrem* : Pour cela il ſera permis de ſe ſéparer de ſon pere & de ſa mere, quelque ſacrés d'ailleurs que ſoient les nœuds qui nous y uniſſent. En eſt-il de même des vierges qui vivent dans le monde ? Non, continue le même ſaint Docteur : parce que, toutes vierges qu'elles ſont, elles n'ont pas encore choiſi Jeſus-Chriſt d'une maniere qui les autoriſe à ſe retirer de la maiſon paternelle. D'où il s'enſuit que quelque profeſſion qu'elles faſſent d'une inviolable virginité, il n'y a point encore de parfaite alliance entre Jeſus-Chriſt & elles. C'eſt aux vœux de la religion que cet avantage eſt attaché : mais admirez, Chrétiens, ce qu'ajoûte ſaint Bernard, & ce qui mérite une attention particuliere. Parce que l'alliance d'une ame avec Jeſus-Chriſt, devoit être quelque choſe de plus grand que toutes les alliances de la terre ; Dieu, dit ce Pere, a établi une loi proportionnée à la grandeur & à la dignité de cette alliance ; & quelle eſt cette loi ? la voici. Pour un époux de la terre on eſt dans l'obligation de quitter pere & mere ; mais Dieu a

Marc. c. 10.

ordonné que pour l'Epoux céleſte, qui eſt Jeſus-Chriſt, on ſe quitteroit ſoi-même. Car il étoit bien juſte, pourſuit ſaint Bernard, que pour un époux qui eſt Dieu, on quittât plus, que pour celui qui n'a rien au-deſſus de l'homme. Mais que pouvoit-on faire de plus que de quitter pere & mere? Ah! Chrétiens, encore une fois, on pouvoit ſe quitter ſoi-même. Or c'eſt ce qui ſe pratique, mais héroïquement dans la profeſſion religieuſe. Car c'eſt bien ſe quitter ſoi-même, que de quitter ſa liberté. *Propter hoc, relinquet homo patrem & matrem;* voilà ce qui regarde les époux de la terre. Mais voici ce qui eſt propre des épouſes de Jeſus-Chriſt: *Si quis vult poſt me venire, abneget ſemetipſum.* Que celui qui veut venir après moi, ſe renonce ſoi-même, ſe détache & ſe dépouille de ſoi-même; & c'eſt cette loi, ma chere Sœur, que vous êtes ſur le point d'accomplir. Loi que je vous propoſe, comme le principe ſur lequel doit déſormais rouler toute la conduite de votre vie. Loi que vous devez vous appliquer par de fréquentes réflexions, & qui ſeule eſt capable de vous maintenir dans toutes les diſpoſitions de piété & de ferveur que votre vocation demande. Je ſuis à mon Dieu, car c'eſt ainſi que vous devez raiſonner avec vous-

Matth. c. 16.

même, je ſuis à mon Dieu, & je l'ai choiſi : il faut donc que je vive déſormais comme étant à lui. Il faut que toutes mes actions portent & ſoutiennent ce caractère de conſécration. Il faut que je parle, que j'agiſſe, que je traite avec les hommes comme une ame dévoüée à Dieu, & que dans tout ce qui paroîtra de moi, on puiſſe reconnoître ce que je ſuis, & à qui je ſuis. J'ai choiſi mon Dieu ; & en le choiſiſſant, j'ai vû tout ce qu'il m'en coûteroit. Rien donc déſormais ne doit m'être difficile pour lui : car je l'ai choiſi par amour, & l'amour rend tout, non-ſeulement poſſible, mais facile, mais agréable. C'eſt ce qui fait tous les jours entre des mondains un amour prophane : l'amour de mon Dieu eſt-il moins puiſſant pour me faire tout entreprendre, tout exécuter, tout ſupporter ? J'ai choiſi mon Dieu, & je l'ai choiſi uniquement ; que ſeroit-ce ſi, non contente de Dieu, je voulois reprendre certains reſtes du monde ; ſi comme les Juifs dans le déſert tournoient les yeux vers l'Egypte, je portois encore quelquefois mes regards vers le monde ; ſi pour m'adoucir le joug, & pour me remettre des fatigues & des ennuis de mon état, j'appellois à mon ſecours le monde ? J'ai choiſi mon Dieu, & pourquoi ? afin de

l'honorer d'un culte particulier & de ne plus vivre que pour lui. Quels reproches donc n'auroit-il pas à me faire, & ne devrois-je pas me faire moi-même, ſi je dégénérois de la ſainteté de ma profeſſion; ſi me bornant à une vertu commune, je négligeois le ſoin de mon avancement & de ma profeſſion; ſi je n'avois de l'état religieux que l'habit & que le nom? Et qu'étoit-il beſoin pour cela de ſacrifier toutes les prétentions du ſiécle & tous les avantages qu'il me préſentoit? Qu'étoit-il beſoin de m'éloigner de mes proches, & de ſortir d'une famille, où je trouvois avec l'opulence, avec la ſplendeur & l'éclat, de la probité & de la religion? Qu'étoit-il beſoin de paſſer par tant d'épreuves, & d'embraſſer une vie ſi ſainte en elle-même? Que dis-je, & n'eût-il pas mieux valu m'en tenir à ce que j'étois, que d'être ce que je ſuis? car être ce que je ſuis, c'eſt être à Dieu & n'y être pas. Or cette contradiction, n'eſt-ce pas ce qui doit faire ma condamnation devant Dieu, & ma confuſion devant les hommes? C'eſt, ma chere Sœur, ce qui fera l'un & l'autre pour ces épouſes infidéles, qui ne ſçavent pas ſoutenir le choix qu'elles ont fait de Dieu; mais je puis me promettre que vous le ſoutiendrez dans toute ſon étendue, auſſi

bien que l'engagement qui y eſt attaché ; & dont j'ai à vous parler dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. IL n'y a proprement que Dieu avec qui il ſoit honorable & avantageux de s'engager ; & c'eſt une des choſes, en quoi l'excellence de l'être de Dieu ſe fait connoître & ſe diſtingue. Il n'en eſt pas de même des hommes. La grande regle de prudence en traitant avec les hommes, eſt de s'engager le moins qu'il eſt poſſible, & on diſpute pour cela comme pour le plus important de tous les intérêts. Pourquoi ? parce qu'en s'engageant avec les hommes, on perd ſa liberté, on commence d'être moins à ſoi-même, on entre dans un état de dépendance, & de dépendance de la créature, qui ne peut être qu'humiliant & onéreux. Au lieu qu'à l'égard de Dieu, le grand avantage eſt de s'engager le plus qu'on peut, parce qu'à proportion que l'on s'engage à Dieu, on ſe trouve plus attaché à ſon ſouverain bien. Cet engagement loin de préjudicier à la liberté, perfectionne la liberté, puiſque la véritable liberté de la créature, eſt d'être dans la dépendance & ſous la domination de Dieu ; & que jamais elle n'eſt plus à elle-même, que quand elle eſt parfaitement & invio-

lablement à Dieu. Or c'eſt dans cet engagement que vous entrez, vous, Chrétiens, par la profeſſion du Baptême; & vous, ma chere Sœur, par la profeſſion religieuſe. Engagement pour lequel on peut très-bien vous appliquer ce que diſoit l'eſprit de Dieu par la bouche du Roi prophéte, formant & inſtruiſant une ame juſte : *Audi, filia, & vide, & inclina aurem tuam* : Ecoutez, ma fille, mais écoutez attentivement ce que je vais vous faire entendre; appliquez-y toutes les puiſſances de votre ame, gravez-le dans le fond de votre cœur, ayez ſoin de le méditer tous les jours de votre vie, & ne l'oubliez jamais. Par l'onction que vous allez faire, vous vous engagez avec Dieu; mais d'une eſpéce d'engagement aſſez peu connu, du moins dans toute ſon étendue, & dont je puis dire avec Jeſus-Chriſt, *Non omnes capiunt verbum iſtud.* Or c'eſt pour cela même que je dois vous en inſtruire plus exactement, & qu'ajoûtant à vos lumieres celles d'une ſolide théologie, je vous dis en un mot, ma chere Sœur, que l'engagement de la profeſſion religieuſe eſt le plus grand dont une créature ſoit capable. En voici les raiſons : parce que c'eſt un engagement ſacré, parce que c'eſt un engagement ſolemnel, parce que c'eſt un engagement irrévo-

Pſ. 44.

Matth. c. 19.

cable & qui ne doit jamais finir. Autant de paroles, autant de vérités eſſentielles pour vous & pour moi : comprenez-les.

C'eſt un engagement ſacré que celui de la profeſſion religieuſe ; voilà ſa premiere qualité, & la preuve en eſt bien évidente : parce que c'eſt un engagement de vœu. Or le vœu dans la ſubſtance eſt quelque choſe de ſurnaturel, & même de droit divin. Il a été tel dans tous les tems, dans l'ancienne loi comme dans la loi nouvelle, parce qu'il eſt ſaint par lui-même. Que s'enſuit-il de-là ? ah ! mes cheres Sœurs, que ne s'enſuit-il pas, pour toutes les ames ſincérement touchées de leurs devoirs, & pour nous en particulier ? Car je conclus que notre engagement dans la religion eſt donc d'un ordre ſupérieur à tous les engagemens du monde, & par conſéquent qu'il ne peut être violé que par un crime d'une eſpéce différente & au-deſſus de tous les autres crimes. Je conclus qu'en ce qui touche l'obſervance des choſes que nous avons voüées, nous ne pouvons plus déſormais commettre d'infidélité envers Jeſus-Chriſt, qui ne tienne de la nature du ſacrilége, pourquoi ? parce qu'en conſéquence du vœu nous ſommes ſpécialement conſacrés à Jeſus-Chriſt. Cette conſéquence eſt terrible, & me donneroit lieu,

ce ſemble, de dire à toutes celles qui ont l'honneur de porter ce caractère de conſécration, ce que leur diſoit ſaint Auguſtin, *Nunc verò quia tenetur apud Deum ſponſio tua, non te ad magnam juſtitiam invito, ſed à magna iniquitate deterreo.* Ame fidéle, ſouvenez-vous que vous n'êtes plus à vous-même, & que quand je vous parle d'accomplir les promeſſes que vous avez faites à votre Dieu, ce n'eſt pas tant pour vous inviter à une haute ſainteté, que pour vous préſerver d'une affreuſe iniquité. Mais d'ailleurs, ajoûte le même Pere, cette penſée eſt infiniment capable de vous animer & de vous fortifier. Car le comble de votre joie doit être de n'avoir plus une pernicieuſe liberté de faire le mal; & l'avantage de votre profeſſion, eſt de ne pouvoir être plus unie à Dieu que vous l'êtes. Or c'eſt ce que l'engagement des vœux vous procure. D'où vient que ſaint Auguſtin concluoit: *Nec ideò te noviſſe pœniteat: imò gaude jam tibi non licere, quod cum detrimento tuo licuiſſet,* Auguſt. Ibid.

Je dis plus: l'engagement de la religion eſt un engagement ſolemnel, & c'en eſt la ſeconde prérogative. Car il n'eſt appellé profeſſion, que parce qu'il eſt célébré à la face des autels & devant les miniſtres de l'Egliſe, ſuivant le modéle que

Dieu en propoſoit autrefois aux parfaits Chrétiens dans la perſonne des Iſraëlites, dont l'Ecriture nous dit qu'à meſure qu'ils entroient dans la terre promiſe, ils alloient tous ſe proſterner aux pieds du grand Prêtre, & faiſoient entre ſes mains cette
Deut. profeſſion publique : *Profiteor hodiè coram*
c. 26. *Domino Deo tuo, quòd ingreſſus ſum in terram pro quâ juravit patribus noſtris, ut daret eam nobis.* Oui, je proteſte, que c'eſt aujourd'hui que je ſuis entré dans cette terre de bénédiction où le Seigneur m'a appellé. Voilà ce que fait l'ame religieuſe dans la ſolemnité de ſes vœux, puiſque c'eſt alors qu'elle entre dans une terre abondante en vertus & en ſainteté ; & qu'elle n'y entre qu'après en avoir fait la proteſtation à celui qui lui repréſente Jeſus-Chriſt, le ſouverain Prêtre. Et ne croyez pas, mes chers Auditeurs, que cette ſolemnité ſoit une
Pſ.115. pure cérémonie. Quand David diſoit, *Vota mea Domino reddam in conſpectu omnis populi ejus, in atriis domûs Domini, in medio tuî, Jeruſalem ;* j'offrirai mes vœux au Seigneur, mais je les offrirai en préſence de tout ſon peuple, dans l'enceinte de ſon temple, au milieu de Jeruſalem : il prétendoit faire quelque choſe de plus grand que s'il les eût ſeulement formés dans le ſecret de ſon cœur. Et en effet, un vœu ſolemnel

nel eſt bien différent d'un vœu particulier & ſecret. Car l'Egliſe accepte l'un, & elle n'accepte pas l'autre; elle ratifie l'un, & elle ne ratifie pas l'autre; elle s'oblige elle-même dans l'un, & ne s'oblige pas dans l'autre; circonſtances bien remarquables en matiere de vœu. Quoi qu'il en ſoit, il paroît bien par cette ſolemnité que la profeſſion religieuſe eſt une véritable alliance de l'ame chrétienne avec Jeſus-Chriſt. D'où vient que ſaint Ambroiſe inſtruiſant une vierge qui avoit pris le voile ſacré, lui diſoit ces belles paroles : *Sacro velamine tecta es, ubi omnis populus dotem tuam ſubſcribens, non atramento, ſed ſpiritu, clamavit, Amen.* Vous vous êtes engagée à Jeſus-Chriſt, & tout le peuple qui étoit préſent a ſigné votre contrat, non pas avec une encre matérielle, mais de l'eſprit & du cœur, en y répondant, Ainſi ſoit-il. Or c'eſt, mes cheres Sœurs, ce qui s'eſt fait à notre égard, & dont nous devons éternellement conſerver le ſouvenir. Car ſi nous étions aſſez infidéles pour oublier cet engagement, tout ce qu'il y a eu de témoins de notre profeſſion s'éléveroient contre nous, & rendroient témoignage au Sauveur du monde, de la foi que nous lui avons jurée. *Ambr.*

Mais quelle foi ? c'eſt ici la troiſiéme

qualité de l'engagement religieux : une foi dont le lien eſt indiſſoluble, & plus indiſſoluble même que l'engagement des époux du ſiécle. Car l'engagement des époux du ſiécle, céde quelquefois à la profeſſion religieuſe ; ainſi les Conciles le déclarent-ils, & ainſi l'avons-nous reçu par tradition Apoſtolique : d'où il s'enſuit que le vœu de la religion eſt donc un engagement plus irrévocable encore & plus indiſpenſable, que celui du grand Sacrement établi par Jeſus-Chriſt dans ſon Egliſe : *Sacramentum magnum in Eccleſia.* L'engagement des époux du ſiécle eſt naturellement ſujet à ſe diſſoudre par la mort ; au lieu que la profeſſion religieuſe eſt un engagement éternel, qui ne doit jamais finir. Tandis que Dieu ſera Dieu, tandis que Jeſus-Chriſt regnera, vous ſerez à lui. Si c'étoit tout autre que Dieu & tout autre que Jeſus-Chriſt, cette parole devroit vous faire trembler. Car avec tout autre que Dieu, vous pourriez craindre de fâcheuſes humeurs à eſſuyer, des imperfections à ſupporter, des ennuis à dévorer. Mais plus on eſt à Dieu & avec Dieu, plus on le goûte, & plus on trouve en lui de conſolations. Il eſt vrai que c'eſt un grand pas à faire que celui d'un engagement éternel ; mais encore une fois, avec Dieu, plus l'en-

Epheſ. c. 5.

gagement eſt grand, plus il eſt aimable. Si cet engagement pouvoit finir, il ne feroit plus notre parfait bonheur, ſa félicité conſiſte ſur-tout dans ſon éternité : de ſorte que par un merveilleux effet de la grace, ce qui fait le joug & la ſervitude des alliances du ſiécle, fait le précieux avantage de la nôtre, parce que nous ſommes liés à Dieu avec qui l'on eſt toujours bien, & de qui l'on eſt toujours content dès qu'on s'y donne, & qu'on le cherche de bonne foi. Ce n'eſt donc point du côté de Dieu que nous devons trembler. Ce qu'il y a à craindre pour nous, eſt dans nous-mêmes & vient de nous-mêmes. Ce ſont nos légéretés & nos variations, c'eſt notre inconſtance. En effet, quelque ferveur & quelque diſpoſition préſente qui paroiſſe en nous, nous ſommes fragiles & ſujets au changement. Nous nous engageons pour toujours ; mais notre volonté a ſes viciſſitudes & ſes retours, & la difficulté eſt, avec une volonté ſi changeante, de ſoutenir un engagement qui ne doit point changer. De la part de Dieu il n'en eſt pas ainſi : ſon engagement & ſa volonté ſont également immuables. Au moment qu'il a parlé & qu'il a promis, il eſt incapable de révoquer ſa parole, parce que c'eſt un Dieu ſouverainement vrai & ſouveraine-

Pſ.109. ment fidéle : *Juravit Dominus & non pœnitebit eum.* Mais pour nous qui n'agiſſons que par les mouvemens d'une liberté volage, & à qui le repentir eſt auſſi naturel que le choix, nous en ſommes réduits à une condition bien différente, vivant toujours dans l'obligation de garder notre foi & dans le danger de la violer. Voilà ce qui doit exciter, Ames religieuſes, toute notre vigilance; voilà ce qui nous doit maintenir dans une ſainte défiance de nous-mêmes & par conſéquent dans une attention continuelle ſur nous-mêmes. Car quel déſordre ſeroit-ce & quelle indignité, de ſe démentir après des paroles ſi authentiques & ſi ſolemnelles ; de ſe laſſer d'être à Dieu, lorſqu'il ne ſe laſſe point d'être à nous ; de n'y vouloir être qu'à demi, lorſqu'il veut être pleinement à nous; de nous dégoûter de lui malgré ſes infinies perfections, quand tout imparfaits que nous ſommes, il ne ſe dégoûte point de nous, & qu'il fait même ſes délices de demeurer avec nous ? C'eſt par une perſévérance inébranlable, que nous nous préſerverons, mes cheres Sœurs, d'une infidélité que Dieu nous reprocheroit éternellement. Perſévérance qui fut toujours le caractère des élûs : perſévérance non point ſeulement dans l'habit, mais dans l'eſprit de la

religion ; non point ſeulement dans la clôture & la retraite, mais dans l'exacte obſervation de tous nos devoirs ; non point ſeulement dans l'exercice extérieur des pratiques de notre état, mais dans une régularité ſolide & intérieure. Voilà comment, après avoir choiſi Dieu, après nous être engagés à Dieu, nous entrerons avec Dieu dans une ſainte communication & dans une eſpéce de ſociété d'intérêt & de bien. Vous l'allez voir dans la troiſiéme partie.

III. PARTIE.

C'Eſt l'effet propre d'une véritable & parfaite alliance, d'établir entre les perſonnes qu'elle unit enſemble, une ſociété mutuelle & une pleine communication de biens : & puiſque de toutes les alliances, la plus parfaite, ma très-chere Sœur, eſt celle que vous contractez avec Dieu par la profeſſion religieuſe, il faut conclurre qu'en vertu du ſacrifice que vous allez lui faire de tous les biens qui pourroient vous appartenir dans le monde, & ſur-tout en vertu du ſacrifice que vous allez lui faire de vous-même, vous aurez déſormais par le plus juſte retour, d'inconteſtables & de légitimes prétentions ſur tous les tréſors du Ciel, &, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, ſur tous les biens de Dieu. Mais quels

ſont ces biens de Dieu dont une ame religieuſe, en conſéquence de ſa profeſſion, eſt ſi heureuſement & ſi abondamment pourvûe ? Ah ! répond ſaint Auguſtin, ne les cherchons point hors de Dieu, ou plûtôt ne les diſtinguons point de Dieu : c'eſt Dieu même. Et ce ſaint Docteur avoit bien raiſon de le dire ainſi ; car Dieu n'a point de plus grand bien que lui-même. Il eſt ſon ſouverain bien, & par une ſuite néceſſaire, il eſt le ſouverain bien de toutes les créatures : tellement qu'entrer en ſociété de biens avec Dieu, ce n'eſt rien autre choſe qu'entrer en poſſeſſion même de Dieu. Or tel eſt en général le bonheur d'une ame qui ſe conſacre à Dieu dans le Chriſtianiſme, & tel eſt plus avantageuſement encore & en particulier le bonheur d'une ame, qui faiſant un divorce entier avec le monde, ſe dévoue à Dieu dans la religion. Quand David parloit à Dieu, & qu'il s'entretenoit avec lui dans l'intérieur de ſon ame, il ne lui diſoit pas, Je ſçai que vous êtes le Dieu du ciel & de la terre, le Dieu de toute la nature ; mais je
Pſ. 15. ſçai que vous êtes mon Dieu : *Dixi Domino, Deus meus es tu ?* Mais demande ſaint Auguſtin, pourquoi s'exprimoit-il de la ſorte, & pourquoi s'attribuoit-il ſpécialement à lui-même ce qui eſt commun à

toutes les créatures ? Car n'eſt-ce pas Dieu qui les a toutes créées, & par conſéquent n'eſt-il pas le Dieu de tout l'univers ? *Numquid omnium Deus non eſt ?* Il eſt vrai, répond ce ſaint Docteur, c'eſt le Dieu de tout le monde ; mais il faut auſſi reconnoître qu'il ſe donne particulierement, & qu'il appartient plus proprement à certaines ames, qui n'ont point d'autre ſentiment ſur la terre que de l'aimer, qui n'ont point d'autre ſoin que de le ſervir, qui n'ont point, ni ne veulent point avoir d'autre héritage que lui-même & le bonheur de le poſſéder : *Sed eorum præcipuè Deus qui eum diligunt, colunt, poſſident.* Or qui ſont ces ames dégagées de tout autre objet que de Dieu, & dont tous les déſirs tendent vers Dieu ? qui ſont ces ames toutes occupées du ſervice de Dieu, & dont l'unique emploi dans la vie eſt d'honorer Dieu ? qui ſont ces ames volontairement pauvres, qui ſe ſont dépouillées de tous les biens ſenſibles pour Dieu, & dont le ſeul tréſor & le ſeul bien eſt Dieu ? n'eſt-il pas évident que ce ſont les ames religieuſes, & n'eſt-il pas juſte que Dieu ſoit à elles d'une façon toute ſinguliere, puiſqu'elles ont voulu d'une façon toute ſinguliere être elles-mêmes à Dieu ? C'eſt en ce même ſens qu'il faut entendre cette *Auguſt.* *Ibid.*

autre parole de l'Ecriture, que j'ai déja rapportée, je veux dire cette formule de profeſſion que prononçoient les Hébreux aux pieds du grand Prêtre, en entrant dans la terre promiſe, *Profiteor hodiè coram Domino Deo tuo.* Je proteſte aujourd'hui, diſoient-ils au Pontife, & je fais un aveu ſolemnel devant le Seigneur votre Dieu. Hé quoi, reprend là-deſſus ſaint Jerôme, ne devoient-ils pas plûtôt dire, devant le Seigneur notre Dieu? N'étoient-ils pas le peuple de Dieu, & Dieu ne les avoit il pas cent fois aſſûrés qu'il étoit leur Dieu, préférablement à toutes les autres nations? Cependant en la préſence des Prêtres, ils n'oſoient l'appeller leur Dieu, & ſe contentoient de dire le Seigneur votre Dieu: comme s'ils euſſent reconnu que leur Dieu étoit bien plus à leurs Prêtres qu'il n'étoit à eux; & que ceux qui ſe trouvoient employés aux fonctions du Sacerdoce, pouvoient tout autrement ſe glorifier qu'ils appartenoient à Dieu; & que Dieu, pour ainſi parler, leur appartenoit. Pourquoi cela? la raiſon en eſt bien claire, pourſuit ſaint Jérôme, & nous n'avons qu'à conſulter l'Ecriture pour nous en inſtruire. C'eſt que le Grand Prêtre, auſſi-bien que toute la Tribu de Levi, n'ayant eu aucun partage ni aucune poſſeſſion dans la terre pro-

miſe, Dieu lui-même, comme il eſt expreſſément marqué, leur devoit ſervir de poſſeſſion. Excellente idée de l'ame religieuſe. Elle ne ſe réſerve que Dieu : il eſt donc juſte qu'elle poſſéde Dieu plus que les autres, & qu'en cela elle ait même, dans un ſens, l'avantage ſur les Prêtres du Seigneur, tout diſtingués qu'ils ſont d'ailleurs par leur caractère. Car les Prêtres, après tout, ſoit de l'ancienne, ſoit de la nouvelle loi, n'ont jamais fait un renoncement auſſi entier que le ſien, puiſque le ſacerdoce n'empêche point qu'on ne puiſſe acquérir & conſerver les biens temporels. Mais l'ame religieuſe dit abſolument à Dieu : *Quid mihi eſt in cœlo, & à te quid volui ſuper terram ?* De tout ce qu'il y a dans le ciel, & de tout ce qu'il y a ſur la terre, qu'ai-je déſiré, qu'ai-je recherché, qu'ai-je voulu retenir hors vous, Seigneur, & vous ſeul ? Je ne dis pas cela, mon Dieu, ajoûte-t-elle, je ne le dis pas, pour faire valoir auprès de vous la pauvreté & le dénuement où je me ſuis réduite, mais pour me féliciter humblement moi-même, & pour me réjoüir devant vous de mon abondance. Car vous me valez infiniment mieux vous ſeul que tout le reſte ſans vous ; & ce qu'il y a de plus merveilleux encore, vous me valez mieux vous *Pſ. 72.*

ſeul que tout le reſte avec vous. Non pas qu'avec tout le reſte, vous perdiez rien de votre prix infini ; mais parce que ce reſte m'empêcheroit de vous bien poſſéder, & qu'en vous poſſédant ſeul, je vous poſſéde plus parfaitement. Voilà donc, ma chere Sœur, je ne puis trop vous le redire, voilà le bonheur du ſaint état que vous embraſſez : vous y poſſéderez Dieu. Dans le monde on ne le poſſéde pas, ou l'on ne le poſſéde qu'à demi. Et comment en effet pourroit-on le bien poſſéder, lorſqu'on ſe trouve poſſédé ſoi-même par tant de maîtres, par l'ambition, par l'intérêt, par le plaiſir, par toutes les paſſions & tous les vices ? C'eſt dans l'état religieux que cette poſſeſſion eſt entiere, paiſible, aſſûrée ; c'eſt là que l'on goûte Dieu, qu'on ſe repoſe en Dieu, qu'on recueille tous les fruits que peut produire un héritage auſſi grand que Dieu.

Mais je vais plus avant encore, ma chere Sœur, & je finis par une penſée que vous ne devez jamais oublier. Vous allez faire une ſainte alliance avec votre Dieu : & ſuivant les idées communes & ordinaires, je pourrois vous dire que c'eſt tellement un Dieu de gloire, qu'il a été tout enſemble un homme de douleurs, un Dieu pauvre, un Dieu humilié, un Dieu perſé-

cuté, un Dieu crucifié ; que vous ne pouvez donc vous allier avec lui, ſans participer à ſa pauvreté auſſi-bien qu'à ſes richeſſes, à ſes humiliations auſſi-bien qu'à ſa gloire, à ſes ſouffrances & à ſa croix, auſſi-bien qu'à ſa ſouveraine béatitude. Voilà ce que je vous repréſenterois ; & dans la diſpoſition où vous êtes, il n'y a rien de ſi contraire aux ſens & à la nature, que vous ne vouluſſiez accepter. De tous les maux à quoi s'eſt aſſujetti le divin Epoux que vous choiſiſſez, il n'y a rien qui vous étonnât & que vous ne vouluſſiez partager. Mais il n'eſt point même néceſſaire que vous faſſiez cet effort de fidélité ; & ce ſeroit mal m'expliquer, de dire que vous devez entrer en ſociété de peines & de maux avec Jeſus-Chriſt. Car dans Jeſus-Chriſt tout s'eſt converti en bien ; & la pauvreté, les ſouffrances, les croix que nous eſtimons des maux, ſont ſur la terre les plus grands biens qu'il ait procurés à ſes élûs. N'en a-t-il pas fait autant de béatitudes ? n'a-t-il pas dit hautement & formellement dans ſon Evangile : Bienheureux les pauvres, *Beati pauperes* ; bienheureux ceux qui pleurent, *Beati qui lugent* : & ne ſont-ce pas là en faveur des croix & des ſouffrances de cette vie, des preuves que les mondains ne détruiront

Ma *c.* 5. *ibid.*

jamais ? Or où a-t-on une plus abondante communication de ces biens ſpirituels & de ces dons céleſtes, que dans la religion ? Dans le monde il y a des croix : mais elles ſont bien différentes de celles que vous trouverez dans la vie religieuſe. Car, comme dit ſaint Bernard, toute croix n'eſt pas la croix de Jeſus-Chriſt, toute pauvreté n'eſt pas la pauvreté de Jeſus-Chriſt, toute mortification n'eſt pas la mortification de Jeſus-Chriſt. On ſouffre dans le monde, on eſt humilié, mortifié dans le monde : mais ſouvent il n'y a rien de tout cela qui porte le caractère de la croix du Sauveur, pourquoi ? parce qu'il n'y a rien en tout cela pour la juſtice & pour Dieu. C'eſt dans l'état religieux que les croix ſont ſalutaires, qu'elles ſont vivifiantes, qu'elles produiſent la ſainteté, parce qu'elles ſont marquées du ſceau de Jeſus-Chriſt. Les croix du monde ſont des croix d'eſclaves, qui accablent ceux qui les portent : mais les vôtres vous porteront autant que vous les porterez. Vous l'avez déja bien éprouvé, ma chere Sœur, & vous en rendez un témoignage bien authentique par la profeſſion de vos vœux. Le paſſé vous répond de l'avenir, & vous verrez ſi la ſociété des croix de votre adorable Epoux, n'attire pas néceſſairement après ſoi celle de ſes

consolations. Nous en faut-il un autre garant que saint Paul ? *Scientes, quòd sicut socii passionum estis, sic eritis & consolationis* : sçachez, mes Freres, disoit ce grand Apôtre, & soyez fortement persuadés, que vous aurez part aux consolations de Jesus-Christ, selon que vous aurez eu part à ses souffrances. A qui parloit-il ? à des Chrétiens de la primitive Eglise, c'est-à-dire, à des hommes parfaits, qui faisoient alors dans le Christianisme par une loi commune, ce que font maintenant les religieux par une obligation particuliere. De sorte, ma chere Sœur, qu'au moment où vous allez ratifier votre alliance avec Dieu, vous vous trouverez pourvûe de tous ses trésors, de ses graces, de ses bénédictions, de sa paix, & de ses douceurs intérieures, & qu'il vous dira par avance ce qu'il doit vous dire en vous recevant un jour dans son Royaume : Entrez dans la joie de votre Seigneur, *Intra in gaudium Domini tui.* 2. Cor. c. 1. Matth. c. 25.

Chrétiens qui m'écoutez, & qui êtes témoins de cette cérémonie, voilà un modéle que Dieu vous met aujourd'hui devant les yeux. Si vous avez l'esprit & le zéle de votre religion, voilà l'objet d'une émulation sainte, que Dieu nous propose, & dont il vous demandera compte un

jour. L'exemple de cette jeune vierge, qui quitte le monde, sa fidélité à suivre la vocation de Dieu, la ferveur avec laquelle elle va faire le sacrifice de sa personne, la constance inébranlable de son ame dans l'action la plus héroïque & la plus importante de la vie, sa joie dans le mépris qu'elle fait de tous les avantages du siécle, voilà ce qui confondra vos lâchetés, voilà ce qui condamnera vos attachemens criminels aux biens de la terre, voilà ce qui réfutera tous les prétextes que vous pourriez alléguer, pour justifier vos délicatesses & votre impénitence, voilà ce que Dieu vous représentera, ou plûtôt ce qu'il vous opposera dans le jugement dernier, pour vous obliger à prononcer vous-mêmes l'arrêt de votre condamnation. Vous trouvez tout difficile dans l'accomplissement des préceptes & de la loi de Dieu; & cette jeune vierge ayant trouvé le joug des préceptes & de la loi de Dieu trop léger pour elle, y ajoûte tout ce qu'il y a de plus rigoureux & de plus sévère dans les conseils Evangéliques. Vous ne pouvez vous résoudre à rompre les commerces dangereux où le monde vous engage, & elle a la force & le courage de se séparer du monde pour jamais. Vous disputez les années entieres pour renoncer à des choses

que votre ſeule raiſon vous dit être criminelles; & elle renonce ſans délibérer aux choſes même le plus innocentes, les plus légitimes & les plus permiſes, dont elle veut bien ſe priver pour Jeſus-Chriſt. Vous ne vous ſurmontez en rien, & elle triomphe d'elle-même en tout. Vous ne donnez rien à Dieu, & elle ſe ſacrifie elle-même. En faudra-t-il davantage pour conclurre contre vous ?

Ah ! Chrétiens, permettez-moi de faire ici une réflexion : elle eſt importante pour l'édification de vos ames, & vous conviendrez avec moi de la vérité qu'elle contient. Vous faites quelquefois des comparaiſons de votre état avec l'état religieux, & par de vains raiſonnemens que l'eſprit du ſiécle vous ſuggère ſelon les vûes différentes, pour ne pas dire ſelon les caprices avec leſquels vous en jugez, tantôt vous déſeſpérez de votre état, tantôt vous en préſumez avec excès ; tantôt vous égalez la profeſſion ſimple du Chriſtianiſme à la profeſſion religieuſe, tantôt vous concevez la vie religieuſe comme impratiquable & au-deſſus des forces de la nature, tantôt vous dites qu'il eſt impoſſible de ſe ſauver dans le monde, & tantôt vous prétendez qu'il y a autant, & peut-être plus de ſolide vertu dans le monde que dans

la religion. Ainſi prenant toujours les choſes dans l'une ou dans l'autre des deux extrémités, vous ne tenez jamais ce juſte milieu en quoi conſiſte votre perfection, & vous ne rempliſſez jamais la meſure de cette grace qui doit faire la ſainteté de votre état. Si cette émulation d'état procédoit d'un eſprit ſincère, d'un eſprit humble, d'un eſprit fervent & qui cherche Dieu, elle produiroit des fruits de Chriſtianiſme qui paroîtroient dans la conduite de votre vie; & c'eſt ce que vouloit le grand Apôtre, quand il recommandoit aux premiers Fidéles d'aſpirer toujours à ce qu'il y a de plus excellent dans les dons de Dieu : *Æmulamini autem chariſmata meliora.* Mais parce que cette émulation ne procéde bien ſouvent que d'un eſprit vain, que d'un eſprit de contention, que d'un eſprit d'amour-propre pour tout ce qui nous touche, & de chagrin ou d'aliénation pour tout ce qui n'a pas de rapport à nous; de-là vient qu'elle ſe réduit à des paroles & à des conteſtations inutiles, qui bien loin de vous édifier, corrompent dans vous le vrai zéle de votre ſanctification.

1. Cor. c. 12.

Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, il ne s'agit pas ici de meſurer ni de comparer les avantages de nos états. De quelque maniere que Dieu ait diſpoſé les choſes,

& votre état & l'état religieux ſont les ouvrages de ſa providence, & il a eu dans l'un & dans l'autre ſes deſſeins. Il a ſuſcité l'état religieux pour conſerver dans ſon Egliſe l'eſprit & l'idée de ce premier Chriſtianiſme que le Paganiſme même a admiré; & il veut que le vôtre ſubſiſte comme un moyen de ſalut proportionné à votre foibleſſe. Quelque différence qu'il y ait entre l'un & l'autre, deux vérités ſont certaines: la premiere, pour vous conſoler, & la ſeconde, pour vous faire trembler. Car ce qui doit vous conſoler, c'eſt que vous pouvez être dans votre état auſſi parfaits que les religieux: oui, vous pouvez être pauvres d'affection, au milieu même de l'abondance & des richeſſes; vous pouvez être chaſtes & continens, parmi la corruption du ſiécle où vous vivez; vous pouvez être fidéles & ſoumis à la loi de Dieu, malgré le libertinage qui vous environne. Non-ſeulement vous le pouvez: mais ce qui doit vous faire trembler, c'eſt que vous y êtes indiſpenſablement obligés. Ah! Chrétiens, travaillez-y comme à l'affaire eſſentielle de votre vie. C'eſt de quoi je vous conjure; car Dieu m'a donné du zéle pour votre ſalut, & je puis vous dire auſſi-bien qu'à cette ame religieuſe, ce que ſaint Paul diſoit aux Corinthiens: *Æmu-*

2. Cor. 11. *Æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.* Je sens dans moi un zéle de Dieu pour vous ; & animé de ce zéle, je voudrois vous présenter tous à Jesus-Christ comme une vierge pure & sans tache, digne de ses graces en cette vie, & de sa gloire dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, *&c.*

ORAISONS FUNEBRES.

ORAISON FUNEBRE
DE
HENRI DE BOURBON
PRINCE DE CONDE',
ET PREMIER PRINCE DU SANG.

In memoria æterna erit justus.

La mémoire du juſte ſera éternelle. C'eſt l'oracle du ſaint-Eſprit dans le Pſeaume 111.

MONSEIGNEUR,

Monſeigneur le Prince.

CE n'eſt pas ſans raiſon que je parois aujourd'hui dans cette chaire, interrompant les ſacrés myſtères pour renouveller dans l'eſprit de ceux qui m'écoutent, le ſouvenir d'un Prince dont il y a déja tant d'années que nous avons pleuré la mort. Si la mémoire du Juſte doit être éternelle, ſeulement parce qu'il eſt juſte, beaucoup plus la mémoire de celui-ci, qui dans ſa condition de Prince n'a pû être juſte de

cette parfaite juſtice que la religion & la foi catholique formerent en lui, & qui fut, comme vous verrez, ſon véritable caractère, ſans avoir mérité par un double titre, que l'on conſervât éternellement le ſouvenir de ſa perſonne.

L'une des malédictions de Dieu dans l'Ecriture, eſt d'anéantir juſqu'à la mé-
Pſ. 108. moire des Princes réprouvés : *Diſpereat de terra memoria eorum* : Que leur mémoire, dit Dieu, ſoit exterminée de deſſus la terre. Il ne ſe contente pas de détruire leur grandeur, leurs ouvrages, leurs entrepriſes, leurs vaſtes deſſeins : il ſe venge ſur leur mémoire même, qui s'effaçant peu à peu, tombe enfin dans une éternelle obſcurité, & s'enſevelit pour jamais dans un profond oubli des hommes. Au contraire, l'une des promeſſes que Dieu fait dans l'Ecriture aux Princes zélés pour ſa loi, eſt que leur mémoire ne périra point, qu'elle paſſera de ſiécle en ſiécle & de génération en génération, & qu'affranchie des loix de la mort, elle trouvera dès-maintenant dans les eſprits & dans les
Eccleſ. cœurs une eſpéce d'immortalité : *Non re-*
c. 39. *cedet memoria ejus, & nomen ejus requiretur à generatione in generationem.* Ainſi, Chrétiens, l'éprouvons-nous dans l'exemple du Prince dont je dois parler, & qui

eſt le ſujet de la cérémonie funébre pour laquelle vous êtes ici aſſemblés. Tandis que ce Temple conſacré à Dieu ſubſiſtera, & tandis qu'on offrira ſur cet Autel le ſacrifice de l'Agneau ſans tache, le nom de HENRI DE BOURBON ne mourra jamais; ſes loüanges ſeront publiées, & on rendra à ſa mémoire des tributs d'honneur.

Un de ſes Serviteurs fidéles s'eſt ſenti touché de lui donner en mourant cette marque ſinguliere de ſa reconnoiſſance. Il a voulu que la poſtérité ſçût les immenſes obligations qu'il avoit à un ſi bon Maître; & ne pouvant plus s'en expliquer lui-même, il a laiſſé un monument de ſa piété & de ſa libéralité, afin d'exciter les Miniſtres même de l'Evangile à le faire pour lui. Je ſuis le premier qui ſatisfais à ce devoir; je m'y trouve engagé par des ordres qui me ſont auſſi chers que vénérables: le Prince devant qui je parle, l'a déſiré, & il ne m'en falloit pas davantage pour lui obéir. Ce ſera à vous, Chrétiens, dans ce genre de diſcours qui m'eſt nouveau, de me ſupporter, & à moi d'y trouver de quoi vous inſtruire, & de quoi édifier vos ames. Mais quoi qu'il en ſoit, Dieu n'a ainſi diſpoſé les choſes que pour vérifier la parole de mon texte, en ren-

Ce diſcours fut prononcé à Paris le 10. jour de Décembre 1683. en l'Egliſe de la Maiſon Profeſſe des Jéſuites.

M. Perrault Secrétaire des Commandemens de ce Prince, & Préſident de la Chambre des Comptes de Paris.

dant éternelle & immortelle la mémoire de TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT, ET TRE'S-EXCELLENT PRINCE HENRI DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Tout a été grand dans lui : mais voici, mes chers Auditeurs, à quoi je m'arrête, & ce qui m'a ſemblé plus digne de vous être propoſé dans le lieu ſaint où vous m'écoutez. C'eſt un Prince que Dieu fit naître pour le rétabliſſement de la vraie religion ; c'eſt un Prince qui ſemble n'avoir vécu que pour la défenſe & le ſoutien de la vraie religion ; c'eſt un Prince dont toute la conduite a été un ornement de la vraie religion ; trois vérités que l'évidence des choſes vous démontrera, & qui vous feront avoüer que ſa mémoire doit être à jamais en bénédiction devant Dieu & devant les hommes. *In memoria æterna erit juſtus.* Un Prince dont la religion Catholique a tiré trois inſignes avantages, puiſqu'il a ſervi à la relever, à l'amplifier, & à l'honorer. A la relever, & c'eſt ce que j'appelle le bonheur de ſa deſtinée, ou le deſſein de Dieu dans ſa naiſſance ; à l'amplifier, & c'eſt ce qui a fait le mérite de ſa vie, & l'exercice de ſon infatigable zéle ; à l'honorer, & c'eſt ce que je vous

ferai

ferai conſidérer comme le fruit de cette régularité ſolide qu'il obſerva dans tous les devoirs de ſa condition.

Inſpirez-moi, mon Dieu, les graces & les lumieres dont j'ai beſoin pour traiter ce ſujet chrétiennement; & dans la profeſſion que je fais, d'abord d'y renoncer à toutes les penſées prophanes & à tout ce qui eſt humain, donnez-moi ces paroles perſuaſives de votre divine ſageſſe, avec leſquelles je puiſſe auſſi-bien que votre Apôtre, me promettre de ſoutenir encore ici le miniſtère de prédicateur Evangélique. Un Prince né, & choiſi de Dieu pour être, ſi j'oſe parler ainſi, la reſſource de ſa religion. Un Prince répondant à ce choix par les combats qu'il donna, & les différentes victoires qu'il remporta par ſa religion. Un Prince parfait, & rempliſſant exactement ſes devoirs de Prince pour faire honneur à ſa religion. En un mot, naiſſance heureuſe pour le bien de la foi catholique; vie conſacrée au zéle de la foi catholique; régle de conduite, je dis de conduite de Prince, honorable à la foi catholique. Voilà, chrétienne Compagnie, les trois parties de ce diſcours, & le ſujet de votre attention.

C'Eſt de tout tems que la France a ex- PARTIE. I.

périmenté dans ſes malheurs & dans ſes révolutions un ſecours du ciel d'autant plus ſingulier & plus favorable, qu'il a paru ſouvent moins eſpéré & plus approchant du miracle. Mais on peut dire, & il eſt vrai, qu'elle n'en eut jamais une preuve plus ſenſible, que dans la conjoncture fatale où elle ſe trouva ſur la fin du ſiécle paſſé, lorſqu'accablée de maux, épuiſée de forces, déchirée par les guerres civiles, expoſée comme en proie aux étrangers, elle ſe vit ſur le point de perdre ce qui l'avoit juſqu'alors maintenue, & ce qui étoit le fondement de toute ſa grandeur, ſçavoir la vraie religion. Je m'explique.

La France autrefois ſi heureuſe & ſi floriſſante tandis qu'elle avoit conſervé la pureté de ſa foi, gémiſſoit dans la confuſion & dans le déſordre où l'héréſie l'avoit jettée. L'erreur de Calvin devenue redoutable par ſa ſecte encore plus que par ſes dogmes, malgré toute la réſiſtance du parti catholique, avoit prévalu : ſon venin, par une contagion funeſte, avoit gagné les parties les plus nobles de l'Etat ; le ſang de nos Rois en étoit infecté ; l'héritier légitime de ſa Couronne l'avoit ſucé avec le lait ; les Princes de ſa maiſon étoient non-ſeulement les ſectateurs, mais les

chefs & les défenſeurs du ſchiſme formé contre l'Egliſe. De-là on ne devoit attendre que la décadence, & même l'entier renverſement de l'Empire François. Les Temples prophanés, les loix mépriſées, l'autorité anéantie, le culte de Dieu ſous ombre de réforme perverti, ou plutôt aboli, en étoient déja les infortunés préſages. Mais au milieu de tout cela, la France étoit ſous la protection du Très-Haut. Quoique penchante vers ſa ruine, & ſur le bord affreux du précipice où elle alloit tomber, la main toute-puiſſante du Seigneur la ſoutenoit. Le Dieu, non plus d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, mais de Clovis, de Charlemagne, & de ſaint Louis, veilloit encore ſur elle; & pour relever ſon eſpérance contre ſon eſpérance même, *Contra ſpem in ſpem*, il ſe préparoit à la ſauver, par ce qui ſembloit devoir être la cauſe de ſa perte. *Rom.* c. 4.

HENRI, l'incomparable Prince dont j'ai entrepris de parler, étoit le ſujet que Dieu avoit choiſi entre autres, & prédeſtiné pour cela. Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, & admirez avec moi la profondeur des conſeils divins. Ce Prince étoit né dans le ſein de l'héréſie; & quoiqu'il fût encore enfant, le parti hérétique comptant ſur lui, & ſe promettant tout de

lui, le regardoit avec raiſon comme ſon héros futur. Rien dans l'eſpérance n'étoit mieux fondé que cette vûe. Mais c'eſt ici, providence adorable de mon Dieu, où vous commençâtes à triompher de la prudence humaine; & où par des voies ſecrettes, mais infaillibles, vous diſpoſâtes toutes choſes avec force, & avec douceur: avec force, changeant les obſtacles en moyens, pour parvenir à vos fins; & avec douceur n'employant, pour y réuſſir, que le charme de votre grace victorieuſe des eſprits & des cœurs.

Ce Prince né dans l'héréſie, étoit celui par qui la vraie religion devoit renaître, pour ainſi dire, & ſe reproduire dans ſon premier éclat. Il étoit ſuſcité pour la rétablir, premierement dans ſa maiſon, & par-là dans toute ſa nation. Le malheur de ſes Peres avoit été de s'en ſéparer, & c'étoit l'unique tache dont leur gloire avoit pû être ternie: il falloit qu'il l'effaçât. Il falloit que le petit-fils & le ſucceſſeur de ces grands hommes fut le reſtaurateur de leur foi, & que de leurs cendres il ſortît un digne vengeur des maux que leur zéle aveugle & trompé avoit fait ſouffrir à l'Egliſe leur mere.

Dieu ne vouloit pas que la Maiſon de Condé dût à un autre qu'à elle-même

l'accompliſſement d'une ſi ſainte obligation, ni qu'une autre qu'elle-même eût l'avantage de réparer ce qu'elle avoit détruit. Elle ſeule en étoit capable, & tout le mérite lui en étoit réſervé. Elle devoit mettre au jour un autre Eſdras, qui fît revivre parmi les ſiens la loi de Dieu; un ſecond Machabée, qui animé du même eſprit, purifiât & renouvellât le ſanctuaire que ſes ancêtres infidéles avoient les premiers profané. Ce Machabée, cet Eſdras étoit notre HENRI; & en effet, c'eſt par lui que la Maiſon de Condé, après trente années de déſolation, retourna au culte des Autels, & rentra dans la Communion Romaine, & par lui que la Maiſon Royale acheva d'être purifiée du levain de la nouveauté & de l'erreur. Mais voyons-en les circonſtances, qui, ſans fatiguer vos eſprits, vont me ſervir d'autant de preuves de cette vérité.

Henri IV, Monarque encore plus grand par ſes vertus & par ſes qualités Royales, que par ſon nom, élevé qu'il fut ſur le Thrône, ne penſa dans la ſuite qu'à l'affermir, en affoibliſſant peu-à-peu l'héréſie, & donnant à la religion Catholique, pour laquelle il s'étoit enfin déclaré, toutes les marques d'un véritable attachement. L'un & l'autre, quoique néceſſaire, étoit dif-

ficile ; & ſelon les maximes de la politique, l'un & l'autre, eu égard au tems, pouvoit être dangereux. Mais il ſurmonta heureuſement, & les difficultés, & les dangers de l'un & de l'autre, en ôtant aux hérétiques le ſeul appui qui leur reſtoit, & retirant d'entre leurs mains le jeune Prince de Condé, auquel il voulut déſormais tenir lieu de pere, & de l'éducation duquel il ſe chargea. Qui pourroit dire avec quel ſuccès & avec quelle bénédiction ? Par-là le calviniſme, de dominant & de fier qu'il avoit été, ſe ſentit conſterné & abbattu ; & par-là la vraie religion, de conſternée & d'allarmée qu'elle étoit encore, acheva d'être pleinement & même tranquillement, la dominante. Poſſéder le Prince de Condé, fut pour elle une aſſurance & un gage de toutes les proſpérités dont le Ciel l'a depuis comblée ; & l'avoir perdu, fut pour le parti Proteſtant le coup mortel qui l'atterra.

Ainſi l'avoit prévû le ſage & le ſaint Pape Clément VIII, dont la mémoire doit être à la France le ſujet d'une éternelle vénération : ainſi, dis-je, l'avoit-il prévû. Preſſé de ce ſoin de toutes les Egliſes qui excitoit ſa vigilance, & qui cauſoit ſon inquiétude, il ne crut pas dans l'état chancelant où étoient les choſes, pouvoir rien

faire ni pour la France, ni pour l'Egliſe de plus important, que de s'intéreſſer à faire élever le Prince de Condé dans la profeſſion de la foi orthodoxe. Il l'entreprit, il y travailla, il le demanda avec prieres & avec larmes, & comme ſouverain Pontife, il fut exaucé pour le reſpect qui lui étoit dû. A cette condition la grace de l'abſolution du Roi, & la ratification de ſa réunion avec le ſaint Siége fut accordée. Mille raiſons s'y oppoſoient; & vous ſçavez par combien d'artifices & d'intrigues ce grand œuvre fut traverſé. Mais le Vicaire de Jeſus-Chriſt ſous une telle caution n'appréhenda rien; ſûr de tout, pourvû que le Prince de Condé fût rendu à l'Egliſe, & perſuadé que d'aſſûrer à l'Egliſe le Prince de Condé, étoit l'épreuve la plus certaine qu'il pouvoit faire des diſpoſitions du Roi; qu'après cela, il ne lui étoit non plus permis de douter de la pureté de ſa religion, que de ſon droit inconteſtable à la Couronne. L'événement, Saint Pere, vous juſtifia; & l'applaudiſſement que tous les peuples donnerent à votre conduite, montra bien dès-lors, que c'étoit l'eſprit de Dieu qui vous animoit, quand vous en jugeâtes ainſi.

Le Roi auſſi ſincère que généreux, &

auſſi religieux qu'invincible, ſe fit un honneur d'accomplir la condition ; &, ce que je vous prie de remarquer, cette condition par lui accomplie, fut la preuve authentique de ſa converſion. Juſques-là, ou la malignité ou l'ignorance avoient tâché de la rendre ſuſpecte ; & la défiance qui s'étoit répandue dans les eſprits ſur un point auſſi délicat & auſſi eſſentiel que celui-là, ſoutenoit encore un reſte de faction que la diverſité des intérêts avoit excitée, & que le démon de diſcorde fomentoit ſous le nom ſpécieux de ſainte union & de ligue. Les uns à force de déſirer que le Roi dans le cœur fut converti, n'oſoient abſolument le croire ; les autres affectoient de ne le pas croire : parce qu'ils craignoient qu'il le fût, & qu'il étoit de leur intérêt qu'il ne le fût pas. La paſſion obſtinoit ceux-ci, & un déréglement de zéle ſéduiſoit ceux-là.

Mais quand malgré les ſoupçons & l'incrédulité, on vit le Roi retirer de ſaint Jean d'Angély le Prince de Condé, & ne vouloir plus qu'il écoutât les Miniſtres de l'héréſie ; quand on le vit s'appliquer lui-même à le faire inſtruire dans la religion Catholique, & pour cela lui choiſir des maîtres auſſi diſtingués par l'intégrité de leur foi, qu'ils étoient d'ailleurs exem-

plaires & irréprehenſibles dans leurs mœurs, un Piſani l'honneur de ſon ſiécle, un le Févre doublement illuſtre, & par ſon érudition profonde, & par ſa rare piété, tous deux Catholiques zélés, & tous deux unanimement attachés à l'éducation du Prince que le Roi leur avoit confiée, & dont chaque jour ils lui rendoient un compte exact; quand on vit, dis-je, le Roi en uſer ainſi: ah! mes chers Auditeurs, on ne douta plus qu'il ne fût lui-même changé; & ſon retour à l'Egliſe, que ſes ennemis perſiſtoient à décrier comme vain & apparent, fut par-là juſtifié véritable & de bonne foi. La ligue prétendue ſainte ſe diſſipa; la Proteſtante, qui quoique déchûe, penſoit toujours à ſe relever, en déſeſpéra: la vraie religion triomphante de l'une & de l'autre, reſpira & ſe ranima. Dénouement encore une fois, dont on peut bien dire que c'étoit le Seigneur qui l'avoit fait; *A Domino factum eſt iſtud*: mais dénouement qu'on n'auroit jamais dû attendre, ſi Dieu n'avoit ſuſcité le Prince de Condé pour en être l'inſtrument principal.

Il n'avoit pas encore neuf ans, ceci mérite d'être remarqué, & le Roi qui découvroit en lui une maturité de raiſon, & même de religion anticipée, le députa pour

recevoir Alexandre de Medicis, Légat du Pape, dans son entrée solemnelle. Avec quelle grace, quoiqu'enfant, & avec quelle dignité s'acquitta-t-il d'une si importante commission! Le Légat en pleura de joie, & l'admira comme un prodige. Mais de quelle consolation ceux qui avoient le cœur François & le cœur Chrétien, ne furent-ils pas pénétrés, voyant cet enfant, que le seul nom de Condé avoit rendu peu auparavant redoutable au saint Siége, rendre lui-même au saint Siége, dans la personne de son Ministre, le devoir de l'obéissance filiale, & le rendre au nom de la France, dont il étoit l'organe & l'interprète!

Ce fut là, Chrétiens, comme le sceau de l'alliance étroite & sacrée que ce Royaume chéri de Dieu renouvella pour lors avec l'Eglise. Le Sacerdoce & l'Empire divisés depuis si long-tems, furent par-là heureusement réunis; & la France, qui, pour user du terme de saint Jérôme, avoit été comme effrayée de se voir malgré elle Calviniste, se trouva parfaitement Catholique. Qui fut le lien, le garant, le répondant de tout cela? le jeune Prince de Condé. L'esprit de Dieu, qui, selon la parole Sainte, rend éloquente les langues des enfans, exprima tout cela par la sienne

dans le diſcours ſurprenant qu'il fit au Légat. Le Ciel & la Terre y applaudirent, & l'héréſie ſeule en demeura confuſe. Je ne me ſuis donc pas trompé, quand j'ai dit que Dieu l'avoit fait naître pour le rétabliſſement de la vraie religion.

Mais pouvoit-il choiſir un ſujet plus propre, & qui eût avec plus d'avantage tout ce qui étoit néceſſaire pour ce grand deſſein ? C'étoit un eſprit éclairé, & en matiere de religion auſſi bien qu'en toute autre choſe, du diſcernement le plus juſte & le plus exquis qui fût jamais. Il avoit l'ame droite, & également incapable de libertinage & de ſuperſtition. Qualités que Dieu lui donna, quand il le ſépara, ſi j'oſe ainſi dire, pour l'œuvre à laquelle il le deſtinoit. Prenez garde, s'il vous plaît, Chrétiens : dans ce tems malheureux que nous déplorons, & que ſaint Paul, par un eſprit prophétique, ſembloit nous avoir marqué, où l'héréſie s'oppoſant à Dieu, s'éleva au-deſſus de tout ce qui eſt appellé Dieu, & adoré comme Dieu ; j'entends le Sacrement de Jeſus-Chriſt, que l'erreur de Calvin anéantiſſoit : en ce tems, dis-je, quoique déplorable, il y avoit dans le monde des ſçavans, mais c'étoient des ſçavans ſuperbes, pleins de cette ſcience réprouvée, qui enfle & qui corrompt. Il y

2. *Theſſ.* c. 2.

avoit des humbles dans la foi, mais c'étoient des humbles ignorans, contents de la ſimplicité de la colombe, & abſolument dépourvûs de la prudence Evangélique du ſerpent. Les premiers avoient attaqué la religion, & les ſeconds s'étoient trouvés trop foibles pour la ſoutenir : voilà ce qui l'avoit perdue. Il falloit, pour la relever, des humbles clairs-voyans & pénétrans, dont l'humilité fût ſelon la ſcience, & dont la ſcience fût ſanctifiée par l'humilité ; des hommes dociles, mais pourtant ſpirituels, pour juger de tout ; des ſpirituels, mais pourtant dociles, pour ne ſe révolter ſur rien, & ce fut là proprement le caractère du Prince de Condé.

Il étudia ſa religion, choſe ſi rare dans les Grands du monde ; & jamais Prince ne fut Catholique, ni avec tant de connoiſſance decauſe, ni avec tant de conviction de ce qu'il croyoit, & de ce qu'il devoit croire. Au lieu que les hommes mondains ſont communément, ou ſenſuels, ou impies ; ſenſuels, occupés de leurs paſſions, condamnant avec témérité tout ce qu'ils ignorent, & affectant d'ignorer tout ce qui les condamne ; impies, n'étudiant les choſes de Dieu que pour les cenſurer, & ne les cenſurant que pour éviter, s'ils pouvoient, d'en être troublés : le Prince de Condé

exempt de ces deux déſordres, voulut s'inſtruire en ſage & en chrétien, de la religion à laquelle Dieu l'avoit appellé; mais il ne voulut s'en inſtruire que pour s'y ſoumettre, & il ne voulut s'y ſoumettre que pour la pratiquer. Il la poſſéda avec cette pureté de lumieres que demandoit ſaint Pierre, toujours prêt à en rendre raiſon, & toujours diſpoſé à faire valoir les motifs qui l'avoient touché dans la comparaiſon des ſociétés qui partagent le chriſtianiſme; s'eſtimant, diſoit-il, reſponſable & à Dieu & aux hommes & à ſoi-même, de la grace qu'il avoit reçue, en quittant le parti de l'erreur, & s'attachant à celui de la verité. *I. Petr. c. 3.*

Un Prince éclairé de la ſorte n'étoit-il pas né pour faire refleurir la vraie religion? Ajoûtez-y ce cœur droit avec lequel il la profeſſa; ce cœur droit que le monde n'ébranla jamais, & qui lui inſpirant pour Dieu une ſainte liberté dans l'exercice de ſon culte, ſans être ni hypocrite, ni ſuperſtitieux, en fit un Catholique fervent. Vous m'en demandez une marque? concevez celle-ci, & imitez-la. Il ſe crut obligé, comme Catholique, à avoir & à témoigner une vénération particuliere pour tout ce qui avoit ſervi de ſujet de contradiction à l'héréſie; & s'appliquant

l'inſtruction faite au grand Clovis dans la cérémonie de ſon Baptême, *Adora quod incendiſti*, adorez ce que vous avez brûlé, il prit pour maxime de ſignaler ſa religion, particulierement dans les choſes où l'héréſie l'avoit combattue. Souffrez-en le détail, qui n'aura rien pour vous que d'édifiant.

L'averſion & la haine du ſaint Siége avoit été l'un des entêtemens de l'héréſie : l'une de ſes dévotions, fut d'aimer le ſaint Siége, & de l'honorer. Il ſçavoit ſur cela tout ce que la critique & tout ce que la politique lui pouvoient apprendre, & il en auroit fait aux autres des leçons. Mais il ne ſçavoit pas moins ſe tenir dans les juſtes bornes que lui preſcrivoit ſur ce point la vraie piété, & perſuadé de la ſûreté de cette régle, il ſe fit une politique auſſi ſolide que chrétienne, d'avoir pour la chaire de ſaint Pierre, qui eſt le centre de l'unité, cet attachement inviolable que les Saints ont toujours regardé comme une ſource de bénédiction. Quels exemples n'en donna-t-il pas pendant ſa vie, & avec quels ſentimens de ferveur le recommanda-t-il à la mort aux Princes ſes enfans ? C'eſt l'héritage ſacré qu'il leur laiſſa ; & l'une de ſes dernieres volontés, fut de les conjurer avec tendreſſe, d'être

en ceci ſes imitateurs, comme il l'avoit été lui-même de tant de héros Chrétiens. L'héréſie avoit mépriſé les cérémonies de l'Egliſe : il ne lui en fallut pas davantage, pour ſe faire un devoir de les révérer. Combien de fois l'a-t-on vû aſſiſter aux divins Offices, avec ce même eſprit de religion qui animoit autrefois David, édifiant & excitant comme lui les peuples par ſa préſence, n'eſtimant point non plus que lui au-deſſous de ſa dignité de ſe joindre aux Miniſtres du Seigneur, pour glorifier avec eux d'une voix commune l'Arche vivante du Teſtament, & devenant par-là auſſi bien que David, un Prince ſelon le cœur de Dieu ?

Rien n'étoit plus odieux à l'héréſie que les Ordres religieux : pour cela même il les reſpecta, il les chérit, il les protégea. Et parce qu'entre les Ordres religieux il en conſidéra un plus ſingulierement dévoüé à porter les intérêts de la vraie religion, & par une conſéquence néceſſaire plus infailliblement expoſé à la malignité & à la cenſure des ennemis de la foi ; un Ordre, dont il vit qu'en effet Dieu s'étoit ſervi, pour répandre cette foi juſqu'aux extrémités de la Terre ; un Ordre qu'il reconnut n'avoir été inſtitué, que pour ſervir dès ſon berceau de contrepoiſon au ſchiſ-

me naiſſant de Calvin & de Luther ; un Ordre qu'il enviſagea, pour une fatalité heureuſe pour lui, perſécuté dans tous les lieux où dominoit l'héréſie : c'eſt à celui-là que le Prince de Condé s'unit plus intimement, qu'il fit ſentir plus d'effets de ſa protection, qu'il confia ce qu'il avoit de plus cher, qu'il découvrit plus à fond les ſecrets de ſon ame, & qu'il donna ſon cœur en mourant.

C'eſt par-là, mes Peres, car encore eſt-il raiſonnable que parlant ici pour vous & pour moi, je rende à ce cœur une partie de la reconnoiſſance que nous lui devons ; c'eſt par-là, mes Peres, que nous eûmes part à ſon eſtime & à ſa bienveillance : & malheur à nous, ſi nous dégénérons jamais de ce qui nous l'attira ! Comme ſon amour pour ſa religion en étoit le ſeul motif, il ne nous diſtingua entre les autres que par l'engagement particulier où il ſuppoſa que nous étions, de tout entreprendre & de tout ſouffrir pour l'engagement de la religion Catholique ; & nous ne lui fûmes chers, que parce qu'il nous crut des hommes déterminés à ſacrifier mille fois nos vies pour l'Egliſe de Dieu. Nos combats pour la foi dans les Pays barbares & infidéles, nos travaux, nos croix, nos ſouffrances dans l'ancien monde & dans le

nouveau, ainſi lui-même s'en expliquoit-il, voilà ce qui nous l'attacha. C'eſt donc à nous de remplir l'idée qu'il eut de nos perſonnes & de nos miniſtères. Ma conſolation eſt, que ce zéle de la foi ne nous a pas encore quittés, & que l'eſprit même du martyre ne s'eſt pas retiré de nous. Ces glorieux Confeſſeurs que l'Angleterre vient de donner à Jeſus-Chriſt, le ſang de nos Freres immolés comme des victimes à la haine de l'infidélité, en font encore les précieux reſtes. A ce prix, nous poſſéderions encore aujourd'hui & le cœur & les bonnes graces du Prince de Condé. Il ne falloit rien moins pour le mériter; & la vûe de continuer à nous en rendre dignes, eſt une des conſidérations les plus propres à exciter en nous le ſouvenir de nos obligations.

Mais revenons à lui. Je vous ai dit, & je l'ai prouvé, que Dieu l'avoit choiſi, & l'avoit fait naître pour le rétabliſſement de la vraie religion. Voyons de quelle maniere il répondit à ce choix, & avec quel zéle il combattit toute ſa vie pour la défenſe de cette même religion. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

COmme l'un des caractères de la vraie religion a toujours été d'autoriſer les Prin-

ces de la terre : auſſi par un retour de piété que la reconnoiſſance même ſembloit exiger, l'un des devoirs eſſentiels des Princes de la terre a toujours été de maintenir & de défendre la vraie religion. Voilà, dit ſaint Auguſtin, l'ordre que Dieu a établi. Les Princes ſont les protecteurs-nés de la religion, comme la religion, ſelon ſaint Paul, eſt la ſauve-garde inviolable des Princes. Or jamais homme n'a mieux compris cette vérité, & ne s'eſt acquitté plus dignement ni plus héroïquement de ce devoir, que le Prince dont je pourſuis l'éloge, puiſqu'il ſemble n'avoir vécu que pour faire triompher la religion Catholique, c'eſt-à-dire, que pour combattre l'héréſie, que pour renverſer ſes deſſeins, que pour dompter ſa rébellion, que pour confondre ſes erreurs, & par les différentes victoires qu'il a remportées ſur elle, s'acquérir le juſte titre que je lui donne du plus zélé défenſeur qu'ait eu la religion Catholique dans notre ſiécle. Ecoutez-moi, & concevez-en bien l'idée.

HENRI Prince de Condé fut ſans conteſtation l'un des plus ſenſés & des plus ſages politiques qui entra jamais dans les conſeils de nos Rois. Ses gouvernemens & ſes emplois lui donnerent dans le Royaume une autorité proportionnée à ſa naiſſan-

ce. Il étoit brave, & dans les entrepriſes militaires héritier de la valeur de ſes ancêtres, auſſi-bien que de leur nom. Il avoit au-deſſus de ſa condition une capacité acquiſe, qui dans la profeſſion même des Lettres l'auroit diſtingué. Mais il ne crut pas, ni pouvoir, ni devoir uſer d'aucun de ces avantages, ſinon pour l'intérêt de Dieu; & loin des maximes prophanes, dont la plûpart des Princes, quoique Chrétiens, ſe laiſſent malheureuſement prévenir, en faiſant ſervir la religion à leur grandeur, il ſe propoſa de faire ſervir ſa grandeur & toutes les éminentes qualités dont Dieu l'avoit pourvû, à l'accroiſſement de ſa religion. En voulez-vous la preuve? la voici.

Il défendit la religion Catholique par la ſageſſe de ſes conſeils, par la force de ſes armes, & par la ſolidité de ſa doctrine. Il la défendit en homme d'Etat, en Général d'Armée, en Docteur & en Maître, perſuadant auſſi-bien que perſuadé; & par-là il mérita le témoignage que lui rend aujourd'hui l'Egliſe, en reconnoiſſant ce qu'il a fait pour elle, & ce qu'elle lui doit. Si vous avez ce zéle de Dieu, dont les fervens Iſraëlites étoient autrefois émus, c'eſt ici où votre attention me doit être favorable.

Il défendit la religion Catholique par la ſageſſe de ſes conſeils. On ſçait de quel poids fut celui qu'il donna à Louis XIII. quand il le détermina à cette fameuſe guerre qui réprima l'héréſie, & qui la réduiſit enfin à l'obéiſſance & à la ſoumiſſion. A Dieu ne plaiſe, que j'aie la penſée de faire ici aucun reproche à ceux que l'erreur ni le ſchiſme ne m'empêchent point de regarder comme mes freres, & pour le ſalut deſquels je voudrois, au ſens de ſaint Paul, être moi-même anathême! Dieu, témoin de mes intentions, ſçait combien je ſuis éloigné de ce qui les pourroit aigrir: & malheur à moi, ſi un autre eſprit que celui de la douceur & de la charité pour leurs perſonnes, ſe mêloit jamais dans ce qui eſt de mon miniſtère! Mais je me croirois prévaricateur & de la vérité & de mon ſujet, ſi je ſupprimois ce qui va vous faire connoître le génie de notre Prince, & dont il ne tiendra qu'à eux de s'édifier.

L'Aſſemblée de la Rochelle, je dis celle de 1621. ſi mémorable, & ſi funeſte dans ſes ſuites pour le parti Proteſtant, avoit été une eſpece d'attentat (eux-mêmes n'en diſconviennent pas) que nul prétexte de religion ne pouvoit juſtifier ni ſoutenir. Aſſemblée, non-ſeulement ſchiſmatique, mais ſéditieuſe, puiſque malgré l'ordre,

& contre la défenſe du Souverain, elle avoit été convoquée, & qu'au mépris de l'autorité Royale, on y avoit pris des réſolutions, dont la France auſſi-bien que l'Egliſe devoit craindre les derniers maux. Que fit le Prince de Condé? Animé d'une juſte indignation, il ſe mit en devoir de les prévenir, & éclairé de cette haute prudence, que lui donna toujours dans les affaires une ſupériorité de raiſon à laquelle rien ne réſiſtoit, il en vint heureuſement à bout.

Il repréſenta dans le Conſeil du Roi, (& ceci eſt la vérité pure de ſes ſentimens, auxquels je n'ajoûterai rien; il repréſenta dans le Conſeil du Roi, que cette aſſemblée étoit une occaſion avantageuſe dont il falloit profiter pour déſarmer l'héréſie, en lui ôtant non-ſeulement l'aſyle fatal qu'elle avoit tant de fois trouvé dans la Rochelle, mais abſolument toutes les Places de ſûreté que la foibleſſe du gouvernement lui avoit juſqu'alors ſouffertes, & dont on voyoit les pernicieuſes conſéquences. Il remontra, mais avec force, que des Places ainſi accordées à des ſujets, étoient le ſcandale de l'Etat; que ſi ceux qui les occupoient étoient des ſujets fidéles, ils ne devoient ni les déſirer, ni en avoir beſoin; s'ils ne l'étoient pas, *Extrait de ſes Mémoires.*

qu'on ne pouvoit ſans crime les leur confier ; que dans le doute ces Villes de ſûreté & de retraite leur étoient au moins des tentations dont il falloit les préſerver, ou des obſtacles à leur converſion qu'il étoit bon, & même de la charité chrétienne, de leur ôter ; qu'il ne convenoit point à la piété du plus chrétien de tous les Rois de tolérer dans ſon Royaume des places, dont on ſçavoit bien que la prétendue ſûreté étoit toute pour l'erreur, & où tandis que la nouvelle religion joüiſſoit d'une pleine liberté, l'ancienne & la vraie étoit dans la ſervitude ; qu'il ne convenoit pas non plus à ſa dignité, de voir au milieu de la France des fortereſſes comme autant de ſemences de Républiques, un peuple diſtingué, des chefs de parti ; qu'il falloit finir tout cela, remettant dans la dépendance ce que l'héréſie ſeule en avoit ſouſtrait, & obligeant à vivre en ſujets ceux qui étoient nés ſujets ; que quand il n'y auroit plus qu'un Maître, bientôt il n'y auroit plus, ſelon l'Evangile, qu'un Paſteur & un troupeau, & que l'unité de la Monarchie produiroit infailliblement l'unité de la religion.

Voilà ce qu'il repréſenta, & ſur quoi ſon zele éloquent dans la cauſe de Dieu inſiſta & ſe déclara. La choſe étoit péril-

leuſe, il en fit voir la néceſſité; difficile, il en fournit les moyens; hardie, il en garantit le ſuccès. Il y avoit dans le Conſeil des ames timides, qui ne goûtoient pas cet avis; peut-être y en eut-il de lâches; & Dieu veuille qu'il n'y en eût point de corrompues pour appuyer l'avis contraire. Mais béni ſoit le Seigneur, qui préſide au Conſeil des Rois, & qui ſe ſervit du Prince de Condé, pour faire conclurre dans celui-ci ce que l'on n'oſoit entreprendre, & qu'il étoit néanmoins tems d'exécuter! Malgré le riſque de l'entrepriſe, le Prince de Condé l'emporta. On ſe rendit à ſes raiſons. La guerre contre les hérétiques fut réſolue, les Places repriſes ſur eux, leurs fortereſſes démolies, leurs troupes diſſipées, leur parti ruiné; & c'eſt à la ſageſſe de ce conſeil, que la Rochelle & toutes les autres villes Proteſtantes ſont originairement redevables de leur réduction, c'eſt-à-dire, de leur ſalut & de leur bonheur. Voilà dans un exemple particulier, (combien en produirois je d'autres?) ce que la vraie religion doit à la politique de notre Prince.

Mais que ne doit-elle pas à ſes armes? Je n'en parlerois pas, Chrétiens, ſi ſes armes, qui furent toujours employées pour elle, n'avoient été ſanctifiées & purifiées

par elle ; & pour vous avoüer ingénuement ma penſée, je ne me réſoudrois jamais à faire valoir dans cette chaire, & dans le lieu Saint où je parle, des exploits de guerre où Dieu ni la religion n'auroient nulle part. Ma langue conſacrée à loüer Jeſus-Chriſt & ſes Saints, n'eſt point encore accoutumée à ces éloges prophanes ; & les faits les plus héroïques d'un Prince qui n'auroit combattu que pour la gloire du monde, quoique je les admiraſſe ailleurs, m'embarraſſeroient ici.

Mais je ſuis hors de cette inquiétude dans le ſujet que je traite. Si je parle des combats du Prince de Condé, c'eſt de ces combats du Seigneur, dont l'Ecriture auſſi-bien que moi le féliciteroit, puiſqu'elle pourroit dire de lui, encore plus à la lettre que de David : *Præliabatur prælia Domini.* Si je parle de ſes victoires, c'eſt de ces victoires qu'elle canoniſeroit, puiſqu'il ne les remporta que pour l'Arche d'alliance & pour Iſraël. Si j'en parle au milieu du ſacrifice, c'eſt à l'honneur du ſacrifice même pour lequel elles furent gagnées. Si j'en parle en préſence des Autels, c'eſt parce qu'elles ont contribué à relever ces Autels abbattus. Oubliez, ſi vous voulez, tout ce qu'a fait hors de-là le Prince de Condé ; hors de-là, je ne m'intéreſſe point

1. Reg. c. 25.

point dans ſa gloire ; d'autres y en découvriroient des fonds admirables ; mais pour moi je conſens à me borner là. C'eſt pour Dieu & pour ſon Egliſe qu'il a combattu & qu'il a vaincu ; ſa valeur n'ayant rien eu de plus ſingulier que d'être inſéparable de la religion, & ſa religion n'ayant rien eu de plus éclatant que d'être inſéparable de ſa valeur : voilà ce qui me ſuffit.

La peine de l'orateur, en loüant un guerrier, eſt de cacher les diſgraces qui lui ſont arrivées ; car où eſt celui à qui il n'en arrive pas ? & l'adreſſe de l'éloquence eſt de les diſſimuler. Pour moi, qui ne ſçai ni flatter, ni déguiſer, je confeſſe que le Prince de Condé fut quelquefois malheureux, pourvû que vous m'accordiez ce qui ne lui peut être conteſté, qu'en combattant pour la religion il fut toujours invincible. Expoſé aux haſards dans les autres guerres, mais ſûr de Dieu & de lui-même dans celles-ci. Jamais abandonné de la fortune, quand il attaqua l'héréſie ; & auſſi-bien que Conſtantin déterminé à vaincre, quand il marchoit avec l'étendard de la croix, & qu'il alloit replanter ce ſigne de notre religion dans les lieux où ſes ennemis l'avoient arraché. Or à peine eut-il d'autre emploi que celui-là, le Dieu des armées l'ayant comme attaché à ſon ſer-

vice, & ces guerres ſaintes ayant fait preſque uniquement l'occupation de ſa valeur. Si je vous dis donc qu'il aſſiſta le Roi dans toutes les occaſions célébres où il en fallut venir aux mains avec le parti Proteſtant; qu'il ſervit dans les ſiéges les plus fameux, de Montpellier, de Bergerac, de Clérac, & de Sainte-Foi; qu'il eut part à la défaite des rébelles dans l'Iſle de Rié; que lui-même de ſon chef, & en qualité de Général, les extermina dans la Guienne, le Dauphiné & le Berri; que Sancerre qui avoit tenu dix-huit mois contre une Armée royale ſous Charles IX. ne lui coûta que trois jours; que Lunel éprouva le même ſort; qu'il força Pamiers à recevoir la loi du Vainqueur, en ſe rendant à diſcrétion; qu'il fit grace à Realmont & à Sommieres, les prenant par compoſition; que vingt-neuf places, toutes de défenſe, furent ſes conquêtes dans le Languedoc; que le pays de Caſtres réſiſtant en vain, ſentit les effets de ſa juſte colère; que les autres la prévenant, eurent recours à ſa clémence: ſi je vous dis tout cela, ne croyez pas que je veuille vous impoſer en faiſant un pompeux dénombrement d'actions illuſtres & éclatantes; je ne dis que ce que l'hiſtoire a publié, & je ne le dirois pas encore une fois, ſi la reli-

gion n'en avoit été le ſujet & le motif.

Quand on loue les héros & les conquérans, on tâche d'éblouir l'Auditeur, entaſſant victoire ſur victoire; & moi, je n'ai fait qu'un ſimple récit de celles dont il plut au Ciel de bénir les armes du Prince de Condé. Si elles vous ont cauſé de l'étonnement, gloire à celui qui en eſt l'auteur, c'eſt parce qu'elles ſont étonnantes par elles-mêmes: & ſi vous en êtes touchés, grace à votre piété, c'eſt parce qu'humiliant l'héréſie, elles ont glorifié le Dieu de vos Peres, & le Seigneur que vous ſervez.

Mais ce n'eſt pas toujours par les armes qu'on fait triompher la religion; & il eſt vrai même que par les armes ſeules, la religion ne triomphe jamais pleinement. Il faut que la ſolidité de la doctrine vienne encore pour cela à ſon ſecours; & c'eſt le troiſiéme ſervice que lui rendit notre Prince. Car voilà le génie de l'héréſie. Convainquez-la ſans la déſarmer; ou déſarmez-la ſans la convaincre, vous ne faites rien. Il faut, pour en venir à bout, l'un & l'autre enſemble, un bras qui la dompte, & une tête qui la réfute. La difficulté eſt de trouver enſemble l'un & l'autre; l'un ſéparé de l'autre étant toujours foible, comme l'un joint à l'autre eſt inſurmontable.

Or c'eſt ce que le Prince de Condé allia heureuſement dans ſa perſonne. Jamais les Miniſtres de Calvin n'eurent un adverſaire ſi redoutable que lui. Il ſçavoit leurs artifices & leurs ruſes, & il n'ignoroit rien de tout ce qui étoit propre à leur en faire voir plauſiblement la vanité & l'inutilité. Habile en tout, mais particulierement dans cette ſcience de les perſuader ou de les confondre. Sçavant dans l'Ecriture, mais ſur-tout pour leur démontrer l'abus énorme qu'ils en faiſoient. Sçavant dans l'hiſtoire, mais ſur-tout pour la tradition, dont il leur faiſoit remarquer qu'ils avoient interrompu le cours. Sçavant dans nos myſtères, mais ſur-tout pour la diſcuſſion des points & des articles qu'ils nous conteſtoient. Sçavant dans la morale de Jeſus-Chriſt, mais ſur-tout pour prouver la corruption qu'ils y avoient introduite. Sçavant dans la langue, mais ſur-tout pour leur faire toucher au doigt la fauſſeté ou le danger de leurs traductions. Quand on parle d'un Prince qui ſçut tout cela, en peut-on concevoir un autre que le Prince de Condé ?

Mais en même tems, jamais les partiſans de l'héréſie n'eurent un adverſaire ſi aimable, ni à qui malgré eux ils duſſent être plus obligés qu'à lui. Il ne ſe préva-

loit de ſes talents, que pour les guérir de leurs erreurs ; & il ne ſçavoit l'art de les confondre, que pour les gagner à Dieu ; inſinuant pour cela, preſſant pour cela, employant tout, & n'épargnant rien pour cela : prévenu qu'il étoit de cette penſée, qu'ayant été lui-même enveloppé dans le ſchiſme, & Dieu par ſa miſéricorde l'en ayant tiré, il avoit, auſſi-bien que ſaint Pierre, un engagement perſonnel à procurer aux autres le même bien : *Et tu aliquando converſus, confirma fratres tuos.* Il s'intéreſſoit pour leur converſion, il s'en chargeoit, & s'y appliquoit ; & dans la foule des affaires dont il étoit occupé, il ſe faiſoit un plaiſir auſſi-bien qu'une obligation de celle-ci. Combien par ces charitables pourſuites en ramena-t-il lui ſeul à l'obéiſſance de l'Egliſe, & avec quelle paſſion n'auroit-il pas déſiré pouvoir les y attirer tous ? Luc. c. 22.

Mais l'accompliſſement d'un ſouhait ſi divin devoit être l'ouvrage d'un plus grand que lui. Dieu le réſervoit à notre invincible Monarque. Le Prince de Condé ſemoit & plantoit, mais LOUIS LE GRAND devoit recueillir. L'heure n'étoit pas encore venue ; & ce fruit que le ciel préparoit, n'étoit pas encore dans ſa maturité. C'eſt maintenant que nous le voyons, &

que nous ne pouvons plus douter que
Joan. Dieu n'y donne l'accroiſſement : *Venit*
c. 4. *hora, & nunc eſt.* Il étoit de la glorieuſe deſtinée du Roi que ce ſuccès fût encore l'un des miracles de ſon regne. Ce qu'avoit fait le Prince de Condé n'en étoit que le prélude ; mais il eſt même honorable au Prince de Condé d'avoir ſervi à LOUIS LE GRAND de précurſeur dans un ſi important deſſein.

Ah ! mes chers Auditeurs, ſi le cœur de ce Prince dont nous conſervons ici le dépôt, pouvoit être ſenſible à quelque choſe, de quel tranſport de joie ne feroit-il pas ému au moment que je parle ? Si ſes cendres renfermées dans cette urne pouvoient aujourd'hui ſe ranimer, quel hommage ne rendroient-elles pas à la piété du plus grand des Rois ? Et ſi ſon ame bienheureuſe prend encore part aux événemens du monde, comme il eſt ſans doute qu'elle en prend à celui-ci, de quoi peut-elle être plus vivement touchée, que de voir par un effet de cette piété, les progrès inconcevables de la Religion Catholique dans ce Royaume ? L'auriez-vous cru, Grand Prince ; quand vous en jugiez par les premieres idées que vous vous formâtes de ce Monarque encore enfant, & euſſiez-vous dit alors que c'étoit celui qui devoit bien-

tôt achever & conſommer l'œuvre que vous aviez ſi heureuſement commencée ?

C'eſt à nous, Chrétiens, de ſeconder des diſpoſitions ſi ſaintes. LOUIS LE GRAND les augmente tous les jours par ſes bontés toutes royales envers ceux qui écoutent la voix de l'Egliſe, par les graces dont il les prévient, par les bienfaits dont il les comble, par les inſtructions ſalutaires dont il les pourvoit, par les ſoins plus que paternels qu'il daigne bien prendre de leurs perſonnes. L'héréſie la plus obſtinée ne peut pas lui diſputer ce mérite ; & aux dépens d'elle-même, elle ſera forcée d'avouer que jamais Roi Chrétien n'a eu tant de zéle que lui pour l'amplification de ſa religion. Mais c'eſt à nous, mes Freres, je le répéte, de concourir avec lui pour une ſi belle fin, ajoûtant à ſon zéle nos bons exemples, l'édification de nos mœurs, la ferveur de nos prieres, les ſecours même de nos aumônes, dont l'efficace & la vertu fera ſur l'héréſie bien plus d'impreſſion que nos raiſonnemens & nos paroles. C'eſt à nous de faire ceſſer les ſcandales, que l'héréſie, avec malignité ſi vous voulez, mais pourtant avec fondement, nous reproche tous les jours, & entr'autres nos diviſions, dont elle ſçait, comme vous voyez, ſi avantageuſement profiter. Car

voilà l'innocent ſtratagême pour attirer à la bergerie de Jeſus-Chriſt le reſte de nos freres égarés. Edifions-les, aimons-les, aſſiſtons-les : ſans tant diſcourir, nous les convertirons. Gagnons-les par notre douceur, engageons-les par notre prudence, forçons-les par notre charité, faiſons-leur cette aimable violence que l'Evangile nous permet, en les conjurant de ſe réunir à nous, ou plûtôt en conjurant Dieu, mais avec perſévérance, de les éclairer, & de leur inſpirer cette réunion : ils ne nous réſiſteront pas.

Ainſi le Prince de Condé fit-il triompher la Religion Catholique. Il étoit né pour la rétablir, il ne vécut que pour la défendre, & dans toute ſa conduite il ſembla n'avoir point d'autre vûe que de remplir ſes devoirs de Prince pour l'honorer. Encore un moment d'attention, c'eſt la derniere partie de ce diſcours.

III. PARTIE.

C'Etoit par l'intégrité d'une vie irréprehenſible, que ſaint Paul exhortoit les premiers Chrétiens à donner aux Païens & aux Infidéles une idée avantageuſe de la religion de Jeſus-Chriſt ; & quand je parle aujourd'hui d'un homme, qui par ſa conduite honore la vraie religion, j'entends un homme parfait dans ſa condition, at-

taché inviolablement à ſes devoirs, aimant la Juſtice, pratiquant la charité, d'une probité reconnue, ſolide dans ſes maximes, réglé dans ſes actions, maître de ſes mouvemens & de ſes paſſions. Pourquoi? parce qu'il n'y a que la vraie religion qui puiſſe former un ſujet de ce caractère. C'eſt ſon ouvrage; il ne faut donc pas s'étonner ſi elle s'en fait honneur: & parce qu'il eſt d'ailleurs impoſſible qu'elle ſe faſſe honneur d'un ſujet, à qui ce caractère ne convient pas, ſans cela il n'y a point de religion, pour ſainte qu'elle ſoit en elle-même, qui ne tombe dans le mépris, & qui ne paſſe pour hypocriſie.

Il faut la garantir de ce reproche; & pour la ſoutenir avec mérite devant Dieu, il faut, dans le ſens de l'Apôtre, la pratiquer d'une maniere qui lui attire même l'approbation, l'eſtime & le reſpect des hommes. Voilà ce que j'appelle l'honorer. Or c'eſt ce qu'a fait admirablement le Prince dont j'acheve l'éloge; ou plûtôt, c'eſt ce que la religion catholique a fait excellemment en lui, puiſque c'eſt par elle, & ſuivant ſes loix, qu'il a été un Prince accompli dans tous ſes devoirs de Prince; c'eſt-à-dire, fidéle à ſon Roi, zélé pour le bien de l'Etat, plein de cha-

rité pour le peuple, appliqué à l'éducation des Princes ſes enfans, ſage dans le réglement de ſa maiſon, juſte envers tous, & quand il s'agiſſoit de l'être, au-deſſus de lui-même & de l'intérêt ; modeſte dans la proſperité, inébranlable dans l'adverſité, égal dans l'une & dans l'autre fortune. Ma conſolation eſt de voir qu'à toutes ces marques vous reconnoiſſez le Prince de Condé ; & que ſans autre diſcours, ces traits, quoique ſimples, vous le repréſentent au vif. N'ai-je donc pas eu raiſon de dire que ſa conduite avoit été l'ornement de ſa religion ? & puis-je vous mettre devant les yeux un ſujet plus propre à vous inſtruire de ce qu'une religion pure & ſans tache doit operer dans vos perſonnes, à proportion de ce que vous êtes ? Vous l'allez apprendre, & c'eſt par où je vais finir.

HENRI, Catholique d'eſprit & de cœur, auſſi-bien que de profeſſion & de culte, crut qu'après Dieu il devoit en donner la premiere preuve à celui qui, ſelon la parole de l'Ecriture, eſt par excellence & par prééminence le miniſtre de Dieu ſur la terre : *Regi quaſi præcellenti.* Il s'attacha au Roi, non par une politique intéreſſée, mais par une ſincère fidélité, dont on ſçait qu'il faiſoit gloire de ſervir

I. Petr. c. 2.

d'exemple & de modéle. Combien de fois déplora-t-il ce tems malheureux, où la minorité de LOUIS XIV. ayant donné lieu aux diſſenſions civiles, il s'étoit trouvé malgré lui entraîné par le torrent, & forcé par ſa deſtinée à ſuivre un parti qu'il n'auroit jamais embraſſé, ſi ſa raiſon, quoique ſéduite, ne lui en avoit répondu, comme du plus juſte & du plus avantageux au Souverain? Combien de fois, dis-je, revenu à ſoi, condamna-t-il ſon erreur? Quel zéle ne témoigna-t-il pas pour la réparer par l'importance de ſes ſervices? Et quel fruit n'en tira-t-il pas, non-ſeulement pour ſe confirmer lui-même dans la maxime qu'il garda depuis religieuſement, & dont il ne ſe départit jamais, d'avoir en horreur tout ce qui avoit l'ombre de partialité, mais pour faire aux Grands du Royaume ces leçons ſalutaires qu'il leur faiſoit quand il les voyoit expoſés à de pareilles tentations? Il s'étoit égaré par ſurpriſe, & ſon égarement même ſe tourna pour lui en mérite par les heureux effets de ſon retour.

Quelle vertu ſa préſence ſeule n'avoit-elle pas, pour appaiſer les ſoulévemens populaires? Et avec quelle docilité ne voyoit-on pas les eſprits les plus mutins

plier ſous le joug de l'autorité Royale, du moment que le Prince de Condé s'y intéreſſoit ? Où paroiſſoit-il plus éloquent, plus animé, plus ferme, plus inflexible, que dans les occaſions où il s'agiſſoit de faire exécuter les ordres du Roi ? Avec quelle force les appuyoit-il dans les Parlemens ? Quel poids ne leur donnoit-il pas dans les Provinces & dans les Villes dont le gouvernement lui étoit confié ? Jamais homme n'eut tant d'empire ſur les eſprits des peuples, pour leur imprimer l'obéiſſance dûe à l'oint du Seigneur. Il la prêchoit par ſes actions encore plus que par ſes paroles, mais ſes paroles ſoutenues de ſes actions avoient une grace invincible pour la perſuader. Sa deviſe & ſa régle étoit celle-ci : *Deum timete, Regem honorificate.* Craignez Dieu, dont le Roi eſt
I. Petr. 2. la vive image ; & honorez le Roi dépoſitaire de la puiſſance de Dieu. C'eſt ainſi que ce grand Prince pratiquoit ſa religion ; diſons mieux, c'eſt ainſi qu'il édifioit, & qu'il glorifioit même ſa religion. Ce n'eſt pas tout.

Par le même principe il aima l'Etat, & ſi le ciel pour nos péchés ne nous l'avoit ravi dans la conjoncture où il nous étoit devenu ſouverainement néceſſaire, France, ma chère Patrie, tu n'aurois pas

eſſuyé les calamités dont ſa mort fut bientôt ſuivie, & dont Dieu par un ſévère jugement te voulut punir ! Vous m'entendez, Chrétiens, & ſans que je m'explique davantage, le ſouvenir encore récent de nos misères paſſées, ne vous oblige que trop à convenir avec moi de la perte infinie que fit l'Etat, en perdant le Prince de Condé. Les troubles de 1648. nous la firent ſentir, & nous commençames à comprendre le beſoin que nous avions de lui, & combien ſa perſonne nous étoit précieuſe, par les maux qui nous accablerent dès que nous en fumes privés. Chacun avoüoit, & c'eſt la voix publique, plus ſûre que tous les éloges, que ſi le Prince de Condé avoit vécu, nous ne ſerions pas tombés dans ces malheurs.

Et en effet, le Prince de Condé étoit celui ſur qui l'on pouvoit dire que rouloit alors la tranquillité & la paix du Royaume ; qui la maintenoit par ſa prudence, par ſa modération, par ſon crédit, par la créance qu'on avoit en lui, par la déférence des miniſtres à ſes ſages avis, par l'efficace & par la vigueur de ſon zéle ; en un mot, qui comme un Ange tutélaire préſervoit la France du fléau de la guerre inteſtine dont l'orage ſe formoit déja

mais qui demeura comme ſuſpendu tandis que Dieu nous conſerva ce Prince dont dépendoit notre repos. C'étoit un homme ſolide, dont toutes les vûes alloient au bien ; qui ne ſe cherchoit point lui-même, & qui ſe feroit fait un crime d'enviſager dans les déſordres de l'Etat ſa conſidération particuliere, (maxime ſi ordinaire aux Grands,) qui ne vouloit entrer dans les affaires que pour les finir, dans les mouvemens de diviſion & de diſcorde que pour les calmer, dans les intrigues & les cabales de la Cour que pour les diſſiper : un homme dont les partis contraires n'avoient ni éloignement ni défiance, parce qu'ils étoient convaincus que toute ſon ambition auroit été d'en être le pacificateur ; qui cent fois les a réunis par la ſeule opinion qu'ils avoient de la droiture de ſes intentions, ſur laquelle ils ſe trouvoient également d'accord ; qui ſans être aux uns ni aux autres, ne laiſſoit pas d'être à tous, parce qu'il vouloit le bien de tous : un homme enfin, à qui l'Etat étoit plus cher que ſa propre vie, & qui auroit tout ſacrifié pour le ſauver. En dis-je trop, & ceux à qui le Prince dont je parle étoit connu, peuvent-ils m'accuſer d'exagération ? Or voilà encore une fois ce qui s'appelle faire

honneur à ſa Religion ; & quiconque bien inſtruit des choſes conçoit la religion d'un Prince, doit par-là l'eſtimer & la meſurer.

J'ai dit que le Prince de Condé avoit eu pour le peuple un cœur de pere, une affection tendre, des entrailles de bonté & de miſéricorde : qualités, dit ſaint Auguſtin, qu'on adoreroit dans les Princes de la terre, s'ils vouloient s'en prévaloir, & dont le Dieu jaloux a ſouvent permis qu'ils ne fuſſent pas touchés, peut-être, dit ce ſaint Docteur, afin que l'honneur qu'on leur rendroit, n'allât pas juſqu'à l'idolâtrie. Jamais Prince uſa-t-il mieux de cette qualité, & s'en fit-il une vertu plus épurée, que celui dont je tâche ici, mais dont je ne puis que foiblement vous marquer tous les caractères ?

Il étoit populaire, non point par baſſeſſe, mais par grandeur d'ame ; non point par vanité, mais par charité ; non point par ambition, mais par compaſſion ; c'eſt-à-dire, il n'aimoit pas les peuples pour en avoir le cœur & la bienveillance, mais il avoit la bienveillance & le cœur des peuples parce qu'il les aimoit. Et c'eſt ici où me citant moi-même pour témoin, je pourrois, par ce que j'ai vû, confirmer hautement ce que je dis ; témoignage de

l'enfance, mais pour cela même, témoignage non ſuſpect, puiſque c'eſt de là que, ſelon le ſaint Eſprit même, ſe tirent les louanges les plus pures & les plus irréprochables. J'ai été nourri, Chrétiens, dans l'une de ces provinces dont le Prince de Condé étoit, ne diſons pas le gouverneur, mais le tuteur, mais le conſervateur, mais, ſi j'oſe ainſi dire, le Sauveur; & je ſçai, puiſque l'uſage pardonne maintenant ce terme, juſqu'à quel point il y étoit adoré: heureux de pouvoir dans un âge plus avancé, donner aujourd'hui des marques de la vénération qu'on m'a inſpirée pour lui dès mes tendres années! Quelle joie ne nous apportoit-il pas, lorſque quittant Paris & la Cour, il venoit nous viſiter? Il ſuffiſoit de le voir pour oublier tout ce que la pauvreté & la difficulté des tems avoit fait ſouffrir. Il n'y avoit point de calamité publique, que ſa préſence n'adoucît. On étoit conſolé de tout, pourvû qu'on le poſſédât; tant on étoit ſûr de trouver dans lui une reſſource à tout ce qui pouvoit affliger. Son abſence au contraire nous déſoloit; & quand il n'étoit pas content de nous, & qu'il nous vouloit punir, il n'avoit qu'à nous menacer qu'on ne le verroit pas cette année-là. La moindre de ſes maladies cauſoit dans tout le

pays une consternation générale ; & ce qui marque qu'elle étoit véritable, c'est qu'après trente-sept ans on y pleure encore & on y pleurera sa mort. De combien peu de Princes en pourroit-on dire autant !

Il étoit populaire, non pas comme certains Grands qui affectent de l'être, sans être ni obligeans ni bienfaisans. Il ne l'étoit qu'à juste titre, & il ne vouloit être aimé des peuples, qu'à condition de leur faire du bien. Populaire, que pour leur obtenir des graces, que pour solliciter leurs intérêts, que pour représenter leurs besoins. Populaire, que pour être parmi eux l'arbitre de leurs différends, que pour terminer leurs querelles, que pour les empêcher de se ruiner, les regardant comme ses enfans, & croyant leur devoir cette application d'un pere charitable : Dieu lui avoit donné grace pour cela. Populaire, que pour être leur consolation & leur secours dans les nécessités pressantes. L'ennemi entre dans la Bourgogne, & en même tems la peste est à Dijon : il y accourt. On lui remontre le danger auquel il s'expose : il n'en reconnoît point d'autre que celui auquel il est résolu de remédier en soulageant cette pauvre Ville. On lui dit que le mal y est extrême, & que le nombre

des morts y croît tous les jours : C'eſt pour cela, répond-t-il, que j'y veux aller ; car que deviendra ce peuple dont je ſuis chargé, ſi je l'abandonne dans un ſi éminent péril ? Tel étoit le langage des Charles Borromées ; mais ce n'étoit pas le langage des Princes. Ce fut pourtant celui du Prince de Condé, qui dans ces occaſions s'immolant lui-même, faiſoit l'office de Paſteur, & égaloit par ſon zéle les Prélats de l'Egliſe les plus fervens. Eſt-ce honorer ſa Religion, que d'y procéder de la ſorte ?

Je ſerois infini, ſi de ces devoirs généraux paſſant aux particuliers, je vous le repréſentois comme un autre Salomon réglant ſa maiſon & ſa Cour, en banniſſant le vice, n'y ſouffrant ni ſcandale, ni impiété, en faiſant une école de vertu pour tous ceux qui la compoſoient, & y maintenant un ordre que la Reine étrangère de l'Evangile auroit peut-être plus admiré que celui qui l'attira des extrémités de la terre. Le plus aimable Maître qui fut jamais : il y paroît bien par les monumens authentiques de reconnoiſſance, que ſes ſerviteurs, après l'avoir même perdu, lui ont érigés. Le Prince le plus fidéle à ſes amis : nous en avons encore des témoins vivants. L'homme contre lui-même le

plus droit & le plus équitable, ſe retranchant pour payer ſes dettes, (écoutez, Grands, & inſtruiſez-vous d'un devoir que quelques-uns goûtent ſi peu,) ſe retranchant pour payer ſes dettes, & aimant mieux rabattre de ſa grandeur que d'intéreſſer ſa juſtice ; n'ayant jamais ſçû ce ſecret malheureux de ſoutenir ſa condition aux dépens d'autrui ; & dans le déſordre où il trouva les affaires de ſa maiſon, s'étant meſuré à ce qu'il pouvoit, & non pas à ce qu'il étoit, perſuadé, malgré le déréglement de l'eſprit du ſiécle, que ſes dépenſes devoient au moins être bornées par ſa conſcience. Car voilà encore une fois ce que je ſoutiens être dans un Prince les ornemens de la vraie religion. Or vous ſçavez s'ils conviennent au Prince de Condé. Je ſerois, dis-je, infini, ſi je voulois m'étendre ſur tous ces chefs. Mais ſatisferois-je à ce que vous attendez de moi, ſi j'omettois, en finiſſant, celui qui tout ſeul pouvoit lui tenir lieu d'un juſte éloge, & dont je ſuis ſûr que vous allez être touchés ? Ecoutez-moi : je n'ai plus qu'un mot.

Dieu lui donna des enfans ; & ſelon la promeſſe du Saint-Eſprit, ſes enfans ont été ſa gloire. Comment ne l'auroient-ils pas été, puiſqu'ils ont été la gloire de

la France, de l'Europe, & du monde Chrétien ? Mais ils ne s'offenseront pas quand je dirai que s'ils ont été la gloire de leur pere, leur pere, le meilleur & le plus digne de tous les peres, avoit auparavant été la leur. C'est lui-même qui les forma ; il n'en falloit pas davantage pour rendre sa mémoire éternelle : c'est lui-même qui les forma, & il compta pour rien de les avoir fait naître Princes, dans le dessein qu'il conçut d'en faire, si j'ose parler ainsi, des modéles de Princes, en leur donnant une éducation encore plus noble que leur naissance. Y réussit-il ? n'en jugez pas par le rapport que je vous en fais, mais par les précieux fruits qui nous en restent, & que vous voyez de vos yeux.

Le Héros qui m'écoute, l'incomparable Fils qu'il nous a laissé, vous l'apprendra bien mieux que moi. Vous sçavez ce qu'il vaut, & ce qu'il a fait ; & vous confessez tous les jours que ce qu'il a fait, est encore moins que ce qu'il vaut. Sa présence & sa modestie m'empêchent de le dire ; mais vous empêchent-elles de le penser, & empêcheront-elles la postérité de l'admirer ? Laissons là ses exploits de guerre dont l'Univers a retenti, & dont il n'y a que lui-même qui ne soit pas étonné ;

ces prodiges de valeur qui ont fait taire devant lui toute la terre, ces journées glorieuſes dans leſquelles il a tant de fois ſauvé le Royaume & l'Etat. Il eſt ici aux pieds des Autels, pour faire hommage de tout cela à ſa religion ; & il n'aſſiſte à cette funébre cérémonie, que pour apprendre où doit aboutir enfin tout l'éclat de ſa réputation. Un mérite encore plus ſolide dont il eſt plein ; cette élévation de génie ſi extraordinaire qui le diſtingue par-tout ; cette capacité d'eſprit dont le caractère eſt de n'ignorer rien, & de juger en maître de toutes choſes ; ces vertus du cœur que les Grands connoiſſent ſi peu, & par leſquelles il eſt ſi connu ; cette facilité à ſe communiquer, ſi avantageuſe pour lui, & qui bien loin de l'avilir, le rend toujours plus vénérable ; ce ſecret qu'il a trouvé d'être auſſi grand dans ſa retraite, qu'il étoit à la tête des Armées ; cent choſes que j'ajouterois, plus ſurprenantes & plus admirables dans lui que ſes conquêtes : voilà ce que j'appelle les fruits de cette éducation de Prince qu'il a reçue, & qui fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la mémoire du Prince de Condé. Et ne vous étonnez pas de ce que j'ai attendu à la fin de mon diſcours à vous en parler : c'eût été d'abord achever le panégyrique

du Pere, que de prononcer le nom du Fils.

C'eſt pour ce Fils, & pour ce Héros que nous faiſons continuellement des vœux; & ces vœux, ô mon Dieu, ſont trop juſtes, trop ſaints, trop ardents pour n'être pas enfin exaucés de vous. C'eſt pour lui que nous vous offrons des ſacrifices: il a rempli la terre de ſon nom; & nous vous demandons que ſon nom ſi comblé de gloire ſur la terre, ſoit encore écrit dans le ciel. Vous nous l'accorderez, Seigneur; & ce ne peut être en vain que vous nous inſpirez pour lui tant de déſirs & tant de zéle. Répandez donc ſur ſa perſonne la plénitude de vos lumieres & de vos graces. Répandez-la ſur toutes ces illuſtres Têtes qui l'accompagnent ici. Sur ce Prince le fondement de toutes les eſpérances de ſa Maiſon, l'héritier par avance de ſon courage & de toutes ſes héroïques qualités, de ſa hardieſſe à entreprendre de grandes choſes, de ſon activité à les pourſuivre, de ſa valeur à les exécuter; des rares talens de ſon eſprit, de la délicateſſe & de la fineſſe de ſon diſcernement, de ſa pénétration dans les affaires, de ſon génie ſublime pour tout ce qu'il y a dans les ſciences de plus curieux & de plus recherché. Sur cette Prin-

ceſſe ſelon ſon cœur, l'exemple de toutes les vertus, & l'idée de tous les devoirs que la Cour révere, & qui ne s'y fait voir que pour l'édifier. Sur ce petit-fils ſa conſolation & ſa joie, déja le miracle de ſon âge, & bientôt la copie vivante de ſon pere & de ſon ayeul. Sur cette jeune Princeſſe dont le mérite répond ſi bien à la naiſſance, & pour laquelle le monde n'a rien de trop grand, ſi le ciel lui donne une alliance digne d'elle. Sur ces deux Princes que la mémoire de leur Pere nous rend ſi chers, & que leur propre gloire qui croît tous les jours, nous fait regarder comme ces nouveaux * Aſtres qui portent leur nom, & qui brillant près du Soleil auquel ils ſemblent comme attachés, & dont ils ſuivent le mouvement, marquent heureuſement leur deſtinée. Sur cette digne Epouſe du premier, en qui la nature a préparé un ſi beau fonds à tous les dons de la grace, & qui a tous les avantages auſſi-bien que les engagemens pour donner à la piété du crédit & du luſtre par ſon exemple.

Rempliſſez-les tous, ô mon Dieu, de cet eſprit de religion dont je viens de leur propoſer un modéle ſi propre à les toucher, & ſi capable de les convaincre. Faites qu'ils en ſoient pénétrés; & à toutes

* *Etoiles nouvellement découvertes, & appellées dans le globe céleſte, Aſtres de Bourbon, qui ſont tout proche du Soleil, & qui ne s'en éloignent jamais.* Borbonia Sydera.

les grandeurs qu'ils poſſédent ſelon le monde, ajoutez-y celle d'en faire des Princes prédeſtinés, puiſque hors de là toutes leurs grandeurs ne ſont que vanités & que néant. Pour nous, mes chers Auditeurs, profitant de ce diſcours, & nous attachant à la régle de S. Paul, que le Prince de Condé pratiqua ſi parfaitement, honorons notre religion. Ne nous contentons pas de l'aimer, ni d'être même zélés pour elle : honorons-la par la conduite de notre vie, & ſouvenons-nous que l'un des grands déſordres que nous devons craindre, eſt celui de la ſcandaliſer. *Quid enim prodeſt*, diſoit un Pere de l'Egliſe, *ſi quis catholicè credat, & gentiliter vivat ?* Que ſert-il d'avoir une créance Catholique, & de mener une vie Païenne ? Et moi je dis, que ſert-il de faire profeſſion d'une vie Chrétienne, & de manquer aux devoirs ſolides dans leſquels elle doit conſiſter ? Car voilà, mes Freres, ajoûte ce ſaint Docteur, ce qui ſcandaliſe & ce qui deshonore en nous la religion. On ſe pique d'être Chrétien, & on n'eſt rien de tout ce qu'on doit être dans ſa condition : c'eſt-à-dire, on ſe pique d'être Chrétien, & on n'eſt ni bon pere, ni bon maître, ni bon Magiſtrat, ni bon Juge, comme ſi tout cela pouvoit être ſéparé du Chrétien, & que

que le Chrétien fût quelque choſe d'indépendant de tout cela. On eſt Catholique de culte, & on n'eſt ni fidéle, ni équitable, ni ſoumis à qui on le doit, ni complaiſant à qui Dieu l'ordonne. Voilà, dis-je, ce qui décrie la religion. Préſervons-nous de cet abus. Comme la vraie religion nous ſanctifie devant Dieu, glorifions-la devant les hommes. Une vie remplie de nos devoirs, eſt l'unique moyen d'y parvenir. Soyons tels que l'Apôtre nous vouloit, c'eſt-à-dire, des hommes irrépréhenſibles, & capables par notre conduite de confondre l'impiété; & ſoyons tels que le monde même nous veut, & qu'il exige que nous ſoyons, pour être exempts de ſa cenſure. Il faut, pour l'un & pour l'autre, commencer par les véritables devoirs, les accomplir tous, n'en omettre aucun, nous en faire une dévotion, & régler par-là tout le reſte. Nous faire une dévotion de nos devoirs: voilà, Chrétiens qui m'écoutez, ce que l'impiété même reſpectera dans nous; ce qui fera honneur à notre foi, ce qui ne ſera point ſoupçonné d'hypocriſie, ce qui n'aura rien d'équivoque pour donner priſe à la médiſance, ce qui rendra notre lumiere pure, ce qui nous élévera dès maintenant à ce dégré de juſtice, dont

la récompenſe eſt d'éterniſer la mémoire de l'homme, & ce que Dieu couronnera au jour de l'immortalité de ſa gloire, que je vous ſouhaite, &c.

ORAISON FUNEBRE
DE
LOUIS DE BOURBON
PRINCE DE CONDE',
ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Dixit quoque Rex ad ſervos ſuos : Num ignoratis quoniam Princeps & maximus cecidit hodie in Iſraël ? ... Plangenſque ac lugens ait : Nequaquam, ut mori ſolent ignavi, mortuus eſt.

Le Roi lui-même touché de douleur, & verſant des larmes, dit à ſes ſerviteurs : Ignorez-vous que le Prince eſt mort, & que dans ſa perſonne nous venons de perdre le plus grand homme d'Iſraël ?.. Il eſt mort, mais non pas comme les lâches ont coutume de mourir. Au ſecond Livre des Rois, chap. 33.

MONSEIGNEUR, *Monſieur le Prince.*

C'EST ainſi que parla David dans le moment qu'il apprit la funeſte mort d'un Prince de la Maiſon Royale de Judée, qui avoit

commandé avec honneur les armées du peuple de Dieu ; & c'eſt, par l'application la plus heureuſe que je pouvois faire des paroles de l'Ecriture, l'éloge preſque en mêmes termes, dont notre Auguſte Monarque a honoré le premier Prince de ſon Sang, dans l'extrême & vive douleur que lui cauſa la nouvelle de ſa mort. Après un témoignage auſſi illuſtre & auſſi authentique que celui-là, comment pourrions-nous ignorer la grandeur de la perte que nous avons faite dans la perſonne de ce Prince ? Comment pourrions-nous ne la pas comprendre, après que le plus grand des Rois l'a reſſentie, & qu'il a bien voulu s'en expliquer par des marques ſi ſingulieres de ſa tendreſſe & de ſon eſtime ; pendant que toute l'Europe le publie, & que les nations les plus ennemies du nom François, confeſſent hautement que celui que la mort vient de nous ravir, eſt le PRINCE ET LE TRÉS-GRAND PRINCE, qu'elles ont admiré, autant qu'elles l'ont redouté ? Comment ne le ſçaurions-nous pas, & comment l'ignorerions-nous à la vûe de cette pompe funébre, qui en nous avertiſſant que ce Prince n'eſt plus, nous rappelle le ſouvenir de tout ce qu'il a été ; & qui d'une voix muette, mais bien plus touchante que les plus éloquens diſcours,

ſemble encore aujourd'hui nous dire : *Num ignoratis quoniam Princeps & maximus cecidit in Iſraël ?*

Je ne viens donc pas ici, Chrétiens, dans la ſeule penſée de vous l'apprendre. Je ne viens pas à la face des Autels étaler en vain la gloire de ce Héros, ni interrompre l'attention que vous devez aux ſaints myſtères, par un ſtérile, quoique magnifique récit de ſes éclatantes actions. Perſuadé plus que jamais, que la chaire de l'Evangile n'eſt point faite pour des éloges prophanes, je viens m'acquitter d'un devoir plus conforme à mon miniſtère. Chargé du ſoin de vous inſtruire & d'exciter votre piété, par la vûe même des grandeurs humaines, & du terme fatal où elles aboutiſſent, je viens ſatisfaire à ce que vous attendez de moi. Au lieu des prodigieux exploits de guerre, au lieu des victoires & des triomphes, au lieu des éminentes qualités du Prince de Condé ; je viens, touché de choſes encore plus grandes & plus dignes de vos réflexions, vous raconter les miſéricordes que Dieu lui a faites, les deſſeins que la Providence a eus ſur lui, les ſoins qu'elle a pris de lui, les graces dont elle l'a comblé, les maux dont elle l'a préſervé, les précipices & les abyſmes d'où elle l'a tiré, les voies

de prédeſtination & de ſalut, par où il lui a plû de le conduire; & l'heureuſe fin dont, malgré les puiſſances de l'Enfer, elle a terminé ſa glorieuſe courſe. Voilà ce que je me ſuis propoſé, & les bornes dans leſquelles je me renferme.

Je ne laiſſerai pas, & j'aurai même beſoin pour cela de vous dire ce que le monde a admiré dans ce Prince; mais je le dirai en Orateur Chrétien, pour vous faire encore davantage admirer en lui les conſeils de Dieu. Animé de cet eſprit, & parlant dans la chaire de vérité, je ne craindrai point de vous parler de ſes malheurs; je vous ferai remarquer les écueils de ſa vie: je vous avouerai même, ſi vous voulez, ſes égaremens: mais juſques dans ſes malheurs vous découvrirez avec moi des thréſors de graces; juſques dans ſes égaremens vous reconnoîtrez les dons du Ciel, & les vertus dont ſon ame étoit ornée. Des écueils même de ſa vie, vous apprendrez à quoi la Providence le deſtinoit, c'eſt-à-dire, à être pour lui-même un vaſe de miſéricorde, & pour les autres un exemple propre à confondre l'impiété. Or tout cela vous inſtruira & vous édifiera. Il s'agit d'un Héros de la terre; car c'eſt l'idée que tout l'univers a eue du Prince de Condé. Mais je veux

aujourd'hui m'élever au-deſſus de cette idée, en vous propoſant le Prince de Condé, comme un Héros prédeſtiné pour le Ciel : & dans cette ſeule parole conſiſte le précis & l'abbrégé du diſcours que j'ai à vous faire. Je ſçai que d'oſer loüer ce grand Homme, c'eſt pour moi une eſpéce de témérité ; & que ſon éloge eſt un ſujet infini que je ne remplirai pas : mais je ſçai bien auſſi que vous êtes aſſez équitables pour ne pas exiger de moi que je le rempliſſe ; & ma conſolation eſt, que vous me plaignez plûtôt de la néceſſité où je me ſuis trouvé de l'entreprendre. Je ſçai le déſavantage que j'aurai de parler de ce grand Homme à des Auditeurs déja prévenus ſur le ſujet de ſa perſonne, d'un ſentiment d'admiration & de vénération, qui ſurpaſſera toujours infiniment ce que j'en dirai. Mais dans l'impuiſſance d'en rien dire qui vous ſatisfaſſe, j'en appellerai à ce ſentiment général, dont vous êtes déja prévenus ; & profitant de votre diſpoſition, j'irai chercher dans vos cœurs & dans vos eſprits, ce que je ne trouverai pas dans mes expreſſions & dans mes penſées.

Il s'agit, dis-je, d'un Héros prédeſtiné de Dieu, & voici comme je l'ai conçu : écoutez-en la preuve ; & peut-être en

ſerez-vous d'abord perſuadés. Un Héros à qui Dieu, par la plus ſinguliere de toutes les graces, avoit donné en le formant, un cœur ſolide, pour ſoutenir le poids de ſa propre gloire; un cœur droit, pour ſervir de reſſource à ſes malheurs, & puiſqu'une fois j'ai oſé le dire, à ſes propres égaremens; & enfin un cœur Chrétien, pour couronner dans ſa perſonne une vie glorieuſe par une ſainte & précieuſe mort. Trois caractères dont je me ſuis ſenti touché, & auſquels j'ai cru devoir d'autant plus m'attacher, que c'eſt le Prince lui-même qui m'a donné lieu d'en faire le partage, & qui m'en a tracé comme le plan, dans cette derniere lettre qu'il écrivit au Roi ſon Souverain, en même tems qu'il ſe préparoit au jugement de Dieu, qu'il alloit ſubir. Vous l'avez vûe, Chrétiens, & vous n'avez pas oublié les trois tems & les trois états, où lui même s'y repréſente: ſon entrée dans le monde, marquée par l'accompliſſement de ſes devoirs, & par les ſervices qu'il a rendus à la France; le milieu de ſa vie, où il reconnoît avoir tenu une conduite qu'il a lui-même condamnée; & ſa fin conſacrée au Seigneur par les ſaintes diſpoſitions, dans leſquelles il paroît qu'il alloit mourir. Car prenez garde, s'il

vous plaît : ſes ſervices & la gloire qu'il avoit acquiſe, demandoient un cœur auſſi ſolide que le ſien, pour ne s'en pas enfler ni élever. Ses malheurs & ce qu'il a lui-même enviſagé comme les écueils de ſa vie, demandoient un cœur auſſi droit, pour être le premier à les condamner, & pour avoir tout le zéle qu'il a eu de les réparer. Et ſa mort, pour être auſſi ſainte & auſſi digne de Dieu, qu'elle l'a été, demandoit un cœur plein de foi & véritablement Chrétien.

C'eſt donc ſur les qualités de ſon cœur, que je fonde aujourd'hui ſon éloge. Ce cœur, dont nous conſervons ici le précieux dépôt, & qui ſera éternellement l'objet de notre reconnoiſſance : ce cœur, que la nature avoit fait ſi grand, & qui ſanctifié par la grace de Jeſus-Chriſt, s'eſt trouvé à la fin un cœur parfait : ce cœur de Héros, qui après s'être raſſaſié de la gloire du monde, s'eſt par une humble pénitence ſoumis à l'empire de Dieu, je veux l'expoſer à vos yeux : je veux vous en faire connoître la ſolidité, la droiture & la piété. Donnez-moi, Seigneur, vous à qui ſeul appartient de ſonder les cœurs, les graces & les lumieres dont j'ai beſoin pour traiter ce ſujet chrétiennement. Le voici, mes chers Auditeurs, renfermé

dans ces trois penſées. Un cœur, dont la ſolidité a été à l'épreuve de toute la gloire & de toute la grandeur du monde, c'eſt ce qui fera le ſujet de votre admiration. Un cœur, dont la droiture s'eſt fait voir juſques dans les états de la vie les plus malheureux, & qui y paroiſſoient les plus oppoſés, c'eſt ce qui doit être le ſujet de votre inſtruction. Un cœur, dont la religion & la piété ont éclaté dans le tems de la vie le plus important & dans le jour du ſalut, qui eſt principalement celui de la mort, c'eſt ce que vous pourrez vous appliquer pour faire le ſujet de votre imitation : & ce ſont les trois parties du devoir funébre que je vais rendre à la mémoire de TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT, ET TRE'S-EXCELLENT PRINCE LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

I. PARTIE. DE quelque maniere que nous jugions des choſes, & quelque idée que nous nous formions du mérite des hommes, ne nous flattons pas, Chrétiens ; il eſt rare de trouver dans le monde un vrai mérite ; encore plus rare d'y trouver un mérite parfait, & ſouverainement rare, ou plûtôt rare juſqu'au prodige, d'y trouver un mérite univerſel, c'eſt-à-dire, tous les genres de

mérite raſſemblés & réunis dans un même ſujet. Mais c'eſt pour cela même, que ce mérite, quand il ſe trouve, eſt quelque choſe de ſi difficile à ſoutenir : c'eſt pour cela que la gloire d'un tel mérite eſt une tentation ſi délicate & ſi dangereuſe, & que de s'en préſerver, c'eſt une eſpéce de miracle, dont il n'y a qu'un Héros choiſi de Dieu & formé de la main de Dieu, qui ſoit capable. Or voilà quel fut le caractère de celui dont nous pleurons la mort ; & c'eſt, mes chers Auditeurs, le premier trait des miſéricordes que Dieu par ſon aimable providence a exercées ſur lui. Je m'explique.

On voit tous les jours dans le monde des hommes avec peu de mérite, aidés du hazard & de la fortune, ne laiſſer pas de s'acquérir de la gloire & faire de grandes actions, ſans en être eux-mêmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un mérite diſtingué, mais d'un mérite borné. On y voit des braves, mais dont les autres qualités ne répondent pas à la valeur : de grands Capitaines, mais hors de-là de petits génies. On y voit des eſprits élevés, mais en même tems des ames baſſes ; de bonnes têtes, mais de méchants cœurs. On y voit des ſujets, dont le mérite, quoique vrai, n'a pas

le bonheur de plaire ; & qui avec tous les talens dont le Ciel les a pourvûs, n'ont pas celui de ſe faire aimer. On y voit des hommes qui brillent dans le mouvement & dans l'action, mais que le repos obſcurcit & anéantit ; que les emplois font valoir, mais qui dans la retraite ne ſont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

Où voit-on l'aſſemblage de toutes ces choſes ; c'eſt-à-dire, où voit-on tout enſemble & dans le même homme, une gloire éclatante fondée ſur un mérite infini ; de grandes actions faites par des principes encore plus grands ; un courage invincible pour la guerre, & une intelligence ſupérieure & dominante pour le conſeil ; un eſprit vaſte, pénétrant, ſublime, n'ignorant rien, & né pour décider de tout ; une ame encore plus belle & encore plus noble ; les vertus militaires avec les civiles ; l'élévation du génie avec la bonté ; la vivacité des lumieres avec les charmes de la douceur ? Où voit-on un homme également aimable & redoutable, également aimé & admiré : un homme l'honneur de ſa nation, la terreur des ennemis de ſon Roi, l'ornement de la Cour, l'admiration des Sçavans, l'amour & les délices des honnêtes gens : un homme

auſſi grand dans la retraite qu'à la tête des armées ; auſſi comblé de gloire réduit à lui-même & ſe poſſédant lui-même, que remportant des victoires & donnant des combats ? où voit-on, dis-je, tout cela & dans un éminent dégré ?

Vous l'avez vû, Chrétiens, & je ne ſçai ſi vous le verrez jamais. Des ſiécles ne ſuffiſent pas pour en produire un exemple ; & notre ſiécle eſt le ſiécle heureux, où cet exemple a paru. Mais l'idée que j'en donne eſt trop ſinguliere pour pouvoir convenir, ni être appliquée à nul autre qu'au Prince incomparable que j'ai prétendu vous marquer : & je ne crains pas que, remplis de cette idée, vous ayez pû vous y méprendre, ni en imaginer un autre que lui. Or concluez de-là encore une fois, quels fonds de ſolidité il a donc fallu que Dieu lui donnât, pour le fortifier contre une telle gloire ; c'eſt-à-dire, non pas contre la vaine & la fauſſe gloire, dont il n'y a que les petits eſprits qui ſoient ſuſceptibles, mais contre la gloire ſelon le monde la plus véritable, & par conſéquent la plus propre à inſpirer aux Héros même le poiſon ſubtil de l'orgueil & d'une idolâtrie ſecrette de leurs perſonnes.

Non, Chrétiens, jamais homme ſur la

terre n'a été, ni dû être plus exposé à cette corruption de l'amour-propre, & à cette enflûre de cœur, qui naît de la connoiſſance de ſon propre mérite, que le Prince dont je fais l'éloge : pourquoi ? parce que jamais homme n'a eu dans ſa condition un mérite ſi complet, ſi généralement reconnu, ſi hautement, ſi juſtement, ſi ſincérement applaudi. Quel bruit ne firent pas dans le monde ſes premiers exploits, & par quels prodiges de valeur ſa réputation naiſſante ne commença-t-elle pas à éclater ?

Comme il étoit né pour la guerre, il ne lui fallut point d'apprentiſſage pour le former. La ſupériorité de ſon génie lui tint lieu d'art & d'expérience, & il commença par où les conquérans les plus fameux auroient tenu à gloire de finir. Dans un âge, où à peine confie-t-on aux autres la conduite d'eux-mêmes, il ſe vit toute la fortune de la France entre les mains. Nous étions menacés des derniers malheurs : la foibleſſe d'une minorité, une Régence tumultueuſe, un Conſeil en butte à l'intrigue & à la cabale, des ſemences de diviſion, des Grands mécontens, l'agitation de la Cour, l'épuiſement des peuples, faiſoient concevoir à l'Eſpagne des eſpérances prochaines de notre ruine.

La valeur du Duc d'Enguien apporta le reméde à tous ces maux. Une bataille de laquelle dépendoit, ou le ſalut, ou la perte de l'Etat, fut l'épreuve ou le coup d'eſſai de ce jeune Héros. On crut qu'emporté par l'ardeur de ſon courage, il alloit tout riſquer ; & déja ſûr de lui, en Capitaine conſommé, il répondit & ſe chargea de l'événement. En vain lui remontra-t-on qu'il alloit combattre une armée plus nombreuſe que la ſienne, compoſée des meilleures troupes de l'Europe, commandée par des chefs d'élite, fiére & enflée de ſes ſuccès, avantageuſement poſtée. Plein d'une confiance, qui parut dans ce moment-là lui être comme inſpirée d'en-haut, quoiqu'avec des forces inégales, il s'avança, il triompha ; & faiſant tout céder à ſa valeur, il déconcerta & il humilia les Puiſſances ennemies.

Par-là il leur fit ſentir que la France pouvoit être tout à la fois affligée & victorieuſe, dans la déſolation & en état de leur donner la loi. C'eſt ce que la journée de Rocroi leur dut apprendre, & ce qu'elles n'oublieront jamais. Mais en même tems par-là il ſauva le Royaume, il le calma ; &, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, il le ranima. Il devint le ſoutien de la Monarchie, & par cette importante action

affermiſſant l'autorité du nouveau Monarque, dont il étoit le bras, il nous fut dès-lors comme un préſage de ce regne heureux, glorieux, miraculeux, ſous lequel nous vivons.

En effet, depuis ce mémorable jour, la fortune inconſtante pour les autres, ſembla pour lui s'être fixée & avoir fait avec lui un pacte éternel, pour être inſéparable de ſes armes. Vaincre & combattre ne fut plus déſormais pour lui qu'une même choſe. Ce ne fut plus qu'un torrent de proſpérités, de conquêtes, de batailles gagnées, de priſes de villes. Il n'y eut point de campagne ſuivante, qui par la ſingularité des entrepriſes que forma le Duc d'Enguien & qu'il exécuta, n'égalât ou ne ſurpaſsât tout ce que nous liſons dans l'hiſtoire de plus ſurprenant.

Les journées de Fribourg & de Nortlingue, ſi célébres par l'opiniâtre réſiſtance des ennemis, & par les inſurmontables difficultés qu'il y eut à les attaquer : ces journées, que l'on peut fort bien comparer à celles d'Arbelles & de Pharſale, porterent l'allarme & l'effroi juſques dans le cœur de l'Empire, & forcerent enfin l'Allemagne à vouloir la paix aux conditions qu'il nous plût de la lui donner. Sans parler de cent autres actions que je

ſupprime, & dont vous êtes bien mieux inſtruits que moi, la journée de Lens encore plus triomphante, acheva de mettre ce Prince dans la juſte & inconteſtable poſſeſſion, où il ſe vit alors, d'être le Héros de ſon ſiécle. Une ſuite ſi étonnante de ſuccès prodigieux & inoüis fit taire devant lui toute la terre, pour me ſervir du terme de l'Ecriture; ou plûtôt, par un contraire effet, quoique par la même raiſon, fit parler de lui toute la terre, c'eſt-à-dire, la fit retentir de ſon nom, & la fit taire de tout le reſte. Or vous ſçavez combien avec de tels ſuccès il eſt difficile de ne pas s'ébloüir, & de ne pas ſortir des bornes de la modération humaine. Vous ſçavez le danger qu'il y a de s'oublier alors ſoi-même, juſqu'à devenir l'adorateur de ſoi-même, & juſqu'à dire comme l'impie, *Manus noſtra excelſa, & non Dominus fecit hæc omnia.* Vous verrez pourtant combien, par la miſéricorde du Seigneur, notre Prince en fut éloigné.

2. *Mac.* c. 1.

Deut. c. 2.

Mais ce n'eſt pas tout, & je ne crains point d'amplifier ni d'exagerer, quand j'ajoute que ſes ſuccès n'ont été que la moindre partie de ſa gloire; & que le principe de ſes actions étoit encore plus propre à le flatter, que ſes actions mêmes;

parce qu'on ne peut nier que lui-même, & ce qui étoit en lui, ne fût encore infiniment plus grand que ce qui partoit de lui. Car j'appelle le principe de tant d'héroïques actions, ce génie tranſcendant & du premier ordre, que Dieu lui avoit donné pour toutes les parties de l'art militaire; & qui dans les ſiécles, où l'admiration ſe tournant en idolâtrie produiſoit des divinités, l'auroit fait paſſer pour le Dieu de la guerre, tant il avoit d'avantage au-deſſus de tous ceux qui s'y diſtinguoient.

J'appelle le principe de ces grands exploits, cette ardeur martiale, qui, ſans témérité ni emportement, lui faiſoit tout oſer & tout entreprendre; ce feu, qui dans l'exécution lui rendoit tout poſſible & tout facile; cette fermeté d'ame, que jamais nul obſtacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle réſiſtance ne laſſa ni ne rebuta; cette vigilance que rien ne ſurprenoit; cette prévoyance à laquelle rien n'échappoit; cette étendue de pénétration avec laquelle dans les plus hazardeuſes occaſions il enviſageoit d'abord tout ce qui pouvoit ou troubler ou favoriſer l'événement des choſes, ſemblable à un aigle, dont la vûe perçante fait en un moment la décou-

verte de tout un vaſte pays ; cette promptitude à prendre ſon parti, qu'on n'accuſa jamais en lui de précipitation, & qui ſans avoir les inconvéniens de la lenteur des autres, en avoit toute la maturité ; cette ſcience qu'il pratiquoit ſi bien, & qui le rendoit habile à profiter des conjonctures, à prévenir les deſſeins des ennemis preſqu'avant qu'ils fuſſent conçus, & à ne pas perdre en vaines délibérations ces momens heureux, qui décident du ſort des armes ; cette activité que rien ne pouvoit égaler ; & qui dans un jour de bataille le partageant, pour ainſi dire, & le multipliant, faiſoit qu'il ſe trouvoit par-tout, qu'il ſuppléoit à tout, qu'il rallioit tout, qu'il maintenoit tout, Soldat & Général tout à la fois ; & par ſa préſence inſpirant à tout un corps d'armée, & juſqu'aux plus vils membres qui le compoſoient, ſon courage & ſa valeur ; ce ſang froid qu'il ſçavoit ſi bien conſerver dans la chaleur du combat ; cette tranquillité, dont il n'étoit jamais plus ſûr que quand on en venoit aux mains, & dans l'horreur de la mêlée ; cette modération & cette douceur pour les ſiens, qui redoubloit à meſure que ſa fierté contre l'ennemi étoit émue ; cet inflexible oubli de ſa perſonne qui n'écouta jamais

la remontrance, & auquel conſtamment déterminé, il ſe fit toujours un devoir de prodiguer ſa vie, & un jeu de braver la mort. Car tout cela eſt le vif portrait que chacun de vous ſe fait, au moment que je parle, du Prince que nous avons perdu; & voilà ce qui fait les Héros.

Ceux qu'a vanté l'ancienne Rome, & ceux qui avant lui s'étoient diſtingués ſur le théâtre de la France, poſſédoient plus ou moins de ces qualités: l'un excelloit dans la conduite des ſiéges, l'autre dans l'art des campemens: celui-ci étoit bon pour l'attaque, & celui-là pour la défenſe: l'univerſalité jointe à l'éminence des vertus guerrieres, étoit le caractère de diſtinction de l'invincible CONDÉ. Ainſi le publioit le grand Turenne, cet homme digne de l'immortalité, mais le plus légitime juge du mérite de notre Prince, & le plus zélé, auſſi-bien que le plus ſincère de ſes admirateurs: ainſi, dis-je, le publioit-il; & la juſtice qu'il a toujours rendue à ce Héros en lui donnant le rang que je lui donne, eſt un témoignage dont on l'a oüi cent fois s'honorer lui-même. De-là vient que le Prince de Condé valoit ſeul à la France des armées entieres: que devant lui les forces ennemies les plus redoutables s'af-

foibliſſoient viſiblement par la terreur de ſon nom ; que ſous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides & invincibles ; que par lui nos frontieres étoient à couvert, & nos provinces en ſûreté ; que ſous lui ſe formoient & s'élevoient ces Soldats aguerris, ces Officiers expérimentés, ces braves dans tous les ordres de la milice, qui ſe ſont depuis ſignalés dans nos dernieres guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François, que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour maître & pour chef.

Quel thréſor dans un Etat d'y poſſéder un tel homme ! Et quel vuide un tel homme par ſa mort ne laiſſe-t-il pas dans un Etat ! Or de penſer qu'on eſt cet homme, & l'être en effet, le ſçavoir, le ſentir, ſe l'entendre dire à toute heure ; & joüir, mais auſſi ſinguliérement que celui-ci, de cette haute réputation, dont il ſemble que Dieu même a voulu paroître jaloux, ayant ſi ſouvent affecté de s'appeller dans l'Ecriture le Dieu des armées ; c'eſt-à-dire, être entre les hommes comme le Dieu des autres hommes ; quelle tentation & quel piége pour le ſalut, ſur-tout dans les maximes d'une religion, qui ne couronne que les humbles, & qui réprouve les vertus mêmes ſéparées de l'humilité !

Vous allez voir ſi notre Prince ſuccomba à cette tentation.

Mais auparavant joignez à la gloire des armes celle de l'eſprit, dont l'abus n'eſt pas moins à craindre, & qui donna dans ſa perſonne tant de luſtre à la qualité même de héros. Car il n'étoit pas, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, de ces Héros incultes, qui de la bravoure & de la ſcience de la guerre, ſe font un titre & un droit d'ignorance pour tout le reſte. Avec le magnanime & l'héroïque, il ſçut accorder tout le brillant & tout le ſublime des talens de l'eſprit.

Quelle capacité plus vaſte, quel diſcernement plus exquis, quel goût plus fin, quelle comptéhenſion plus vive, quelle maniere de penſer & de s'énoncer plus juſte & plus noble? Qu'ignoroit-il? & dans l'immenſité des choſes, dont il avoit acquis la connoiſſance, que ne ſçavoit-il pas exactement? Depuis le cédre juſqu'à l'hyſſope, auſſi-bien que le ſage Salomon, c'eſt-à-dire, depuis la plus relevée théologie juſques aux moindres ſecrets de la méchanique, de quoi n'étoit-il pas inſtruit? Que n'avoit-il pas lû & dévoré, prophane & ſacré, antique & moderne, de quoi ne parloit-il pas, & ne jugeoit-il pas en maître?

S'il falloit assister à un Conseil, avec quelle force de politique, avec quelle abondance d'expédiens, avec quel don de décision n'y opinoit-il pas ? S'il s'entretenoit avec des Sçavans, que n'ajoûtoit-il pas à leurs lumieres par ses réflexions ? & dans ce qu'ils croyoient sçavoir, de combien de faux préjugés, doüé lui-même d'une science plus épurée, ne les faisoit-il pas revenir ? Quel poids, s'ils le consultoient comme auteurs, son approbation ne donnoit-elle pas à leurs ouvrages ? & quelle censure plus infaillible que la sienne, leur répondoit par avance du jugement du public ? Tout cela se trouvant en lui accompagné de ces vertus, qui sont l'ornement de la société civile, & qui par une alliance rare joignoient le parfait honnête homme à l'habile homme, au grand homme, au Prince, au Héros, que lui manquoit-il pour être selon le monde un homme achevé ?

Jamais homme encore une fois, n'eut donc tant de droit d'être rempli de lui-même, si jamais on peut avoir droit d'en être rempli : & jamais homme pour se défendre de la vanité, n'eut donc tant à craindre du côté de la vérité. Mais c'est ici où commence le miracle de la providence. Car au même tems, parce qu'il

avoit un cœur ſolide (or voici à quoi je réduis la ſolidité de ce cœur, en le comparant & en l'oppoſant à lui-même) jamais homme avec tant de gloire, n'a été ſi ſupérieur à ſa propre gloire; jamais homme avec tant de mérite, n'a été moins enflé de ſon mérite; jamais homme avec tant d'éclatans ſuccès, n'a été ſi éloigné de l'oſtentation, ni ſi ennemi de la flatterie; jamais homme avec tant de grandeur, n'a allié tant d'humanité, tant d'affabilité, tant de bonté; jamais homme avec tant de capacité & tant de lumieres, n'a eu moins de préſomption; jamais homme avec tant de ſujets d'être content de lui-même, n'a été moins occupé de lui-même, moins gâté ni moins infecté de l'amour de lui-même. Miracles, dis-je, de la providence, mais d'autant plus miracles, qu'ils paroiſſoient en lui comme naturels. A ces traits, mes chers Auditeurs, vous reconnoiſſez encore ici le Prince de Condé.

Un Héros ſupérieur à ſa propre gloire, c'eſt-à-dire, qui a tout fait pour l'acquérir, hors de la déſirer & de la chercher, ce qu'il ne fit jamais. Quelle gloire avoit-il en vûe? celle du Roi & de l'Etat. Pour celle-là, il n'y avoit rien qu'il ne ſe crût permis; & la meſure de ſes déſirs, quand

quand il s'agiſſoit de la gloire du Roi, étoit de la déſirer ſans bornes, & de rapporter tout à elle, ou, pour mieux dire, de ſacrifier tout pour elle. Il ne penſoit à la ſienne, que pour en réprimer les mouvemens, & pour s'en interdire la vaine joie, qu'il eſtimoit une baſſeſſe : ayant ſouvent proteſté, que quoi qu'il eût fait, il n'avoit jamais rien fait pour paroître brave ; ayant toujours eu pour maxime d'aller au ſolide des choſes, d'aimer ſon devoir pour ſon devoir même, & de trouver dans le ſeul témoignage de ſa conſcience toute la récompenſe de ſes ſervices : ſolidité d'autant plus héroïque, qu'elle eſt plus intérieure & plus cachée.

Un Héros ſans oſtentation. Le vit-on jamais s'applaudir, ou ſe prévaloir d'aucunes de ces actions glorieuſes, qui l'avoient rendu ſi célébre ? S'il en parloit, c'étoit avec retenue, dont jamais, ni ſa complaiſance pour ceux qui l'écoutoient, ni leur curioſité qu'il faiſoit ſouffrir, ne le fit relâcher. S'il racontoit le gain d'une bataille, vous euſſiez dit qu'il n'y avoit eu nulle part ; ce n'étoit que pour loüer ceux qui y avoient montré de la valeur, que pour leur en donner la gloire, que pour les faire connoître à la

Cour : jamais plus éloquent ni plus officieux, que quand il leur rendoit cette juſtice ; & jamais plus en garde ni plus réſervé, que quand on vouloit ou ſurprendre, ou forcer ſa modeſtie, pour lui faire dire ce qui le touchoit perſonnellement. A-t-on pû obtenir de lui qu'il écrivît les Mémoires de ſa vie ; choſe qu'il auroit faite ſi dignement, & dont la poſtérité lui auroit eu une obligation éternelle ? Et avec quelque inſtance qu'on l'en ait preſſé, ſon indocilité ſur ce point, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, a-t-elle pû être vaincue ? Tout ce que j'ai fait, répondoit-il, n'eſt bon qu'à être oublié : il faut écrire l'hiſtoire du Roi, toute autre déſormais ſeroit ſuperflue. Et on ſçait avec quelle abondance de cœur il parloit ainſi. Sa ſincérité n'étoit-elle pas en cela une aimable preuve de ſa ſolidité ?

Un Héros ennemi de la flatterie. Vous me direz qu'il lui étoit aiſé de l'être, parce qu'étant ſûr de la vraie loüange, & ayant tout ce qu'il avoit pour être ſincérement loüé, à peine pouvoit-il craindre d'être flatté. Parlons donc plus correctement. Un Héros ennemi de la loüange même la plus ſincère & la plus vraie : car il étoit difficile qu'on lui en donnât d'autre ; mais c'étoit aſſez qu'elle fût loüange,

pour qu'il ne pût pas la ſoutenir. Avec quelle impatience & quel chagrin ne la ſupportoit-il pas, quand il ne pouvoit l'éviter ? Et quand il en étoit le maître, avec quel air de dignité, quoique ſans fierté, ne la rebutoit-il pas ? Au lieu que le foible des Grands eſt d'aimer à être trompés, & d'écouter avec plaiſir l'adulation & le menſonge, dont on nourrit ſans ceſſe leur amour-propre ; le caractère tout oppoſé de notre Prince étoit de ne pouvoir ſouffrir les vérités mêmes qui lui étoient avantageuſes, & qui honorant ſon mérite, fatiguoient & gênoient ſa modeſtie : hors de-là paſſionné pour la vérité, c'eſt-à-dire, aimant la vérité qui l'inſtruiſoit, qui le détrompoit, qui le condamnoit ; mais craignant & fuyant la vérité qui le loüoit & qui l'exaltoit. Dis-je rien que vous n'ayez vû, & ce caractère de ſolidité ſi rare parmi les Princes, ne vous a-t-il pas fait cent fois admirer celui que vous regrettez aujourd'hui ?

Un Héros auſſi humain, qu'il étoit grand. Je ſçai qu'il pouvoit être l'un ſans préjudice de l'autre : & je conviens qu'il étoit de l'intérêt de ſa grandeur même, qu'il eût ce fonds d'humanité, qui le rendoit ſi affable & ſi acceſſible, parce qu'il ne paroiſſoit jamais plus grand,

que quand il ſe communiquoit, & qu'il ſe laiſſoit voir de près. De combien peu de grands du monde en pourroit-on dire autant ? Mais auſſi dans combien peu de grands du monde voit-on cette application qu'il avoit à gagner par des bontés prévenantes, ceux qui avoient l'honneur de l'approcher ? Vit-on jamais Prince d'un commerce plus aiſé, plus libre, plus commode ? Se ſentoit-on, quand on converſoit avec lui, embarraſſé ou gêné du reſpect qu'on avoit pour ſa perſonne, quoiqu'on en fût pénétré ? Quel ſoin n'avoit-il pas de le tempérer, par tout ce qu'il y a d'obligeant ; ſe familiariſant avec les uns, s'abaiſſant avec les autres, s'ouvrant & ſe confiant à ceux-ci, entrant dans les affaires de ceux-là, s'accommodant & ſe proportionnant à tous ? Pouvoit-on ſortir d'avec lui, ſans être charmé de ſon honnêteté, & ſans reſſentir une joie ſecrette des marques qu'on venoit d'en recevoir ? Et faut-il s'étonner, ſi avec de ſemblables manieres, après avoir gagné tant de batailles, il avoit gagné tant de cœurs ? Mais en falloit-il un moins ſolide que le ſien, pour préférer, comme il faiſoit, cette conquête des cœurs à toutes celles qu'il avoit faites par ſa valeur ?

Un Héros que l'amour de lui-même n'avoit point gâté. De-là vient cet attachement admirable & cet inépuiſable zéle qu'il avoit pour tous ſes devoirs. Comme il étoit peu occupé de ſoi, il penſoit éternellement à ce qu'il croyoit devoir aux autres. Fut-il jamais un meilleur pere, fut il un plus aimable maître, fut-il un plus parfait ami ? Quelle ample matiere d'éloge ces trois qualités ne me fourniroient-elles pas, ſi je pouvois m'y arrêter ?

Un plus parfait ami. Servez-m'en ici de témoins, vous qui en avez fait l'épreuve : en avez-vous connu un plus fidéle, un plus ſûr, un plus exact obſervateur des droits ſacrés de l'amitié ? Vous qui êtes aſſez heureux pour avoir été honoré de celle de ce grand homme, rappellez-en le ſouvenir, & dites-moi : vous a-t il jamais manqué, a-t-il eu de l'indifférence pour vos intérêts, s'eſt-il montré inſenſible à vos malheurs, lui eſt-il échappé un ſecret que vous lui euſſiez confié, avez-vous découvert en lui ces foibles auſquels l'amitié des Grands eſt ſi ſujette, ou plûtôt, qui font que les Grands connoiſſent ſi peu l'amitié ? ſes défiances & ſes froideurs vous ont-elles cauſé de l'inquiétude ? avez-vous eu à eſſuyer ſes inégalités, a-t-il exigé de vous des dépendan-

ces ſerviles ? Quand il a pû vous obliger, vous a-t-il fait valoir ſes graces ? il aimoit & il vouloit être aimé ; a-t-il rien omis pour y réuſſir, & jamais Prince y eſt-il mieux parvenu, c'eſt-à-dire, jamais Prince a-t-il eu tant d'amis choiſis, tant d'amis déſintéreſſés, tant d'amis attachés à lui pour lui-même, tant d'amis de toutes profeſſions & de tous états ; à la Cour & hors de la Cour, dans la robe & dans l'épée ? Mais l'aimoit-on comme on aime ordinairement les Princes, par intérêt, par politique, par néceſſité, & n'avoit-il pas l'avantage d'être aimé comme les particuliers, par inclination, par choix, par eſtime ; en un mot, parce qu'il étoit aimable ? L'auroit-il été, quoique grand Prince, s'il n'avoit été ſolide ?

Un meilleur pere & plus digne d'en porter le nom. Mais il ne m'appartient pas de toucher à cette qualité. Il n'y a qu'à vous, PRINCES & PRINCESSES, qui m'écoutez, à qui elle ait été pleinement connue. Nous ſçavons les ſoins infinis qu'il s'eſt donné pour vous élever, & pour faire de vous des Princes parfaits : mais il n'y a que vous-mêmes qui puiſſiez dire la tendreſſe qu'il a eue pour vos perſonnes. Je vous le demanderois ici, ſi je n'appréhendois de rouvrir vos plaies ; & ce n'eſt qu'en

tremblant que je vous y fais penſer : mais dût-il vous en coûter de la douleur, au moins par-là comprendra-t-on combien vous lui avez été chers, & juſqu'où il a porté l'amour paternel. Permettez-moi donc de le dire, & aux dépens de ce qu'en ſouffrira votre cœur, écoutez l'éloge d'un Pere, que la pieuſe, quoique prophane Antiquité, n'auroit pas moins révéré ſous ce nom de Pere, que ſous celui de Héros : d'un Pere, dont vous avez été la joie, comme il a été votre gloire. Il a rempli le devoir & le nom de Pere, juſqu'à n'épargner pas ſa propre vie, & juſqu'à ſe faire un plaiſir de la ſacrifier pour ſes enfans ; &, puiſqu'il faut le dire enfin, la meſure de l'amour qu'il a eu pour eux, eſt qu'en effet il en a été la victime.

Or tout cela compris enſemble, eſt ce que j'ai appellé un cœur ſolide, oppoſé à ce cœur vain que Dieu réprouve, particuliérement dans les Grands de la terre. Et j'ai dit, mes chers Auditeurs, que par-là Dieu avoit donné à notre Prince un préſervatif admirable, non-ſeulement contre la gloire du monde, mais contre tous les déſordres qui la ſuivent, & qui ſont ſi funeſtes pour le ſalut. Car qu'eſt-ce qui perd les Grands du monde ? vous le ſçavez ; cette plénitude d'eux-mêmes, cette en-

flure de leur grandeur, cet abus de leur dignité, cet oubli de leur devoir, cette habitude d'indépendance, ce mépris & ce rebut des autres, cette haine de la vérité, cet amour de la flatterie, cette dureté, cette fierté, cette jalousie & cette ostentation d'autorité, cette crainte de mérite d'autrui, cette présomption de leur propre, cet entêtement de ce qui leur est dû, que sçai-je ? voilà ce que la gloire du monde leur attire ; & dans l'usage qu'ils en font, voilà ce qui les perd, & ce qui les damne. Or, graces au Seigneur, rien de tout cela ne s'est trouvé dans notre Prince, parce qu'il avoit un cœur solide à l'épreuve de la vanité, & de toute l'iniquité qui en est inséparable. Dieu lui donnant ce cœur solide, préparoit donc dès-lors en lui le fonds sur lequel devoit agir sa grace. Il éloignoit donc déja de lui tous les obstacles que sa grace auroit eus à surmonter, si elle avoit trouvé en lui un autre cœur. Cette solidité de cœur entroit donc déjà dans le dessein & dans l'ordre de sa prédestination éternelle : pourquoi ? parce que dans les vûes de Dieu, elle devoit être en lui le contrepoids de toute la gloire qu'il avoit à soutenir. Mais voici quelque chose de plus : car j'ai ajoûté que Dieu, par une seconde faveur, lui avoit

donné un cœur droit, pour ſervir de reſſource à ſes malheurs ; & c'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

IL n'y a point d'aſtre qui ne ſouffre quelque éclipſe ; & le plus brillant de tous, qui eſt le ſoleil, eſt celui qui en ſouffre de plus grandes & de plus ſenſibles. Mais deux choſes en ceci ſont bien remarquables : l'une, que le ſoleil, quoiqu'éclipſé, ne perd rien du fonds de ſes lumieres, & que malgré ſa défaillance, il ne laiſſe pas de conſerver la rectitude de ſon mouvement : l'autre, qu'au moment qu'il s'éclipſe, c'eſt alors que tout l'univers eſt plus attentif à l'obſerver & à le contempler, & qu'on en étudie plus curieuſement les variations & le ſyſtême. Symbole admirable des états, où Dieu a permis que ſe ſoit trouvé notre Prince, & où je me ſuis engagé à vous le repréſenter. C'eſt un aſtre qui a eu ſes éclipſes. En vain entreprendrois-je de vous les cacher, puiſqu'elles ont été auſſi éclatantes que ſa lumiere même : & peut-être ſerois-je prévaricateur, ſi je n'en profitois pas, pour en faire aujourd'hui le ſujet de votre inſtruction. J'appelle ſes éclipſes, le malheur qu'eut ce grand homme de ſe voir enveloppé dans un parti que forma l'eſprit

de diſcorde, & qui fut pour nous la ſource funeſte de tant de calamités : & conſidérant ce grand homme dans ſa profeſſion de Chrétien, j'entends par l'éclipſe qu'il a ſoufferte, ce tems où livré à lui-même, il nous a paru comme dans une eſpéce d'oubli de Dieu ; ce refroidiſſement où nous l'avons vû dans la pratique des devoirs de la religion. Deux choſes que je ne puis pas diſconvenir avoir été les deux endroits malheureux de ſa vie, l'une par rapport à ſon Roi, & l'autre par rapport à ſon Dieu. Mais c'eſt ici, adorable & aimable Providence, où vous me paroiſſez toute entiere, & où je découvre le ſecret de votre conduite. Car vous aviez donné à ce Héros un cœur droit, qui dans les maux les plus extrêmes lui a été d'une immanquable reſſource : un cœur droit qu'il a conſervé dans ces deux malheureux états ; & qui ayant toujours été entre vos mains, ne s'eſt jamais abſolument ni perverti, ni démenti : un cœur droit, dont vous vous êtes avantageuſement ſervi pour ramener ce Héros à tout ce qu'il vous a plû ; n'ayant permis qu'il s'écartât du droit chemin, que pour l'y faire rentrer ; & plus utilement pour nous, & plus glorieuſement pour lui-même. Voilà, providence de mon Dieu, l'effet

de vos miſéricordes, que je dois faire obſerver à ceux qui m'écoutent, & qui vont être pour eux autant de leçons de leurs plus importans devoirs.

Oui, pour le malheur de la France, le Prince que nous pleurons, ſe vit mêlé dans un parti, que la diſcorde avoit formé, & qui le détacha de nous. D'autres plus éclairés que moi, ont appréhendé de toucher ce point de ſon hiſtoire: & moi, pour l'intérêt de mon miniſtère, je me ſuis ſenti inſpiré de m'y arrêter. Car j'oſe dire, que jamais point d'hiſtoire ne fut plus propre à vous faire voir, ce que peut la droiture d'un cœur dans l'extrémité des diſgraces humaines; ni plus propre à imprimer dans vos eſprits la grande maxime, non-ſeulement de la véritable politique, mais de la pure religion, qui conſiſte dans l'inviolable attachement que l'on doit avoir pour les Puiſſances établies, & pour ceux en qui réſide l'autorité légitime, ou qui en ſont les dépoſitaires. Et je ne crains pas que le zéle que vous avez pour la gloire du Héros dont nous parlons, vous faſſe ſupporter avec peine cette morale; puiſque c'eſt de la droiture même de ſon cœur & de la pureté de ſes ſentimens, que j'en vais tirer les preuves les plus convaincantes.

Il eſt donc vrai, Chrétiens : ce Prince juſqu'alors l'appui de l'Etat, par la conjoncture fatale des diſſenſions civiles, en devint tout d'un coup la terreur. Il eſt vrai, qu'entraîné par le torrent, il ſe trouva malgré lui hors de la route que ſa ſageſſe & ſa raiſon lui faiſoient tenir, & qu'il avoit réſolu de ſuivre. Mais il eſt vrai auſſi (premiere circonſtance bien eſſentielle) que jamais ſon cœur ne ſe ſentit ſi cruellement déchiré : & nous n'avons qu'à rappeller le ſouvenir des choſes paſſées, pour lui rendre aujourd'hui cette juſtice, qu'au moins les maux que nous ſouffrîmes, cauſés par la guerre qui s'alluma dans le Royaume, ne dûrent point lui être imputés, puiſqu'ils ne furent que les ſuites de la violence qu'on avoit faite à ſon cœur. Et en effet, on ſçait combien il s'efforça de détourner l'orage de cette guerre ; & de quelle maniere, ſur le point qu'elle alloit éclater, il s'y oppoſa. Malgré les chagrins, dont il étoit accablé, & dont il pouvoit ſe promettre par elle du ſoulagement, on ſçait combien il y réſiſta. Vaincu par d'autres intérêts que les ſiens, auxquels il ne pût être inſenſible, & qui l'y engagerent enfin, on ſçait le déſeſpoir qu'il en témoigna ; car il étoit naturellement ennemi des con-

ſeils violens, & aux dépens de ſes intérêts propres, il en avoit de l'horreur. Son cœur, dont les intentions étoient droites, n'eut donc par lui-même aucune part à nos misères; & ſi les mouvemens de ce cœur euſſent été ſuivis, vous le ſçavez, jamais l'eſprit de diviſion n'auroit prévalu; jamais notre repos n'eût été troublé, & jamais la France n'eût eu la douleur de voir le Prince de Condé ſéparé d'elle. Ce fut la main du Seigneur, qui s'appeſantit ſur nous; ce fut le fruit de nos iniquités; ce fut la juſtice de Dieu, qui, pour nous punir, nous ôta ce Prince, ſur lequel, & avec raiſon, nous comptions bien plus, que ſur la multitude de nos légions & de nos forteresſes.

Je ne dis point ceci pour vous juſtifier ſa conduite. A Dieu ne plaiſe, que j'excuſe ce que lui-même a déteſté, ni que je prétende faire ici une apologie, dont il ſeroit encore le premier à me faire un crime. Qu'il ait été foible une fois, & qu'une fois il ait ſuccombé à une tentation humaine, (ſeconde circonſtance) au moins eſt-il vrai qu'il a eu le mérite des cœurs droits & des grandes ames, en ſe condamnant lui-même: & à Dieu ne plaiſe, que je diminue rien par mon diſcours, d'un mérite auſſi rare que celui-là. Car je ſou-

tiens, que pour un Héros comme lui, cette condamnation de soi-même, sur-tout avec les suites qu'elle a eues, & dont nous l'avons vûe accompagnée, a été dans l'ordre politique, aussi-bien que dans la religion, cette espéce de pénitence, qu'une bouche éloquente de notre siécle assuroit fort bien n'être pas moins glorieuse, que l'innocence. Tel a été le sentiment de celui qui devoit en être le juge, c'est-à-dire, du plus grand des Rois; & nous sçavons combien ce désaveu sincère d'une conduite malheureuse a eu de pouvoir sur lui, pour regagner sa confiance & son amitié.

Mais ne croyez pas qu'il n'en ait coûté à notre Prince qu'un stérile & vain repentir; (troisiéme circonstance encore plus notable.) Pour donner à ce repentir plus d'efficace & plus de poids, l'un des soins de notre Prince fut de le rendre utile & salutaire à tous ceux qui étoient alors compagnons de son triste sort. Eloigné de la Cour & du Royaume, il en faisoit des leçons au jeune Prince son fils; & par des confidences paternelles de l'état douloureux où il se voyoit, il rectifioit en lui, ou, si vous aimez mieux, il prévenoit les conséquences de son propre exemple. En pere aussi tendre que sage, il lui représen-

toit les horreurs de ces ſortes d'engagemens : il lui mettoit devant les yeux, & il lui faiſoit ſentir la déplorable deſtinée d'un Prince réduit à chercher un aſyle, & à dépendre de la protection d'une puiſſance étrangère, qui ſe défie toujours de lui, & dont lui-même ne peut jamais s'aſſurer. En un mot, il lui apprenoit à profiter de ſes malheurs : & ſon unique conſolation dans le comble de ſes diſgraces, étoit de penſer qu'il élevoit dans la perſonne de ce fils un autre lui-même ; mais qui inſtruit & formé par lui, ſeroit plus heureux que lui, mieux conſeillé que lui, le dirai-je ? plus irrépréhenſible que lui, dans la choſe du monde où il avoit plus recherché & plus paſſionnément ſouhaité de l'être. Fut-il jamais une droiture de cœur comparable à celle-là ? Ce n'eſt pas aſſez.

Pénétré de ces ſentimens, & parce qu'il avoit le cœur droit, ce Prince, quoiqu'abandonné à ſa mauvaiſe fortune, refuſa conſtamment tous les avantages qui auroient pû la relever ; mais qui en la relevant, lui auroient été un obſtacle à ſon rétabliſſement dans les bonnes graces & dans l'obéiſſance du Roi : (quatriéme circonſtance, dont vous avez dû faire avant moi la remarque.) A quelle épreuve ſur

ce point l'Eſpagne ne le mit-elle pas, & à quelles conditions ne fut-elle pas toute prête de traiter avec lui, s'il avoit voulu pour jamais s'attacher à elle? Mais avec quelle fermeté & quelle hauteur ne rejetta-t-il pas les propoſitions, quoique ſpécieuſes, par où on le tenta? On lui offrit en pleine ſouveraineté des villes & des provinces conſidérables; & il ne répondit à ces offres, que par une généreuſe indignation d'avoir été cru capable de les écouter. Le retour à l'obéiſſance de ſon Roi lui parut quelque choſe de meilleur & de plus avantageux pour lui, que d'être lui-même Souverain: & il préféra le droit qu'il s'étoit réſervé de travailler à ce retour & de pouvoir l'eſpérer, à tous les titres dont ſon ambition auroit pû hors delà être flattée. Elle étoit irritée par la misère, mais ſon devoir le ſoutint. Il ne put ni ſouffrir, ni conſentir d'acheter à ce prix une couronne; & il aima mieux s'expoſer à être toujours malheureux, que de renoncer pour jamais à être fidéle. Voilà ce que j'appelle un cœur droit.

Eut-il un moment de joie, tandis que ſéparé de nous, il ſe vit dans l'affreuſe néceſſité d'être malgré lui-même notre ennemi? Non, Meſſieurs, ſépaté de nous, il gémiſſoit dans le ſecret de ſon cœur des

ſuccès même de ſes armes : ſa valeur employée contre ſa patrie, lui étoit odieuſe à lui-même ; forcé à en faire un tel uſage, il auroit voulu, ou en avoir moins, ou être hors de toute occaſion de la produire. Que ne fit-il pas pour mettre fin à un état ſi violent ? (cinquiéme circonſtance, dont je ſuis ſûr que vous fûtes alors touchés.) Omit-il rien de tout ce qui dépendoit de lui, pour diſpoſer les choſes à la paix ? Dans les négociations des Pyrénées, où il fut queſtion de régler ce qui regardoit ſa perſonne, voulut-il être conſidéré au préjudice de la cauſe commune ? Héſita-t-il à ſacrifier tout, plûtôt que d'apporter à ce grand œuvre le moindre retardement ? Les intérêts de ſes amis exceptés, ne pria-t-il pas qu'on oubliât les ſiens, & qu'on l'oubliât lui-même, ſi de-là dépendoit la concluſion d'un traité, qui devoit pacifier l'Europe ? Et pourvû qu'on lui ménageât le ſeul bien après lequel il ſoupiroit, ſçavoir, les bonnes graces du Roi, ne proteſta-t-il pas qu'il ſeroit content ? La paix entre les deux Couronnes ne fut-elle pas le comble de ſes vœux, parce qu'elle l'aſſura que ce bien lui étoit accordé ? Et n'avoüoit-il pas, que le jour de ſa vie le plus triomphant, étoit celui où rétabli à la Cour

& favorablement reçu du Roi, il étoit rentré dans la poſſeſſion de ce bien ?

Mais avec quel zéle ne travailla-t-il pas enſuite à ſe l'aſſurer, & à s'en rendre digne plus que jamais ? (ſixiéme & derniere circonſtance.) Et quel ſoin n'eut-il pas après ſon retour, de réparer ſes malheurs par le redoublement de ſes ſervices ? Ici un nouvel ordre de choſes ſe préſente à moi, & je me trouve encore accablé de mon ſujet. Car ce ſeroit le lieu de vous faire voir notre Prince, ſuivant le Roi dans ſes glorieuſes campagnes, qui ont été les miracles de notre ſiécle ; & prenant part à ſes conquêtes, dont un jour la poſtérité aura droit de douter, ou peut-être même qu'elle ne croira pas, parce qu'elles ſont bien plus vraies, que vraiſemblables. De quel œil les regardera-t-il ? ſi la droiture de ſon cœur n'en avoit encore ſur ce point réglé les mouvemens, peut-être auroit-il eu peine à n'en pas concevoir une envie ſecrette, lui qui juſques-là n'avoit rien trouvé dans la guerre qui pût être pour lui un ſujet d'envie. Mais il fut alors convaincu, qu'il y avoit quelque choſe de nouveau ſous le ſoleil ; & parce qu'il avoit un cœur droit, il vit avec joie un plus fort que lui, ſelon le terme de l'Ecriture, ſur le théâtre du monde,

obſcurciſſant tous les Héros, & lui cauſant à lui-même de l'étonnement. Je vous repréſenterois, dis-je, le Prince de Condé, ſuivant les pas de LOUIS LE GRAND, qui étoient des pas de géant, & ſe ſurpaſſant par la nouvelle ardeur que lui inſpiroit l'exemple de ce Monarque. Vous le verriez, ainſi que parle Daniel, rajeuni comme l'aigle; & dans un corps uſé de travaux, rallumant tout le feu de ſes premieres années, combattre, & comme un autre Hercule, défaire à Séneff l'hydre conjurée contre nous, c'eſt-à-dire, les trois formidables armées de l'Empereur, de l'Eſpagne, & de la Hollande; en pourſuivre les reſtes & les diſſiper par la levée du ſiége d'Oudenarde; repaſſer en Allemagne, & par ſa préſence ſauver l'Alſace expoſée en proie à l'ennemi, & déſolée par la mort de Monſieur de Turenne; empêcher les funeſtes ſuites de la perte de ce Général; avec les débris d'une armée & avec une poignée de gens, arrêter toutes les forces de l'Empire, les faire honteuſement échoüer devant Hagueneau & devant Saverne, les fatiguer, les conſumer, les pouſſer au-delà du Rhin, par-tout ſecondé de ſon illuſtre Fils, qui partageoit avec lui la gloire de ſes actions, & à la valeur auſſi-bien qu'à l'amour duquel il eut à

Séneff la satisfaction & la joie de se voir lui-même redevable de la vie : par-tout s'immolant & se sacrifiant, mais par-tout triomphant & remplissant la mesure de cette glorieuse réparation qu'il faisoit à la France. Changeant de scéne, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre, & dans une vie plus tranquille, achevant en ceci de se satisfaire par une conduite envers le Roi, qui n'eut peut-être jamais d'exemple, mais qui en pourra éternellement servir à tous ceux qui m'écoutent.

En effet, il n'y avoit point de particulier dans le Royaume, à qui le Prince de Condé ne fût un modéle de l'attachement, du dévouement, de la soumission & de l'obéissance qui sont dûs au Roi ; il n'y avoit point de courtisan, qui n'apprît de lui à honorer, à révérer, à aimer le Roi ; il n'y avoit point d'esprit chagrin ni mécontent, qu'il ne redressât en lui inspirant la vénération & la tendresse qu'il avoit pour le Roi. Ce mérite du Roi si connu avoit des charmes pour lui, qu'il faisoit sentir aux autres ; & on ne concevoit jamais une idée plus haute des grandes qualités du Roi, que quand le Prince de Condé s'en expliquoit, & qu'on l'en entendoit parler. Avec quelle application n'étudioit-il pas les volontés de ce Monar-

que, pour y conformer les ſiennes ? Avec quelle ardeur n'alloit-il pas au devant de tout ce qui pouvoit lui plaire ? Avec quelle joie ne voyoit-il pas ſa famille unie à la perſonne de ce grand Roi, par le lien d'un heureux mariage ? Avec quels ſaiſiſſemens de douleur & de crainte n'appréhendoit-il pas & ne reſſentoit-il pas les moindres maux, dont la ſanté précieuſe de ce grand Roi étoit attaquée ? Avec quelle vivacité ne s'intéreſſoit-il pas pour ſa conſervation ? Après avoir cent fois tremblé des affreux périls, où il avoit vû ce Roi conquérant pouſſé par ſon héroïque valeur, avec quelle réſolution ne l'empêcha-t-il pas de s'expoſer aux dangers, où la maladie de la jeune Princeſſe, c'eſt-à-dire, où l'excès de ſa bonté & de ſon amour de pere alloient l'engager ? Avec quel courage, dis-je, & quelle vigueur notre Prince, quoique lui-même languiſſant & déja mourant, ne l'en retira-t il pas ? Mais ne put-on pas dire alors, & n'eut-il pas droit de penſer, qu'il rendoit par-là un ſervice à l'Etat, ſeul capable d'effacer le ſouvenir des choſes paſſées ; que par-là il s'acquittoit envers la France de tout ce qu'il pouvoit lui avoir dû ; & que lui conſerver ſon Roi, étoit ne lui devoir plus rien ? Voilà, mes chers

Auditeurs, de quoi nous ſommes redevables à la droiture de ſon cœur. Mais voyons de quelle reſſource la droiture de ſon cœur lui a été par rapport à ſon Dieu: & c'eſt ici où votre piété va trouver de quoi ſe ſatisfaire.

Il eſt vrai, ce Prince, ou livré à lui-même, ou, ſi vous voulez, emporté par l'eſprit du monde, nous a paru quelque tems comme dans une eſpéce d'oubli de Dieu. Mais quoiqu'il ait paru oublier Dieu, ô profondeur & abyſme de miſéricorde! il ne l'a jamais méconnu, & malgré ſon relâchement dans la pratique des devoirs de la religion, il n'a jamais dans le ſecret de ſon cœur abandonné la religion, il n'a jamais perdu la foi, il n'a jamais douté de nos myſtères. Ainſi l'a-t-il lui-même déclaré, & nous ſçavons que ſon témoignage eſt vrai, puiſque jamais Prince ne fut moins capable que lui, ſurtout dans un ſujet pareil, de diſſimuler ni de feindre. Quand il ne l'auroit pas aſſuré, certains traits de ſa vie, quoiqu'alors moins chrétienne & plus diſſipée, nous en auroient ſuffiſamment répondu. Ce ſoin qu'il avoit après une victoire remportée, ſur le champ même de bataille, les genoux en terre, d'en rendre à Dieu les premieres actions de graces; c'eſt ce

qu'il fit à Rocroy : ces ordres ſi abſolus & ſi ſévères qu'il fait garder, pour empêcher dans la licence de la guerre, la prophanation des lieux ſaints : cette exactitude à ne confier les bénéfices auxquels il devoit pourvoir, ſur-tout quand ils étoient chargés de la conduite des ames, qu'à des ſujets choiſis & ſans reproche ; choſe qu'il obſerva toujours : ce zéle ſi loüable qu'il témoignoit pour la converſion du moindre de ſes domeſtiques engagé dans l'héréſie ; c'eſt ce que nous avons vû : ces conſeils ſalutaires qu'il a ſi ſouvent donnés à ſes amis mourans, & à ceux qui dans les attaques étoient bleſſés auprès de lui, les exhortant le premier à mettre leur ſalut en aſſurance, & s'employant à leur en procurer les prompts ſecours : ces marques de Chriſtianiſme ſi édifiantes, qu'il donna lui-même à Gand dans le danger d'une maladie ; & ce qui nous a enfin paru à ſa mort, où, comme parle le ſaint Eſprit, ſe fait la manifeſtation des ſentimens de l'homme & de ſes œuvres, *In fine hominis denudatio operum ipſius* : tout cela, dis-je, montre bien qu'au milieu même des égaremens du monde, la religion s'étoit conſervée dans ſon cœur. Or elle ne s'y étoit conſervée, que parce qu'il avoit un cœur droit : & *Eccleſ. c. 11.*

par-là je prétends, mes chers Auditeurs; rendre ici à la religion un des plus invincibles témoignages qui puiſſe lui être rendu : par-là je prétends confondre le libertinage & tous les monſtres d'impiété, qui pourroient regner parmi vous; & je veux par-là vous faire adorer la Providence, qui ſçait ſi bien des plus grands maux, tirer ſa gloire & notre bien. Ecoutez-moi, & qu'au moins ce que je vais dire, ne ſoit pas un jour le ſujet de votre condamnation.

Témoignage invincible & irréprochable en faveur de la religion : pourquoi ? parce que jamais homme, à peine en excepterois-je ſaint Auguſtin, n'a tant examiné la religion, ni avec un eſprit ſi éclairé, que notre Prince : & ce que je vous prie en même tems de remarquer, jamais homme ne l'a étudiée avec moins de précaution que lui, ni avec plus de danger de la perdre; c'eſt-à-dire, avec un eſprit plus curieux & plus éloigné de cette ſoumiſſion aveugle que la religion demande. Or que s'enſuit-il de-là ? le voici, non pas comme je l'imagine, mais comme le Prince lui-même l'a éprouvé par un don de grace, dont il a depuis tant de fois rendu gloire à Dieu. Il s'enſuit de-là, qu'il n'a donc conſervé la religion pure, que parce

que

que malgré ſa curioſité, il l'a connue vraie; c'eſt-à-dire, que parce que ſa curioſité, ſon ſçavoir, ſa pénétration n'ont pû y découvrir de foible; que parce qu'à l'exemple de ſaint Auguſtin, plus il étudioit cette religion, plus elle lui paroiſſoit fondée ſur les principes éternels de la vérité & de la ſainteté; que parce que toutes ſes recherches n'aboutiſſoient qu'à l'en convaincre; que parce qu'au milieu même des égaremens du monde il avoit, auſſi-bien que S. Auguſtin, une raiſon ſaine, & que ſon cœur qui étoit droit, a toujours été ſur le point de la religion d'intelligence & d'accord avec ſa raiſon. Car voilà ce que l'iniquité du monde n'a jamais pû corrompre dans ce grand homme, & voilà ce qui l'a ſauvé. S'il avoit eu moins de lumieres, ſemblable à ces demi-ſçavans qui ne ſont impies que parce qu'ils ſont ignorans, il auroit, comme dit l'Apôtre, témérairement condamné tout ce qu'il auroit ignoré. *Jud. epiſt.* S'il avoit eu moins de droiture, il n'auroit cru que ce qu'il auroit voulu; & à l'exemple de l'inſenſé, qui voudroit qu'il n'y eût point de Dieu, il auroit dit dans ſon cœur: *Il n'y a point de Dieu.* Mais parce que la droiture de ſon cœur répondoit parfaitement à l'abondance de ſes lumieres & à l'intégrité de ſa raiſon, malgré l'impiété *Pſ.* 13.

du monde, il a toujours dit & dans ſa raiſon & dans ſon cœur : *Il y a un Dieu ;* & par un enchaînement de conſéquences, contre l'évidence deſquelles il a cent fois confeſſé que le libertinage le plus fier n'avoit rien à oppoſer que de foible & de pitoyable, ſon cœur de concert avec ſa raiſon lui a toujours fait conclure : *Il y a un Dieu. Il y a une religion, qui eſt le vrai culte de Dieu. De toutes les religions du monde, la Chrétienne eſt uniquement & inconteſtablement l'ouvrage de Dieu. De toutes les ſociétés Chrétiennes, il n'y a que dans la Catholique, où ſe trouve l'unité, où ſubſiſte l'ordre, & par conſequent où réſide l'eſprit de Dieu.* C'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, que raiſonnoit ce grand Prince, & c'eſt à quoi, s'en ouvrant lui-même à ſes plus confidens amis, il proteſtoit qu'il s'en étoit toujours tenu.

Or voilà ce que je prétends avoir été l'heureuſe reſſource, ou le reméde ſouverain de ſes froideurs & de ſes relâchemens dans la pratique des devoirs Chrétiens. Car d'un cœur ainſi diſpoſé, que ne doit-on pas attendre ? D'un cœur en qui la religion n'eſt pas éteinte, que n'a-t-on pas lieu d'eſpérer ? Avec ce principe de religion, de quoi ne revient-on pas ? Tandis que la foi eſt encore vivante, faut-il s'étonner, ſi

malgré la diſſipation des voies du ſiécle, malgré la dureté de la pierre, malgré les épines qui l'étouffent, cette divine ſemence ſurmontant tout cela par ſa vertu, produit enfin des fruits de grace, de ſalut & de ſainteté ? Et n'eſt-ce pas le miracle de la miſéricorde, que nous avons vû dans la perſonne de notre incomparable Prince ? Le dirai-je, Chrétiens ? Dieu m'avoit donné comme un preſſentiment de ce miracle; & dans le lieu même, où je vous parle aujourd'hui, dans une cérémonie toute ſemblable à celle pour laquelle vous êtes ici aſſemblés, le Prince lui-même m'écoutant, j'en avois non-ſeulement formé le vœu, mais comme anticipé l'effet, par une priere qui parut alors tenir quelque choſe de la prédiction. Soit inſpiration, ou tranſport de zéle, élevé au-deſſus de moi, je m'étois promis, Seigneur, ou plûtôt je m'étois aſſuré de vous, que vous ne laiſſeriez pas ce grand homme, avec un cœur auſſi droit que celui que je lui connoiſſois, dans la voie de la perdition & de la corruption du monde. Lui-même, dont la préſence m'animoit, en fut ému. Et qui ſçait, ô mon Dieu, ſi vous ſervant dès-lors de mon foible organe, vous ne commençâtes pas dans ce moment-là à l'éclairer & à le toucher de vos divines lumieres ?

Quoi qu'il en ſoit, mes vœux & mes ſouhaits n'ont point été vains. Il vous a plû, Seigneur, de les exaucer, & j'ai eu la conſolation de voir ma parole accomplie. Ce Prince qui m'avoit écouté, a depuis écouté votre voix ſecrette, & parce qu'il avoit un cœur droit, il a ſuivi l'attrait de votre grace. Mais je m'apperçois que j'entre dans le ſanctuaire de ce cœur, & que ſa droiture m'a inſenſiblement conduit à ſa piété: derniere qualité, qui dans ſa perſonne a couronné, comme j'ai dit, une vie glorieuſe, par une ſainte & précieuſe mort. Encore un moment de votre attention, & je vais finir.

III. PARTIE. C'Eſt à la mort, dit ſaint Chryſoſtôme, que le ſecret de la prédeſtination des hommes commence à ſe développer; & c'eſt, ſi j'oſe parler ainſi, dans ce dénouement de la vie, où nous voyons tous les jours le diſcernement que Dieu fait déja du bon grain & de la paille, c'eſt-à-dire, des lâches Chrétiens & de ceux en qui la foi eſt victorieuſe du monde, par la différence des caractères & des diſpoſitions de ceux qui meurent. Car les Chrétiens lâches, dit ce ſaint Docteur, par un effet de réprobation viſible, qui eſt la ſuite déplorable de leur lâcheté, quoique chargés de

crimes devant Dieu, obſtinés à joüir de la vie, remettent l'importante affaire de leur converſion au tems de la mort ; font paroître des foibleſſes honteuſes, & ſuppoſé les principes de la religion, affreuſes & ſcandaleuſes dans la néceſſité la plus preſſante de ſe diſpoſer à la mort, ont pour Dieu des cœurs froids & des cœurs durs, dans la vûe même prochaine de la mort. Telle eſt la deſtinée fatale des mondains, que Dieu rejette. Au contraire ceux qu'il choiſit, pour être, comme dit ſaint Paul, des vaſes de miſéricorde, s'ils ſont dans le déſordre du péché, préviennent la mort par une véritable pénitence ; purifiés par la pénitence, regardent la mort avec tranquillité, & en ſoutiennent le combat avec fermeté ; mourans, achevent de ſe ſanctifier par la mort, ou plûtôt ſanctifient la mort même, & ſe la rendent précieuſe devant Dieu par la ferveur de leur piété. Ainſi meurent les élûs de Dieu ; & c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, qu'eſt mort le grand Prince, à qui nous rendons aujourd'hui les devoirs funébres.

Il eſt mort en ſage Chrétien, parce qu'il a voulu que ſa mort fût précédée de ſa converſion & de ſon retour à Dieu : il eſt mort en héros Chrétien, parce qu'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de

ſon ame : il eſt mort en parfait Chrétien, parce qu'il a conſacré les derniers momens de ſa vie, par tout ce que la religion peut inſpirer de plus ſaint & de plus tendre à un cœur fervent. N'ai-je donc pas eu raiſon de lui appliquer cet éloge de l'Ecriture : *Nequaquam, ut mori ſolent ignavi, mortuus eſt.* Il eſt mort, mais non pas comme les lâches mondains, ni comme les lâches impies ont coutume de mourir. Or voilà, hommes du ſiécle, ce que vous devez imiter. Ni la valeur de ce Prince, ni ſes qualités héroïques ne ſont preſque pas des exemples pour vous, tant elles ont été élevées au-deſſus de vous ; mais ſa converſion & ſa mort ſont des modéles que Dieu vous avoit réſervés, & dont je défie les cœurs les plus impénitens & les plus endurcis pécheurs de n'avoir pas été touchés.

II. Reg. 6. 5.

Il voulut en ſage Chrétien, par un retour à Dieu, auſſi ſincère qu'exemplaire, prévenir la mort. Ce fut votre ouvrage, Seigneur, & la gloire en eſt dûe encore aujourd'hui à votre grace toute puiſſante. Il auroit pû, ſuivant le malheureux uſage des eſclaves du monde, attendre juſqu'à la derniere heure, & par d'opiniâtres délais dans l'impuiſſance de ſe réſoudre, pouſſer juſqu'au bout le déſordre d'une eſpérance préſomptueuſe : mais il avoit trop de lu-

mieres, pour prendre un ſi mauvais parti. Perſuadé qu'une converſion à la mort n'étoit d'ordinaire qu'une converſion forcée, & qu'une converſion forcée ne pouvoit jamais être une converſion Chrétienne, il en médita une, qui au moins de ce côté-là ne put pas à lui-même lui être ſuſpecte : & il voulut par des épreuves ſolides de ſoi-même, ſe donner le loiſir de ſe convaincre, que c'étoit lui qui quittoit ſon péché, & non pas ſon péché qui le quittoit. Touché du ſouvenir des dangers qu'il avoit courus, & dans leſquels, prodigue de ſon ame, auſſi-bien que de ſa vie, il avoit mille fois riſqué ſon ſalut éternel, il conçut l'importance & l'obligation de l'aſſurer une fois. Son ame ſauvée de tant de périls, lui parut précieuſe. Il ne voulut pas qu'en vain la Providence eût fait tant de miracles pour le conſerver. Il crut lui devoir cet hommage, non-ſeulement de ne la plus tenter, mais de racheter, par ce qui lui reſtoit de jours & d'années, l'oubli de Dieu & de ſoi-même, dans lequel il avoit vécu. Le moment de ſalut arriva pour lui : il le connut, & dans un tems où le monde ne s'y attendoit plus, mais où le Dieu des miſéricordes avoit préparé ſon cœur, ce Prince qui n'avoit ſi long-tems balancé que pour s'affermir davantage, après avoir pris

toutes les meſures pour s'attirer le don du ciel, ſe déclara enfin par un changement qui réjoüit les Anges, & qui édifia les hommes; qui conſola les gens de bien, & qui confondit les impies. Quel coup de foudre pour ceux-ci, lorſqu'ils virent éclater les véritables ſentimens de ce Héros, duquel ils s'étoient juſques-là quoiqu'injuſtement prévalus, pour autoriſer leur conduite! Ce coup, mes chers Auditeurs, les atterra & les conſterna. De tout autre exemple, le libertinage en auroit appellé, ou plûtôt, contre tout autre exemple, il ſe ſeroit ou élevé, ou inſcrit en faux. Car voilà l'iniquité de l'eſprit libertin du ſiécle. Qu'un mondain, même de bonne foi, réforme ſa vie, on raiſonne ſur ſa converſion, on en cherche les motifs, on veut que l'intérêt ſoit le reſſort qui ait donné le mouvement à la grace; & quand tous les dehors ſont hors de priſe, on va fouiller juſques dans les intentions les plus ſecrettes, pour y trouver le levain caché de l'hypocriſie & de la diſſimulation.

La converſion de notre Prince fut à couvert de tout cela. Sa bonne foi & la ſincérité de ſon procédé étoient ſi établies dans le monde, que l'impiété la plus maligne ſe tut, & reſpecta dans ſa perſonne l'œuvre de Dieu. En effet, jamais retour à

Dieu ne fut plus humble, plus uniforme, plus constant ni mieux soutenu, plus accompagné de toutes les conditions que le monde même respecte, & qui font dans les actions des hommes ce caractère d'irréprehensibilité, dont parle saint Paul. Quelles mesures de prudence, je dis de prudence Chrétienne, son humilité n'y observa-t-elle pas? Egalement ennemi de l'affectation & de l'ostentation, il évita soigneusement tout ce qui pouvoit ressentir l'une ou l'autre dans l'accomplissement d'une résolution si sainte; & l'une de ses applications fut de n'y mêler aucune singularité, par où il semblât avoir voulu s'en faire honneur: s'étant proposé pour modéle le sage & l'humble S. Augustin, qui en usa de la sorte, de peur, disoit-il lui-même dans le livre de ses Confessions, qu'on ne l'accusât, ou qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu paroître grand jusques dans sa pénitence. *Ne conversa in factum meum intuentium ora dicerent, quòd quasi appetiissem magnus videri.* Avec quelle égalité d'ame & quelle constance notre Prince ne poursuivit-il pas ce que la grace du Seigneur lui avoit si divinement inspiré? Incapable d'un vain projet, il se prescrivit dès-lors à soi-même une forme de vie Chrétienne, qu'il pratiqua sans re-

l. 9. Confes. c. 2.

lâche, & de laquelle il ne ſe démentit jamais : aſſiſtant chaque jour, mais avec un réſpect digne de Dieu, au myſtère adorable & redoutable ; priant comme le centenier Corneille avec aſſiduité ; nourriſſant ſon ame de la lecture des Ecritures ſaintes, dont Dieu lui avoit donné le goût ; la purifiant par la patience, qui, ſelon l'Apôtre, devint l'épreuve de ſa foi, auſſi bien que la matiere de ſa pénitence ; béniſſant Dieu dans ſes douleurs, & lui en faiſant par ſa ſoumiſſion un ſacrifice continuel : tout cela à la vûe de ſa maiſon, qu'il édifioit, & qu'il régloit par ſon exemple ; n'ayant pas eu moins de zéle pour donner ſelon l'Evangile les marques néceſſaires de ſa converſion, & pour en faire voir les fruits, que de modeſtie pour en éviter l'éclat ; & juſqu'au tems que le Seigneur acheva d'y mettre le ſceau de la grace finale, ayant ſoutenu avec une inviolable perſévérance, ce qu'il avoit ſi faintement & ſi mûrement entrepris.

Ainſi préparé du côté de Dieu, faut-il s'étonner s'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de ſon ame, & s'il eſt mort en héros Chrétien ? Car on peut bien dire de lui ce qu'a dit l'Ecriture d'un ſaint Roi, dont elle a canoniſé la piété : *Spiritu magno vidit ultima*, qu'il a enviſagé ſa fin

Eccleſ. c. 48.

avec cet eſprit de héros, qui fut encore ici ſon caractère, & qui jamais ne fut plus grand, que quand il ſe trouva dans ſa perſonne ſanctifié par la religion, *Spiritu magno.* Les impies & les enfans du ſiécle, malgré la prétendue force d'eſprit qu'ils affectent pendant la vie, laiſſent voir aux approches de la mort toute leur foibleſſe. Ils ſont déſolés à la mort, parce qu'ils n'ont pas aſſez de force pour ſe réſoudre à quitter la vie. Ils veulent à la mort être trompés, parce qu'ils n'ont pas le courage de s'entendre dire, qu'il faut mourir. Leur en porter la parole, eſt pour eux une mort anticipée, que la fauſſe prudence du ſiécle croit toujours leur devoir épargner. Un malheureux reſpect humain fondé ſur leur conduite paſſée, & encore plus ſur leur diſpoſition préſente, ferme ſur cela la bouche aux plus zélés de leurs amis. On écarte les Miniſtres de l'Egliſe, dont au moins la vûe les avertiroit d'y penſer; & la crainte d'effrayer un pécheur mourant, mais particulierement un Grand du monde, fait qu'on le livre, tel qu'il eſt, & qu'on l'abandonne à la rigueur des jugemens de Dieu. Terrible, mais juſte châtiment de ſa lâcheté.

C'eſt ce que nous voyons tous les jours; mais c'eſt ce qu'on n'a pas vû dans le Hé-

ros, dont je vous propoſe l'exemple. Que fait-il ? Frappé de la maladie qui doit décider de ſon ſort, pour en bien ſoutenir l'attaque, il en veut ſçavoir le péril : il commande, mais en Prince & en maître ; qu'on ne lui déguiſe rien de l'état où il eſt ; il oblige ceux qu'il a honoré de ſa confiance, à lui rendre cet important, quoique douloureux office ; il leur en léve lui-même toutes les difficultés ; il reçoit la nouvelle de ſa mort, comme il a cent fois reçu les ordres de ſon Souverain, c'eſt-à-dire, comme un ordre du ciel, auquel il eſt prêt d'obéir ; & le premier ſentiment dont il eſt touché, c'eſt d'adorer en eſprit & en vérité l'auteur de ſon être, en lui diſant avec une ſoumiſſion également chrétienne & héroïque : *Dominus eſt ; quod bonum eſt in oculis ſuis faciat* : *Il eſt le maître de ma vie ; qu'il faſſe de moi ce qui eſt agréable à ſes yeux.* Poſſéda-t-il jamais ſon ame avec plus de fermeté ; & dans un jour de bataille eut-il jamais plus de préſence & plus d'application d'eſprit que ce jour-là ? Quoique mourant, aucun de ſes devoirs ne lui échappe. Il écrivit au Roi une lettre auſſi tendre, que reſpectueuſe. Il profite de ce moment, pour obtenir une grace, qu'il a ſi ardemment ſouhaitée, & qui va finir la diſgrace d'un Prince qu'il ne peut

3. Reg. c. 3.

oublier ; d'un Prince, qu'il a reconnu ſi digne de ſes ſoins ; d'un Prince, qu'un mérite éprouvé & dont il répond, lui a rendu encore plus cher, que la proximité du ſang. Il pourvoit aux affaires de ſa maiſon avec autant de liberté, que de ſageſſe. Il penſe à ſes amis, & malgré eux, par les bienfaits dont il les comble, il leur donne les dernieres marques de ſa précieuſe amitié. Vous diriez qu'en effet la mort n'eſt pour lui qu'un départ & un voyage, auquel il ſe diſpoſe ; au lieu que l'impie la regarde comme une entiere ruine, & comme une totale deſtruction : *Et quod à nobis eſt iter, exterminium.* Mais laiſſons là ces devoirs du monde, & attachons-nous à ce qu'il fait comme Chrétien. *Sap. c. 3.*

Le déſordre, ou plûtôt le ſcandale des mondains qui meurent, eſt qu'on n'oſe même leur parler de ce que l'Egliſe a pour eux de plus ſalutaire & de plus ſaint. Cette idée de Sacremens de l'Egliſe, qui dans les vûes de la foi devroit les remplir de conſolation & de force, du moment qu'on la leur propoſe, les jette dans des abattemens d'eſprit, qu'on ne ſçait ſi l'on doit imputer à une ſimple lâcheté, ou à une énorme dureté ; & Dieu veuille qu'il n'y entre point d'infidélité. Quels détours ne faut-il pas prendre, & à la honte de la re-

ligion, quels ménagemens ne faut-il pas apporter, pour les déterminer à ſe munir de ces divins ſecours, & à ſe pourvoir de ces remédes ſouverains, qui ſont les ſources du ſalut? Ni ménagemens, ni détours ne ſont néceſſaires, pour y déterminer notre Prince. Il les déſire lui-même avec ardeur; il les demande avec empreſſement; il n'attend pas que ſon eſprit affoibli ne ſoit plus en état d'en profiter; il veut, pour en reſſentir toute la vertu, être dans un parfait uſage de ſa raiſon, & poſſéder ſon ame toute entiere, pour s'en appliquer tout le fruit. Inſtruit de cette grande vérité, que les choſes ſaintes ne ſont que pour les Saints, il s'y prépare, non-ſeulement par une confeſſion fervente, mais par une exacte & rigoureuſe diſcuſſion de toutes les obligations que ſa religion lui preſcrit, & auxquelles il acheve de ſatisfaire. Oeuvres de piété, de charité, de juſtice, il n'omet rien de tout ce que la délicateſſe d'une conſcience auſſi éclairée que la ſienne peut lui ſuggérer: & ce que l'on a admiré, ou même vanté dans les conſciences les plus timorées, eſt ce qu'il accomplit avec toute l'humilité du ſerviteur inutile, mais pourtant fidéle. Si quelque choſe, malgré ſes ſoins, ſe trouve avoir manqué à ce qu'il ordonne, & à quoi il fût obligé,

il y ſupplée par la plus sûre & la plus efficace de toutes les voies. Il ſçait l'amitié qu'a ſon fils pour lui, il connoît ſon cœur, & il ne croit pas pouvoir donner à Dieu une caution plus infaillible de ce qui lui reſteroit à acquitter, que l'amitié de ce fils ſur laquelle il ſe repoſe. Se trompoit-il, & fondé ſur cette amitié, n'avoit-il pas droit de s'aſſurer de tout ? Mais achevons.

Après avoir reçu ſon Dieu, plein de zéle & animé de cette ferveur, qui eſt comme l'effet ſenſible du ſacrement dans ceux qui le reçoivent bien diſpoſés, il répand ſon ame en préſence des ſiens. PRINCE ET PRINCESSE, qui m'écoutez, oſerois-je vous remettre devant les yeux ce triſte ſpectacle, que votre douleur eut tant de peine à ſoutenir ? Mais ſuſpendez pour un moment votre douleur, & dites-moi ; Avez-vous jamais ouï parler avec plus de dignité, avec plus de grace, avec plus d'énergie & plus de force, de vos plus eſſentiels devoirs, que vous en parla ce Héros mourant ? Non, je ne craindrai pas de vous rappeller ſes dernieres paroles. Je ſçai que vous ne pouvez les oublier, & que vous en fûtes trop vivement pénétrés pour en perdre jamais le ſouvenir. Quand vous n'auriez pas eu juſqu'alors les ſentimens de religion que Dieu vous a donnés ; ce Prin-

ce, l'organe de Dieu, vous les auroit inſpirés dans le moment qu'il ſe ſépara de vous : & le dernier effort qu'il fit, lorſque béniſſant ſa famille dans vos perſonnes, il vous dit, *que la véritable grandeur conſiſtoit à ſervir le Maître des maîtres, & à mettre en lui ſa confiance ; & que vous ne ſeriez jamais ni grands hommes, ni grands Princes, qu'autant que vous ſeriez Chrétiens & attachés ſolidement à Dieu* : Ces paroles, dis-je, que vous recueillîtes avec autant de reſpect que de piété, auroient bien fait ſur vous plus d'impreſſion, que les prédications les plus touchantes n'en feront jamais pour vous le perſuader. C'eſt avec ces paroles qu'il vous quitta, ou, pour mieux dire, qu'il s'arracha de vous.

Pour mourir en parfait Chrétien, il voulut mourir par avance à ce qu'il avoit le plus tendrement aimé. C'eſt à vous ſeul, mon Dieu, qu'il voulut conſacrer les derniers momens de ſa vie. Pour ſe détacher de la chair & du ſang, il vous en fit, Seigneur, un ſacrifice digne de vous qui l'acceptâtes, & de lui qui vous le préſenta. Et pour exécuter lui-même l'arrêt de cette douloureuſe ſéparation à laquelle vous le prépariez, il vous immola toute la tendreſſe de ſon cœur, en faiſant retirer le Prince ſon fils & la Princeſſe ſa belle-fille,

dont la préſence étoit encore pour lui quelque choſe de ſi doux, & dont pour tout autre que pour vous, il n'auroit pas voulu, ô mon Dieu, perdre un ſeul moment. Et c'eſt alors qu'uniquement occupé de vous, & déja mort à tout le reſte, il entra en eſprit dans votre ſanctuaire, pour n'avoir plus d'autres penſées que celles de votre juſtice & de votre miſéricorde : *Introïbo in potentias Domini, memorabor juſtitiæ tuæ ſolius.* C'eſt alors, mes chers Auditeurs, que renonçant à tout le faſte de la gloire mondaine, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il étoit pécheur, il donna ces marques publiques d'un cœur contrit & humilié, que Dieu ne mépriſa jamais dans le plus vil coupable, mais que je ne ſçai s'il n'admire point, auſſi-bien que la foi du Centenier, dans un héros pénitent. C'eſt alors qu'empruntant la voix, & employant le miniſtère de celui qui l'aſſiſtoit, il déclara le déſeſpoir où il étoit, d'avoir par ſes diſcours & par ſes exemples mal édifié ſon prochain, & en particulier ſes domeſtiques & ſes amis. C'eſt alors qu'ajoûtant au mérite de la pénitence, le déſir de la ſouffrance & le zéle de la pénitence, réduit à une langueur extrême, il s'affligea de ne pas ſouffrir aſſez, & ſouhaita pour l'expiation de ſes fautes, d'endurer les douleurs

Pſ. 70.

les plus aiguës. C'eſt alors que rempli de foi, il répondit à toutes les prieres de l'Egliſe, ſe les faiſant répéter, parce qu'il y trouvoit, diſoit-il, les motifs les plus ſolides de ſon eſpérance, & achevant d'une voix mourante, mais qui étoit encore le ſouffle de cette vie divine de la grace, dont Dieu l'animoit, les Pſeaumes qu'on lui commençoit. C'eſt alors qu'embraſſant la croix de ſon Dieu, & s'uniſſant à elle par de ſaints baiſers, il pria celui qui alloit être ſon juge, de n'oublier pas qu'il étoit ſon Sauveur, lui diſant ces paroles affectueuſes, qui juſtifierent le publicain : *Deus, propitius eſto mihi peccatori.* C'eſt alors que ſe livrant aux ferveurs de la charité la plus conſommée, il ne fut plus touché que du ſeul regret d'avoir trop tard aimé ſon Dieu, & de la ſeule crainte de ne pouvoir pas l'aimer juſqu'à la fin. *Je crains*, dit-il, *que mon eſprit ne s'affoibliſſe, & que par là je ne ſois privé de la conſolation que j'aurois eue de mourir occupé de lui, & m'uniſſant à lui.*

Luc. ℣. 18.

Mais il ne m'appartenoit pas, Chrétiens, de vous faire goûter ni ſentir l'onction d'une mort ſi précieuſe. Ce don étoit réſervé à une bouche plus ſacrée & plus éloquente que la mienne. L'illuſtre & ſçavant Prélat qui vous a parlé avant moi, a déja

épuiſé cette matiere ; & après ce que vous avez ouï, c'eſt à moi de me taire ici, en me réduiſant à cette ſeule parole de mon texte : *Nequaquam, ut mori ſolent ignavi, mortuus eſt.* Il eſt mort, mais non pas comme les mondains, à la mort deſquels il ne paroît qu'impénitence, que dureté, qu'inſenſibilité pour Dieu, & que lâcheté. Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui devoit mettre le comble à l'éloge de notre incomparable Prince, & ce qui devoit couronner ſa glorieuſe vie. Sans cela tout ce qu'il a fait, & tout ce que j'ai dit de lui, ſeroit devant Dieu, non-ſeulement vanité des vanités, mais ſujet de réprobation. C'eſt par-là que devoit finir ſon éloge, & c'eſt par-là qu'il a mérité d'être ce Héros de la terre, choiſi de Dieu, & prédeſtiné pour le ciel. Dieu, MONSEIGNEUR, vous a donné dans ſa perſonne l'idée de la véritable gloire. Mais en vain & pour lui & pour vous ſeroit-il aujourd'hui l'idée de la véritable gloire ſelon le monde, ſi vous ne trouviez en lui l'idée de la véritable piété. Vous avez hérité de ſes grandeurs, de ſes lumieres, des rares talens de ſon eſprit, &, malgré le ſilence que votre modeſtie m'impoſe, de ſes qualités héroïques : mais tout cela ſéparé de ſa piété, à quoi vous conduiroit-il ? Comme au contraire tout cela ſanctifié par ſa

piété, à quoi ne vous élevera-t-il pas ? Il y a peu d'années, que lui-même entendoit ici l'éloge du Prince ſon pere, & vous entendez aujourd'hui le ſien. Ainſi ſe termine la gloire des hommes : mais celle que vous aurez d'imiter ſa foi & ſa religion, ne ſe terminera jamais. Les miſéricordes & les graces ſingulieres dont Dieu l'a prévenu, voilà ce qui fait le ſujet de votre confiance : voilà ce qui fait la conſolation de la Princeſſe votre digne Epouſe, dont ce grand Homme a tant honoré la vertu, & dont je puis dire que la vertu eſt l'un des plus puiſſans motifs, qui ont ſervi à la ſanctification de ce grand Homme. Car juſqu'à quel point n'en a-t-il pas été touché ; & qu'y avoit-il de plus propre à lui faire goûter Dieu & à lui faire aimer la religion, que la conduite édifiante, que la vie irrépréhenſible, que la dévotion exemplaire de cette Princeſſe, ſelon ſon cœur, dont la douceur le charmoit, en même tems que ſon attachement à tous ſes devoirs le perſuadoit ? Une vie héroïque chrétiennement & ſaintement terminée, voilà ce que le jeune Prince votre fils aura ſans ceſſe devant les yeux, ce qu'il ſe ſouviendra d'avoir vû, & ce qui lui inſpire déja ces nobles & ces généreux ſentimens que nous admirons en lui. Formé & cultivé par

ce Héros, en pouvoit-il avoir d'autres ? Voilà le modéle que tous les Princes de votre Maiſon auront éternellement à ſe propoſer, pour être eux-mêmes des Princes parfaits & des Princes prédeſtinés.

Mais après leur avoir repréſenté un modéle ſi propre à les toucher, & ſi capable de les convaincre, c'eſt à nous, MONSEIGNEUR, de rendre aujourd'hui à ce Héros les devoirs de la plus juſte & de la plus ſolemnelle reconnoiſſance, dont nous nous acquitterons jamais. Je parle ici au nom de toute une Compagnie qu'il a honorée de ſa protection, de ſa bienveillance, oſerai-je le dire ? de ſa confiance, de ſon eſtime & de ſon amitié. Vous le ſçavez, mes Peres, & je ſuis sûr qu'au moment que je dis ceci, vos cœurs auſſi vivement émus que le mien, répondent par un témoignage unanime à tout ce que je penſe & à tout ce que je ſens. Vous ſçavez ce que nous devons à ce grand Prince, & ce que nous avons perdu en le perdant. Il étoit notre appui, notre conſeil, notre conſolation. Nous avions recours à lui, comme à notre pere ; nos intérêts le touchoient, nos diſgraces l'affligeoient, il prenoit part aux ſuccès de nos miniſtères ; ſa bonté pour nous, nous ſervoit dans le monde de défenſe, & nous valoit mieux que

toutes les apologies. Quelle marque ne nous a-t-il pas donné de cette bonté ? Après nous avoir confié pendant ſa vie ce qu'il avoit au monde de plus cher, il a voulu mourir entre nos mains ; & mourant, il nous a laiſſé une partie de lui-même, qui eſt ſon cœur. Ce cœur plus grand que l'univers ; ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier ; ce cœur ſi ſolide, ſi droit, ſi digne de Dieu, il a voulu que nous le poſſédaſſions, & que nous en fuſſions les dépoſitaires. Nous le ſerons, GRAND PRINCE, & jamais derniere volonté n'aura été ni plus reſpectueuſement, ni plus fidélement exécutée. Autant de cœurs que nous avons, ce ſont comme autant de mauſolées vivans, où nous placerons le vôtre. Ce bronze & ce marbre ne ſont deſtinés que pour en conſerver les cendres ; mais il vivra éternellement en nous. Tandis que cette Compagnie ſubſiſtera, il y ſera en vénération. Juſqu'aux extrémités de la terre, on prendra part à l'engagement où nous ſommes d'honorer ce cœur. Dans l'ancien monde & dans le nouveau, il y aura des cœurs pénétrés des obligations immortelles que nous avons au Prince de Condé. Aidez-nous, Miniſtre de Jeſus-Chriſt, à remplir dans toute ſon étendue un ſi ſaint devoir. Pontife du Dieu vivant,

Prélat que ce Héros a distingué entre ses plus chers & ses plus confidens amis, aidez-nous à lui rendre devant Dieu, le tribut solide de notre véritable gratitude; & par le sacrifice de l'Agneau sans tache que vous allez immoler, achevez de purifier ce cœur que toute la gloire du monde n'a pû remplir, parce qu'il étoit né pour cette gloire éternelle & incorruptible que Dieu prépare à ses élûs.

Monseigneur l'Evêque d'Autun.

ELOGE
DE MONSIEUR
LE PREMIER PRESIDENT
DE LAMOIGNON.

Quelques jours après la mort de Monſieur le Premier Préſident DE LAMOIGNON, *le Pere Bourdaloue prêcha le ſermon de l'Aumône dans une Aſſemblée de charité ; & après avoir expliqué ces paroles qu'il avoit priſes pour texte* : Qui penſez-vous qu'eſt le ſerviteur prudent & fidéle que ſon maître a établi ſur toute ſa maiſon, afin qu'il pourvoie à leurs beſoins, & qu'il leur diſtribue dans le tems la nourriture néceſſaire ? *Il ajouta à la fin de l'exorde* :

JE pourrois, Chrétiens, ſi la douleur toute récente me le permettoit, rappeller ici à vos eſprits une idée ſenſible de ce ſerviteur prudent & fidéle, dont l'Evangile nous parle aujourd'hui. Dieu nous en avoit mis devant les yeux un rare exemple, bien plus capable que mes paroles de vous édifier, ſi nous avions mérité de le poſſéder plus long-tems.

Ce

Ce grand & illuſtre Magiſtrat, qu'une mort auſſi prompte que douloureuſe vient de nous ravir. Cet homme, l'honneur de ſon ſiécle, l'ornement de ſa condition, l'appui & le ſoutien de la juſtice, le modéle vivant de la probité, l'amour de tous les gens de bien. Cet homme parfaitement Chrétien, & encore plus recommandable par ſa religion, que par toutes les éminentes qualités dont la nature l'avoit enrichi. Cet homme qui ſçut ſi bien accorder la grace de ſa modeſtie avec l'élévation de ſa dignité, la douceur de ſon eſprit avec la fermeté de ſon miniſtère; les vertus qui le faiſoient aimer, avec celles qui, malgré lui-même, le faiſoient révérer & admirer. Cet homme enfin, dont le nom ne mourra jamais, & qui vient de s'enſevelir dans la bénédiction des peuples; c'eſt celui que je pourrois vous propoſer comme la parfaite image du ſerviteur fidéle de l'Evangile, puiſqu'il n'y a perſonne de vous qui ne lui rende ce témoignage, qu'il a été par profeſſion, par inclination, par choix de Dieu & par élection, le pere des pauvres; puiſque l'un des caractéres par où il s'eſt diſtingué eſt d'avoir chéri les pauvres comme ſes enfans & comme ſa propre famille; puiſque ni l'éclat, ni la foule de ſes importantes occupations, ne lui ont jamais ôté

un moment de cette application infatigable qu'il a eue pour le bien des pauvres; puiſqu'il n'y a point de maiſon ni d'établiſſement des pauvres qui n'ait été l'objet de ſon zéle, & qui n'en ait reſſenti les effets; puiſque les pauvres eux-mêmes, par leurs gémiſſemens & par leurs larmes, proteſtent avoir perdu en lui un protecteur, qu'à peine eſpérent-ils recouvrer jamais. Je pourrois, dis-je, pour l'exécution même de mon deſſein, vous retracer l'idée de cet homme incomparable, & l'éloge que je ferois de ſa perſonne, ne ſeroit qu'une reconnoiſſance publique que vous confeſſeriez lui être dûe. Mais mon regret particulier, (car combien en particulier me doit être, non-ſeulement vénérable, mais précieuſe & chère ſa mémoire?) ma douleur très-vive & très-ſincère m'empêche de vous en dire davantage, & de m'expliquer autrement que par mon ſilence. Suſpendons pour quelques momens les réflexions que nous aurions à faire ſur une perte que nous ne pouvons aſſez pleurer: & pour bien comprendre ce que c'eſt dans la maiſon de Dieu qu'un ſerviteur fidéle, adreſſons-nous à la Vierge qui prit la qualité de ſervante du Seigneur, au tems même qu'elle en fut déclarée la Mere. *Ave, Maria.*

TABLE
DES SERMONS,
AVEC
l'Abbrégé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abbrége ; & le ſecond, la page où ce même article finit.

Sermon pour la Fête de ſainte Magdelaine. Page 1.

DIVISION. Pénitence de Magdelaine, pénitence prompte pour ſurmonter tous ces retardemens ſi ordinaires aux pécheurs, 1. Partie ; pénitence généreuſe pour triompher de tous les obſtacles, & en particulier de ces reſpects humains qui arrêtent tant de pécheurs, 2. Partie ; pénitence efficace, pour ſacrifier à Dieu tout ce qui avoit été la matiere & le ſujet de ſon péché, 3. Partie. *p.* 1. 5.

I. PARTIE. Pénitence prompte. *Dès qu'elle connut*, elle ne délibéra point. Elle marcha, elle exécuta. Se convertir, ce n'eſt point raiſonner, mais conclurre & agir. On ne ſe convertit point ſans connoître ; mais auſſi connoître, à l'égard des prédeſtinés, eſt le point déciſif de la converſion. *p.* 5. 7.

Mais encore que connut Magdelaine ? deux choſes : 1. que cet homme qu'elle cherchoit, étoit Sauveur & Sauveur des ames ; 2. que ce Sauveur étoit dans la maiſon du Phariſien, c'eſt-à-dire, que cette maiſon étoit le lieu marqué dans l'ordre de la prédeſtination divine, où elle devoit trouver l'auteur de ſon ſalut. Voilà ce qui la rendit ſi diligente & ſi active. Sur-tout, en connoiſſant elle aima, & ſon amour acheva de la déterminer. *p.* 8. 12.

Appliquons-nous cet exemple. Nous ſçavons qu'il faut nous convertir, mais nous différons toujours. De nous repréſenter l'injuſtice & la témérité de ces retardemens, c'eſt ce qui nous touche communément aſſez peu. Que nous manque-t-il donc pour devenir plus prompts & plus agiſſans ? un peu de cette charité qui triompha du cœur de Magdelaine. Or à quoi tient-il que ce feu divin ne prenne dans nos cœurs ? Magdelaine connoiſſoit-elle mieux Jeſus-Chriſt que nous ne le connoiſſons : & même ne peut-on pas dire que nous le connoiſſons mieux, qu'elle ne le devoit alors connoître ? Faiſons une fois ce que tant de fois nous avons propoſé de faire. *p.* 12. 17.

II. Partie. Pénitence généreuſe. Le plus grand obſtacle que la pénitence ait à vaincre, c'eſt le reſpect humain : mais Magdelaine ſçut bien le ſurmonter. Elle ne craint point de ſe produire au milieu d'une aſſemblée. Elle quitta, pour ainſi dire, le luxe d'une mondaine, mais elle en retint tout le front ; ou, elle convertit l'effronterie du péché, dans une ſainte effronterie de la pénitence. *p.* 17. 21.

Mais à quel reſpect humain pouvoit-elle être ſenſible, puiſque c'étoit une pécheresſe déja connue ? Il eſt vrai, c'étoit une pécheresſe connue, mais quel eſt l'effet du péché ? de nous rendre honteux pour le bien, autant que nous ſommes har-

dis pour le mal. Or c'eſt cette honte que Magdelaine eut à ſurmonter, & qu'elle ſurmonta. La pénitence par un effet tout contraire la rendit honteuſe pour le mal, & hardie pour le bien. *p.* 21. 25.

Soyons bien perſuadés de cette maxime, que quand le reſpect humain nous dominera, nous ne ſerons point propres pour le Royaume de Dieu. Diſons comme l'Apôtre : *Si je cherchois à plaire aux hommes, je ne ſerois pas ſerviteur de Jeſus-Chriſt.* Y a-t-il un reſpect humain que nous ne ſurmontions pour une fortune temporelle ? comment trouvons-nous ſi difficile pour Dieu, ce qui nous devient ſi facile pour un intérêt périſſable. *p.* 25. 28.

III. PARTIE. Pénitence efficace. L'Efficace de la Pénitence, ſelon ſaint Paul, conſiſte à faire ſervir pour Dieu ce qu'on a fait ſervir pour le péché. Or telle eſt la pénitence de Magdelaine. Elle emploie ſes yeux à pleurer, ſes cheveux à eſſuyer les pieds de Jeſus-Chriſt, ſes mains à répandre ſur les pieds de ce même Sauveur des liqueurs précieuſes & les parfums dont elle ſe ſervoit pour contenter ſes ſens. *p.* 28. 32.

Voilà pourtant des femmes du monde la ſolide preuve d'une ſincère converſion : faire à Dieu le ſacrifice de tout ce qui a ſervi à l'offenſer ; toute autre marque eſt équivoque & trompeuſe. Comment détruire le péché, lorſqu'on n'en veut pas couper la racine ? *p.* 32. 35.

Parce que la pénitence de Magdelaine fut efficace, ce fut une pénitence durable ; & moins cette ſainte pénitente s'épargna dans toute la ſuite de ſa vie, plus elle goûta cette paix intérieure dont la grace la remplit, lorſque le fils de Dieu lui dit, en lui remettant ſes péchés : *Allez en paix.* C'eſt ce que nous éprouverons nous-mêmes. Dieu dans notre pénitence nous rendra ai-

mable, ce qui paroiſſoit d'abord inſupportable à la nature. *p.* 35. 40.

Sermon pour la Fête de ſaint Ignace de Loyola. Page 41.

DIVISION. *Dieu eſt fidéle, par qui vous avez été appellé à la compagnie de ſon Fils Jeſus-Chriſt notre Seigneur.* C'eſt ce que diſoit l'Apôtre aux Chrétiens de Corinthe, & ce qui convient parfaitement à ſaint Ignace. Fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace, 1. Partie. Fidélité d'Ignace à ſuivre la vocation de Dieu, 2. Partie. *p.* 41. 43.

I. PARTIE. Fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace. 1. Fidélité envers l'Egliſe; 2. Fidelité envers Ignace même. *p.* 43.

1. Fidelité de Dieu envers l'Egliſe, pour l'intérêt de laquelle il ſuſcita Ignace, en lui inſpirant le deſſein d'une vie Apoſtolique. C'étoit un tems où l'héréſie s'élevoit de toutes parts; & Dieu pour la combattre & pour défendre ſon Egliſe, appella ſaint Ignace. Voilà ce qui a rendu les enfans d'Ignace ſi odieux à tous les hérétiques: haine dont ils doivent ſe glorifier. Quelle étoit la ſource la plus commune des déſordres qui regnoient dans l'Egliſe? l'ignorance des vérités de la foi. Dieu donc envoya Ignace pour enſeigner & par lui-même & par ſes ſucceſſeurs, pour catéchiſer, pour inſtruire la jeuneſſe, pour ouvrir des écoles publiques, où l'on apprît, non point préciſément les ſciences prophanes, mais la ſcience du ſalut. *p.* 44. 52.

2. Fidélité de Dieu envers Ignace, le rendant capable de ſoutenir une ſi ſainte entrepriſe, & par des dons extraordinaires de la grace les mettant en état de l'exécuter. C'étoit un homme ſans lettres

& ſans étude : mais Dieu tout-à-coup l'éclaira dans ſa retraite, & lui communiqua les plus ſublimes connoiſſances. Non-ſeulement Ignace fut éclairé d'en-haut pour lui-même, mais pour la conduite des autres : il n'y a, pour en être convaincu, qu'à lire ce livre admirable des exercices qu'il compoſa. C'étoit un étranger, un mendiant, un inconnu : mais Dieu lui promit de lui être propice à Rome, & il le fit. Cependant le Ciel permit qu'Ignace fût perſécuté ; il eſt vrai : mais être perſécuté pour la juſtice, & tirer de ſes perſécutions de nouveaux avantages pour faire connoître & aimer Dieu, ne ſont-ce pas des graces & des effets de la fidélité de Dieu ? En quelqu'état que nous ſoyons, ſi c'eſt Dieu qui nous y engage, il nous y ſoutiendra. *p.* 52. 64.

II. Partie. Fidélité d'Ignace à ſuivre la vocation de Dieu. Fidelité néceſſaire, & ſans laquelle il ne pouvoit être un parfait miniſtre du Dieu vivant. Fidélité qui ſe réduiſit à deux choſes : 1. au ſoin qu'il prit d'acquérir toutes les diſpoſitions requiſes pour ſon miniſtère ; au zéle qu'il fit paroître dans l'exercice de ſon miniſtère. *p.* 64. 65.

2. Soin qu'il prit d'acquérir toutes les diſpotions requiſes pour ſon miniſtère. Ce fut en effet pour cela qu'Ignace travailla d'abord à acquérir toutes les vertus que demande le miniſtère Evangélique, ſur-tout une parfaite mortification. Comment ſe traita-t-il dans la grotte de Manreze ? Ce fut pour cela qu'à l'âge de trente-trois ans, il s'abbaiſſa juſqu'à ſe renfermer avec des enfans dans une école, pour y apprendre les lettres ; pour cela, qu'il vint continuer ſes études à Paris, mendiant lui-même ſon pain de porte en porte, afin de fournir à ſa ſubſiſtance. Choſe merveilleuſe ! c'eſt là que ce zélé diſciple devint bientôt maî-

tre, & qu'il jetta les premiers fondemens de ſon Inſtitut, en s'aſſociant des compagnons, *p.* 67. 76.

2. Zéle qu'il fit paroître dans l'exercice de ſon miniſtère. Sans parler de tout le reſte, il ſuffit de conſid rer cette compagnie dont il forma le deſſein, dont il fut l'inſtituteur & le conducteur, & dont l'unique fin eſt la gloire de Dieu & la ſanctification des ames. Dire d'Ignace qu'il a été le fondateur de la Compagnie de Jeſus, c'eſt faire en un mot l'éloge complet de ſon zéle : car c'eſt donner à entendre que non content de glorifier Dieu par lui-même, il l'a glorifié encore par tant de miſſionnaires, de prédicateurs, de directeurs des conſciences, de ſçavans hommes, de martyrs. Soyons fidéles à Dieu comme ce grand Saint, en rempliſſant les devoirs de notre état. La fidélité de Dieu conſiſte à nous donner ſa grace, & notre fidélité doit conſiſter à agir avec la grace de Dieu. *p.* 76. 88.

Sermon pour la Fête de Notre-Dame des Anges, ſur l'indulgence de Portiuncule. Page 89.

DIVISION. *Ce pauvre a prié, & le Seigneur l'a exaucé.* Ce pauvre, c'eſt ſaint François, priant dans l'Egliſe de Portiuncule, & demandant à Jeſus-Chriſt, par l'interceſſion de Marie, une indulgence pléniere pour tous les pécheurs qui viſiteroient cette Egliſe avec les diſpoſitions convenables. François qui prie pour les pécheurs, & qui par le mérite de ſa perſonne eſt digne d'être exaucé, 1. Partie. Marie qui intercéde pour François, & qui s'y trouve engagée par les plus puiſſans motifs, 2. Partie. Jeſus-Chriſt qui accorde en faveur de l'un & de l'autre une indul-

gence que nous devons regarder comme un des dons de Dieu les plus eſtimables, 3. Partie. *p.* 89. 91.

I. Partie. François qui prie pour les pécheurs, & qui par le mérite de ſa perſonne eſt digne d'être exaucé. Car qu'étoit-ce que François ? 1. un pauvre volontaire, 2. un pauvre crucifié, 3. un pauvre déſintéreſſé pour lui-même & zélé pour le prochain. *p.* 91. 93.

Un pauvre volontaire, un pauvre Evangélique, inſtituteur d'un ordre de pauvres, parfaits imitateurs de la pauvreté de Jeſus-Chriſt. En falloit-il davantage pour lui faire trouver grace auprès de Dieu, qui ſe plaît à écouter juſqu'aux ſimples déſirs des pauvres ? *p.* 93. 97.

2. Un pauvre crucifié, c'eſt-à-dire, un pauvre revêtu de la mortification de Jeſus-Chriſt, juſqu'à porter les ſtigmates de ce Dieu Sauveur. Quelle auſtérité de vie, quels jeûnes, quel renoncement à tous les plaiſirs ! Eſprit de pénitence qu'il a laiſſé en héritage à ſes enfans. Or combien Dieu devoit-il être touché de la priere d'un homme en qui il découvroit des traits ſi marqués & une ſi parfaite image de ſon Fils ? Jeſus-Chriſt prie pour nous dans le ciel en montrant à ſon Pere les cicatrices de ſes plaies ; & François prioit ſur la terre en montrant à Dieu les mêmes bleſſures imprimées ſur ſon corps. *p.* 97. 102.

3. Un pauvre déſintéreſſé. Pour qui adreſſoit-il ſes vœux au ciel ? pour les autres, & non pour lui-même. Nos prieres n'ont pas la même efficace auprès de Dieu, parce que nous ne ſommes, ni pauvres de cœur, comme ſaint François, ni crucifiés au monde, ni charitables & déſintéreſſés. *p.* 102. 108.

II. Partie. Marie qui intercéde pour François, & qui s'y trouve engagée par deux grands

motifs : 1. motif de piété maternelle, 2. motif d'intérêt propre. 108. 109.

1. Motif de piété maternelle envers saint François. Car la Mere de Dieu ne devoit-elle pas spécialement chérir un homme qui faisoit une profession particuliere de lui appartenir, & qui dans l'Eglise de Portiuncule voulut contracter une alliance étroite avec elle, en se dévouant à son service & la choisissant pour chef de son ordre ? Quand donc François à la tête de ses enfans prioit au pied de l'Autel, Marie prosternée devant le thrône du Seigneur lui présentoit elle-même leur priere. *p.* 109. 113.

2. Motif d'intérêt propre. De quoi s'agissoit-il dans la concession de l'indulgence que demandoit saint François ? l'Eglise de Portiuncule érigée sous le nom de Marie & sous le glorieux titre de Notre-Dame des Anges, étoit dans un abandon qui la déshonoroit, & il étoit question de la mettre dans un nouveau lustre en y attirant les peuples & y rétablissant le culte de la Reine du ciel. De plus il s'agissoit de favoriser un ordre, qui de tous les ordres de l'Eglise devoit être un des plus ardens défenseurs des priviléges de cette Vierge, sur-tout de son immaculée conception. Ce n'est point en vain qu'on honore Marie & qu'on se confie en elle, lorsque ce n'est point un stérile honneur qu'on lui rend, ni une confiance présomptueuse qu'on a dans sa médiation. *p.* 113. 119.

III. Partie. Jesus-Christ qui accorde en faveur de Marie & de saint François, une indulgence que nous devons regarder comme un des dons de Dieu les plus estimables. Entre les autres indulgences, celle-ci est une des plus authentiques & des plus assurées : 1. parce que c'est une indulgence accordée immédiatement par Jesus-Christ ; 2. parce que c'est une indulgence attestée par les mi-

racles les plus certains ; parce que c'eſt une indulgence répandue parmi le peuple chrétien avec un merveilleux progrès des ames. *p.* 119. 122.

1. Indulgence accordée immédiatement par Jeſus-Chriſt ! donc Indulgence qui doit être infaillible. François néanmoins en communiqua avec le ſouverain Pontife : car tel eſt l'ordre & l'eſprit de Dieu, que toute révélation ſoit ſoumiſe au tribunal & au jugement de l'Egliſe. En quoi la conduite de ſaint François condamne bien celle des hérétiques qui ne veulent s'en rapporter qu'à eux-mêmes. *p.* 122. 125.

2. Indulgence atteſtée par des miracles certains, quoi qu'en puiſſent dire ces prétendus eſprits forts, qui demandent des miracles pour croire, & qui ne veulent croire nul miracle. *p.* 125. 127.

3. Indulgence répandue parmi le peuple chrétien avec un merveilleux progrès des ames. C'eſt ce qu'ont éprouvé tant de pécheurs convertis, tant de Chrétiens lâches excités & ranimés ; tant de juſtes mêmes ſanctifiés. Du reſte, pour gagner cette indulgence pléniere, il faut renoncer pleinement au péché ; & voilà pourquoi il y en a très-peu à qui elle ſoit appliquée. Ne négligeons rien pour profiter d'un avantage ſi précieux. *p.* 127. 132.

Sermon pour la Fête de ſaint Louis Roi de France. Page 133.

DIVISION. Saint Louis a été un grand Saint, parce qu'étant né Roi, il a fait ſervir ſa dignité à ſa ſainteté, 1. Partie. Saint Louis a été un grand Roi, parce qu'il a ſçu, en devenant ſaint, faire ſervir ſa ſainteté à ſa dignité, 2. Partie. *p.* 133. 138.

I. PARTIE. Saint Louis a été un grand Saint, parce qu'étant né Roi, il a fait ſervir ſa dignité à ſa ſainteté. En effet, ſa grandeur n'a ſervi qu'à le rendre, 1. humble devant Dieu avec plus de mérite, 2. charitable envers le prochain avec plus d'éclat, 3. ſévère à ſoi-même avec plus de force & de vertu. *p.* 138. 141.

1. Humble devant Dieu. Tout Roi qu'il étoit il ne ſe conſidéra que comme un ſujet né pour dépendre de Dieu & pour obéir à Dieu; & il préféra toujours la qualité de Chrétien à celle de Roi. De-là procédoit ce zéle admirable qu'il eut pour tout ce qui concernoit la gloire de Dieu & de ſon culte. De-là ce zéle pour la propagation de l'Evangile, ce zéle pour l'intégrité & l'unité de la foi, ce zéle pour la diſcipline de l'Egliſe, ce zéle pour la réformation & la pureté des mœurs, ce zéle de la maiſon de Dieu qui le dévoroit. Or ce zéle n'eut de ſi merveilleux ſuccès, que parce qu'il étoit ſoutenu de la puiſſance Royale. *p.* 141. 151.

2. Charitable envers le prochain: rendant lui-même juſtice à tout le monde, ſe familiariſant avec les pauvres, portant en terre les corps de ſes ſoldats tués dans une ſanglante bataille, fondant des hôpitaux ſans nombre. Or à tout cela combien lui ſervit le pouvoir que lui donnoit la dignité de Roi? *p.* 151. 155.

3. Sévère à ſoi-même. Auſtérité, qui dans le rang où le ciel l'avoit fait naître, doit être regardée comme un miracle de la grace. Car quel miracle qu'un Roi couvert du cilice, atténué de jeûnes, couché ſous le ſac & ſur la cendre, toujours appliqué à combattre ſes paſſions & à mortifier ſes déſirs! Voilà notre condamnation. Saint Louis s'eſt ſanctifié juſques ſur le thrône: qui peut donc nous empêcher, chacun dans notre état, de nous ſanctifier? *p.* 155. 160.

II. PARTIE. Saint Louis a été un grand Roi, parce qu'il a ſçu, en devenant ſaint, faire ſervir ſa ſainteté à ſa dignité. Il a été grand dans la guerre, grand dans la paix, grand dans l'adverſité, grand dans la proſpérité, grand dans le gouvernement de ſon Royaume, grand dans ſa conduite avec les étrangers; & c'eſt à quoi lui a ſervi ſa ſainteté. *p.* 160. 162.

1. Grand dans la guerre & dans la paix. Il n'a point aimé la paix pour vivre dans l'oiſiveté, & il n'a point aimé la guerre pour ſatisfaire ſon ambition. Qui le rendoit ſi intrépide & ſi fier dans les combats? c'étoit le zéle de la cauſe de Dieu qu'il défendoit. *p.* 162. 164.

2. Grand dans l'adverſité. Exemple de ſa priſon où ſa ſeule ſainteté put ſi bien le ſoutenir, *p.* 165. 167.

3. Grand dans la proſpérité. Jamais la France n'avoit été plus floriſſante, ni le peuple plus heureux, parce que ſaint Louis ſe faiſoit une religion de contribuer à la félicité de ſes ſujets. *p.* 167. 168.

4. Grand dans le gouvernement de ſes Etats. Jaloux par piété d'y maintenir le bon ordre, il ſçut ſe faire obéir, craindre & aimer. Divers exemples. *p.* 168. 170.

5. Grand dans ſa conduite avec les étrangers. C'étoit dans le monde chrétien le pacificateur & le médiateur de tous les différends qui naiſſoient entre les Têtes couronnées. De toutes parts on avoit recours à lui, parce que l'on connoiſſoit ſa probité & ſon incorruptible équité. Exemples. *p.* 170. 173.

Fauſſe idée des libertins, qui ſe perſuadent qu'en ſuivant les régles de la ſainteté Evangélique, on ne peut réuſſir dans le monde. *p.* 173. 179.

Sermons pour des Vêtures & des Professions Religieuſes.

I. Sermon ſur l'état Religieux.

Le thréſor caché dans la Religion. Page 183.

DIVISION. *Le Royaume des cieux eſt ſemblable à un thréſor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé, le cache ; & tranſporté de joie il va vendre tout ce qu'il poſſéde, & achéte ce champ.* Quel eſt ce thréſor & où eſt-il caché, ſi ce n'eſt dans l'état religieux ? Le thréſor dont il eſt ici parlé, c'eſt le parfait Chriſtianiſme. Or voici les trois avantages de l'ame religieuſe : c'eſt qu'en quittant le monde & ſe conſacrant à la religion, elle trouve parfaitement le Chriſtianiſme, *invenit* ; 1. Partie. C'eſt qu'embraſſant une vie cachée, elle le met en ſûreté, *abſcondit*, 2. Partie. Et c'eſt que ne ſe réſervant rien, elle l'achéte au prix de toutes choſes, *& vendit univerſa quæ habet, & emit* ; 3. Partie. *p.* 183. 187.

I. PARTIE. Premier avantage de l'ame religieuſe, c'eſt qu'en quittant le monde & ſe conſacrant à la religion, elle trouve parfaitement le Chriſtianiſme, *Invenit.* Le Chriſtianiſme pur & ſans tache ne ſe trouve point dans le monde ; mais on le trouve dans l'état religieux : car c'eſt là qu'on trouve des communautés d'ames élûes, qui vivant dans la chair, comme parle l'Apôtre, ne vivent point ſelon la chair ; d'ames innocentes & tout enſemble pénitentes ; de ſaintes Vierges, qui uſent de ce monde comme n'en uſant point ; qui ſont crucifiées au monde, & à qui le monde eſt crucifié. Tout cela nous paroît grand & au-deſſus de l'homme ; mais tout cela eſt néceſ-

ſaire pour le vrai Chriſtianiſme. *p.* 188. 194.

Hors de la religion ce thréſor ne ſe trouve que rarement, ou même, à prendre le monde dans le ſens de l'Ecriture ; il ne s'y trouve point du tout. Car tout ce qui eſt dans le monde, eſt, ou concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgueil de la vie. *p.* 194. 197.

En effet, en quoi conſiſte ce Chriſtianiſme qui eſt par excellence le don de Dieu ? dans la béatitude de la pauvreté, dans la gloire de l'humilité, dans le goût & l'attrait de l'auſtérité. Or voilà ce que le monde ne connoît point. Dans le monde il y a des pauvres, mais qui s'eſtiment malheureux de l'être. Dans le monde on voit des hommes humiliés, mais qui ont en horreur l'humiliation. Dans le monde on ſouffre, mais on eſt au déſeſpoir de ſouffrir. Il n'y a que la religion où l'on trouve des pauvres qui ſe font un bonheur de leur pauvreté ; il n'y a que la religion où l'on ſe glorifie d'être obſcur & humilié ; il n'y a que la religion où l'on ſouffre avec joie & où l'on ſe faſſe un plaiſir d'être mortifié.

II. Partie. Second avantage de l'ame religieuſe, c'eſt qu'embraſſant la vie religieuſe, elle met en ſûreté ce thréſor du Chriſtianiſme qu'elle a trouvé, *Abſcondit*. La retraite religieuſe eſt pour elle un préſervatif : 1. contre la corruption du monde, 2. contre les railleries & la cenſure du monde, 3. contre les vaines complaiſances & la fauſſe gloire du monde. *p.* 202. 204.

1. Préſervatif contre la corruption du monde. Car l'ame religieuſe s'étant ſéparée du monde, elle eſt à couvert de la diſſipation du monde, de ſes attraits, de ſes exemples, de ſes loix, de ſes uſages, & au lieu que le monde corrompt pour les mondains les choſes mêmes les plus indifférentes, la religion ſanctifie tout. *p.* 204. 210.

2. Préſervatif contre les railleries & la cenſure du monde. Il y a des ames dans le monde qui voudroient ſervir Dieu, mais le reſpect humain les arrête. Au lieu que l'ame religieuſe eſt indépendante des jugemens du monde, & que la cenſure, même du monde, ſeroit pour elle une raiſon de s'attacher à ſon devoir : car le monde ne cenſure les religieux, qu'autant qu'il les voit s'écarter de leur profeſſion. *p.* 210. 212.

3. Préſervatif contre les vaines complaiſances & la fauſſe gloire du monde. Qu'un Chrétien du monde faſſe la moindre partie de ce que fait une ame religieuſe, on l'exalte, on le canoniſe, & les loüanges qu'il reçoit, ſont une dangereuſe tentation pour lui : mais dans la religion la vie parfaite eſt une vie ordinaire, & par conſéquent à l'abri de toutes les atteintes d'une vanité ſecrette. *p.* 212. 215.

III. PARTIE. Troiſiéme avantage de l'ame religieuſe, c'eſt qu'elle donne tout pour poſſéder ce précieux thréſor du Chriſtianiſme : *Vendit univerſa quæ habet, & emit.* On voudroit être Chrétien dans le monde, mais en même-tems on voudroit qu'il n'en coûtât rien. Dans la religion, on ſacrifie tout pour cela & l'on ſe dépouille de tout. Belles paroles dans le monde prétendu-chrétien, belle apparence de réforme ; mais dans la pratique, oiſiveté, molleſſe, amour-propre. Dans la religion, exercices pénibles, jeûnes, veilles, ſilence, pauvreté, offices divins, &c. *p.* 215. 220.

Dans le monde on profeſſe le Chriſtianiſme, mais en même-tems on fait dans le monde ſa volonté & on veut toujours la faire. Dans la religion on y renonce, & n'eſt-ce pas le plus grand de tous les ſacrifices ? la plûpart des vertus du monde ſont des vertus païennes ; dans la religion ce ſont des vertus vraîment chrétiennes. Erreur de Luther, lorſqu'il oſa avancer que les

vœux de la religion n'ajoutoient rien à la sainteté du baptême, & qu'un simple Chrétien donnoit autant à Dieu qu'un religieux. *p.* 220. 226.

II. Sermon sur l'état religieux.

Le choix que Dieu fait de l'ame Religieuse, & que l'ame Religieuse fait de Dieu.
Page 227.

DIVISION. *Souvenez-vous-en, Israël, & ne l'oubliez jamais : vous choisissez aujourd'hui le Seigneur, afin qu'il soit votre Dieu ; & le Seigneur vous choisit aujourd'hui, afin que vous soyez son peuple particulier.* Ces paroles expriment parfaitement ce qui se passe entre Dieu & l'ame religieuse, lorsqu'elle se consacre à la religion. Le choix que l'ame religieuse fait de Dieu, afin qu'il soit particulierement son Dieu, 1. Partie. Le choix que Dieu fait de l'ame religieuse, afin qu'elle soit particulierement sa créature, 2. Partie. *p.* 227. 231.

I. PARTIE. Le choix que l'ame religieuse fait de Dieu, afin qu'il soit particulierement son Dieu. 1. Choix glorieux à Dieu, 2. choix heureux pour l'ame religieuse, 3. choix qui lui rend Dieu souverainement nécessaire, 4. choix après lequel aussi Dieu lui suffit, 5. choix enfin par où Dieu devient spécialement & plus proprement son Dieu. *p.* 231. 233.

1. Choix glorieux à Dieu. Car c'est reconnoître authentiquement l'excellence de l'être de Dieu & sa souveraineté, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui mérite que nous quittions tout pour le posséder : Hommage qui lui est dû, & qu'il

ne reçoit dans toute ſon étendue, que de l'ame religieuſe. *p.* 233. 237.

2. Choix heureux pour l'ame religieuſe. Ce choix eſt pour elle une aſſurance auſſi grande qu'on peut l'avoir en cette vie, qu'elle aime Dieu de cet amour parfait dont la grace eſt inſéparable. *p.* 237. 240.

3. Choix qui rend Dieu ſouverainement néceſſaire à l'ame religieuſe. Si par ſon infidélité elle venoit à ne pas trouver Dieu dans la religion, ne pouvant d'ailleurs y trouver les conſolations du monde, quelle ſeroit ſa reſſource? Du reſte heureuſe néceſſité qui l'oblige à s'attacher à Dieu. *p.* 240. 243.

4. Choix après lequel auſſi, Dieu ſuffit à l'ame religieuſe. Les mondains comblés des biens du monde, ne ſont pas encore contens : l'ame religieuſe avec Dieu ſeul joüit d'une paix parfaite, & nous ſert de preuve ſenſible, pour connoître comment Dieu ſeul fera dans le ciel toute notre béatitude. *p.* 243. 246.

5. Choix par où Dieu devient ſpécialement & plus proprement le Dieu de l'ame religieuſe. Dieu lui tient lieu de tout; il eſt donc particulierement ſon Dieu. De plus, il eſt le Dieu de tout l'univers par la néceſſité de ſon être : mais il eſt plus proprement le Dieu de l'ame religieuſe par le choix libre & volontaire qu'elle a fait de lui. *p.* 247. 251.

II. PARTIE. Le choix que Dieu fait de l'ame religieuſe, afin qu'elle ſoit particulierement ſa créature. Elle ne pouvoit choiſir Dieu, ſi Dieu auparavant ne l'avoit choiſie & recherchée. Mais pourquoi Dieu l'a-t-il choiſie? 1. afin qu'elle ſoit ſainte; 2. afin qu'elle ſoit irrépréhenſible; 3. afin qu'elle ſerve de modéle aux Chrétiens du ſiécle. Et c'eſt ainſi qu'elle appartient ſpécialement à Dieu, & qu'elle en eſt particulierement la créature. *p.* 251. 253.

1. Afin qu'elle ſoit ſainte : car Dieu l'a choiſie, afin qu'elle ſoit plus dévouée à ſon ſervice. Or Dieu étant ſaint & le Saint des ſaints, dit ſaint Chryſoſtôme, il veut & il doit être ſervi par des ſaints. Et n'eſt-ce pas de quoi ſont remplies tant de communautés religieuſes ? *p.* 253. 256.

2. Afin qu'elle ſoit irrépréhenſible. Dans l'état religieux une ſainteté ordinaire ne ſuffit pas. Il faut une ſainteté irréprochable, une ſainteté à l'épreuve de toute cenſure, une ſainteté où le monde, ce monde critique & ſi attentif à obſerver les perſonnes religieuſes, ne puiſſe découvrir aucune tache. Il faut pour l'honneur de Dieu que les religieux puiſſent dire aux mondains, ce que ſaint Paul diſoit aux païens : *Capite nos ;* examinez-nous, & voyez s'il y a rien dans toute notre conduite que vous ayez droit de reprendre. *p.* 256. 261.

3. Afin qu'elle ſerve de modéle aux Chrétiens du ſiécle. Car qu'eſt-ce qu'un vrai religieux, ſinon un Chrétien parfait ; & une image vivante de la perfection Evangélique ? *p.* 261. 263.

Les perſonnes religieuſes ſont donc le peuple de Dieu particulier, & d'une façon plus propre ſes créatures, puiſque rien ne leur manque pour être totalement, uniquement, & irrévocablement à Dieu. *p.* 263. 267.

III. Sermon ſur l'état religieux.

Le Renoncement Religieux, & les récompenſes qui lui ſont promiſes. Page 268.

DIVISION. *Pierre prenant la parole, dit à Jeſus-Chriſt : Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté, & que nous vous avons ſuivi, quelle récompenſe en recevrons-nous donc ? Jeſus-Chriſt leur répondit : Je vous dis en vérité qu'au*

vens de la réſurrection, vous qui m'avez ſuivi, vous ſerez aſſis ſur des thrônes pour juger les douze tribus d'Iſraël. Et quinconque aura quitté ſa maiſon, ſes freres & ſes ſœurs, ſon pere ou ſa mere, recevra le centuple, & aura pour héritage la vie éternelle. Voilà en quoi conſiſte le renoncement religieux, & le fruit que l'ame religieuſe en doit eſpérer. Voilà ce qui a porté tant de Chrétiens à ſe ſéparer du monde, & à ſe dépouiller de tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt. Avoir tout quitté pour Jeſus-Chriſt, c'eſt pour l'ame religieuſe une grace ineſtimable, & le fonds de toutes les graces dont elle eſt redevable à Dieu dans la religion, 1. Partie. Avoir droit aux promeſſes de Jeſus-Chriſt, c'eſt pour l'ame religieuſe une récompenſe & une béatitude commencée, mais qu'elle doit ſoutenir par ſa ferveur & qu'elle doit continuellement mériter dans la religion, 2. Partie. *p.* 268. 275.

I. Partie. Avoir tout quitté pour Jeſus-Chriſt, c'eſt pour l'ame religieuſe une grace ineſtimable, & le fonds de toutes les graces dont elle eſt redevable à Dieu dans la religion. Bien-loin de ſe glorifier du ſacrifice qu'elle a fait; elle en doit remercier Dieu, qui lui a inſpiré le deſſein de renoncer, 1. à des biens onéreux, 2. à des biens contagieux, 3. à des biens qui dans la viciſſitude continuelle des choſes de la vie, & plus encore dans l'inévitable néceſſité de la mort, n'aboutiſſent qu'à affliger l'homme & à le rendre malheureux. *p.* 275. 278.

1. Biens onéreux, je dis onéreux pour la conſcience: ce ſont de grandes charges devant Dieu, à qui il en faut rendre compte. Les vrais Chrétiens en ont tremblé, lorſqu'ils ont été pourvus de ces biens. Mais l'ame religieuſe en eſt déchargée; & n'eſt-il pas plus avantageux pour elle de ne les point poſſéder, que de les avoir & de cou-

sir le risque affreux de se perdre ? A quoi a-t-elle proprement renoncé ? Est-ce à l'agréable de ces biens ? non : puisqu'il est même défendu aux Chrétiens de ce siécle. Elle n'a donc fait, à le bien prendre, que se délivrer de ce que ces biens ont de pénible. *p.* 278. 285.

2. Biens contagieux. Biens qui souillent l'ame par la cupidité qu'ils y allument. Il est d'une extrême difficulté de les posséder sans s'y attacher ; & en s'y attachant, il n'est pas possible de se sauver. C'est donc un parti bien plus aisé à l'ame religieuse, de s'en défaire tout-d'un coup, & de s'épargner ainsi tant de combats que les Chrétiens du siécle ont à soutenir, pour accorder ensemble la possession de ces biens & le soin de leur salut. *p.* 285. 290.

3. Biens qui dans la vicissitude continuelle des choses de la vie & dans l'inévitable nécessité de la mort, n'aboutissent qu'à affliger l'homme & à le rendre malheureux. Ce sont des biens fragiles ; mille accidens les font perdre, la mort au moins les enléve : & sur cela à quels chagrins ne sont pas exposés les gens du monde ; tandis que l'ame religieuse est indépendante de toutes les calamités publiques ou particulieres, & qu'elle voit sans regret approcher la mort ? *p.* 290. 292.

II. Partie. Avoir droit aux promesses de Jesus-Christ, c'est déja pour l'ame religieuse une récompense & une béatitude commencée, mais qu'elle doit soutenir par sa ferveur, & qu'elle doit continuellement mériter dans la religion. Trois promesses de Jesus-Christ : 1. confiance au jugement de Dieu, & même supériorité & prééminence, 2. le centuple en ce monde ; 3. la vie éternelle. *p.* 292. 294.

1. Confiance au jugement de Dieu, & même supériorité & prééminence. Exemple de saint Hi-

ſarion qui s'écrioit à la mort : *Sors, mon ame, que crains-tu ? il y a près de ſoixante & dix ans que tu ſers Dieu.* Outre la confiance, ſupériorité & prééminence : *Je vous dis en verité, qu'au tems de la réſurrection, vous qui m'avez ſuivi, vous ſerez aſſis ſur des thrônes pour juger les douze tribus d'Iſraël.* En effet, la vie des perſonnes religieuſes ſera la condamnation des mondains. *p.* 294.

2. Le centuple en ce monde. Qu'eſt-ce que ce centuple ? la liberté de l'eſprit, la paix intérieure, les dons de la grace. Erreur du mondain qui voudroit joüir de ce centuple, ſans ſe mettre auparavant dans les diſpoſitions néceſſaires. Il eſt vrai qu'il y a des ames religieuſes qui ne le goûtent pas : mais pourquoi ? parce qu'elles ne ſont pas vraîment religieuſes ſelon l'eſprit & le cœur. *p.* 300. 308.

3. La vie éternelle dans l'autre monde. Ainſi l'a dit en termes formels le Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté ſa maiſon, ſes freres & ſes ſœurs, ſon pere ou ſa mere, recevra le centuple, & poſſédera la vie éternelle.* Or de telles eſpérances & de tels avantages ne ſont-ils pas déja pour l'ame religieuſe une félicité anticipée ; & qu'y a-t-il de plus propre à exciter ſa ferveur ? *p.* 308. 311.

IV. Sermon ſur l'état Religieux.

L'oppoſition mutuelle des Religieux & des Chrétiens du ſiécle. Page 312.

DIVISION. Rien n'eſt plus capable de confondre la lâcheté des Chrétiens du ſiécle, que de conſidérer la perfection de l'état religieux, 1. Partie. Et rien n'eſt plus propre à conſoler les religieux & à les confirmer dans leur vocation,

que d'enviſager les malheurs preſque inévitables & les obligations des Chrétiens du ſiécle, 2. Partie. *p.* 312. 317.

I. PARTIE. Rien n'eſt plus capable de confondre la lâcheté des Chrétiens du ſiécle, que de conſidérer la perfection de l'état religieux. Cette vûe, 1. leur découvre ſenſiblement ce qu'ils doivent être & ce qu'ils ne ſont pas; 2. les détrompe de l'erreur dont ils ſe préviennent ſouvent, que la loi de Dieu eſt pour eux quelque choſe d'impraticable; 3. réfute toutes les excuſes qu'ils alléguent, quand on leur reproche leur pareſſe & leur négligence dans la voie de Dieu. *p.* 317. 319.

1. Cette vûe découvre ſenſiblement aux Chrétiens du ſiécle ce qu'ils doivent être & ce qu'ils ne ſont pas. Dans les premiers ſiécles de l'Egliſe il n'y avoit point de religieux, parce que les Chrétiens, vivant en Chrétiens, étoient alors comme autant de religieux. Dans la ſuite des tems, cet heureux état du Chriſtianiſme a changé par le déréglement des mœurs; & Dieu a ſuſcité les religieux, afin qu'ils fuſſent pour les Chrétiens du ſiécle une image ſenſible de la perfection dont ils ſont déchus & où ils doivent tendre. Que doivent-ils donc dire en voyant la ſainteté de la profeſſion religieuſe? ce que diſoit à peu près ſaint Antoine après avoir vû ſaint Paul anachoréte: *Malheur à moi qui porte en vain le nom de Chrétien.* *p.* 319. 329.

2. Cette vûe détrompe les Chrétiens du ſiécle de l'erreur dont ils ſe préviennent ſouvent, que la loi de Dieu eſt pour eux quelque choſe d'impraticable. Quand ils voient tant de religieux pratiquer les conſeils même les plus héroïques, comment peuvent-ils ſe perſuader que l'obſervation des préceptes leur eſt impoſſible? *Non poteris quod iſti & iſtæ?* quoi! vous ne pourrez

pas faire au moins une partie de ce que font ceux-ci & celles-là ? *p.* 329. 333.

3. Cette vûe réfute toutes les excuſes qu'alléguent les Chrétiens du ſiécle, quand on leur reproche leur pareſſe & leur négligence dans la voie de Dieu. Quel prétexte peut les juſtifier ? eſt-ce la naiſſance, l'éducation, l'âge, le tempérament, les infirmités ? mais ils voient dans les communautés religieuſes des perſonnes de toute condition, de tout âge, de tout tempérament, porter avec conſtance & même avec une ſainte allégreſſe tout le poids de la régle la plus auſtère. *p.* 333. 335.

II. PARTIE. Rien n'eſt plus propre à conſoler les Religieux & à les confirmer dans leur vocation, que d'enviſager, 1. les misères preſque inévitables des Chrétiens du ſiécle, leurs obligations indiſpenſables juſqu'au milieu du monde. *p.* 335. 336.

1. Les misères preſque inévitables des Chrétiens du ſiécle. Le Religieux a ſes croix, mais n'en a-t-on pas dans le monde ; & croix pour croix, celles de la Religion ne valent-elles pas mieux, puiſqu'elles ſont ſalutaires ? On dépend dans la Religion : ne dépend-t-on pas dans le monde, & la ſervitude n'y eſt-elle pas incomparablement plus dure ? Ainſi du reſte ? *p.* 336. 342.

2. Les obligations indiſpenſables des Chrétiens du ſiécle. Obligations auxquelles leur ſalut eſt attaché ; obligations qui dans ce qu'elles ont de plus eſſentiel & de plus onéreux, ſont auſſi étroites pour les perſonnes du monde que pour les Religieux ; enfin, obligations que les perſonnes du monde ne peuvent néanmoins remplir qu'avec des violences extrêmes. Au lieu que les ames religieuſes ont toutes les facilités imaginables pour s'acquitter, ſoit des devoirs communs à tous les états du

Chriſtianiſme

nisme, soit des devoirs propres de leur profession. Du reste, avantages qui ne diminuent en rien le mérite du sacrifice que font à Dieu les personnes religieuses. *p.* 342. 350.

V. Sermon sur l'état Religieux.

Comparaison des Personnes religieuses avec Jesus-Christ ressuscité. Page 351.

DIVISION. *Si nous sommes entés en Jesus-Christ par la ressemblance de sa mort, nous le serons en même-tems par la ressemblance de sa résurrection.* Etat de Jesus-Christ ressuscité, vrai modéle de la perfection religieuse : ou vie religieuse dans sa perfection, fidéle image de l'état de Jesus-Christ ressuscité. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jesus-Christ ressuscité, soit par rapport au corps, soit par rapport à l'ame. Par rapport au corps : c'est ce que fait l'angélique pureté que professent les personnes religieuses, 1. Partie. Par rapport à l'ame, c'est ce que fait l'entier éloignement du monde, & l'intime commerce avec Dieu où vivent les personnes religieuses, 2. Partie, *p.* 351. 358.

I. PARTIE. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jesus-Christ ressuscité par rapport au corps : c'est ce que fait l'angélique pureté que professent les personnes religieuses. Quatre qualités des corps glorieux, selon saint Paul, & en particulier du corps de Jesus-Christ ressuscité. 1. Corps tout spirituel, *Surget corpus spirituale.* 2. Corps incorruptible, *Surget in incorruptione.* 3. Corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloriâ.* 4. Corps plein de force, *Surget in virtute.* Or voilà dans une vierge dévouée à Dieu les quatre effets

de la chaſteté. *p.* 358. 361.

1. Corps tout ſpirituel, *Surget corpus ſpirituale*: c'eſt-à-dire, corps affranchi de la ſervitude des ſens. Tel fut celui de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, tels ſeront ceux des bienheureux après la réſurrection, & tel eſt l'état où le vœu de chaſteté met une perſonne religieuſe. *p.* 361. 364.

2. Corps incorruptible, *Surget in incorruptione.* La chaſteté ſemblable à ce précieux parfum que Magdelaine répandit ſur les pieds du Sauveur du monde, eſt dans la penſée des Peres, comme un baume ſacré qui maintient le corps d'une épouſe de Jeſus-Chriſt dans une intégrité parfaite. Hors de la religion elle ſeroit en danger de ſe corrompre, mais l'état religieux eſt pour elle un préſervatif aſſuré. *p.* 364. 366.

3. Corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloriâ.* C'eſt une inviolable chaſteté qui fait aux yeux de Dieu le plus bel agrément d'une vierge. C'eſt elle qui l'éleve à la noble alliance qu'elle contracte avec le Verbe de Dieu, en devenant l'épouſe de l'Agneau. *p.* 366. 368.

4. Corps plein de vertu & de force, *Surget in virtute.* La pureté des corps glorieux après la réſurrection ſera une pureté ſans effort; mais la pureté d'une vierge ſur la terre eſt une pureté victorieuſe, qui réſiſte & qui triomphe. *p.* 368. 369.

Du reſte, tout cela demande dans les perſonnes religieuſes un grand ſoin de ſe conſerver, & l'exercice de toutes les vertus néceſſaires pour ſe maintenir. Morale que les Chrétiens du ſiécle doivent s'appliquer à eux-mêmes. *p.* 369. 375.

II. PARTIE. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſcité par rapport à l'ame: c'eſt ce que fait l'entier éloignement du monde & l'intime commerce avec Dieu où vivent les perſonnes religieuſes. Comment vécut Jeſus-

Christ sur la terre pendant les quarante jours qu'il y demeura après sa résurrection ? Il y fut séparé du commerce des hommes ; 2. si de tems en tems il se fit voir à ses Disciples, ce ne fut que pour des besoins importans ; 3. dans ces apparitions il vit ses Disciples & leur parla, mais en leur témoignant toujours une sainte impatience de les quitter ; 4. du reste, il n'eut d'entretien qu'avec Dieu ; & toute sa conversation fut dans le ciel. Or n'est-ce pas là en figure & en abbrégé la vie d'une ame religieuse ? p. 375. 377.

1. Jesus-Christ fut séparé du commerce des hommes ; & toute la vie d'une ame religieuse est une vie cachée avec Jesus-Christ en Dieu. p. 377. 379.

2. Jesus Christ de tems en tems se fit voir à ses Disciples, mais ce ne fut que pour des besoins importans ; pour les rassembler, pour les confirmer, pour les consoler, pour les instruire. Une ame religieuse ne doit avoir de commerce avec les Chrétiens du siécle, qu'autant que l'édification, le zéle, la charité, la nécessité le demandent. p. 379. 383.

3. Jesus-Christ dans ses apparitions vit ses Disciples & leur parla, mais en leur témoignant toujours une sainte impatience de les quitter. Dans les visites qu'une ame religieuse reçoit quelquefois de ses proches, elle n'aspire qu'à rentrer bientôt dans sa retraite & qu'à retourner à ses exercices. p. 383. 385.

4. Jesus-Christ n'eut d'entretien qu'avec Dieu ; toute sa conversation fut dans le ciel : & une ame religieuse n'est occupée que de Dieu, ni ne goûte que les choses du ciel. Heureuse vie dont elle comprend le bonheur, & dont elle rend sans cesse à Dieu des actions de graces. p. 385. 391.

VI. Sermon sur l'état religieux.

L'Alliance de l'Ame Religieuse avec Dieu. Page 392.

DIVISION. *Mon bien-aimé est à moi & je suis à lui.* C'est l'ame religieuse qui parle, & qui sous la figure de l'épouse des cantiques, nous fait connoître la sainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. Trois choses forment une alliance, le choix, l'engagement & la société. Que fait donc une jeune personne en embrassant la profession religieuse ? Elle choisit Dieu, 1. Partie : elle s'engage à Dieu, 2. Partie : elle s'acquiert, pour ainsi dire, un droit spécial sur tous les thrésors de Dieu & sur Dieu même, 3. Partie. p. 392. 395.

II. PARTIE. L'ame religieuse choisit Dieu. Car qu'est-ce que la profession religieuse ? le choix le plus singulier que Dieu puisse faire de la créature, & le choix le plus authentique que la créature puisse faire de Dieu. Dieu appelle l'ame, & l'ame lui répond. Or cette correspondance n'est rien autre chose que le choix qu'elle fait de Dieu. P. 395. 399.

Choix si excellent & si parfait, que l'ame religieuse a droit pour cela de quitter pere & pere, & de rompre en quelque sorte les liens les plus sacrés de la nature. Il n'en est pas de même des vierges du siécle. Toutes vierges qu'elles sont, elles n'ont pas encore choisi Jesus-Christ d'une maniere qui les autorise à se retirer de la maison paternelle. Il y a plus : non-seulement l'ame religieuse quitte pere & mere, mais elle se quitte encore elle-même. P. 399. 401.

Choix qui devient pour l'ame religieuse une

raiſon de ſervir Dieu avec toute la ferveur que demande ſon état. p. 401. 404.

II. PARTIE. L'ame religieuſe s'engage à Dieu. 1. Engagement ſacré. 2. Engagement ſolemnel. 3. Engagement irrévocable. p. 404. 406.

1. Engagement ſacré : car c'eſt un engagement de vœu. D'où il s'enſuit que c'eſt le plus grand de tous les engagemens, & qu'en ce qui regarde l'obſervance des choſes que l'ame religieuſe a voüées, elle ne peut commettre d'infidélité, qui ne tienne de la nature du ſacrilége. p. 406. 407.

2. Engagement ſolemnel. Il n'eſt appellé profeſſion, que parce qu'il eſt contracté à la face des autels & devant les miniſtres de l'Egliſe. Différence d'un vœu ſolemnel & d'un vœu particulier. L'Egliſe accepte le premier, & n'accepte pas l'autre. p. 407. 409.

3. Engagement irrévocable : les vœux de l'ame religieuſe ſont indiſſolubles. Elle a néanmoins encore tout à craindre de ſa volonté, qui par ſon inconſtance peut, non pas ſe dégager de l'obligation, mais ſe relâcher dans l'obſervation de ſes vœux, & voilà ce qui doit exciter ſa vigilance. p. 409. 413.

III. PARTIE. L'ame religieuſe acquiert un droit ſpécial ſur tous les thréſors de Dieu, & ſur Dieu même. Dieu eſt le Dieu de tout le monde ; mais il ſe donne ſpécialement aux ames qui ne veulent que lui & qui ne s'attachent qu'à lui. Or que veut autre choſe l'ame religieuſe, & quel autre bien ſe réſerve-t-elle ? Deux témoignages tirés de l'Ecriture, l'un de David, l'autre des Juifs lorſqu'ils entrerent dans la terre promiſe. p. 413. 418.

Il eſt vrai que l'ame religieuſe, en faiſant alliance avec Jeſus-Chriſt, fait alliance avec un Dieu pauvre, avec un Dieu humilié, avec un

Dieu crucifié, & qu'elle doit entrer avec lui en ſociété de peines & de maux; mais dans Jeſus-Chriſt tout s'eſt converti en bien. Ce ſont des maux pour les mondains qui n'en profitent pas, & qui les portent ſans conſolation : mais ce ſont des biens pour l'ame religieuſe, qui ſe les rend ſalutaires, & qui par la grace de Jeſus-Chriſt, y goûte une onction toute divine. p. 418. 421.

Voilà ce qui doit ſervir de modéle aux Chrétiens du ſiécle. L'exemple d'une ame religieuſe, ſa fidélité, ſa ferveur, ſa conſtance, ſon détachement, confond leur tiédeur, leur lâcheté, leurs attaches criminelles aux biens de la terre. Du reſte, quelque différence qu'il y ait entre l'état religieux & celui des gens du monde, deux vérités ſont certaines : 1. que les gens du monde peuvent eux-mêmes être parfaits dans leur état & ſelon leur état, comme les Religieux; 2. que non-ſeulement ils le peuvent, mais qu'ils y ſont indiſpenſablement obligés. p. 421. 426.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut. Notre bien-amé Claude Rigaud, Directeur de notre Imprimerie Royale du Louvre, Nous ayant fait remontrer, qu'il ſouhaiteroit imprimer & donner au public *les Sermons du Pere Bourdaloüe pour l'Avent & le Carême, les Myſtères, les Panégyriques, les Do-*

minicales, les Exhortations & la Retraite ſpirituelle, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Expoſant & reconnoître ſon zéle ; Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'imprimer ou faire imprimer leſdits Sermons ci-deſſus ſpécifiés, en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou ſéparément & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Sermons, ci-deſſus expliqués, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangère ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant ; & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Livres ci-deſſus énoncés ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie ; & qu'avant que de

les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Dagueſſeau; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Dagueſſeau, le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Expoſant, ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le 13 jour du mois de Février, l'an de grace 1721, & de notre Regne le 6. *Signé*, Par le Roi en ſon Conſeil. CARPOT. *Et ſcellé du grand Sceau de cire jaune.*

Et à côté eſt écrit : *Regiſtré ſur le Regiſtre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 698, numero 755, conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13 Août 1703. A Paris du 15 Février 1721. Signé*, DELAULNE, *Syndic.*

MAG 2015289